VOYAGE

EN ABYSSINIE.

Typog. Lacrampe, rue Damiette, 2. Bénard et Comp., succrs.

Repas de viande crue.

DT377
.F36
Vol. 2

VOYAGE
EN ABYSSINIE

DANS LES PROVINCES DU TIGRÉ, DU SAMEN
ET DE L'AHMARA

DÉDIÉ A S. A. R. MONSEIGNEUR LE DUC DE NEMOURS

Pierre Victor Ad.
PAR
MM. FERRET ET GALINIER

CAPITAINES AU CORPS ROYAL D'ÉTAT-MAJOR, CHEVALIERS DE LA LEGION-D'HONNEUR.

TOME SECOND

Publié par ordre du Gouvernement.

PARIS
PAULIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
60, RUE RICHELIEU

1847

Mo. Bot. Garden,
1900.

SOMMAIRE.

Nous allons passer la saison des pluies à Intetchaou, dans le district de M. Coffin. — Départ d'Adoua. — Nous visitons les ruines de Yéha — Description. — Manière dont nous sommes reçus par les indigènes. — Leur espoir. — Leur cupidité. — Arrivée à Intetchaou. — Visite au Devra-Damo.— Description de la montagne et du couvent.— Retour à Intetchaou. — Description du pays. — Fertilité du sol. — Manière dont nous vivons pendant quatre mois. — Des maladies qui règnent après les pluies. — M. Jules Rouget est atteint de la dyssenterie. — Mort de M. Jules Rouget et de M. Schœfner.

VOYAGE
EN ABYSSINIE.

CHAPITRE PREMIER.

Après avoir exploré la province du Chiré, nous revînmes à Adoua, où nous avions formé le projet de passer le temps des pluies. Un séjour de quatre mois dans la ville la plus importante du Tigré nous offrait de précieux avantages : un gîte assez commode, un marché approvisionné en toute saison, des hommes instruits, capables de nous éclairer dans nos recherches sur l'histoire, la géographie et la religion de l'Abyssinie. Les mêmes avantages avaient séduit M. Lefebvre, et, vers la fin d'avril, nous le vîmes arriver avec ses compagnons de voyage.

Isolés, éloignés de la patrie commune, c'eût été un bonheur, pour nous tous, de pouvoir nous aider mutuellement à supporter l'ennui, la monotone tristesse de la saison pluvieuse; mais la prudence nous avertissait de résister à cette dangereuse tentation. Nous avions reconnu l'esprit ombrageux des indigènes. Plusieurs Européens réunis dans le même lieu devaient nécessairement éveiller leur défiance naturelle, et nous pouvions déjà prévoir non seulement des périls, mais la nécessité de quitter le pays avant d'avoir terminé nos études. Cette dernière considération ne nous permettait plus d'hésiter. Notre résolution fut prise, et nous voici faisant nos préparatifs pous nous éloigner d'Adoua.

Mais de quel côté diriger nos pas? où trouver la sécurité nécessaire, les moyens de vivre suffisants pendant toute une saison? Nous n'étions pas encore fixés sur le choix du lieu, lorsque M. Coffin nous rendit visite et nous tira d'incertitude : Ecoutez, nous dit-il, je pars prochainement pour faire un tour aux Indes; ma maison d'Intetchaou sera libre; allez vous y établir. Vous serez là au milieu de mes serviteurs qui deviendront les vôtres; personne ne viendra vous tracasser, et mon fils se chargera de vous procurer ce qui vous sera nécessaire, tant que

vous resterez dans mon district. Cette offre nous parut faite de bon cœur, et de bon cœur aussi nous acceptâmes.

M. Coffin est anglais, ou plutôt M. Coffin était anglais avant d'être abyssin. En 1809, il suivit M. Salt qui commençait à explorer l'Abyssinie. Séduit par la beauté du climat, tenté peut-être par l'espoir de se créer une position brillante parmi des peuples simples et naïfs, il resta dans le pays, après le départ de son protecteur, et, se transformant tout-à-coup, Abyssin désormais, vêtu comme les Abyssins, vivant de leur vie, prenant part à leurs démêlés ainsi qu'à leurs affaires publiques, il se distingua sous les yeux du Ras Oualla Sellassé en plus d'une expédition militaire. Bientôt il se fit une telle réputation de courage qu'on le citait brave entre tous les vaillants ; mais ses actions d'éclat ne purent jamais effacer la tache de son origine. Etranger, il vit toujours la jalousie des indigènes se dresser au-devant de sa fortune. Aujourd'hui son ambition s'est résignée, ou plutôt elle s'est éteinte. Il commande le district d'Intetchaou et se contente d'un poste modeste qui le met tout simplement à l'abri du besoin. Du reste, nous l'avons dit, M. Coffin n'est plus anglais : abyssin par le costume, abyssin par les habitudes du corps, il l'est

aussi par la manière de voir et presque par le préjugé; cependant un Européen sera toujours pour lui un frère, et il nous l'a prouvé, comme on vient de le voir, en nous cédant généreusement sa maison.

Nous partîmes d'Adoua le 16 mai, à 9 heures du matin, cheminant d'abord au milieu d'une belle prairie arrosée par une des sources de l'Assam ; un innombrable troupeau de mules et de vaches y pâturait dès le point du jour. C'étaient les vaches et les mules des habitants d'Adoua, qui les mènent paître hors des murs moyennant une redevance mensuelle de 25 sols par tête de bétail. La prairie appartient à la ville; mais ce n'est pas la ville qui en touche le revenu. A quoi lui servirait-il, d'ailleurs? les cités de l'Abyssinie se passent aisément du luxe de nos cités. N'ayant rien à édifier, rien à entretenir, elles n'ont pas besoin de percevoir et de thésauriser. Aussi Oubié donne-t-il le revenu de ces prés magnifiques à quelques-uns de ses favoris, manière commode et peu coûteuse de payer le dévouement et les services rendus.

Au sortir de la prairie, nous gravîmes la chaîne de montagnes qui, en fermant Adoua du Nord au Sud-Est dans un vaste hémicycle, sépare cette ville de l'église vénérée de Mariam Chaouïton. Notre petite troupe traversa l'Assam qu'elle remonta jus-

qu'à sa véritable source, et, après trois heures de marche, nous atteignîmes le plateau de Goundepta où nous avions déjà campé en venant de Messawah. Là, une partie de nos gens prit vers la droite pour arriver, avec nos bagages, à Gouldam, où nous devions passer la nuit; quant à nous, suivis de notre soldat, du drogman et de deux domestiques, nous nous dirigeâmes sur Yéha, curieux de parcourir les ruines d'Abba-Sefé, dont le nom revenait à chaque instant dans nos conversations avec les Abyssins.

Dès notre arrivée, voyageurs prudents, nous demandâmes à parler au prêtre. Quelqu'un nous le montra assis à l'ombre d'un arbre. Il lisait, les yeux fixés sur un vieux livre en parchemin, dont la couverture était de bois. Nous avions besoin de sa protection pour ne pas être inquiétés par le peuple, tandis que nous visiterions les ruines. Nous l'abordâmes avec le respect qui lui était dû, et nous lui fîmes présent d'un *taube*. Notre civilité le toucha d'abord, le *taube* acheva de nous mettre dans ses bonnes grâces, et il s'empressa de nous offrir ses services, se proposant lui-même pour nous conduire partout où il nous plairait. Il fit mieux; il nous engagea très obligeamment à nous reposer sous son toit et nous présenta de l'hydromel avec du pain et

du lait caillé. Nous acceptâmes le tout sans résistance.

Mais déjà notre arrivée avait fait bruit dans le village et dans les environs. Une foule de gens envahissaient la maison de notre hôte, afin de voir des hommes blancs. On nous considérait avec la plus naïve curiosité; on voulait surtout savoir notre foi, et les plus défiants nous interrogeaient sur la religion. En vain affirmions-nous que nous adorions comme eux le Christ, notre divin Sauveur, ils s'obstinaient à soutenir que nous étions musulmans. Comment les tirer d'erreur? c'était pourtant nécessaire, car sans cela nous risquions fort de ne pas voir les ruines. Nous n'y aurions pas réussi, si le prêtre n'était venu à notre secours. Élevant la voix de manière à être entendu de la foule, il nous demanda si nous croyions à la vierge Marie. Nous répondîmes dans la sincérité de notre cœur. Alors il tira de sa poche un crucifix, l'approcha de nos lèvres : Si vous aimez la sainte Vierge, nous dit-il, vous embrasserez l'image de son Fils, et nous baisâmes pieusement la croix de notre Rédemption. Nos visiteurs se regardèrent avec la surprise la plus amusante; mais il fallut se rendre à l'évidence, et l'on finit par se convaincre que nous étions véritablement chrétiens.

Après un moment de repos, nous allâmes voir les ruines. Malgré le dire des Abyssins, ces ruines n'ont rien de majestueux. Elles consistent tout simplement en une vieille construction rectangulaire de dix-neuf pas de long sur seize de large, que supporte un mamelon tout couvert de kolqouals. Les quatre murs extérieurs, mais les murs seulement, subsistent encore. Ils sont formés de gros blocs de pierre parfaitement taillés et symétriquement ajustés sans aucun ciment. Un enduit jaunâtre en recouvre les parois, sans doute pour les préserver des injures de l'air. On n'y voit ni dessins, ni sculptures, ni vestiges d'ornements quelconques. Alvarez, qui visita ces lieux en 1520, parle d'une tour enrichie d'excellents ouvrages. Cette tour menaçait déjà de s'écrouler. On n'en voit plus de traces aujourd'hui. Mais le monument tout entier, la relation d'Alvarez porte naturellement à le croire, n'était pas aussi simple que la portion qui reste encore debout.

A quelle époque fut bâti le couvent d'Abba-Sefé? Ce fut lorsqu'arrivèrent en Abyssinie un évêque et quelques prêtres égyptiens appelés par le roi Améda, disent les Abyssins. Or le roi Améda, d'après les annales abyssiniennes, régnait au commencement du sixième siècle. L'un des prêtres

s'appelait Abba-Sefé ; ce fut lui qui donna son nom au couvent.

M. Salt a fort bien décrit les ruines d'Abba-Sefé. Nous n'avons rien à ajouter à son récit. Seulement nous avons trouvé quelques inscriptions qui avaient échappé à ses recherches. Nous les avons reproduites dans notre Atlas. Mais une grave erreur qu'a commise le voyageur anglais, c'est lorsqu'il dit : « dans le cours de l'après-dîner, nous fîmes un « demi-mille sur le bord de la rivière de Mareb « pour visiter un édifice en ruine, qui se voit de « très loin et qu'on appelle Abba-Asfé. » Le couvent d'Abba-Sefé, et non Asfé, ne se trouve pas sur les bords du Mareb. Nous pouvons certifier que cette rivière coule au nord-Ouest du couvent et qu'elle en est séparée par une distance d'environ 12 lieues.

Tant que nous restâmes au milieu des ruines, nous eûmes constamment autour de nous une multitude d'Abyssins qui nous suivaient par curiosité d'abord, par intérêt ensuite. Ces bonnes gens s'étaient imaginés que nous étions en quête d'un trésor, et ils comptaient avoir aussi leur part de la découverte. A quoi bon dissiper cette douce illusion ? Remarquez d'ailleurs qu'elle nous servait à merveille. Voulions-nous soulever une pierre pesante, déplacer un amas de décombres ? Sous ces décombres et sous cette lourde

pierre, chacun supposait des monceaux d'or : c'était à qui ferait office de ses mains pour nous venir en aide. Trouvions-nous une inscription qu'il était intéressant de copier? Chacun s'empressait de nous garantir du soleil avec son *taube*, et tous, nous regardaient écrire avec une religieuse attention, comme si ces caractères mystérieux devaient nous mettre sur la voie du trésor tant désiré; mais quand ils virent que nous ne poussions pas plus loin nos recherches et que nous nous disposions à partir sans avoir trouvé ce qu'ils espéraient, quel désenchantement! quel cruel mécompte! Ils se disaient entre eux, que nos signes cabalistiques nous avaient révélé le gîte, mais que nous nous arrangions de manière à ne pas partager avec eux et que nous reviendrions secrètement, la nuit, enlever d'immenses richesses souterraines. Aussi un nuage passa tout-à-coup sur ces physionomies si gaies, si riantes, si animées; elles devinrent tristes, sombres, sévères. Ces hommes qui nous avaient été si dociles, si dévoués, nous menaçaient maintenant des yeux, et leurs regards nous cherchaient querelle. La protection du bon prêtre nous défendit contre leurs violences; mais, à coup sûr, elle ne nous préserva pas des malédictions intérieures. Heureusement de toutes les armes de la colère, c'étaient les moins dangereuses sans

contredit, et celles là ne nous inquiétaient guère.

Arrivant vers cinq heures à Gouldam, nous espérions que nos domestiques nous auraient préparé un logement. Surprise désagréable! Nous les trouvons couchés au soleil, près des bagages. Ils attendaient patiemment que la nuit fût venue pour obtenir l'hospitalité. C'était juste, et nous n'avions pas à nous plaindre. En Abyssinie, le premier soin du voyageur est de régler la marche pour arriver avec la fin du jour au village où il veut passer la nuit. Faute de cette prévoyance, il est convaincu de paresse, et les villageois sont prévenus contre lui. Un voyageur, disent les Abyssins, doit marcher tant qu'il fait jour, et il n'a droit à l'hospitalité que lorsque l'obscurité l'empêche de suivre la route. Cette manière de voir peut être assez judicieuse, mais elle nous a paru souvent assez importune. Après tout, il faut bien se soumettre à l'usage, et nous nous assîmes en plein air à côté de nos serviteurs, jusqu'à ce que l'on nous offrît un lieu de repos plus commode.

Cependant le soleil disparut de l'horizon. Bientôt nous vîmes revenir, par troupeaux, du paturage les vaches indolentes qui fléchissaient sous le poids de leurs mamelles Dès qu'elles fûrent rentrées dans les cours, les femmes se mirent à les traire, et les vieillards se réunirent en dehors du village pour décider

ce qu'il serait fait à notre égard et de quelle manière on nous recevrait. Ensuite, l'un d'eux s'avança vers nous, et nous mena dans une mauvaise baraque où nous nous installâmes de notre mieux. Une heure après, on nous apportait du *chiro*, plusieurs pains et une cruche de bière ; mais la bière était si épaisse que personne de nous ne put se résoudre à en boire.

Le lendemain matin, à 8 heures, nous reprîmes notre route. Nous nous acheminions vers l'est foulant une belle et spacieuse vallée qu'entourent de petites collines couvertes d'une végétation verdoyante: à 9 heures 1/2, nous traversions l'Ounguéya, après avoir laissé derrière nous, à droite, les villages de Messaël, d'Adde Crass et de Moungouda ; à gauche, celui d'Oua-Habit. Devant nous, à gauche également se montrait l'église de Da-Gabriel située sur une haute montagne, et entourée de grands arbres qui lui donnent toute l'année un épais ombrage.

En quittant cette vallée nous entrâmes dans celle de Dagassonné plus étroite, mais non moins fertile. Pas une habitation, de quelque côté que le regard se porte ; cependant il se tient ici un marché tous les lundis. Ces marchés, dans des endroits déserts, ne sont pas rares en Abyssinie. Avons-nous besoin d'ajouter qu'ils sont peu considérables ? Les gens

des villages voisins y viennent échanger quelques poignées de céréales contre quelques toiles ou d'autres objets de première nécessité. La vallée de Dagassonné est arrosée par un ruisseau limpide qui serpente paisiblement au milieu des prairies et y entretient une végétation puissante.

Nous traversâmes ce ruisseau à 11 heures. Peu de temps après, nous nous engagions dans un sentier difficile, tracé pour les deux pieds d'un homme, au milieu de hautes montagnes, derrière lesquelles se trouve le district d'Intetchaou. Nous y arrivâmes à midi. Joannés, fils de Coffin, nous avait préparé a maison de son père, dans le village d'Addi-Hallellé.

Pendant huit jours, pas un moment de loisir. Visiteurs sur visiteurs. On venait pour nous voir de tout le pays d'alentour; et comme nous avions besoin de nous faire des amis, il fallait dévorer de notre mieux la fatigue de ces obsessions. Pour nous y soustraire toutefois, et pour mettre à profit quelques jours de beau temps que nous pouvions espérer encore, nous prîmes le parti d'aller voir le Devra-Dâmo.

Le Devra-Dâmo est situé à huit lieues environ, au nord-est d'Intetchaou. Nous voici donc partant de grand matin: transversalement à notre route, s'élevait tout d'abord une chaîne de montagnes, la plus

haute qui soit dans le Tigré après celle d'Add'Igrat. Bien que le village d'Addi-Hallellé occupe déjà le premier échelon de ces montagnes, ce qui restait encore au-dessus de nos têtes nous paraissait infranchissable. L'œil n'apercevait de toute part que roches escarpées et pics inaccessibles. Cependant, notre guide nous fit prendre un chemin détourné et nous arrivâmes sans trop de peine à un col assez praticable, que les replis du terrain nous avaient masqué jusqu'alors. De là, nous dominions la vallée de Sariro que nous avions pour ainsi dire sous nos pieds. Avec ses montagnes aux flancs abruptes et dépouillés de végétation, la vallée de Sariro nous parut comme un cirque immense. Nous nous arrêtâmes un instant pour jouir de ce magnifique panorama ; puis il fallut se hasarder sur la pente revêche qui se présentait devant nous.

Des débris de rochers couvraient le chemin que nous suivions, et le péril s'ajoutait à la fatigue. Quelquefois le sentier était intercepté par des blocs de pierres énormes ou coupé par de brusques ressauts, et ce n'était pas trop des pieds et des mains pour franchir tous ces obstacles. Nos mules glissaient à chaque pas ; un moment, nous avions désespéré de les voir arriver sans accident au bas de la descente. Cependant, à Adde-Gourepti, la pente devint moins

rapide. Hommes et bêtes purent enfin déboucher dans la plaine.

La vallée de Sariro a environ une lieue de large. En quelques endroits le roc perce le sol, ou le sable le recouvre : Alors elle est stérile. Sur d'autres points, la couche de terre végétale est forte et riche, et la vallée étale aux yeux le luxe d'une merveilleuse fécondité. Aussi, les villages et les hameaux s'y pressent parmi des jardins et des bouquets de verdure. Elle fournit d'abondants pâturages à d'immenses troupeaux de bœufs, de vaches et de moutons. Au milieu de la vallée, roule le Maï-Guebahta qui, prenant sa source à une lieue est de l'endroit où nous l'avons traversé, se jette dans le Hasta. A 11 heures, nous passions devant Zebanquor et nous entrions dans les montagnes qui forment la ceinture septentrionale de la vallée de Sariro, que nous laissions derrière nous. Ces montagnes sont peu élevées ; ce sont des collines qui se succèdent, se pressent comme les vagues de la mer faiblement agitée ; à midi, nous étions à la hauteur d'Adde-Kam, et enfin, à 2 heures, nous arrivions sur les bords de l'Hasta qui baigne le pied de Devra-Dâmo.

Le Devra-Dâmo est une montagne formée de schistes redressés, et surmontée d'un gigantesque rocher de grès qui semble une immense forteresse.

Cette forteresse faite d'un seul bloc, et dont les flancs verticaux n'ont pas moins de cent pieds de hauteur, a joué un grand rôle dans les annales de l'Abyssinie. C'est là qu'on reléguait autrefois les fils et les parents de l'empereur. Cette prison naturelle garantissait la sûreté de l'État, elle réduisait à l'impuissance les ambitions qui auraient pu troubler l'empire et le donner en proie aux guerres civiles. Aujourd'hui, la forteresse est devenue un couvent, et son église est l'objet d'une profonde vénération parmi les indigènes.

Nous arrivâmes sans trop de peine jusqu'au pied du rocher ; mais il s'agissait encore d'atteindre le plateau supérieur, et nos yeux cherchaient, ce qu'ils ne découvraient pas, la trace d'un chemin, fût-ce même l'apparence d'un sentier. Tandis que nous explorions inutilement les lieux afin de trouver un passage, nos domestiques, mieux avisés, se prirent à appeler de toute leur voix, et bientôt nous aperçûmes au-dessus de nous, en surplomb, la tête d'un des moines qui venait s'enquérir de ce que nous pouvions désirer. Après quelques paroles échangées dans l'espace, le moine disparut, et, peu de temps après, le chef de l'ordre se présenta en personne, nous assurant d'une façon toute cordiale qu'il serait très heureux de nous recevoir. Nous recevoir, à la

bonne heure ! mais nous en étions toujours à retourner dans notre esprit la même énigme, lorsque le mot nous tomba de la nue avec l'extrémité d'une corde. Notre soldat, Guebra Mariam, commença par déposer les armes dans une maison voisine de notre campement, c'était l'habitation d'une religieuse, et, sans plus tarder, saisissant le bout de la corde, il se mit à grimper avec l'agilité d'un singe. Nous le vîmes bientôt prendre terre auprès des moines penchés sur le couronnement de la montagne. Tous nos domestiques, l'un après l'autre, imitèrent son exemple avec le même succès.

Quant à nous, lorsque ce fut notre tour, nous nous sentions intérieurement le plus sincère désir de rebrousser chemin, contents d'avoir déterminé la position du Dévro-Dâmo, et d'avoir étudié la géologie de cette curieuse contrée. Cependant nous avions toujours payé d'audace, et c'était commencer un peu tard à hésiter pour la première fois. Nous nous décidâmes donc à ne pas reculer et à nous montrer hardis jusqu'au bout. Seulement l'habitude nous manquait. Il nous fallut renoncer à monter par nous-mêmes, et force fut de nous laisser hisser à force de bras, la corde nouée autour des reins et solidement attachée, comme l'on pense.

Du reste, l'ascension n'en avait pas moins quel-

que chose d'inquiétant pour des voyageurs novices. Ce fut sans doute l'affaire de quelques minutes ; mais les minutes nous parurent d'une longueur singulière. Ainsi suspendus dans le vide comme l'araignée au bout de son fil, nous nous disions, car on se dit mille choses en une seconde, que le fil pouvait aisément se rompre, ou que les gens qui nous hissaient pouvaient encore avoir trop présumé de leurs forces. Dans l'un et l'autre cas, chétives créatures de Dieu, nous nous en retournions tout droit auprès du créateur tout puissant, et nous lui revenions un peu meurtris de la chute. Il n'en fut rien, grâce à lui ; mais quand nous songions si bien aux funestes extrémités, nous avions oublié les inconvénients moins terribles et plus réels du voyage.

A peine détachés de terre, nous heurtâmes contre les parois de la montagne. On nous enlevait comme des lustres, et les pauvres lustres tournaient dans l'espace, obéissant à la loi de torsion, tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt d'une épaule et tantôt de l'autre, nous allions donner sur la paroi de grès, qui ne cédait pas le moins du monde sous le coup. Pour les hôtes habituels du couvent, ces menus détails passent inaperçus, ou plutôt ils savent éviter le choc en se servant habilement de leurs pieds. Quant à nous, on avait beau nous aver-

tir et crier sur nos têtes, nous étions trop préoccupés pour comprendre, et trop peu faits à de semblables expéditions pour nous en tirer avec adresse. Après une distance parcourue de 35 coudées en ligne verticale, nous posâmes enfin le pied sur le sol ; nous avions les mains tout ensanglantées. Ce n'était encore là que la moitié du chemin ; mais l'autre partie ne nous semblait plus qu'une promenade, car il ne fallait que gravir un escalier taillé dans le roc.

L'escalier franchi, nous nous trouvâmes enfin sur le Devra-Dâmo, sur un plateau stérile dont la circonférence est d'environ 1,500 mètres. A peine y voit-on cinq ou six arbres rabougris qui prennent racine dans les fissures du rocher. Si l'eau n'y manque pas, c'est que la saison des pluies remplit généreusement de belles et larges citernes creusées avec le plus grand soin, où l'on descend par des degrés taillés dans le roc. Vers le milieu du plateau, s'élève le couvent ou plutôt ce qu'on appelle un couvent, et ce qui est un village. Au lieu d'un cloître, d'un bâtiment unique où des religieux vivent en commun, imaginez un petit bourg, comme tous ceux de l'Abyssinie, où chaque moine a sa maison et vit à sa manière. Ici, seulement, les maisons ne sont plus rondes et couvertes d'un toit conique,

elles sont carrées avec un toit plat. L'église passe, après celle d'Axoum, pour la plus belle de l'Abyssynie ; et, en effet, c'est un édifice rectangulaire d'une architecture assez remarquable. A l'intérieur, règne tout autour une galerie supportée par des colonnes. Cette galerie, qui s'ouvre sur l'édifice par des fenêtres grillées, permet aux moines d'entendre les offices sans être vus des fidèles ou des curieux auxquels ils livrent la nef. Le plan régulier du bâtiment, le fini de l'exécution dans les divers détails, prouveraient suffisamment que l'église n'est pas l'œuvre des Abyssins. Au reste, la tradition confirme ce témoignage du monument ; elle dit que l'église du Devra-Dâmo fut construite par des artistes étrangers, vers le même temps que l'église d'Axoum.

Quand nous eûmes parcouru tout le plateau, le supérieur du couvent nous conduisit à la maison qu'il nous avait destinée. C'était une maison simple et nue, sans meubles, sans décorations, mais toute riante de propreté, et telle que nous n'en avions pas vu depuis longtemps dans les contrées de l'Abyssinie. Le jour s'écoula, les premières étoiles se montrèrent au ciel, on nous servit alors notre souper, qui se composa d'une poule coupée menu, cuite dans le beurre et dans le poivre rouge ; ensuite on nous apporta une grosse cruche d'hydromel qui

faisait plaisir à voir, et notre hôte revint auprès de nous pour nous tenir compagnie jusqu'à l'heure du sommeil.

Nous passâmes la nuit sur le Devra-Dâmo. Le lendemain, de bonne heure, nous prîmes congé du vénérable chef des moines ; nous descendîmes, comme nous étions montés, au moyen d'une corde, et, reprenant le chemin que nous avions parcouru la veille, après six heures de marche nous arrivâmes à Intetchaou.

Le vallon d'Intetchaou est arrosé par un faible ruisseau, bordé de belles prairies où viennent paître tous les bestiaux du district. Il est resserré entre des montagnes compactes, inaccessibles vers le sommet, mais qui offrent, en s'élargissant à la base, des pentes moins rapides et prêtes pour la culture. Ces montagnes, extrêmement élevées, interceptent la vue de toute part, hors du côté de l'ouest, où une immense trouée livre passage aux eaux, qui, par l'Ounguéya, se déversent au loin dans le Mareb. Sans cette trouée, le voyageur se croirait séparé du reste de la terre, et ne verrait qu'une faible portion du ciel au-dessus de ce puits de montagnes. C'est un lieu muet, triste et austère ; çà et là quelques bouquets d'arbres qui ombragent des sources cachées, des hameaux de trois à cinq masures, cons-

truits comme des nids d'oiseaux, bien au-dessus de la vallée, tel est le paysage qui s'offre aux yeux, tel est l'endroit où nous devions passer la saison des pluies ; or, la saison des pluies dure quatre mois ; elle commence en juin et finit vers la fin de septembre.

C'est pendant cette saison principalement, que nous avons remarqué la prodigieuse fécondité du sol de l'Abyssinie. Quelques jours après notre arrivée, nous vîmes labourer un champ à côté de notre cabane ; on y ensemença des fèves. Chose étonnante! ces fèves poussèrent si vite, que, deux mois après et peut-être moins, nous pûmes en manger. Cela nous rappela que Bruce affirme quelque part dans son ouvrage, qu'on ne trouve point de fèves en Abyssinie. C'est une erreur qui se conçoit à peine. Il y en a en quantité, et tout le monde en mange. Bruce lui-même en a mangé mille et mille fois; c'est la nourriture ordinaire des habitants. On les écrase, on les réduit en farines, et, mêlées avec de l'oignon et du poivre rouge, on en fait des excellentes purées connues sous le nom de *Chiro*.

Dès que nous fûmes installés, nous nous appliquâmes d'abord à régler l'emploi de notre temps. Les nuits étaient souvent claires, nous prîmes la nuit pour faire nos observations. C'est ainsi que nous

avons fixé la position d'Addi-Hallellé, le hameau où nous habitions : 14° 17' 34" de latitude septentrionale, 36° 52' 45" de longitude orientale. Le jour nous recevions des visites et nos hôtes nous fournissaient de précieux renseignements sur l'histoire du pays et sur ses divisions géographiques. Les variations horaires du baromètre et du thermomètre donnent lieu à de nombreuses observations et nous ne négligions pas de les recueillir. La chasse, qui nous servait de passe-temps, accroissait nos conquêtes scientifiques et enrichissait notre table. Nous remplissions le garde-manger, mais nous formions aussi des collections d'oiseaux, d'insectes et de plantes, qui renferment des espèces rares et même des espèces nouvelles ; on en verra d'ailleurs les descriptions dans le troisième volume. Quelquefois nous faisions de longues courses. Savions-nous si, après la mauvaise saison, l'état politique du pays nous permettrait encore de voyager à notre loisir ? Une belle journée nous mettait le courage au cœur, et nous allions visiter autour d'Intetchaou tout ce qui pouvait intéresser nos recherches géographiques. Dans une de ces excursions, nous poussâmes jusqu'à Add'Igrat et nous y passâmes quelques jours pour déterminer sa situation, craignant encore de ne pouvoir y reve-

nir plus tard, comme c'était notre intention.

Par cette bonne économie des heures, par ce travail si attachant et si varié, nous nous flattions de tromper l'ennui, en dépit du mauvais temps et du long séjour. Nous réussîmes plus d'une fois, plus d'une fois aussi l'ennui prit le dessus, et les journées difficiles à remplir nous paraissaient d'une longueur excessive. Enfin pourtant la délivrance approchait. Vers la fin de septembre, les pluies cessèrent de tomber et nous passâmes habilement de la saison la plus affreuse au plus beau temps qu'il soit possible d'imaginer. Notre cœur s'était rasséréné comme le ciel; mais nous allions bientôt retomber de la joie dans la tristesse, nous allions prendre le deuil de deux amis.

Vers la fin de la saison des pluies, l'atmosphère humide, la terre détrempée et féconde en miasmes pernicieux, font du pays un séjour funeste. La dyssenterie règne dans un grand nombre de villages et ravage les campagnes voisines. Dès que M. Rouget sentit les premières atteintes du mal, nous envoyâmes un homme à Messawah pour y chercher du riz; mais l'eau de riz fut impuissante, et nous ne savions pas d'autre remède. Chaque jour notre pauvre ami perdait de ses forces. On le voyait s'éteindre, et bientôt sa faiblesse ne lui permit plus de quitter

son lit, un lit tel que nous pouvions le faire, une peau de bœuf sous laquelle nous étendions de la paille sèche. Du reste, nous voici déjà occupés à en préparer un second. M. Schœfner qui avait eu aussi la dyssenterie, était parti d'Adoua presque guéri. Il voulait se rendre auprès d'Oubié, dans la province de l'Agamé et passer par Intetchaou ; mais la fatigue, l'ardeur du soleil, le mouvement de la mule, ranimèrent des douleurs mal apaisées. La dyssenterie reparut avec une violence nouvelle. Cette route d'un seul jour devait coûter la vie à notre hôte. Nous le couchâmes dans la baraque qui nous servait de demeure commune, partageant nos soins affectueux entre lui et notre compagnon de voyage. Nous luttions avec désespoir contre le mal ; mais que pouvions-nous, hélas! désarmés et ignorant l'art de combattre l'ennemi invisible ; et le hideux ennemi se jouait de nos efforts, il nous enlevait nos deux amis, malgré nos vœux, nos larmes et nos prières. La nuit du 15 octobre, la mort nous visita, et M. Jules Rouget lui appartint.

Il faut s'être trouvé dans les circonstances où nous étions, pour comprendre notre douleur ! Nous dévorions nos pleurs pour les cacher à M. Schœfner qui était au plus mal, et nous refoulions nos sanglots au fond de nos cœurs, dûssent-ils nous

étouffer ; mais M. Schœfner nous regarda et comprit tout. Ce fut un moment de désolation. M. Schœfner ne pouvait plus se tenir sur ses pieds, il se traîna, ou plutôt il roula malgré nous jusqu'au lit de notre infortuné compagnon et ne sentit qu'un cadavre sous sa main tremblante : il est parti devant, s'écria-t-il avec tristesse, et je le suivrai bientôt. Ce furent ses dernières paroles. A partir de cet instant, sa bouche ne s'ouvrit que pour laisser passage à quelques soupirs. Trois jours encore, et il avait cessé de vivre.

Nous le portâmes dans l'église d'Intetchaou, et nous l'ensevelîmes de nos mains à côté de M. Jules Rouget, les confiant tous les deux à la paix du Seigneur dans une terre étrangère, mais chrétienne. Quand nous revînmes à notre cabane, nous n'eûmes pas besoin de nous parler, nous pliâmes nos bagages et nous priâmes devant Dieu, au lieu même où il nous avait frappés. Nous ne murmurions pas; nous partîmes l'âme pleine de deuil et consternée.

SOMMAIRE.

Troubles de l'Agamé. — Insurrection de Gouangoul. — Oubié marche contre le rebelle et le met en fuite. — Moyen qu'emploie le roi pour intimider les esprits. — Histoire d'une pièce d'artillerie. — Les chefs, les soldats et le peuple sont convaincus que cette arme terrible peut détruire les montagnes. — Nous profitons de la présence d'Oubié dans l'Agamé pour visiter cette province. — Description d'Add'Igrat. — Accueil que nous fait la fille de Sabagadis. — Oizoro Gueupsit. — Nos explorations autour d'Add'Igrat. — Voyage à Atsbi. — Détails sur notre route, sur le marché, le commerce de cette ville.

CHAPITRE II.

Avant de pénétrer dans l'intérieur de l'Agamé, nous exposerons en peu de mots, l'ordre et la clarté du récit le demandant, les évènements dont cette province était alors le théâtre.

Oubié s'était rendu maître du Cassaï, le troisième fils de Sabagadis, mais à quelles mains devait-il remettre le commandement de l'Agamé? Il connaissait le dévouement des Agaméens à la famille du dernier roi du Tigré; leur esprit belliqueux, leur attitude menaçante, ne lui permettaient pas de confier le pouvoir à l'un de ses partisans. D'un côté, le moment n'était pas venu de peser sans péril sur une province conquise, mais encore redoutable; de l'autre, le vainqueur ne voulait pas perdre entiè-

rement le fruit de sa victoire. Il y a une maxime commune à tous les ambitieux et à tous les politiques: *diviser pour régner*. Oubié ne l'avait apprise ni de Machiavel ni de Catherine de Médicis, mais il l'avait aisément devinée. Aussi partagea-t-il sa conquête en trois gouvernements. Les deux premiers, il les donna à deux frères de Cassaï, et confia le troisième à Beled Ayto-Gabriel. De deux frères, Oubié faisait ainsi deux princes rivaux ; leurs dissentiments devaient neutraliser leur influence. Pour Ayto Gabriel, c'était sa créature dévouée. Par lui, Oubié se ménageait le moyen d'intervenir peu à peu dans les affaires de l'Agamé, de s'y créer, avec le temps, un parti considérable, et de s'appuyer sur ce parti qui lui assurerait un jour la possession de cette magnifique province.

Le résultat répondit d'abord aux desseins d'Oubié. Au moment où nous arrivâmes en Abyssinie, l'Agamé semblait tranquille ; mais les haines n'étaient pas éteintes. L'esprit de révolte se contenait en frémissant ; un jour devait venir où il cesserait de se contraindre. Ce jour vint en effet ; Oubié le hâta lui-même en passant la mesure de ses exigences accoutumées.

De retour du Samen (ceci s'était passé tout récemment), Oubié vint établir son camp dans les envi-

rons d'Adoua, et, selon l'usage, les chefs des provinces du Tigré apportèrent à ses pieds le tribut de leur soumission. La disette se faisait sentir dans le camp ; ordre fut donc donné à chacun des chefs de lever en nature un impôt extraordinaire, et le jour également indiqué pour que les soldats du Roi allassent lever la contribution de province en province. Tous les chefs protestèrent de leur dévouement. Un seul, c'était un fils de Sabagadis, répondit avec fermeté que ses terres n'avaient pas coutume de nourrir les amharas. Le refus était maladroit. On ne résiste pas en face à un vainqueur et à un maître. Le fils de Sabagadis oubliait sans doute qu'il s'était mis lui-même sous la main d'Oubié ; il s'en souvint lorsque Oubié le fit arrêter sur-le-champ et mener en prison, sur la montagne du Tezen, dans le Samen.

Le rebelle châtié avait un frère qui se nommait Detjach Gouangoul. Celui-ci méditait aussi la révolte, mais plus prudent et plus jaloux de mettre à l'abri sa liberté, il se garda bien d'irriter son ennemi par une réponse hautaine. Detjach Gouangoul s'engagea d'abord à fournir la quantité de vivres exigée par le Roi, et partit le lendemain pour l'Agamé avec Ayto Gabriel, le favori du maître. Telle avait été sa dissimulation, que personne ne suspec-

tait la loyauté de ses paroles. Il rentre sur ses terres, lève en effet la contribution, et vient aussitôt trouver Ayto Gabriel pour l'assurer que la contribution lui sera remise. Le lendemain Gouangoul se présente ainsi qu'il l'avait dit, mais il se présente accompagné d'une poignée d'hommes intrépides, parmi lesquels se trouve Guebra-Raphaël, gouverneur du Temben et l'un des chefs les plus résolus du Tigré ; enlève le partisan d'Oubié, s'empare des vivres qu'Ayto Gabriel avait déjà perçus, et l'entraîne avec lui au milieu des montagnes, d'où il proclame la révolte.

A cette nouvelle, le Roi se porte immédiatement, à la tête des troupes qui formaient son camp d'Adoua, au centre de l'Agamé. Il marche en toute hâte; ce qu'il lui importait d'empêcher, c'était que la révolte ne devînt générale ; c'était surtout que Gouangoul n'eût le temps de se concerter avec le chef du Temben, qui était depuis longtemps en état de révolte.

Oubié vint donc s'établir à Kalkal, à quatre lieues sud-est d'Add'Igrat. Sa présence au milieu de la province retint dans le devoir bien des gens secrètement disposés en faveur du fils de Sabagadis ; mais la rapidité de ses mouvements n'avait pu prévenir la réunion des deux rebelles. Quelques chefs

de bandes, toujours prêts à guerroyer, s'étaient déjà réunis autour d'eux, l'espoir du pillage avait accru le nombre de ces *condottieri* abyssins; la renommée le grossissait encore, et prêtait au parti de la révolte des forces considérables. Oubié marche à sa rencontre, mais l'attitude des rebelles trahit aussitôt leur faiblesse. Oubié les met en fuite presque sans coup férir. Gouangoul se sauve chez les Taltals, Guebra Raphaël sur l'Amba-Salama, montagne inexpugnable située dans le Temben. Au milieu de cette déroute, Ayto Gabriel recouvre sa liberté, rejoint son maître, et, pour prix de ses malheurs, reçoit le commandement de toute l'Agamé. Oubié réalisait ainsi les secrets desseins de sa politique, la province entière passait définitivement sous sa toute-puissance.

C'était peu d'avoir dispersé ses ennemis vaincus, Oubié voulait frapper l'imagination des chefs et des populations pour leur ôter à jamais l'espoir de l'indépendance. Il fait courir le bruit que les blancs lui ont donné une arme terrible avec laquelle il peut détruire les montagnes. Cette nouvelle remplit d'effroi des hommes toujours prêts à la révolte. Détruire les montagnes, c'est détruire le suprême asile où s'est réfugiée jusqu'à ce jour la rebellion vaincue. Mais quelle est donc cette arme formidable? quelle

prodigieuse machine de guerre doit accomplir de telles merveilles? Une pièce d'artillerie, rien de plus, et une pièce de très petit calibre. M. Salt l'avait jadis apportée en Abyssinie. La rouille l'avait profondément endommagée; mais un ouvrier italien, nommé Valieri, venait de lui rendre ce brillant qui parle aux yeux, et l'avait même remontée assez habilement sur un affût de sa façon. Pour la solidité de l'affût, nous n'oserions pas en répondre; quoi qu'il en soit, affût et canon réunis, le tout avait encore une fière contenance et pouvait imposer le respect. Oubié n'en attendait pas davantage. Que la pièce lançât ou non des projectiles, ce n'était pas le point important. Il s'agissait seulement de la montrer, afin qu'elle servît d'épouvantail.

La terrible machine de guerre était à Adoua. Le roi donna ordre qu'elle fût amenée au camp de Kalkal. Il fallait que le transfert fût un événement, et Oubié ne négligea rien pour que l'événement s'imprimât dans la mémoire des hommes.

L'arme de destruction voyageait triomphalement, portée par de robustes Abyssins qui se relayaient de village en village. Le gouverneur d'Adoua l'escortait, précédé de son *négarit*, ce qui veut dire en français sa musique ordinaire. La curiosité était à son comble. De tous côtés, les populations accou-

raient en foule pour voir le merveilleux travail de Valieri. On le contemplait avec une admiration pleine de crainte, et longtemps encore, laboureurs et soldats ne s'entretinrent dans le Tigré que de l'instrument infernal qui jetait bas les rochers, ces citadelles de la rebellion, édifiées par la main de Dieu même.

Le cortége arriva enfin au camp. Pour recevoir la pièce d'artillerie, Oubié s'était placé sur une estrade, entouré des officiers de sa maison et des principaux chefs de l'armée. Le gouverneur d'Adoua la fit déposer devant lui. Oubié parut se recueillir; il fixa ses regards sur le canon dans un profond silence, et ce silence éloquent remplit tous les esprits d'une terreur religieuse. Il prit enfin la parole : « Vous m'avez rendu un grand service, dit-il à l'ouvrier italien, j'avais des ennemis, aujourd'hui je n'en ai plus, puisque ceux qui murmureraient contre moi dans leur cœur ne sauraient plus me résister par la force. Restez donc auprès de moi pour manœuvrer cette arme redoutable, et tout ce que désire un homme, je vous le donnerai par-delà vos souhaits. »

Oubié ne se faisait pas illusion sur la valeur de son artillerie : ce qu'il disait s'adressait beaucoup moins à Valieri qu'à tout son entourage ; aussi, lorsque chacun eut visité à loisir le mystérieux appareil,

lorsque l'effet lui parut suffisamment produit, il commanda que la pièce fût démontée et portée dans sa tente, disant qu'une arme, précieuse par-dessus toutes les armes, ne devait pas demeurer exposée aux injures du temps.

Le soir même, il y eut un grand festin. Valieri était assis auprès du roi, et, en effet, la place d'honneur lui était due. Oubié ne le tenait pas encore quitte de son rôle, il lui avait réservé une petite scène d'improvisation qui devait clore la comédie. Le regardant en face, il l'invita tout-à-coup à dire qu'aucun obstacle ne pouvait résister au canon. Valieri ne soutint qu'à moitié ce regard; il bégaya d'abord, puis parla longuement des effets meurtriers de l'artillerie, essayant de concilier la vérité avec la complaisance; mais Oubié ne prit pas le change, tous ces détails l'intéressaient fort peu, et il renouvela sa question sous la forme la plus précise. « Il y a des gens, dit-il, qui doutent encore de l'efficacité du canon pour détruire les montagnes, quelle est votre opinion là-dessus? » Cette fois, la rhétorique n'était plus de mise. Il fallait répondre; il fallait mentir, et mentir sans équivoque. Valieri le sentait bien. Le rouge lui montait au front; tout le monde attendait sa réponse. Le repas était suspendu. C'était un silence plein de curiosité, plein d'inquiétude,

et ce silence redoublait son embarras. Il se décida cependant, et la vérité eut encore pour elle une petite réserve : « Une montagne, dit l'Italien, une montagne qui serait large comme celle du Tarenta, le canon ne l'abattrait pas sans doute, mais toutes celles de ce pays, le canon les remuerait sans peine. » Le roi tressaillit de joie. Son enthousiasme se communiqua à ses convives ; mais si le contentement était sur les visages, la consternation était au fond des cœurs. Quoi de plus naturel ? Ces chefs qui marchaient aujourd'hui avec Oubié, prévoyaient tous le moment où ils devraient en appeler à la révolte pour se soustraire à ses exigences et à sa tyrannie. Que deviendraient-ils donc s'ils ne pouvaient plus compter sur la protection de leurs montagnes?

Oubié avait réussi à frapper les imaginations. Il pouvait s'applaudir, il sentait la terreur autour de lui. Bientôt la terreur, sortie du camp, se répandit au dehors, et Gouangoul se vit abandonné de ses partisans. Raphaël demeura sur la montagne, mais la montagne lui tremblait sous les pieds. Il s'attendait sans cesse à voir le roc se fendre et le livrer à son ennemi. Raphaël était furieux contre les blancs. Malheur à nous si nous venions à tomber entre ses mains! Il l'avait juré par la mort de son père, et ce n'était ni une menace en l'air ni une figure de rhétorique.

notre peau devait servir à recouvrir des tambours.

Tels étaient donc les événements qui s'agitaient dans la province de l'Agamé. La présence du roi y maintenait un calme apparent ; mais nul doute que son départ n'y déchaînât les colères comprimées. Voilà pourquoi nous nous hâtames de visiter le pays pendant qu'il y était encore. Nous espérions pouvoir le parcourir, sans trop de péril, dans la portée de son prodigieux canon.

Nous partîmes d'Intetchaou, le 19 octobre 1841, pour nous rendre à Add'Igrat, qui est la capitale de l'Agamé. Entre ces deux points le pays est extrêmement montagneux, mais coupé de vallées riches et fertiles. Nous franchîmes d'abord la chaîne haute et compacte qui sépare Intetchaou de Bezet. Comme l'endroit que nous quittions est très élevé, nous n'eûmes pas beaucoup à monter. En revanche, la descente nous parut longue et pénible. Le sentier étroit et à peine battu décrivait de nombreux détours en suivant les accidents variés du sol. Nous mîmes trois heures pour arriver à Bezet, vallée fertile, entourée de montagnes boisées sur lesquelles apparaissent çà et là de nombreux villages qui possèdent des troupeaux considérables de vaches et de moutons. Au milieu coule le Maï-Belessa, cette rivière qui, en cet endroit, se dirige du sud au nord, prend

sa source à une lieue seulement du point où nous la traversâmes, et se jette dans le Mareb, après un cours d'environ trente lieues.

Un défilé étroit, long d'une lieue, nous mena de Bezet dans une autre vallée, où se trouve le village de Hoften-Elbo. Les montagnes qui l'entourent, composées de grès jaunâtre, s'élèvent verticales comme des murailles et forment un cirque immense que l'on dirait être bâti par des géants. Une fois entrés, restait à trouver une issue pour en sortir, et nous la cherchions vainement. Il y en avait une toutefois, mais il fallait être du pays pour la découvrir. C'était un sentier fort raide et taillé dans le roc, où nos mules eurent grand'peine à cheminer. Il fallut mettre pied à terre; il fallut gravir pas à pas; aussi nous arrivâmes sur le plateau à peu près hors d'haleine. Le temps de respirer, nous enfourchâmes de nouveau nos montures, et, au bout d'une demi-heure, nous parvînmes sur la crête de la montagne d'Aléguié, la plus haute du Tigré, derrière laquelle se trouve Add'Igrat.

D'après nos observations barométriques, nous étions à 3,095 mètres au-dessus du niveau de la mer; et ce n'était pas le point le plus élevé de la chaîne. A droite et à gauche, d'énormes pics basaltiques se dressaient à une grande hauteur et commandaient

le col d'où nous les admirions. Quelle différence de température avec celle du fond de la vallée! Au fond de la vallée, une chaleur lourde, dormante, accablante ; ici l'air frais et pur animé par des brises légères. Et quel immense paysage se déroulait devant nos yeux ! Du côté de l'Orient, la vue s'étendait sans limites jusqu'à des distances infinies. Sous nos pieds se déployait la plaine d'Add'Igrat, que nous dominions d'un belvédaire de 600 mètres. Plus loin le sol est tourmenté, rugueux, rayé de plis, coupé de ravins, bossué de collines basses dont les sommets bleuâtres ne semblent guère se détacher de la plaine. C'est le pays des Taltals, c'est le premiers des deux gradins par lesquels l'Abyssinie descend au bord de la Mer-Rouge.

Nous arrivâmes péniblement au bas de la montagne. En entrant dans la plaine, nous trouvâmes Saïd et Atgo, notre chasseur, que nous avions envoyés d'avance à Add'Igrat pour louer une maison. Nos deux éclaireurs nous assurèrent que le pays était tranquille, et que nous pourrions le parcourir en sûreté, pourvu toutefois qu'Oubié ne le quittât pas avant nous. Nous n'avions pas dessein non plus d'y demeurer après lui. Il était six heures du soir. Nous entrâmes dans Add'Igrat passablement rompus de la marche, mais satisfaits de notre journée.

Du temps de Sabagadis, Add'Igrat était une ville considérable, les habitants le disent, et il faut les en croire sur parole. Une cinquantaine de cabanes composent aujourd'hui ce qui fut la résidence d'un prince célèbre. Tout est bien changé. De son ancienne splendeur, Add'Igrat n'a conservé que la demeure royale, et en effet, comparée aux masures qui l'entourent, la demeure de Sabagadis peut encore s'appeler un palais. Elle est vaste. On y entre par une cour immense; mais elle n'offre rien de remarquable à l'œil d'un voyageur européen.

Tous les lundis il se tient à Add'Igrat un marché assez important. On s'y rend de tous les districts environnants. Le sel et le soufre, que les caravanes apportent d'Atsbi, se troquent contre de la toile de coton, des moutons, des denrées de toutes espèce; mais rarement on y voit circuler des thalaris.

L'altitude de la ville est de 2,466 mètres. Plusieurs séries de hauteurs circomméridiennes du soleil nous ont donné pour latitude 14° 15' 57''. Sa longitude, prise au moyen du chronomètre réglé à Intetchaou, est de 37° 13' à l'orient du méridien de Paris.

Le soir même de notre arrivée, la fille de Sabagadis, Oisoro Gueupsit, nous envoya du miel, du

lait et une petite gerbe de bled vert, que nos domestiques mangèrent en connaisseurs, après l'avoir passée à la flamme. Le présent n'était pas venu seul. Une jeune fille, de la suite de la princesse, nous l'avait apporté de sa part, et il serait difficile d'imaginer une plus charmante créature. Seulement elle n'avait jamais vu d'hommes blancs. La couleur de notre visage ne lui était pas familière, et elle avait tous les mouvements d'une biche effarouchée. Nous ne tenions pas cependant à lui paraître trop terribles. Quelques compliments, et nous n'y mettions que la vérité la plus vraie, l'apprivoisèrent doucement. Nous lui offrîmes ensuite un miroir, c'était encore la louange sous une autre forme, une paire de ciseaux et quelques aiguilles. On ne se figure pas une pareille joie. Nous étions devenus les meilleurs amis du monde. La jeune fille nous quitta toute radieuse, elle courut auprès de sa maîtresse, et, dans son enthousiasme, elle fit un tel récit de nos bons procédés, que la princesse eut la curiosité de nous voir. Le lendemain, de bonne heure, elle nous fit prier de passer chez elle.

Oisoro Gueupsit n'habite pas l'ancien palais de son père. Elle le trouve trop vaste pour ses modestes revenus. Quoique le vainqueur soit son beau-frère, il ne lui a laissé que le nécessaire le

plus étroit. C'est une âme généreuse qu'Oisoro Gueupsit, Oubié redoute peut-être son influence. De son côté, la fille de Sabagadis ne veut pas se dissimuler la décadence de sa famille. Deux ou trois maisons de médiocre apparence ont été construites dans la cour du palais. C'est là qu'elle s'est retirée comme un débris vivant de la fortune de son père. C'est là qu'elle nous attendait, assise sur un sarir (les Abyssins disent alga), recouvert d'un tapis de couleurs éclatantes. Son costume se composait d'une chemise brodée au col ainsi qu'aux manches, et d'un *taube* dont la raie rouge était en soie. Nous prions encore une fois le lecteur de ne pas voir avec des yeux français la toilette d'une femme abyssinienne, car il retrouvera sur la tête d'Oisoro Gueupsit le cosmétique inévitable, le morceau de beurre frais qui fond à la chaleur des cheveux et décroît lentement sous une feuille verte. Ce qui est certain, c'est que ce beurre, qui devient huile, se répand sur tout le corps et lui donne la souplesse luisante que les Grecs donnaient également à la chair avec des flots d'huile parfumée.

Oisoro Gueupsit avait de beaux traits, de grands yeux, le nez grec et les dents comme des gouttes de lait. Son teint était plus clair que celui des autres femmes de l'Abyssinie ; elle justifiait ainsi son

Mo. Bot. Garden,
1906.

nom, qui signifie blancheur. Devant elle, se tenaient debout les dames de sa suite ; elles étaient six, et de ce nombre était celle qui était venue nous complimenter la veille. La jolie fille était encore si fière de nos compliments et de nos petits cadeaux qu'elle ne cessait de nous faire des signes de bonne intelligence.

Dès notre arrivée, la princesse nous invita à nous asseoir sur un alga. Nous la remerciâmes d'abord du présent qu'elle nous avait envoyé, et nous lui offrîmes en retour un turban de mousseline, un collier avec des pendants d'oreilles. Oisoro Gueupsit était femme. Des objets de toilette magnifiques pour l'Abyssinie, et si rares qu'ils sont presque inconnus, devaient nécessairement flatter son goût. Cependant elle hésitait à les accepter, une secrète tristesse se mêlait à son désir : Pauvre que je suis, disait-elle, ce serait à moi de vous faire des présents, car vous êtes des étrangers, et en même temps vous m'êtes des frères. Oui, ma famille a toujours aimé les blancs ; mais ici nous sommes déshérités de Dieu. Je voudrais vous traiter comme des hôtes, et comme des hôtes amis; je ne pourrai jamais vous traiter selon mes vœux ni selon votre mérite. Vous m'apportez des objets bien précieux ; je n'ai rien à vous donner en échange. On ne trouve d'aussi

belles choses que dans le pays d'où vous venez.

Nous reproduisons mal la délicatesse des sentiments qu'Oisoro Gueupsit exprima de la manière la plus touchante. Après les premiers compliments, elle nous questionna à loisir sur la toilette, les habitudes et les mœurs des femmes d'Europe. La religion eut enfin son tour; car la princesse avait à cœur de nous montrer l'étendue de ses connaissances. Quoi qu'il en soit, si elle ne réussit pas à nous convaincre de son érudition, elle nous captiva du moins (n'était-ce pas un succès aussi?) par sa bonté, par sa douceur, par la distinction de ses manières. En quelque pays que ce soit, on trouverait rarement une femme plus pleine de grâce, de grâce accomplie et parfaite, que la fille de Sabagadis. Nous lui payons de loin ce tribut de notre admiration et de notre reconnaissance. Elle fut prodigue pour nous dans sa pauvreté. La noblesse de son cœur lui fournit des richesses d'attentions et de prévenances. Aussi longtemps que dura notre séjour à Add'Igrat, elle se souvint que le voyageur est un exilé volontaire et que l'amitié seule console de l'exil.

Il nous fallait quelque courage pour ne pas nous laisser endormir dans les séductions de cette hospitalité charmante; mais le moment était favorable

pour explorer le pays et nous devions en profiter sans retard. Les environs d'Add'Igrat furent l'objet de nos investigations. Chaque jour s'accroissaient nos collections, avec nos documents géologiques et géographiques. Au dire des habitants, les sources du Tzéréna, rivière que nous avons traversée en allant de Dixah à Adoua, étaient situées à peu de distance. Pour nous assurer de leur position, nous prîmes des guides qui nous conduisirent vers le nord-est; nous gravîmes la chaîne de montagnes qui domine Add'Igrat du côté du couchant, et là nous vîmes en effet deux petits cours d'eau: c'étaient les sources que nous cherchions à déterminer. Les deux cours d'eau se dirigent vers le nord-ouest. Ils se rejoignent à peu près sous la latitude et à l'est du Devra Damo. Dans ces mêmes parages nous rencontrâmes encore la source du Mergaya qui, coulant directement à l'ouest, se jette dans le Maï-Belessa à Bezet.

Quelques jours après, nous visitâmes Demba-Haloun, qui se trouve à quatre lieues au sud d'Add'Igrat. C'était, dit-on, une ville bien peuplée avant la guerre d'invasion des Amharas. Aujourd'hui son emplacement n'est marqué que par des ruines et une quinzaine de cabanes encore debout et habitées. Elle est située au pied d'une haute

montagne, que l'on gravit avec effort par un sentier taillé dans le roc. Il n'y a pas d'autre chemin. Cette montagne sépare deux vallées, celle du Sollent et celle de l'Ouarié. C'est une muraille de grès recouverte d'une calotte de basalte. Tout près de la ville, à l'endroit où la montagne est la plus étroite, un passage assez régulier la traverse et sert de communication entre ces deux vallées. Qui a exécuté ce travail? on l'ignore; mais à considérer l'œuvre, il n'y a qu'un architecte qui puisse l'avoir réalisé en pareil lieu, le même qui a dressé les grès en précipice et construit la montagne.

Placés sur le sommet, nous dominions le Tigré. De cette hauteur, la vue se promène dans un cercle immense. Nous nous arrêtâmes pour prendre quelques relèvements à la boussole : Saméata 90°, Amba Saneyti 98°, Damo Galila 105°, Dabba Salama 155°, et le Mont Corcor 178°.

Dans cette course à Demba-Haloun, nous découvrîmes la source du Sollent, qui change plus bas son nom avec celui de Guébah. C'est une des grandes rivières du Tigré. Elle se jette dans le Taccazé. Un peu au-dessous de sa source, elle traverse des prairies magnifiques et des champs cultivés que ses eaux fertilisent.

Nous avions donc reconnu les environs d'Add-

Igrat; mais nous voulions pousser plus loin nos explorations. Les habitants du pays eurent beau nous détourner d'une entreprise qui leur semblait périlleuse ; Atsbi est renommée pour l'importance de son marché et la nature particulière de son commerce : nous résolûmes de nous y rendre. C'était d'ailleurs une occasion de voir une partie de la frontière du Tigré, et celle qui intéressait le plus nos recherches géographiques, car cette partie de l'Abyssinie n'a encore été visitée par aucun Européen.

Nous partîmes le 1er novembre, à 9 heures du matin, dans la direction du sud-sud-est. La route est dominée, à droite, par de hautes montagnes ; à gauche, par des collines peu élevées qui forment la limite du pays des Abyssins et du territoire des Taltals. A midi[1], nous passions près d'Adde-Kalkal, que nous laissâmes sur notre gauche. C'est là que se groupait le camp d'Oubié, au milieu d'une lande inculte. Les huttes des soldats, construites en branchages, se dressaient à peine au-dessus du sol. Elles dessinaient un vaste cercle au centre duquel on voyait la tente royale, entourée d'une faible palissade qui l'isolait de l'espace occupé par les troupes.

Passant si près du camp, c'était notre devoir de

présenter nos respects à Oubié. L'usage du pays le commande; mais nous craignions que le roi ne nous empêchât de poursuivre notre route: nous espérions, du reste, pouvoir cheminer inaperçus, et nous continuâmes notre excursion. Il était quatre heures lorsque nous arrivâmes à Latch, où nous nous proposions de passer la nuit. Le choum apprit de notre soldat qu'il devait nous héberger et nous fournir des vivres. Compliment désagréable. Le choum fit la grimace et nous accueillit d'assez mauvaise humeur. A vrai dire, nous nous y attendions un peu. Depuis que l'Agamé avait l'honneur de posséder son souverain, ces pauvres villages étaient frappés d'une foule de contributions en nature qui épuisaient leurs dernières ressources. Aussi, loin de nous plaindre, et le cœur pris de compassion, nous déclarons promptement au choum que nous entendons bien payer tout ce qui nous sera fourni. Scrupule français! Il y a de ces idées dont on ne saurait se défaire; mais tandis que nous nous trouvions suffisamment généreux et que nous nous figurions grandir dans l'estime du choum, nous y décroissions à vue d'œil. Notre modestie lui parut trahir quelque mystère. Nous nous étions présentés comme des amis du roi, et nous ne dévalisions pas tout le pays, nous mentions évidemment. Le choum, avec la perspicacité d'un vieux

juge d'instruction, bâtit là-dessus toute une histoire. Il se figura que nous étions brouillés avec le prince et que nous avions pris la fuite pour nous soustraire à son ressentiment. Conclusion : détention préventive, et nous voici gardés de l'œil par les gens de l'incrédule magistrat, tandis que lui-même enfonce ses talons dans le ventre de son cheval, et galope vers le camp pour savoir au juste qui nous sommes.

Au diable l'imbécile! Oubié allait savoir que nous étions passés auprès de lui sans le saluer sous sa tente. Et notre choum de pousser son cheval avec ardeur, ruminant en espoir sa bonne fortune s'il pouvait avoir mis la main sur des ennemis d'Oubié! Quel succès! quelle merveilleuse rencontre! Malheureusement l'illusion fut de courte durée. Arrivé au camp, il s'agite, il s'évertue pour s'insinuer auprès du roi. Peine inutile. Tout au plus le laisse-t-on parvenir jusqu'à son majordome nommé Keupsié. Keupsié était notre ami. Il écoute le récit du choum, nous reconnaît, comprend sans peine pourquoi nous avons évité de nous présenter dans le camp, et commande au choum de repartir sur-le-champ, avec menace de le traiter comme rebelle s'il nous donne le moindre sujet de plainte. Le pauvre choum revint triste et désappointé ; mais tout ce que Keupsié lui avait dit d'obligeant à notre égard ne

put le rendre ni plus aimable, ni plus hospitalier. Une place dans un hangar qui servait d'écurie, du pain d'orge mal cuit et de l'eau à discrétion, voilà tout ce que nous pûmes obtenir de sa générosité.

Le lendemain, dès qu'il fit jour, nous nous empressâmes de quitter Latch. Le choum se dispensa d'assister à notre départ. Ce fut encore le plus honnête de ses procédés, et nous lui sûmes bon gré de ne nous avoir pas montré son visage. A Latch, commence une vallée étroite qui devient bientôt profonde, escarpée, et à travers laquelle serpente un petit cours d'eau affluent de la rive gauche du Guébah. Nous y entrâmes. Quel air frais et pur! quel lieu sauvage! Des volées d'oiseaux, des bandes de singes innombrables animent ce paysage rétréci, mais varié et éminemment pittoresque. Les flancs de la vallée, composés de phyllades et de taleschistes du terrain intermédiaire, sont couverts d'une végétation puissante. Ils s'élèvent à mesure que l'on s'avance, et sur les plus hautes cîmes, se posent, comme des nids d'aigles, des maisons que leur assiette inexpugnable rend pareilles à des citadelles. *Oumbarbaré* est la limite où finit ce paradis de la terre. A Oumbarbaré, nous gravîmes la montagne. Nous nous trouvâmes alors sur un vaste plateau qui se prolonge jusqu'à Atsbi, où nous entrâmes à la

nuit tombante, après une marche de dix heures.

Atsbi a deux édifices, une église bâtie avec soin, et un palais inhabité qui ressemble beaucoup à celui d'Add'Igrat. C'est à Sabagadis que sont dûs ces deux monuments. La ville en elle-même est peu considérable; mais les maisons, propres et spacieuses, n'offrent pas l'aspect de la misère. Au contraire, tout y respire l'aisance et la prospérité. C'est le bienfait du commerce. Le marché d'Atsbi est un des plus importants de la contrée. Il se tient tous les vendredis et se ferme le samedi à trois heures. Les négociants couchent, en plein air, sur la place. C'est de là que part tout le sel qui se consomme non seulement en Abyssinie, mais plus loin encore, vers le Sud, dans le pays des Gallas.

Ce sel provient d'une mine répandue à la surface du sol, dans le territoire des Taltals, à environ 25 lieues Nord-Est d'Atsbi. Ses gisements y forment des couches horizontales, que l'on enlève et que l'on taille, comme nous l'avons déjà dit, en pains d'environ 20 centimètres de longueur, façonnés à peu près comme les pierres à aiguiser dont se servent les faucheurs de nos campagnes. Peu d'Abyssins vont prendre le sel à la mine même. L'endroit où elle est située est malsain pour eux, parce qu'il est bas et extrêmement chaud. D'ailleurs, les tribus

de Rorom, de Rayat et d'Ayehlé trouvent leur compte à exploiter eux-mêmes la mine, et ils ne souffriraient pas qu'on leur enlevât ce précieux monopole.

Ce sont donc les Taltals qui recueillent le sel et le taillent, ainsi que nous venons de le dire. Ils le transportent ensuite sur le dos des chameaux, à Ficho, une petite ville située à quatre lieues au Nord-Est d'Atsbi. Les habitants d'Atsbi vont les acheter, à raison de 110 à 120 pour un thalaris, et les revendent sur leur marché, pour la même somme, à raison de 90 à 100, suivant les circonstances. A Atsbi se vend aussi le soufre qui sert, en Abyssinie, sans aucune épuration, à la fabrication de la poudre. Il provient des mêmes parages que le sel, car nous avons vu et rapporté, en France, des échantillons où ces deux substances se trouvent réunies.

Tels sont les objets de commerce qui donnent de l'activité à Atsbi et qui font sa richesse. Chose étonnante! la prospérité du pays n'a pas adouci les mœurs des habitants. Ils sont fiers, égoïstes, ignorants et grossiers. C'est chez eux que nous avons trouvé le plus mauvais accueil, comme si l'amour du gain avait étouffé dans leur cœur les sentiments nobles et généreux qui distinguent presque tous les Abyssins.

SOMMAIRE.

L'Abouna débarque à Messawah. — Joie des chrétiens de l'Abyssinie. — Inquiétude des musulmans. — Arrivée de l'Abouna à Goundepta. — Son entrée dans la capitale du Tigré. — Réception qui lui est faite. — Tous les Abyssins se précipitent à sa porte pour lui demander sa bénédiction. — Notre visite à ce prélat. — Réflexions sur l'ignorance des évêques de l'Abyssinie. — Oubié quitte l'Agamé. — Son entrevue avec l'Abouna. — Ses projets hostiles contre le Ras. — Notre visite au roi du Tigré. — Il nous permet d'aller visiter l'Enderta.

CHAPITRE III.

Vers la fin d'octobre, nous apprîmes que l'Abouna venait de débarquer à Messawah. Nous quittâmes aussitôt l'Agamé pour aller à Adoua, et nous porter de là à sa rencontre. L'Abouna, en Abyssinie, est un personnage très influent ; d'un moment à l'autre, nous pouvions avoir besoin de sa protection. D'ailleurs, nous étions curieux de savoir comment il serait reçu par une population qui l'attendait depuis longtemps avec la plus vive impatience. Jour solennel pour l'Abyssinie que celui de l'arrivée d'un nouvel Abouna. Déjà la capitale du Tigré était remplie d'une foule curieuse, impatiente de saluer le patriarche et de contempler ses traits. Riches et pauvres, prêtres et soldats, laboureurs et citadins, fem-

mes et enfants, encombraient toutes les rues, garnissaient toutes les maisons, et donnaient l'aspect animé de la vie à cette ville, d'ordinaire silencieuse. Les prêtres, que signale de loin leur grand turban de mousseline blanche, les prêtres surtout se montraient en grand nombre. Les plus considérables d'entre eux se réunissaient chaque jour. C'était tantôt chez les plus riches négociants, tantôt chez le chef de l'église de Medani-Alem, et ils passaient leurs loisirs soit à engager des controverses théologiques, soit à essayer des conjectures sur les opinions religieuses de l'Abouna. Parmi les prêtres réunis dans l'église d'Adoua, un entre autres se faisait remarquer par la vivacité de son intolérance, ou, si l'on veut, par la sincérité de ses convictions et l'ardeur qu'il mettait au service de la foi. Ce prêtre se nommait Aba-Negaro. C'était un jeune homme d'une rare intelligence. Presque tous les jours il venait nous rendre visite, et passait des heures entières à nous questionner sur notre pays de France. Nous, en retour, nous l'interrogions sur l'Abyssinie, et un jour qu'il était assis à notre table, nous lui demandâmes pourquoi les Abyssins, au lieu d'aller chercher leur Abouna au Caire, ne le choisissaient pas parmi les prêtres du pays.

Autrefois, nous répondit-il, Dieu donna un saint

homme pour diriger l'église d'Éthiopie. Ce saint homme s'appelait Tecla-Haimanot, et sa mémoire est restée en vénération dans tout le pays. Doux, patient, vertueux, plein d'une charité sans bornes, ce père des fidèles n'eut qu'une pensée durant sa longue vie, l'intégrité de la foi dans l'église éthiopienne et le salut des âmes. Aussi, quand la mort s'approcha, elle le trouva triste de voir cette église perdue au milieu des solitudes de l'Afrique, séparée de la métropole par d'immenses déserts, et le clergé abyssin sans livres, sans séminaire, sans moyen de s'instruire, comme un homme sans flambeau qui s'assied dans les ténèbres. Prévoyant alors l'oubli des dogmes les plus essentiels à la foi, il s'effraya de l'avenir. Nacuto-Laab régnait dans ce même temps. Tecla-Haimanot s'adressa à lui, lui représenta vivement les périls qui menaçaient la chrétienté dans l'Abyssinie, et après lui avoir démontré combien il serait important pour l'église d'avoir toujours à sa tête un évêque éminent, élevé dans la foi du pays et la pratique pure des préceptes évangéliques, il lui fit rendre un décret par lequel Nacuto-Laab engagea l'avenir.

Désormais, et à l'exception des prêtres abyssins, la dignité d'abouna devait être confiée à un prêtre cophte né aux bords du Nil, qui serait âgé de 45 ans

au moins, et recevrait le sacre des mains du patriarche grec résidant au Caire.

Ce décret date du milieu du XIIIe siècle. Depuis 1830, il semblait être tombé dans l'oubli, lorsque dix ans après la mort du dernier évêque, le roi du Tigré, qui méditait une guerre injuste contre Raz-Ali, jugea à propos de rappeler aux Abyssins les derniers vœux de Tecla-Haimanot, et envoya une ambassade en Égypte pour demander un évêque au patriarche grec du Caire. L'arrivée de ce prélat à Messawah remplit de joie la population chrétienne de l'Abyssinie. Chacun était ravi de penser que le pays possédait enfin un évêque vénéré, qui pourrait bientôt ordonner des prêtres, donner des desservants aux églises qui en manquaient, et opposer, au besoin, son autorité sacré au despotisme des princes et des grands. C'était d'ailleurs, pour l'Abyssinie entière, une opinion sans conteste, que Déjatch-Oubié profiterait de cette occasion pour proclamer une amnistie générale, et pour rendre la liberté aux prisonniers du Tézen, ces victimes de leur fidélité à la famille déchue de Sabagadis. Seuls les musulmans ne pouvaient se réjouir du triomphe de l'Église chrétienne; seuls aussi, dans la tristesse de leur zèle religieux, ils ne considéraient l'arrivée du chef de l'Église que comme un évènement funeste

aux intérêts de l'Abyssinie. Faut-il le dire? les musulmans seuls avaient raison. L'empressement de Déjatch-Oubié aurait suffi à justifier leurs craintes. Les ordres aussitôt donnés pour que l'abouna fût reçu avec tous les honneurs dûs à son caractère sacré, cette intention manifeste de gagner un puissant auxiliaire trahissait le secret désir de son cœur, celui de s'emparer des domaines du Ras. Rien ne fut donc omis pour ce dessein.

La route que devait suivre le patriarche était celle de Dixah à Adoua. Partout sur cette longue ligne les stations sont déterminées, la marche du cortége est réglée à l'avance. Le fils du roi lui-même, Déjatch-Chetou, à la tête de ses troupes, ira recevoir le patriarche sur le Tarenta. Les gouverneurs des provinces, leurs soldats rangés autour d'eux, l'attendront à la frontière de leur territoire. Dans chaque paroisse les moines, les prêtres, les laïques attachés au service des églises l'escorteront processionnellement jusqu'à la station la plus voisine. Arrivé enfin dans le district d'Yaha, le cortége s'arrêtera l'espace d'un jour sur le plateau de Goundepta, pour faire de là son entrée solennelle dans la capitale du Tigré!

C'était le 25 octobre. L'abouna, après avoir fait ses préparatifs de départ, quitta Messawah, franchit

le désert de Samhar et mit le pied sur le territoire abyssin. Le 12 novembre, on apprit enfin qu'il était à Goundepta. Le lendemain, toute la population, précédée par le clergé, se porta à sa rencontre. Jamais la curiosité ne poussa comme une marée montante un aussi large flot de têtes. Désirant connaître les détails de ce qui allait se passer, nous fîmes seller nos mules et nous nous mêlâmes à la foule qui nous emporta, acteurs nous-mêmes dans la cérémonie.

Pas un nuage au ciel, l'air est pur et transparent comme le cristal, le soleil levant verse des flots de lumière sur la cîme des montagnes, la joie rayonne de tous les yeux. Les Abyssins qui se pressent et se coudoient autour de nous sont revêtus de toiles plus blanches que la neige; ils portent sous le bras un petit sac de cuir rempli de pain de *teff* et de morceaux de sel; offrandes simples, offrandes pieuses qu'ils déposeront avec leur cœur aux pieds du patriarche.

Lorsque nous arrivons sur les hauteurs de Goundepta, la plaine retentit tout-à-coup de cris et d'acclamations étranges : hili! li! li! li! li! (C'est un cri de joie aigre et fort. Pour le donner on applique vivement, mais en chevrotant un peu, la langue contre le palais). Aussitôt les cavaliers met-

tent pied à terre, et presqu'au même instant nous apercevons l'abouna monté sur une belle mule, richement caparaçonnée. L'animal semble glorieux de son fardeau, il fend la foule avec lenteur, avec majesté et relève fièrement la tête comme pour s'offrir aux hommages.

Voici donc le patriarche de l'église égyptienne! Un jeune homme, presque un enfant, 19 ans au moins, 21 ans au plus; la taille moyenne, le front haut, la figure ovale, ouverte et un peu sérieuse. Son costume attirait les regards du peuple, moins par son élégance que par le contraste qu'il offrait avec le costume des Abyssins. C'était une robe de soie que serrait autour des reins, un cachemire écarlate, des pantoufles jaunes, un turban de mousseline blanche; par-dessus la robe et le turban un burnous broché en or, dont le capuchon dérobait en partie la figure aux regards de la foule.

A droite et à gauche de la mule s'avançait une députation de moines et de prêtres des divers *Guedams* du Tigré; après cette députation, les gouverneurs des provinces, superbement drapés dans des toiles éblouissantes de blancheur, et dont les plis flottants retombaient sur leurs chevaux; ensuite venait sans ordre la foule des Abyssins de toute classe, de tout costume; soldats, domestiques, ri-

ches, pauvres, laboureurs, commerçants, et au milieu de ce pêle-mêle les femmes, les jeunes filles, « cette véritable joie des yeux, » et les enfants que les femmes haussaient de tous leurs bras, comme pour les élever dans le rayon de la gloire du patriarche.

A droite de l'abouna, un peu en arrière, on remarquait Déjatch-Chetou, entouré de quelques prêtres cophtes dont le costume disait l'origine étrangère. A droite encore, et sur la même ligne, on voyait les membres du clergé les plus renommés par leur savoir. Deux cents mètres en avant, l'alaka Kidana-Mariam ouvrait la marche avec trente ou quarante *depteras* (1). Cette petite troupe psalmodiait des cantiques dont le custode battait la mesure sur un tambourin, tandis que les *depteras* eux-mêmes accompagnaient leurs chants au moyen de *Tzenetzel*, petit instrument de cuivre dont le son ressemble assez bien à celui de notre triangle.

C'était un magnifique spectacle que cette longue procession, lorsqu'elle défilait dans la campagne chantant des cantiques et des hymnes sacrés en l'honneur du Seigneur. A dix heures, elle déboucha dans une grande plaine à un kilomètre d'Adoua. Dans

(1) Les depteras sont des diacres attachés aux églises.

la plaine s'élevait un vaste pavillon de branchages. Le patriarche se plaça sur la porte de ce pavillon, les prêtres, les moines, les *depteras*, rangés en cercle autour de lui, entonnèrent, au son du *Tzenetzel*, un hymne d'actions de grâces, et quelques-uns exécutèrent en même temps une danse sacrée que le peuple, il faut le dire, regardait avec indifférence.

La danse et le chant achevés, l'alaka Kidana-Mariam disposa sa troupe sur deux rangs : le clergé défila devant l'abouna pour lui donner à baiser les livres saints, après quoi il se retira dans une grande tente où il devait passer la nuit en prières. Le reste de la journée fut consacré à un repas somptueux. A cinq heures du soir nous rentrâmes dans la ville.

Le lendemain, 14, le soleil, en se levant, nous montra un spectacle étrange. C'était une foule d'Abyssins demi-nus, criant, vociférant, se pressant, se poussant à l'entrée de la tente qu'habitait l'abouna, comme s'ils eussent voulu en forcer la porte. Que voulait cet attroupement tumultueux? Que signifiait ce désordre, ce vacarme? Était-ce curiosité? Était-ce colère? Non. C'était piété et superstition. Les furieux venaient, un morceau de sel à la main, déposer leur offrande aux pieds du patriarche et lui demander en échange sa bénédiction, persuadés

que la bénédiction de l'Abouna suffirait, aux yeux du ciel, pour les absoudre de leurs péchés. Une action si pieuse demandait peut-être un peu de recueillement ; mais les Abyssins comprennent moins le recueillement que le zèle, et leur zèle se traduisait en désordre et vociférations. Rappelez-vous les abords d'un théâtre de nos boulevards, lorsque les bureaux s'ouvrent et que la foule impatiente se précipite en brisant la barrière pour voir le mélodrame en vogue et applaudir son acteur favori, vous aurez une idée du bruit, de la rumeur et du désordre qui assiégeaient la demeure de l'abouna.

Un Arménien (il se nommait Bethléem), faisait à coups de bâton la police de la porte, regardait aux mains et laissait entrer par trente ou quarante ceux qui portaient un morceau de sel. Arrivés dans la cour, ces malheureux en guenilles rabattaient leur toile autour des reins, tombaient à genoux le front courbé vers la terre et demeuraient quelques minutes dans cette humble posture. L'abouna se levait alors pour appeler sur eux les bénédictions du ciel, puis ils se retiraient par une seconde porte, le cœur rempli d'une douce satisfaction.

Quant aux pauvres diables qui se présentaient les mains vides, nul moyen de pénétrer jusqu'au patriarche. Bethléem était impitoyable, mieux eût

valu attendrir le vieux Caron et lui demander le passage sans l'obole. Que faire cependant? Les ombres de l'enfer se résignaient encore volontiers à ne pas voir de trop près le Phlegeton enflammé, le rocher de Sisyphe ou la roue d'Ixion et à ne s'attrister que des bagatelles de la porte; mais nos honnêtes Abyssins ne se résignaient pas de même à renoncer aux faveurs du ciel et au bien-être de l'âme purifiée. Ils épiaient donc le moment où le patriarche se levait pour imposer les mains, et aussitôt ils se précipitaient à genoux de manière à recevoir la bénédiction commune; mais le plus souvent ce n'était pas la bénédiction qui descendait sur eux, c'était la colère de Bethléem et son bâton plus terrible que sa colère. Bethléem entrait en fureur, il frappait, il forçait les bonnes gens à se relever et leur reprochait énergiquement de tromper le ciel, de lui dérober ses trésors et de voler le patriarche. A la bonne heure!

Après avoir regardé un instant ce singulier manège, nous nous approchâmes d'un prêtre cophte assis tout près de là à l'ombre d'un sycomore. Nous lui demandâmes à quelle heure on pouvait voir l'abouna, et sur son invitation nous repassâmes vers quatre heures du soir

Nous trouvâmes l'abouna assis sur un tapis placé

au fond d'un alcôve. Le rideau qui fermait l'alcôve se leva aussitôt devant nous, et, par une rare distinction, nous pûmes lui adresser directement la parole, car, en Abyssinie, les personnages considérables ne s'entretiennent avec leurs hôtes que par l'intermédiaire d'un *afa-negous*.

L'abouna Salama, tel est son nom, nous fit bon accueil, il s'informa de notre santé, s'empressa de nous offrir ses services, et nous assura que nous aurions toujours en lui un ami sincère, un protecteur dévoué. Nous inclinâmes notre tête en signe de remercîment. On nous servit une tasse de café, et la conversation s'engagea sans autre préliminaire. Religion, morale, philosophie, politique, arts et sciences, tout fut passé en revue. L'entretien allait au galop et courait sans s'arrêter. L'abouna se montrait rempli des meilleures intentions, mais, il faut le dire, sa jeunesse, son inexpérience, et surtout son ignorance profonde en matière de religion, produisirent en nous une impression pénible. Nous le quittâmes tristement affectés. En vain cherchions-nous à nous faire illusion. Nous aurions voulu reconnaître en lui une instruction réelle au service d'une grande intelligence, mais la raison donnait à notre cœur un secret démenti. Nous comparions, malgré nous, l'esprit de l'abouna à sa haute position,

et nous étions contraints de nous avouer que l'homme était fort médiocre, tandis que le poste qu'il occupait était des plus éminents.

Il faut qu'on le sache, l'abouna est un des premiers personnages de l'Abyssinie. Dans la hiérarchie des honneurs, ce prélat marche de pair avec les princes et les rois; seul il a le droit de consacrer les églises, de remettre les péchés qui passent l'ordinaire, d'ordonner les prêtres, de consacrer l'empereur et de lancer sur les têtes couronnées les foudres de l'excommunication. Les richesses qu'il possède sont à la mesure de son rang. Elles consistent dans de vastes districts, des villages populeux, des troupeaux innombrables, sans compter le casuel produit par les bénédictions, sans compter l'argent, le grain, les bœufs, les esclaves qu'il reçoit à titre de cadeaux, et qui représentent souvent des sommes considérables.

Avec ces richesses immenses, avec les priviléges considérables dont il jouit, on serait tenté de croire que l'abouna exerce une forte action sur les destinées de l'Abyssinie: Il en serait ainsi, sans doute, si le chef de l'Église éthiopienne avait pour remuer un grand empire le levier de l'instruction et d'une grande capacité. Par malheur, trompant les prévisions de Tecla-Haimanot, la plupart des

évêques qui ont occupé jusqu'ici le siége de Gondar ont été des hommes ignorants, superstitieux, imbus de misérables préjugés, sans dignité, sans esprit de conduite, et diffamés le plus souvent par leurs mœurs dissolues.

Interrogez l'histoire, interrogez surtout la circulaire que Sultan-Segued adressait à son peuple en l'an 1607, l'histoire et la circulaire du monarque éthiopien vous apprendront que ces prélats, élevés en Égypte au milieu d'une population dégradée par l'esclavage, n'ont pas rougi de montrer aux Abyssins des vices détestables. Quelques-uns sont accusés d'avoir vendu, comme autrefois Simon, les fonctions les plus sacrées de l'Église, d'autres d'avoir excité les sujets à la révolte contre leur roi; plusieurs d'avoir fait un trafic honteux des choses saintes; d'autres enfin d'avoir vécu publiquement avec des femmes de mauvaise vie.

L'abouna Marcos, l'abouna Siméon, l'abouna Kérulos ont rempli le pays du scandale de leurs intrigues, presque tous l'ont agité avec cet esprit tracassier et brouillon qui fut le fléau du bas-empire, et qui, dans l'Ethiopie, a été jusqu'à ce jour et sera longtemps encore, si Dieu n'y met la main, un obstacle insurmontable à la propagation des lumières de l'Évangile.

L'abouna Salama semblait vouloir marcher sur les traces de ses prédécesseurs. A peine fut-il arrivé dans la capitale du Tigré, qu'il manifesta une haine implacable contre les missionnaires lazaristes, et donna l'ordre aux musulmans établis dans le *Guedams* de l'Abyssinie de déloger promptement et de transporter ailleurs leur domicile. Ces actes d'intolérance étaient vus d'un mauvais œil par tout le monde; néanmoins personne n'osait les blamer ouvertement; l'abouna Salama avait pour lui le rang et la puissance, et comme il n'avait qu'à ouvrir la main pour distribuer les charges et les honneurs, il recevait tous les jours de nombreux visiteurs qui, loin de se plaindre, venaient lui faire la cour. C'étaient les choums des villages, les gouverneurs des provinces, tous les Abyssins qui avaient à se ménager l'appui du patriarche et à lui demander quelque faveur. Seul, Oubié n'était pas venu incliner son front aux genoux de l'évêque. Cependant c'était à lui, le jour où le chef de l'Église fit son entrée solennelle dans la capitale du Tigré, de se porter à la rencontre de ce prélat, le bouclier et la lance à la main, de mettre pied à terre, en signe d'humilité, et de l'escorter avec ses troupes jusqu'aux portes de la ville. L'usage le commandait. Oubié n'ignorait pas une coutume qui

date d'un temps immémorial; mais il se révoltait dans son cœur contre une démarche qui n'allait à rien moins qu'à rehausser la gloire de l'abouna dans l'admiration des Abyssins, qu'à constater la suprématie du chef de l'Église contre le chef de l'État... Il laissa donc le patriarche trôner sans partage dans la capitale du Tigré, et se contenta de lui envoyer cent *madegas* de grain et 2,500 l. en argent. Le cadeau pouvait compenser son absence. Cependant, pour concilier à la fois les intérêts de son orgueil et ceux de sa politique, après s'être tenu assez longtemps à l'écart, vers la fin de novembre il se rapprocha d'Adoua, et se décida enfin à faire une visite au patriarche. L'entrevue dura plusieurs heures. Oubié s'insinua adroitement dans les bonnes grâces de l'abouna Salama, et s'ouvrit à lui de ses projets de guerre contre Ras-Ali, lui demandant l'appui moral de son autorité. Quelle était la cause de cette guerre? l'ambition d'Oubié, le délire impatient qui l'excitait à agrandir ses états ; mais de telles raisons ne sont pas celles que l'on confie à un homme imposant et revêtu d'un caractère sacré. Le prince héréditaire du Samen se garda bien de les laisser entrevoir ; il mit son ambition sous le masque et se présenta comme le champion de l'Église. A l'enten-

dre, Ras-Ali était un prince faible, ignorant et superstitieux. Ras-Ali mangeait indifféremment à la table des chrétiens et à la table des musulmans ; il agissait sous les inspirations de ses oncles Déjatch-Amédée et Déjatch-Liban, musulmans fanatiques qui commandent aux puissantes tribus des Wollo-Gallas ; il était sans respect pour les prêtres, sans piété, sans égard pour les intérêts de la foi. Voyant que ses paroles produisaient une vive impression sur l'esprit de l'abouna, Oubié traça ensuite un triste tableau de la situation des populations *amharas* ; il reproduisit leurs plaintes et leurs lamentations ; puis il ajouta : le Ras, personne ne l'ignore, a manifesté plusieurs fois l'intention d'abjurer la religion chrétienne et de se ranger sous les étendards du prophète ; qu'il mette ses projets à exécution, et le flot impur de l'islamisme, qui déjà s'élève en grondant autour de nous, aura emporté en peu de temps les idées, les croyances, les opinions qui nous gouvernent, et qui depuis 14 siècles font la gloire de nos montagnes.

Oubié mêlait à dessein la vérité et le mensonge. Ras-Ali, obligé de tenir l'équilible entre les chrétiens et les musulmans qui composent la population de ses états, s'est toujours montré animé d'une grande tolérance à l'égard des enfants du prophète ;

peut-être même, et nous n'oserions l'affirmer, a-t-il poussé la complaisance jusqu'à s'asseoir quelquefois à la table des infidèles; mais jamais il n'a songé sérieusement à se convertir à l'islamisme, jamais il n'a conçu la pensée de s'élever contre le Christ et de semer au vent les feuillets de l'Évangile pour imposer le Koran aux provinces de l'Abyssinie. Que son esprit versatile ou des coyances transmises avec le sang lui eussent inspiré cette malheureuse tentation, la crainte de déshonorer sa mémoire et la certitude de pousser à la révolte tous les chrétiens de ses états eussent suffi pour la lui faire repousser.

Mais l'abouna Salama n'était pas au courant des affaires de l'Abyssinie. Oubié parlait avec chaleur, l'abouna le crut; il se persuada que la chrétienté courait péril dans l'Abyssinie, et oubliant la sainteté de sa mission, lui ministre de paix et de concorde, tira l'épée du fourreau et donna le signal de la guerre.

Oubié devait bientôt entrer en campagne. Comme nous n'avions pas exploré la partie orientale du Tigré, avant son départ nous allâmes trouver le prince pour lui demander la permission de visiter l'Enderta et le Sellawah; il nous reçut avec sa bienveillance ordinaire. L'un de nous lui offrit une paire de pistolets d'arçons. Le cadeau lui parut d'un heu-

reux présage, et tandis qu'il faisait jouer les batteries, curieux comme un enfant, l'un de nous lui demanda l'autorisation de nous diriger vers Tchelicot. Le roi garda un moment le silence, puis il nous répondit: « Vous voulez entreprendre un voyage périlleux; puisqu'il est nécessaire à vos travaux, allez, et que le ciel vous protège, car désormais je ne pourrai plus veiller sur vous. » Nous le remerciâmes de ses bonnes paroles ; nous lui exprimâmes les vœux sincères que nous faisions pour le succès de ses armes, et après avoir pris congé de lui, nous sortîmes de sa tente pour aller faire nos adieux à M. Petit. Pauvre jeune homme ! il était inquiet, soucieux, presque découragé. On eût dit qu'il avait déjà à cette époque le pressentiment du sort affreux que la destinée lui tenait en réserve ; encore un peu de temps, et il allait périr dans l'Abbay, dévoré par un de ces crocodiles monstrueux qui sont l'effroi des Abyssins.

—

SOMMAIRE.

Motifs pour lesquels nous ne prenons pas la route directe de l'Enderta. — Provisions pour le voyage. — Départ d'Adoua. — Le Goudi-Goudi. — Notre réception à Atbaro. — Départ de ce village. — Description de la route. — A Tayé-Moko on nous demande des amulettes. — Nous rencontrons un lion. — Arrivée au bord du Ferfera. — Vue du pays qui s'étend sur la rive droite de ce torrent. — Difficultés du chemin. — Notre arrivée à Tchellatchchekenné. — Rencontre de M. Schimper et du père Sapeto. — Description géologique du terrain. — Indication des plantes principales qu'on y trouve.

CHAPITRE IV.

D'Adoua à Tchelicot (Tchelicot est une des principales villes de l'Enderta), nos renseignements indiquaient à peine quatre jours de chemin, trois jours même, au dire du propriétaire de notre maison. Comment se fait-il que nous en ayons mis quatre fois davantage? La chose est assez simple, et nous l'expliquerons en peu de mots. Nous avions d'abord tracé notre itinéraire ; nous prenions la direction d'Abbi'Addi comme la plus courte ; nous devions nous diriger vers le sud, traverser l'Warié, passer près de Tackaraguera où le chemin commence à s'incliner vers le sud-est, et poursuivre ensuite notre route à travers le Temben, le Saharti et l'Enderta. Qui compte sans son hôte, dit le pro-

verbe, s'expose à compter deux fois. Nous avions bien compté avec notre hôte, mais nous avions oublié d'appeler en conseil nos domestiques. Le plan arrêté nous leur en donnons connaissance ; tous de s'écrier aussitôt : C'est impossible, et l'Amba-Salama ! et l'Amba-Salama ?

Nos domestiques avaient peut-être raison. Semblable au Devra-Dâmo, l'Amba-Salama est une montagne de grès ou plutôt une forteresse inaccessible, avec cette différence toutefois, qu'au lieu de servir d'asile à des religieux, elle servait de repaire à Guebra-Raphaël, ce terrible chef de bande qui, un mois auparavant, avait juré publiquement, par la mort de son père, que si jamais un Européen tombait entre ses mains, il l'écorcherait vivant et ferait un tambour avec sa peau.

Pour notre part nous avions complètement oublié les menaces de Guebra-Raphaël. Nos domestiques en avaient gardé mémoire, et au moment de suivre une route qui passait à peu de distance de l'Amba-Salama, ils se hâtèrent de nous les rappeler, d'autant plus inquiets pour nos jours qu'ils l'étaient pour leur propre vie. Les pauvres gens nous supplièrent donc de ne pas affronter la colère d'un homme qui n'avait jamais pardonné à ses ennemis ; l'un de nous essaya de les rassurer ; paroles perdues ! ils ne vou-

lurent rien entendre. Force nous fut donc de modifier notre itinéraire, et, après en avoir délibéré un moment, nous annonçâmes qu'au lieu de pousser notre pointe sur l'Warié, nous nous dirigerions d'abord sur Tchellatchekenné, où nous traverserions le Taccazzé pour rejoindre ensuite la route qui va de Samen dans l'Enderta. Le nouveau plan eût l'approbation générale, et nous nous hâtâmes d'acheter les provisions indispensables pour cette traversée en pleine terre ; de la farine, du beurre, du miel, du sel, du poivre rouge, de la viande. Pour la viande, nous la découpons par minces et petites lanières, afin de la faire sécher au soleil. Dans quel but ? le voici. La viande, ainsi séchée, est d'un transport facile à cause de sa légèreté et se conserve très bien. Chaque fois que l'on fait halte, on en prend plusieurs morceaux, que l'on réduit en poudre au moyen d'une pierre. Cuite dans le beurre, cette poudre de viande donne une sauce très nourrissante, facile à digérer, et délicieuse au goût. Les préparatifs terminés, nos domestiques embrassèrent leurs parents et leurs amis, après quoi nous donnâmes le signal du départ. La direction était à l'ouest. A peine sortis d'Adoua, notre caravane traverse le ruisseau de l'Assam ; nous pressons le pas de nos mules, et nous atteignons une

demi-heure après l'entrée d'un vallon pittoresque formé par deux chaînes de collines couvertes d'arbustes et de plantes sauvages. Çà et là quelques sycomores gigantesques étendaient au-dessus de nos têtes leurs longues branches garnies de larges feuilles. Tout-à-coup un *Goudi-Goudi*, que notre approche effraie, s'envole en croassant d'un de ces arbres séculaires. Ses cris à son tour épouvantent nos domestiques, qui pâlissent devant ce malheureux présage. Le *Goudi-Goudi* est une espèce de faucon. Il ressemble d'une manière frappante au faucon sacré que le ciseau a gravé sur les monuments de l'antique Égypte, et les Abyssins le regardent eux-mêmes comme un oiseau prophétique. Un Abyssin qui voyage avise-t-il le *Goudi-Goudi* sur une branche, il observe aussitôt ses mouvements, sa position, et en tire, dans sa crainte superstitieuse, de bons ou de mauvais présages. Si le *Goudi-Goudi* reste sans s'émouvoir, s'il a la poitrine tournée vers celui qui le regarde, l'augure est favorable et tout doit réussir au voyageur aimé du ciel ; mais si le *Goudi-Goudi* montre le dos, s'il s'envole au bruit des pas, c'est un funeste augure qui contient les plus tristes menaces. On comprend donc l'impression d'effroi qui se produisit parmi nos domestiques. Le découragement ralentissait leurs pas, et

leur faisait presque fléchir les genoux. Un d'eux était si épouvanté que nous eûmes toutes les peines du monde à l'empêcher de retourner en arrière. Nous poursuivîmes cependant notre route, et nous entrâmes dans une plaine brûlée par le soleil, où croissaient une vingtaine d'arbustes saponifères. Les Abyssins les nomment *Indot*. Ces arbrisseaux ont de quatre à cinq pieds de hauteur; les branches partent à deux pieds de terre et forment autour de la tige un parasol dont le maigre feuillage tamise les rayons du soleil. L'écorce est lisse et d'un vert argentin, la feuille elliptique, la grappe de forme allongée et pleine de graines attachées au pédoncule commun, qui rappellent d'ailleurs assez exactement la graine de pavots.

Lorsque le fruit est mûr on le récolte, on le fait sécher, on le réduit en poudre dans un mortier de bois; avec cette poudre on forme ensuite une pâte dont on se sert pour laver le linge.

Cette pâte produit une écume assez semblable à celle du savon d'Europe; elle blanchit les étoffes sans en altérer les couleurs; c'est le savon de l'Abyssinie, et l'Abyssinie n'en connaît pas d'autre.

Comme le soldat que nous avait donné le Roi était demeuré en arrière, nous nous arrêtâmes une demi-heure, afin de lui donner le temps de nous

rejoindre, et nous profitâmes de cette halte pour ramasser quelques échantillons géologiques dans les montagnes que nous voyions sur notre droite, à une petite distance de la route.

Vers dix heures nous reprenons notre chemin. Nous laissons à notre gauche la vaste plaine d'Axoum, et prenant la direction du sud-ouest, notre caravane arrive, après deux heures de marche, a l'entrée du village d'Atbaro. Il est midi; nos domestiques déchargent les mules; deux d'entre eux les conduisent dans le pré voisin, où les pauvres bêtes ont tout loisir pour se rôtir au soleil, et reviennent tranquillement se coucher eux-mêmes à l'ombre d'un immense sycomore. Quant à nous, s'il lui plaît de se figurer notre attitude, le lecteur peut nous voir assis au milieu d'un groupe de personnes de l'autre sexe, celui qui a la beauté par privilége, et recevant, ceci soit dit sans fatuité, l'accueil le plus gracieux; c'étaient de bonnes vieilles femmes occupées à filer du coton. Elles devisaient avec un homme de trente-cinq à quarante ans, et tout en écoutant les bonnes vieilles, nous attendions le choum, qui était absent. Il arriva vers les cinq heures du soir. En nous voyant, il vint s'asseoir familièrement à côté de nous, et nous adressant aussitôt la parole : il y a longtemps, nous dit-il d'un

ton de voix très affectueux, que j'ai entendu parler de vous ; j'avais désir de faire votre connaissance et je suis heureux que le hasard vous ait conduits dans mon village ; soyez donc les bienvenus. Alors il se leva, nous prit par la main, comme font entre eux les enfants à la sortie du collége, et nous mena dans une chaumière qu'il mit à notre disposition pour la nuit. Un moment après, on nous servait un souper des plus copieux. Le repas dura près de deux heures. Pendant ce temps Guebro (le choum se nommait Guebro) ne cessa de nous adresser des questions sur les arts mécaniques de l'Europe, sur la manière de fondre les canons et de fabriquer les fusils. Nos réponses paraissaient vivement l'intéresser ; néanmoins ses mouvements continuels, quelque chose de contraint et d'impatient dans toute sa personne, trahissaient un singulier embarras ou une forte préoccupation. La cause ? nous la cherchions sans pouvoir la découvrir. Enfin Guebro fit un signe à un de ses domestiques : le domestique approcha, reçut à l'oreille les ordres de son maître et s'éloigna pour un moment. Lorsqu'il reparut, il tenait à la main une sorte de tesson, le fond d'un vieux vase rompu. Nous nous regardions et nous nous défendions de croire que nous avions deviné juste. Cependant le choum était accroupi sur une

peau de bœuf, il prit le vase, le glissa sous son *taube*, et presque au même instant, ce fut un bruit semblable à celui d'une fontaine qui coule. Dès lors plus de doute ; le mot de l'énigme s'était dit lui-même. Il nous apprenait sur les mœurs des Abyssins une particularité nouvelle et tout-à-fait imprévue.

Le lendemain, au lever du soleil, tandis que nos domestiques chargaient les mules, nous allâmes prendre congé de notre hôte. L'un de nous lui offrit quelques cadeaux de peu de valeur ; il les accepta avec reconnaissance, et nous prenant par la main, il nous dit : Désormais, il y a un lien entre nous, celui de la plus étroite amitié ; partout où vous irez, ma pensée vous suivra ; vous êtes mes enfants et je suis votre père. Fasse Dieu que votre sang ne soit point répandu ; mais s'il tombe je le relèverai.

Il parlait de sa voix affectueuse, il nous baisait les mains avec effusion. Vous viendrez me revoir, nous disait-il encore ; vous me promettez de revenir. Nous ne savons si nous avons promis, mais nous étions touchés au fond du cœur de la bonté de cet excellent homme ; nous le quittions avec regret, et nous détournâmes plus d'une fois la tête avant de sortir du village d'Atbaro.

Le chemin que nous suivions était tracé à travers des champs de fèves, de *teff*, de *dourah*, de

haricots et de cultures diverses. Sur bien des points, la plaine ressemblait à une immense corbeille de fleurs ; des jasmins parfumaient l'air, des plantes grasses, prodiguées le long des sentiers, récréaient l'œil par leurs beaux fruits de pourpre et d'or ; sur les hauteurs, des bosquets de mimosas, de colquals, de dattiers, offraient un spectacle merveilleux, plus merveilleux encore, si nous songeons à nos hivers d'Europe. Mais bientôt ce paysage magnifique et varié fait place à un terrain sévère, coupé de ravins, accidenté de mamelons arides, dont les sommets, formés de bazalte et d'autres roches volcaniques, attestaient l'action des feux souterrains. Nous vîmes dans cette même matinée une multitude de pintades, plusieurs aigles, un certain nombre de faucons, des gazelles dont la robe était hérissée de piquants, un serpent d'une grosseur énorme, deux lièvres et quatre antilopes.

A midi, notre caravane s'arrêta au bord d'un ruisseau limpide qui coule vers le sud. Des arbres magnifiques lui faisaient une voûte de feuillage. Sur les deux rives la nature a déroulé de ses mains deux charmants tapis de verdure qui invitent le voyageur à prendre du repos. Nous cédons sans peine à cette aimable invitation ; nous nous établissons sur l'herbe et sous l'ombrage. Nos domesti-

ques vont chercher des brassées de bois sec, le briquet donne des aigrettes d'étincelles, et bientôt nous nous trouvons devant un de ces feux de bergers qui rendent nos campagnes si pittoresques à l'entrée de la nuit. Une petite flamme claire et ondoyante jaillit en pétillant à travers les vagues noires, grises et bleues de la fumée que le vent fouette et éparpille comme la crinière d'un cheval sans frein. Nous ouvrons nos outres, nous en tirons de la farine, et les domestiques s'occupent à faire du pain pour le reste de la soirée, ainsi que pour la journée du lendemain.

La manière dont les Abyssins font le pain lorsqu'ils voyagent est des plus simples et des plus expéditives. On détrempe la farine dans l'eau, on la pétrit un moment, on prend des cailloux à peu près gros comme le poing et de forme arrondie; on entoure ces cailloux de pâte, on les recouvre de cendres chaudes; après quelques minutes, la pâte se durcit par l'effet de la chaleur, elle se colore et forme autour de la pierre une croûte que l'on mange toute fumante Le plus souvent encore, on étend la pâte sur une plaque de fer ou sur un plat d'argile qu'on a soin d'abord de faire bien chauffer, et de la sorte on obtient en un instant une grande galette qui ressemble à nos crêpes, et se conserve au besoin durant plusieurs jours. Ces galettes ne sont pas

mauvaises. Nos domestiques en apportèrent deux pour chacun de nous, et nous les trouvâmes délicieuses; rien n'y manquait : la faim, la fraîcheur du site, le charme du repos, trois merveilleux assaisonnements dont nos habiles cuisiniers n'ont encore pu donner la recette.

Durant ce frugal repas, la fauvette à gorge bleue, le colibri, le pigeon vert, le merle aux reflets métalliques, des bengalis bleus et rouges, des tourterelles et plusieurs autres oiseaux d'une espèce inconnue, sautaient de branche en branche, voltigeaient au-dessus de nos têtes, remplissaient l'air de leur ramage ou se miraient dans la transparence des eaux qui coulaient à nos pieds.

Nous restâmes trois heures dans cet endroit délicieux ; l'un de nous donna ensuite ses ordres pour qu'on rechargeât les bagages, et nous poursuivîmes notre route vers le sud-ouest.

A notre droite, une chaîne de montagnes médiocrement élevées ; sur la gauche, un terrain semé de mamelons d'argile calcaire; devant nous, des roches de granit, de porphyre et de grès, qui faisaient mine de nous barrer le passage.

A quatre heures, nous atteignîmes le misérable hameau de Tayé-Moko. Le son des *melekets* et des *négarits* (trompettes et timbales), semblait donner

la vie à ce triste lieu. L'idée nous vint d'abord qu'on y célébrait quelque fête ; nous nous trompions. Comme nous n'étions plus guère qu'à une demi-portée de fusil des masures, un homme vint au-devant de nous ; il avait l'air affligé. Nous le saluons, il nous salue respectueusement et nous prie de venir visiter un de ses parents qui se meurt. Le mourant, un homme de 27 à 28 ans environ, se débattait dans des convulsions atroces, et on attribuait ces convulsions aux soubresauts que le diable s'amusait à faire dans son corps. Pour épouvanter l'ennemi des hommes, une troupe de musiciens lui donnait une sorte de charivari. C'était un vacarme à rendre malade quelqu'un de bien portant. Le malin esprit ne se hâtait pas de déguerpir, et les musiciens étaient à bout de tapage. Que faire cependant? les parents s'adressèrent à nous et nous demandèrent une amulette. On ne refuse pas une consolation à la douleur ni une illusion au désespoir ; l'espérance de ces pauvres gens était des plus touchantes. Pour ne pas ajouter à leur chagrin, l'un de nous écrivit quelques mots sur un morceau de papier, et on attacha aussitôt le papier au cou du malade. Personne ne doutait que la vertu de l'amulette ne dût agir sur sa constitution, et lui rendre promptement la santé. Quand à nous, nous répé-

tions tout bas la pieuse formule des rois de France : *Je te touche, Dieu te guérisse.*

Après avoir dépassé Tayé-Moko, notre caravane entra dans une vaste plaine. Les arbustes sauvages y croissaient à plaisir, du moins sur une grande partie de la surface, et un grand nombre d'arbrisseaux y dressaient leurs tiges gracieuses. Cette plaine s'étend à perte de vue. Le terrain argilo-calcaire y comporte toute culture. Le blé, le dourah, le teff, y donneraient de belles moissons, mais vous reconnaissez au premier coup d'œil l'incurie, l'imprévoyance et la paresse des Abyssins. De cet immense plateau un seul petit coin est ensemencé. Pas un village ; une maison abandonnée, c'est-à-dire quelques ruines, voilà la seule trace d'habitation que nous ayons rencontrée dans la direction de la route. Comme le soleil était descendu au-dessous de l'horizon, la masure nous semblait encore hospitalière, et nous méditions de nous y établir pour y passer la nuit; par malheur un meurtre s'y était commis naguère, de sorte que nos gens se récrièrent de nouveau. Le *Goudi-Goudi* ne leur avait pas inspiré plus d'effroi. Ils attestèrent tous les saints du Paradis que la maison était hantée par l'esprit du mal et jurèrent par leur salut que le démon ne manquerait pas à venir troubler notre sommeil. Il

n'y a pas à raisonner avec la peur. Perclus et endoloris par la marche, couverts de poussière, harassés de fatigue, nous descendons à regret le versant méridional du plateau, et nous voici tout-à-coup engagés dans un ravin étroit, emmêlé de broussailles, palissé d'arbustes, obstrué de quartiers de roche qui nous disputent le passage et nous obligent à prendre des détours sans nombre. Nos mules bronchent à chaque pas, à chaque pas nous risquons d'être précipités de nos montures, et nous sautons d'une pierre à une autre, évitant avec soin celles qui offrent les talus les plus raides et les plus glissants. Nous nous demandons comment nous ne nous sommes pas vingt fois rompu le cou dans cette course nocturne ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'après une heure de ce diabolique exercice, l'un de nous déclara qu'il n'irait pas plus loin. Nous donnons le signal de la halte ; nos domestiques nous aident à mettre pied à terre, et nous nous jetons sur un tertre rocailleux sans songer à prendre la moindre nourriture. Le calme de la nature et le silence de l'immensité invitaient au repos. Hélas ! ce fut en vain. Un lion qui rôdait dans le voisinage et jetait ses rugissements en défi aux mille échos de la vallée, nous empêcha de fermer l'œil et nous tint sur pied jusqu'à trois heures du matin.

Peu de temps après le soleil se leva. Nous fîmes abattre aussitôt notre tente, et nous poursuivîmes notre route au fond de la vallée où nous nous étions engagés la veille. Même chemin, mêmes obstacles. A dix heures du matin la caravane s'arrêta sur les bords du Ferfera, rivière extrêmement rapide dont nous avons déjà donné la description. Dans cet endroit, la vallée du Ferfera est plantée d'arbres gigantesques et peuplée de lièvres, de gazelles, de panthères, de lions, d'oiseaux au plumage d'or, de pourpre et d'azur. Nous mîmes plus d'une heure à la franchir et à gravir le plateau qui domine la rive droite du torrent. Ce plateau, qui appartient aux terrains tertiaires, fait partie de la province de Zana; sa constitution géologique est la même que celle de la plaine du Chiré, près de Devra-Abbay; il se termine du côté du sud par une échancrure irrégulière qui, du fond de la vallée, se montre à l'œil comme une immense ligne de fortifications. Placez-vous au bord de cette échancrure le regard dans la direction du Taccazzé, vous verrez de tous les côtés une contrée qui porte l'empreinte de la tristesse et de la désolation: c'est une multitude de ravins, de précipices, de roches abruptes, de collines aux flancs arides, de montagnes tourmentées, déchiquetées, hérissées de chistes presque verticaux,

dont quelques ruisseaux rapides parcourent, sans y répandre la fraîcheur, les brûlants replis. Du reste, pas un sentier battu, pas une route indiquée, le voyageur se fraie un passage à travers des taillis épais ou des bosquets de mimosas, dont les épines lui déchirent les vêtements sans épargner la chair.

Nous fîmes près de deux lieues sur ce terrain difficile et par une chaleur accablante. Vers cinq heures du soir nous laissâmes à notre droite le village de Touclé ; le soleil se couchait lorsque notre petite caravane s'arrêta devant le hameau de Tchellatchekenné.

Tchellatchekenné est le séjour d'un naturaliste allemand, M. Schimper, qui habite l'Abyssinie depuis plusieurs années. M. Schimper est un homme rempli de bienveillance : par la loyauté et la noblesse de son caractère il s'est mis en haute estime auprès du roi du Tigré, et le roi lui a donné en plusieurs circonstances des gages irrécusables d'une affection particulière. Le voyageur allemand nous reçoit comme on reçoit des frères ; tout ce dont nous pouvions avoir besoin il s'empresse de nous l'offrir. Dieu bénisse sa maison hospitalière. Nous oubliâmes sous son toit, nous oubliâmes à sa table, les fatigues de notre pérégrination.

Nous devons aussi à M. Schimper d'avoir vu un excellent prêtre lazariste dont la réputation était parvenue jusqu'à nous, le père Sapeto, missionnaire rempli de zèle, d'activité et d'érudition. Le matin, après déjeûner, nous passions des heures entières à nous entretenir des mœurs des Abyssins, avec le courageux soldat de la foi, puis nous allions faire des promenades dans les environs de Tchellatchekenné, afin de prendre une idée exacte de la configuration et de la constitution géologique du pays.

Nulle part le sol n'offre des traces aussi visibles de l'action des feux souterrains. Au pied des montagnes, ce sont des bazaltes, des trachytes, des diorites (couleur bleue), des roches épidolites et d'autres roches ignées que les entrailles de la terre ont vomies à sa surface ; sur les flancs, des filons de quartz blancs de plusieurs mètres d'épaisseur, des talchistes gris verdâtre, des phyllades passant à la grawache et presque verticalement redressées ; enfin, au-dessus de ces roches, mais dans quelques endroits seulement, des couches de porcellanites, d'argile et de grès tertiaires qui conservent encore leur position horizontale, preuve évidente qu'elles se sont formées à une époque postérieure aux révolutions qui ont relevé verticalement les roches schisteuses situées à la base.

Les environs de Toucl√© offrent un exemple du genre de phénomène que nous signalons :

Habituellement les talchistes et les phyllades affectent toutes sortes de directions, mais leur direction générale est du nord-est au sud-ouest.

Au demeurant, le terrain qui s'étend autour de Tchellatchekenné est peu fertile. Les seules plantes que l'on y cultive sont le dagoussa, le dourah et le coton ; dans le fond des ravins, l'indigo croît sur plusieurs points à l'état sauvage. Nous y trouvons aussi une grande quantité de mimosas, de tamarins, quatre ou cinq espèces de sycomores d'une dimension colossale et plusieurs arbres à résine ; entre autre l'*Amaris-Papirifera*, dont la gomme, lorsqu'on la brûle, répand les parfums de l'encens le plus pur.

SOMMAIRE.

Départ de Tchellatchekenne. — Passage du Taccazzé. — Notre arrivée à Addi-Hosso. — Bosquets de cossoutiers. — Le ver solitaire. — Manière de s'en guérir en Abyssinie. — Départ d'Addi-Hosso. — Passage de l'Ataba. — Second passage du Taccazzé. — Nous rencontrons l'embouchure de l'Warié. — Village de Lomorni. — Mauvais accueil du choum. — Départ de Lomorni. — Notre arrivée à Abbi'Addi. — Description de cette ville. — Le Guebah. — Nous passons la nuit à Addi-Faris. — Les hyènes. — Superstition des Abyssins sur ces animaux. — Rencontre à Gargara d'un homme qui a commis un meurtre. — Le tahon. — Description d'Antalo. — Hospitalité que nous recevons dans cette ville.

CHAPITRE V.

Le 25 novembre, nous fîmes nos adieux à M. Schimper, et, quittant Tchellatchekenné, nous continuâmes notre route. Nous allions dans la direction du sud. Le terrain était coupé de ravins et bossué de collines escarpées. Une heure de marche. Au bout d'une heure notre caravane atteignit la crête d'une montagne assez élevée, et tout-à-coup nous aperçûmes à nos pieds un ruisseau sinueux, humble, verdâtre, qui se cachait en partie sous le feuillage des arbres, comme s'il eût été honteux de couler dans un aussi triste paysage. Ce filet d'eau ne nous parut pas digne d'abord de fixer notre attention. Cependant, après avoir descendu la pente rapide qui mène au fond de la vallée, nous nous arrêtons avec surprise ; l'humble ruis-

seau était devenu une grande rivière, et nous nous trouvions sur les bords du Taccazzé.

Le Taccazzé est l'*Astaboras* des anciens. A l'époque où nous la mesurions, cette rivière avait, près de Tchellatchekenné, de dix à quinze mètres de largeur sur un mètre seulement de profondeur. Une foule d'arbres, tous remarquables par la variété de leurs espèces, par la diversité de leurs feuillages, par le volume de leurs tiges, ombrageaient les rives du fleuve et formaient un contraste charmant avec l'aridité des berges de la vallée.

Notre caravane mit près de deux heures à franchir le ravin escarpé au fond duquel s'encaisse la rivière, et à gravir jusqu'au plateau étroit qui s'étend sur la rive gauche. Ce plateau fait partie de la province de Tsallemti ; il appartient aux terrains tertiaires et se compose des mêmes roches que la province du Chiré dont jadis il a dû être le prolongement. A voir les montagnes de trachyte et de bazalte qui le dominent du côté du sud, on dirait que les travaux plutoniques dont cette contrée a été le théâtre, séparant le Chiré de Tsallemti, ont creusé entre ces deux provinces l'abîme au fond duquel coule le Taccazzé, comme un immense serpent écaillé d'or.

Arrivés au hameau de Sella-Guilla, nous fîmes

halte pour nous reposer un moment. Notre caravane se remit ensuite en marche, et deux heures après nous entrâmes dans le district de Metchara, qui s'étend aux pieds des montagnes de Maï-Talo. Un charmant district que celui de Metchara ; la température y est douce et agréable : 17° centigrades, notre thermomètre n'en marquait pas davantage à trois heures de l'après-midi, tandis que, sur les bords de Taccazzé, deux heures auparavant, la colonne de Mercure en accusait 29. Par l'effet du contraste, l'air nous paraissait léger et presque frais. Ce climat si tempéré, un ciel plus pâle et bigarré de nuages, quelques arbres rencontrés tout-à-coup comme d'anciens amis, quelques plantes que nous reconnaissions pour les avoir vues dans notre Provence, en fallait-il davantage pour nous remplir le cœur d'allégresse ? Terre ! terre ! crie le matelot joyeux, et nous aussi nous étions prêts à crier France ! France ! Non, ce n'était pas la France, nos yeux ne s'y trompaient pas ; mais notre pensée avait pris son vol ; c'était elle qui revoyait la mère-patrie, et nous cheminions causant de tous ceux que nous avions laissés derrière nous, de nos parents, de nos amis, comptant et recomptant comme deux avares le trésor de nos affections. Plus de fatigue ; jamais depuis longtemps nous ne

nous étions sentis aussi dispos ; jamais non plus nous n'avions eu dans l'âme un aussi doux contentement. Nous fîmes au moins deux lieues sans nous apercevoir que nous marchions. Les pieds allaient, mais la tête allait bien plus vite encore. Enfin, pourtant, avant l'entrée de la nuit, nous atteignîmes le hameau d'Addi-Hosso, et nous nous arrêtâmes dans cet endroit avec l'intention d'y rester jusqu'au lendemain matin.

La journée avait été trop bonne pour que la soirée ne le fût pas encore. Nous trouvâmes le hameau hospitalier. En homme prudent, Guebra-Mariam se hâta d'avertir le choum que nous voyagions sous la protection du roi du Tigré. Le choum, qui savait ses devoirs, tua une chèvre pour fêter notre bienvenue ; il nous apporta en même temps des vivres, de l'hydromel en abondance, et, tandis qu'on préparait le souper, nous nous assîmes au pied d'un immense olivier, admirant tour-à-tour les accidents si pittoresques des montagnes du Samen et la magnificence du paysage environnant. A cette époque de l'année, la campagne était couverte de teff, d'orge, de fèves et de légumes de toute sorte, découpés en zones inégales; par les riches couleurs de ces plantations diverses, le paysage offrait à la vue un tapis varié des plus belles nuances, et, sur le

fond bigarré, se détachaient, comme un dessin plus savant, des bosquets d'oliviers, de mimosas et de cossoutiers.

Le cossoutier mérite une mention spéciale. D'abord il est un des plus beaux arbres de l'Abyssinie, il a en quelque sorte le port de notre chêne et les fortes dimensions de sa tige ; ensuite, il fournit un remède efficace contre le *tænia,* autrement dit le ver solitaire.

On peut juger si l'infirmité du *tænia* est générale dans le pays. Les Abyssins la regardent comme une incommodité inhérente à une bonne constitution. Hommes et femmes, depuis l'âge de six ou sept ans, tous les Abyssins sans exception, sont infectés du *tænia.* Maintenant, d'où vient ce mal? Ici les opinions diffèrent. Quelques voyageurs en voient la cause dans la qualité des eaux, d'autres accusent l'usage de la viande crue, de ce *brondou* qui est le mets le plus recherché des Abyssins. Sans vouloir décider la question, nous demanderons à notre tour s'il ne serait pas aussi rationnel d'attribuer ce fait constant au tempérament même des Abyssins, à leur vie si différente de la nôtre, surtout à l'habitude de boire des bierres épaisses, de manger du pain de teff et de *dagoussa* ou enfin d'autres aliments très mucilagineux.

Ce qui est certain, c'est que nous qui mangions habituellement du pain de froment et qui gardions une sorte de cuisine européenne, nous avons été préservés du ver solitaire, tandis que la plupart des voyageurs que nous avons connus et qui avaient adopté le régime des Abyssins, ont payé le tribut à sa pernicieuse influence.

Heureusement, si la nature a souvent fait entrer le mal dans ses conseils secrets, partout où elle lui a permis d'être, sa prévoyance a mis le remède à la portée de l'homme, et ici le poison qui tue le *tænia* pend aux branches du cossoutier.

Rien de plus facile que de désarmer l'ennemi. On commence par cueillir les fleurs du cossoutier, on les expose aux rayons du soleil, et quand elles sont parvenues à une entière dessiccation, on en prend quatre gros que l'on réduit en poudre. Cette poudre se délaie dans un demi-litre d'eau froide, et l'on prend à jeun cette espèce de potion ; une demi-heure après qu'elle est bue elle agit sur les intestins. Un travail s'y fait sentir, un malaise gagne tout le corps, et les premières selles ont lieu, vient une seconde évacuation, puis une troisième dans un court intervalle ; à la troisième, on rend le ver sous la forme d'une boule, mais très rarement avec la tête, elle reste quelquefois à l'intérieur du corps.

Après s'être ainsi débarrassé du tænia, on avale une certaine quantité d'eau tiède pour rendre le cosso à son tour, et l'on se trouve enfin soulagé, soulagé, disons-nous, mais non guéri entièrement, car le germe du tænia dont nous parlions tout-à-l'heure, et qui n'est pas sorti des entrailles, se développe avec une malheureuse fécondité. Au bout de deux mois les douleurs se renouvellent et il faut encore recourir au cosso. Il est probable cependant que si, après avoir éprouvé la vertu du remède, on prenait immédiatement une seconde dose, l'énergie du cosso ferait rendre jusqu'à la tête du tænia, et que la guérison serait radicale.

Le 24, nous quittâmes Addi-Hosso, et nous nous dirigeâmes vers l'est, suivant une ligne parallèle à la chaîne du Samen. Notre route était tracée dans une plaine fertile et assez bien cultivée. Vers les dix heures du matin, nous franchîmes le torrent de Massa ; à 4 heures du soir, notre caravane s'arrêta, pour y passer la nuit, dans le hameau d'Addi-Houmber, où nous rencontrâmes une femme atteinte d'aliénation mentale ; c'est la seule maladie de ce genre que nous ayons vue dans les provinces de l'Abyssinie.

Nous mîmes une journée, la journée du 25, à traverser le district de Tchier. Le 26, au matin, en

route dans la direction du nord-est. Presque à son départ, la caravane laisse sur la gauche le village de Marlé, franchit un terrain des plus accidentés arrosé par un ruisseau très rapide qui prend sa source dans le district de Torzagué et arrive sur les bords de l'Ataba, un des affluents les plus considérables de la rive gauche du Taccazzé.

L'Ataba sort des flancs du Mont-Selki, il coule du sud-ouest au nord-est dans une gorge profonde, embarrassée de roches contre lesquelles ses eaux se jettent et se brisent en mugissant. Son cours n'est que de 15 à 16 lieues. A l'endroit où il se perd dans le Taccazzé, son lit se trouve élevé de 1,000 mètres environ au-dessus du niveau de la mer. A l'autre extrémité, sa source dépasse de plus de 3,000 mètres le même plan de comparaison. La différence de hauteur d'un des points de la gorge à l'autre point est donc d'au moins 2,000 mètres, c'est-à-dire de plus de 6,000 pieds. Figurez-vous maintenant l'impétuosité, le bruit de cette rivière torrentielle, alors que, grossie par des orages quotidiens, elle se précipite sur cette pente rapide, entraînant dans sa fureur les pierres, les arbres et les rochers dont elle se joue. Nous renonçons à décrire cette magnifique et monstrueuse colère, l'imagination seule, évoquant le merveilleux, peut

se représenter ce qu'un pareil spectacle a d'effrayant et de grandiose.

Nous suivîmes les bords de l'Ataba jusqu'à l'endroit où ce torrent se jette dans le Taccazzé, puis, longeant la rive gauche du fleuve, nous atteignons en peu de temps l'embouchure de l'Warié, rivière très rapide qui descend des montagnes de l'Agamé et dont nous avions visité les sources quelques mois auparavant. Ici le Taccazzé coule plus large et dans un lit plus profond qu'à Tchellatchekenné et à Devra-Abbay. Du reste, comme à Devra-Abbay et à Tchellatchekenné, ses rives sont couvertes de bosquets magnifiques, et l'œil enchanté s'y repose du désolant aspect des berges de la vallée. Nous aurions voulu passer la nuit sous ces ombrages délicieux, mais le sort si déplorable du malheureux Dillon et de ses domestiques nous revint à la mémoire ; nous nous rappelâmes qu'un dragon invisible et jaloux, la fièvre, gardait incessamment les bords du fleuve, et nous craignîmes de nous éveiller avec la maladie. La lassitude eut beau parler à l'oreille et se faire complice des séductions du lieu, la prudence nous sauva par des conseils plus sévères, et nous nous décidâmes à gagner le village de Lomorni, construit dans une zone meilleure au-dessus des brumes pernicieuses de la vallée.

Le village nous sembla riant et ami, le choum maussade et son accueil médiocrement gracieux. Le lendemain pourtant, il sembla vouloir se piquer de politesse. L'honnête homme avait jeté les yeux sur nos armes, sur nos mules, sur nos bagages; notre petit train lui avait paru mériter quelque considération, il nous prenait pour de grands personnages et vint le premier nous rendre visite. Il s'assit à côté de nous avec son air le plus affable, s'excusa de ne nous avoir pas reçus ainsi qu'il le devait, et mit à nos pieds une corbeille de pain, nous priant de l'accepter comme un témoignage de ses regrets, comme un gage de son amitié. Nous répondîmes sur le même ton. L'un de nous s'empressa de le remercier, et pour ne pas être en reste avec lui, nous lui fîmes présent d'une toile de coton à l'usage du pays. Le choum devint plus sérieux ; il déplia la toile, en mesura la longueur sur son avant-bras. Un marchand soupçonneux ne l'eût pas mesurée d'un autre air. Evidemment, il était peu satisfait de notre cadeau, si peu satisfait qu'il nous le rendit avec dédain, en nous disant: si je vous ai apporté une corbeille de pain, c'est que j'avais confiance en votre générosité : je vous offrais un cadeau, mais j'espérais que vous m'en rendriez au moins sept ou huit fois la valeur. Là-dessus il se

leva majestueusement et se retira la menace sur les lèvres. L'avare choum était naïf, il nous avait égayés, son irritation ne changea rien à notre bonne humeur, et nous nous consolâmes de la mauvaise opinion qu'il avait sur notre compte, en songeant que nous avions une année encore à rester en Abyssinie, par conséquent une année pour trouver l'occasion d'être plus généreux. Cependant nos domestiques, qui regardaient moins loin et voyaient peut-être un peu plus juste, nous conseillèrent de partir au plus vite. Le choum pouvait fort bien s'aviser de nous prendre ce que nous ne lui avions pas donné, et nous mîmes nos bagages hors de sa portée .en nous portant aussitôt du côté de l'est.

Après une heure de marche, nous entrâmes dans un immense taillis ou plutôt dans un désert tristement envahi par les ronces, par les fougères, par un enchevêtrement d'arbustes épineux qui s'élevaient à quatre ou cinq pieds de hauteur ; pas une maison, pas la moindre trace de culture. Cette vaste solitude, que l'homme abandonne depuis longtemps aux serpents, aux gazelles fugitives et aux bêtes carnassières, s'étend sur les deux rives de l'Warié, et a une étendue de près de quarante lieues carrées. En la traversant, nous nous sommes demandé plusieurs fois ce que deviendrait un voya-

geur, s'il lui arrivait de tomber malade ou de se faire une blessure un peu grave? L'idée seule nous effrayait. Deux conditions sont indispensables pour voyager en Abyssinie : la première, c'est de jouir d'une bonne santé ; la seconde, de tout emporter avec soi et de ne rien omettre. Combien de dures étapes où l'on marche sept ou huit heures de suite sans rencontrer un champ cultivé, un homme, une maison : heureux encore quand vous atteignez le gîte désiré, si vous l'atteignez avant le coucher du soleil. C'est la loi inexorable. Après le coucher du soleil, n'espérez plus vous procurer un logis pour vous mettre à l'abri de la fraîcheur du soir, un morceau de pain pour apaiser les tiraillements de votre estomac affamé. Hélas ! nous devions bientôt apprendre à nos dépens combien il importe de savoir régler ses marches.

Le soleil avait disparu depuis longtemps sous l'horizon lorsque notre caravane arriva, traînant le pied devant le village de Bogga. Les habitants dormaient, et nous n'avions pas une poignée de farine pour nous pétrir un peu de pain. Dans cette disette, nos domestiques déchargèrent lentement les mules, et tous de se disperser à l'aventure, frappant qui à la porte du choum, qui à la porte des moins pauvres villageois. Peine perdue ; vacarme inutile :

choum et villageois, c'était à qui ne mettrait pas la tête hors de sa maison et à qui tiendrait sa porte la mieux close. Au nom du roi; au nom de Détjach Oubié, criait Guebra-Mariam du ton de l'autorité et de la menace; mais le roi lui-même n'a pas le privilége de réveiller les Abyssins endormis; les aboiements des chiens répondirent seuls à l'appel de notre détresse. Force nous fut donc de nous coucher à terre, côte à côte, avec la faim. Nous passâmes une assez mauvaise nuit au pied d'un arbre. Le vent du nord-est soufflait violemment depuis trois jours. Les pans d'une masure en ruine nous garantirent tant bien que mal contre ses assauts importuns.

Le lendemain nous nous levâmes de fort bonne heure : la séduction du lit n'était pas de nature à nous retenir. Nous fîmes charger immédiatement nos mules, et nous quittâmes le village inhospitalier de Bogga pour gagner Abbi'Addi, dont nous n'étions éloignés que de deux lieues.

La ville d'Abbi'Addi s'élève dans une plaine que commande au nord-est une chaîne de montagnes appartenant aux terrains tertiaires. Les chaumières y sont pour la plupart isolées les unes des autres, et entourées d'un jardin ou d'une cour ombragée soit par des wanzas, soit par des sycomores. Ajou-

tons que ces chaumières sont assez nombreuses. La population d'Abbi'Addi se compose de chrétiens et de musulmans, mais la différence des cultes n'y détruit pas la bonne intelligence. En général les habitants se livrent au commerce et à l'agriculture. Le gouverneur était parti depuis quelques jours pour aller rejoindre dans le Samen l'armée d'Oubié, mais malgré son absence nous n'avons eu qu'à nous louer de la bienveillance des habitants et de l'aménité de leurs manières.

Le 30 nous avions dessein de reprendre notre route. L'un de nous déjà avait donné ses ordres pour que l'on chargeât les mules, lorsque un homme entre tout-à-coup dans notre logis et nous apporte de fâcheuses nouvelles : Profitant du départ du gouverneur de la province, Guebra-Raphaël maraudait à loisir dans la campagne et interceptait toutes les communications sur la ligne que nous nous proposions de suivre. Cet incident retardait notre départ, et l'on juge s'il nous contrariait vivement. Il fallut attendre, il fallut dévorer l'inquiétude et l'ennui. Cependant l'expérience vint à notre aide. Elle nous avait appris que les soldats abyssins ne prolongent pas leurs excursions après le coucher du Soleil. Nous avions donc la nuit pour nous. Quand il fut onze heures environ, nous aver-

tîmes nos gens de se tenir prêts ; ce fut l'affaire d'un quart d'heure, et nous quittâmes à l'improviste la capitale du Temben.

Adieu pour cette fois les observations géologiques. Notre course nocture (elle dura près de cinq heures) ne pouvait nous laisser prendre une idée exacte de la configuration du sol, de sa fertilité, de sa constitution. Voyage d'aveugles. Tout ce que nous savons, c'est que nous marchions dans une obscurité profonde, que nous avions sous nos pas un terrain légèrement accidenté, que nous traversâmes une petite plaine, et que nous arrivâmes à un village au moment où le soleil paraissait sur le bord de l'horizon.

Cette plaine se nommait Saka-Bararou. Elle est bornée du sud-est au nord-ouest par une chaîne de montagnes peu élevées. Le village est construit sur la rive droite du Guebah et s'appelle Debbek.

Le Guebah prend sa source dans des rochers taillés à pic qui se dressent à une lieue au sud d'Add'-Igrat, la capitale de l'Agamé. Il porte alors le nom de Solleuh, coule d'abord vers le Midi à travers une plaine des plus belles, reçoit quatre petits affluents sur la rive gauche et se dirige ensuite vers le sud-ouest jusqu'à l'endroit où ses eaux se mêlent aux eaux du Taccazzé. Près de Debbek sa largeur est

de 5 à 6 mètres, sa profondeur de 20 à 30 centimètres seulement. Pas une carte n'indique la véritable direction de cette rivière. A quoi cela tient-il? A ce que la plupart des voyageurs ont séjourné peu de temps dans le Tigré, et qu'ils n'ont pas eu le loisir d'étudier suffisamment l'hydrographie de cette province.

La fraîcheur du Guebah, les ombrages délicieux qu'y prépare aux fatigues du voyageur un immense parasol de verdure, nous retinrent sur les bords de la rivière jusqu'à quatre heures du soir. La limpidité des eaux nous attirait, comme l'œil bleu de la naïade allemande attire le pêcheur, mais pour un moins sinistre ou un moins poétique objet. Nous y prîmes le bain en commun, nos domestiques y lavèrent leurs toiles; puis arrivèrent quatre heures du soir, et notre caravane se dirigea vers le village d'Addi-Faris, où nous passâmes la nuit.

Le village d'Addi-Faris n'a rien de remarquable; mais nous n'en perdrons pas le souvenir. Le choum fut trop hospitalier. Pour mieux nous accueillir, il mit à notre disposition sa propre cabane; mais, à peine installés, nous nous sentîmes assaillis par une légion d'insectes qui nous enveloppèrent de telle sorte, que nous fûmes contraints de nous défendre. Nous voilà donc disputant le logis à une armée qui

s'irrite de notre résistance. Nous avions pour nous le courage, mais le nombre devait l'emporter, et nous finîmes par céder le champ de bataille. Qu'importe où l'on dorme, pourvu que l'on dorme bien. Nous allâmes nous établir sous un grand arbre ; la terre appartient à tout le monde, et nous espérions nous y établir en paix. Encore une espérance déchue ! Le sommeil venait à peine de glisser sous nos paupières, quand, tout-à-coup, nous entendons une rumeur confuse. Le bruit se rapproche et prend bientôt un caractère étrange. C'était comme des gémissements, des sanglots et des cris inarticulés. Imaginez-vous un massacre dans le lointain, avec les voix des femmes et des enfants que l'on égorge. Tout notre cœur s'émeut. Ces éclats perçants, ces plaintes sinistres ont un écho qui nous bouleverse la poitrine; nous nous levons sur notre séant, et nous prêtons l'oreille pour en découvrir le sens. Non, le bruit ne venait pas de loin. Ce terrible concert se faisait à peu de distance. Nous regardons, et bientôt dans un des plis rocailleux du terrain, moitié ombre, moitié libre, la lune nous montre, apparaissant pour disparaître, et disparaissant pour reparaître, les sauvages exécutants de la sauvage symphonie. C'était une multitude d'hyènes qui rôdaient cherchant leur proie. A la façon dont elles

hurlaient, on comprenait sans peine qu'elles s'excitaient l'une l'autre à nous attaquer; nous nous trouvions donc, pour le moment, en assez mauvaise compagnie; toutefois, comme nous n'en étions pas à notre première rencontre avec les hyènes de l'Abyssinie, et que nous les savions peu dangereuses; nous nous enveloppâmes chacun dans notre toile, cherchant dans le sommeil le repos nécessaire pour supporter les fatigues du lendemain. Hors un coup de fusil qu'un de nos domestiques tira vers le milieu de la nuit, rien ne troubla notre tranquillité. Bêtes et gens dormirent d'aussi bon cœur que d'habitude. Quand nous rouvrîmes les yeux, le soleil éblouissant qui nous salua nous promit une journée des plus chaudes. Va pour une chaude journée. Nous voulons nous habiller, mais voici que l'un de nous cherche sa peau de mouton pour la jeter sur ses épaules à la manière des Abyssins, et que la peau de mouton ne se retrouve pas. Où peut-elle être? Il n'y a pas ici d'armoires ni de cabinets. Hier au soir, le possesseur l'a suspendue aux branches de l'arbre au pied duquel il s'est couché, et elle descendait à quelques centimètres au-dessus de son lit. Qui l'a déplacée, comment a-t-elle disparu ? Tous les domestiques sont en quête. Enfin l'un d'eux l'avise au milieu d'un champ voisin, déchirée, humide et

broyée. Le reste s'explique. Une hyène était venue flairer la couche de celui qui avait perdu son vêtement, et prenant sa peau de mouton pour une peau fraîche, elle l'avait emportée, elle l'avait rongée dans la campagne.

Lorsque le choum d'Addi-Faris vint nous faire ses adieux, nous lui racontâmes cette aventure, et sans lui parler des insectes, nous lui témoignâmes notre étonnement sur la multitude d'hyènes qui peuplent son pays.

« Cela n'a rien de surprenant, nous répondit l'honnête choum, il y a dans le Tigré un grand nombre d'ouvriers qui travaillent le fer, et à l'entrée de la nuit, tous ces ouvriers se changent en hyènes. »

Nous laissâmes entrevoir un peu d'incrédulité, mais nos domestiques confirmèrent à l'envi la vérité du propos. Ils complétèrent même le récit, ajoutant que si le *bouda* ou forgeron est blessé durant cette métamorphose, la blessure se retrouve sur la partie correspondante de son corps, lorsque, au lever du soleil, il reprend la figure humaine.

Cette croyance superstitieuse existe dans toute l'Abyssinie, elle y est même fort ancienne. Dans l'antiquité, elle existait également chez les Grecs et chez les Romains ; or, comme les Grecs ont eu autrefois de fréquentes relations avec l'Abys-

sinie, probablement y auront-ils apporté sur leurs vaisseaux cette singulière fantaisie de leur imagination si préjudiciable aux ouvriers forgerons.

Nous fîmes part de nos conjectures au choum d'Addi-Faris ; mais elles produisirent peu d'effet sur son esprit. Du reste, comme nous tenions médiocrement à le convertir, et que nous n'étions pas bien certains nous-mêmes si les Grecs avaient prêté une fable aux Abyssins, ou s'ils la leur avaient empruntée, nous serrâmes cordialement la main à notre hôte, et nous poursuivîmes notre route vers le sud-est.

A peine sortis du territoire d'Addi-Faris, nous escaladons la chaîne de montagnes qui forme le versant oriental de la vallée du Guébah, et nous arrivons en peu de temps sur un vaste plateau formé d'argiles et de grès tertiaires. Dans cet endroit, le sol, bien qu'il soit assez fertile, ne récompense pas habituellement les peines du laboureur. C'est ici la province de Saharté, une chaîne de collines qui se dirige du nord au sud-ouest, la traverse à une demi-lieue du hameau de Bélamat. Vers dix heures, nous franchissons ces collines, et laissant à gauche l'église d'Ato-Michaël, notre caravane fit halte à l'entrée du village de Gargara.

Voyager c'est voir, voir c'est apprendre. A Gar-

gara nous vîmes une chose nouvelle. Un homme d'un âge mûr menait en laisse un jeune Abyssin, dont les mains étaient enchaînées. Le jeune Abyssin, (il avait vingt-cinq ans environ), allait, mendiant de porte en porte. L'homme d'un âge mûr le suivait comme son ombre. Tout le monde s'empressait de faire l'aumône au prisonnier, et ce que celui-ci recevait, il le remettait sur-le-champ à son conducteur. Il y avait là quelque chose de singulier, nous demandons quelle est cette pratique, et on nous en donne l'explication.

Le jeune Abyssin avait commis un meurtre, et comme il n'était pas assez riche pour payer le prix du sang que la loi fixe à 250 thalaris, il allait implorant la charité publique au profit des parents de la victime, afin de ramasser la somme destinée à racheter son forfait. Alors seulement, nous dit-on, le meurtrier redeviendra libre. Heureux est-il encore que la famille du mort ait consenti à cet accommodement, car si elle s'y fût refusée, le jeune homme était pendu sans merci. C'est la loi. Œil pour œil, plaie pour plaie, suivant l'expression même de Moïse, dont la législation a laissé des traces profondes dans le code de l'Abyssinie. Talion redoutable qu'invoquaient autrefois les Germains, et que l'on retrouve chez presque tous les peuples

barbares comme une sentence dictée par la bouche de la justice éternelle. Au premier abord, en effet, il semble naturel que le législateur ait frappé le coupable du même coup dont le coupable a frappé la victime. Toutefois lorsque la pensée, s'attachant aux choses pénètre au-delà de la surface, elle en rapporte cette conviction que la loi est mauvaise lorsqu'elle imite le crime pour le punir, et qu'elle force la justice impassible à lutter de férocité avec la passion humaine. Mais de quel droit reprocher aux Abyssins la sanglante coutume du talion, lorsque nous avons conservé l'échafaud, et que les nations civilisées soldent un meurtrier public pour tuer l'assassin.

Nous passons à Gargara toute la journée du 31. Le lendemain, à neuf heures du matin, nous nous remettons en marche. A midi la caravane atteint une rangée de collines appartenant aux terrains du Lias. A dix minutes de cet endroit nous rencontrons le hameau de Betoufa, nous poursuivons notre route à travers le territoire d'Addi-Kolo, et à trois heures du soir nous mettons pied à terre devant Antalo, la capitale de l'Enderta.

La ville d'Antalo s'élève sur un terrain inégal et dominé du côté du nord par une montagne escarpée, que la nature a pris plaisir à forti-

fier de ses mains. A l'époque où Salt visita l'Abyssinie, Antalo était une ville importante, elle se réduit aujourd'hui à deux ou trois cents masures qui rôtissent au soleil leur toit de chaume, et dont la plupart tombent en ruines. En l'absence de Detjach-Chetou, gouverneur de la province, un riche Abyssin, Heylo-Mariam, qui reconnaissait l'autorité d'Oubié, nous donna l'hospitalité ; il nous félicita d'être venu visiter l'Enderta où, depuis le voyage de Salt, on n'avait pas vu un seul Européen, et pour ne manquer à aucun devoir de la civilité, il nous fit l'honneur de nous présenter à sa femme. La femme d'Haylo-Mariam avait sans doute plus de douze ans, mais elle en avait moins de quinze. C'était une charmante créature de l'amabilité la plus naturelle et la plus prévenante. Avertie qu'elle allait paraître devant des étrangers, elle avait voulu se montrer dans tous ses avantages. Un peu de coquetterie ajoute quelque chose à la beauté. La femme d'Haylo portait un taube d'une blancheur éclatante, rehaussé par des bandes écarlates ; elle avait des bracelets d'argent aux pieds ainsi qu'aux mains, et sur ses cheveux, nouvellement frisés, fondait une épaisse couche de beurre. Cela peut faire sourire nos jolies lectrices, mais nos yeux s'étaient familiarisés à ce genre de cosmétique, et

que de modes étranges n'ont-elles pas subies elles-mêmes sans y perdre une grâce et une séduction.

Sur les ordres d'Haylo-Mariam, une vieille femme nous lava les pieds avec de l'eau fraîche, et le souper fut servi au même instant. Il se composait de chiro, de viandes grillées et de plusieurs autres mets diversement accommodés. Haylo nous invita à nous approcher de la table. Nous prîmes chacun une sorte d'escabeau, et nous nous mîmes à puiser dans le plat commun : de quelle façon ? avec nos doigts, monsieur, puisque la cuiller et la fourchette sont aussi inconnues dans le Tigré qu'elles l'étaient dans le paradis de l'âge d'or au temps du roi Saturne. Et croyez-vous que nous en ayons mangé de moins bon appétit? Pas le moins du monde. Nous fîmes homériquement honneur à la cuisine de notre hôte. Quand à notre jolie hôtesse, aussi bien apprise que pas une demoiselle française, elle fut toute à ses convives. Placée entre nous deux, elle nous préparait incessamment des boulettes de pain et de viande, qu'elle pétrissait avec ses jolis doigts, et nous insinuait ensuite délicatement dans la bouche: Par la Vierge Marie, disait-elle, par saint Michel, par saint Georges ou par tout autre saint qui habite la gloire de Dieu. Comment se refuser à ces attentions toutes pieuses? Nous nous piquâmes de savoir

vivre pour ne pas donner mauvaise opinion de la politesse française, et le souper épuisa le calendrier Abyssin.

Le souper terminé, on nous apporta de grands gobelets en corne, l'hydromel fut versé à pleins bords, et la conversation s'engagea, animée par l'écumeuse liqueur. Haylo-Mariam nous interrogea longtemps sur notre belle France. Que de fois n'avions-nous pas entendu les mêmes questions? Que de fois n'y avions-nous pas répondu? Notre gouvernement, nos mœurs, notre religion, il fallut tout passer en revue. Notre hôte parut émerveillé de ce que nous lui apprîmes. Après une heure d'entretien nous étions accablés; le voyage, le repas, l'hydromel, la conversation, nous faisaient désirer le repos. Notre hôte s'en aperçut, il nous serra la main et nous congédia en nous souhaitant une belle nuit.

Le lendemain nous arrivions à Tchelicot, dont Antalo n'est éloigné que de deux lieues.

SOMMAIRE.

Position géographique de Tchélicot. — Description de cette ville. — Son église vénérée. — Situation politique du pays. — Princes rebelles. On nous vole deux mules. — Visite du fils de Sabagadis, l'un de nos voleurs ; sa naïveté. — Il nous conseille de nous adresser à Detjach-Demtou pour faire restituer nos animaux. — Portrait de Detjach-Demtou. — Accueil qu'il nous fait. — Il veut nous rançonner au lieu de nous protéger. — Arrivée de Balgada-Aréa. — Portrait de ce prince. — Son Histoire. — Chasse à la hyène. — Le prince veut nous emmener avec lui. — Nous refusons, pour nous diriger vers Gondaz.

CHAPITRE VI.

D'après nos observations, Tchelicot est situé par 13° 21' 51" de latitude septentrionale, et par 37° 15' de longitude orientale.

Longtemps avant nous, Salt, le voyageur anglais, a déterminé la position de cette ville. Si pour la latitude nos calculs se rencontrent avec les siens, nous différons d'un degré dans l'appréciation de la longitude. D'où vient cette diffrence? d'une erreur assurément, et l'erreur pourrait être de notre part. Nous ne le pensons pas néanmoins. Salt lui-même ne semble pas avoir eu confiance dans ses observations astronomiques; ce qui le prouve, c'est que pour placer Tchelicot sur sa carte, il a pris une moyenne entre les données bien différentes de ses

calculs et de ses relèvements. Or, les relèvements seuls l'auraient conduit au même résultat que nous. Cette concordance est remarquable. On nous permettra de ne pas l'attribuer au hasard et de la regarder comme une preuve de l'exactitude de nos opérations.

Tchélicot est une des principales villes de l'Abyssinie septentrionale. Sa population, d'environ 3,000 âmes, augmente de jour en jour; les maisons, assez bien construites, sont séparées les unes des autres par des jardins cultivés où croissent, parmi des plantes potagères, des oliviers, des genèvriers, des citronniers, des cédrats et quelques pieds de vignes. Bâtie à l'origine de la vallée du Guébat, cette ville, par sa fraîcheur et ses ombrages, offre un contraste agréable avec la sécheresse et l'aridité des montagnes calcaires qui l'environnent. Elle est sacrée et vénérée à l'égal d'Axoum. Son titre de *Guédam* la défend contre la rapine du soldat, et son église ouvre un asile inviolable à qui se réfugie dans son enceinte.

L'église est riche : elle possède des ornements sacerdotaux d'une grande beauté. Elle a même ce que nous appelons un trésor ; car nous y avons vu une croix, un encensoir et un tambour, le tout en argent massif, rare opulence pour l'Abyssinie, que les chrétiens de Tchélicot doivent à la

piété de Oualla-Sellassé, l'ancien Ras du Tigré.

L'alaca, qui nous fit les honneurs de l'église, était une créature d'Oubié. Bon, sincère, obligeant, il avait par malheur le caractère faible et timide ; aussi nous donna-il sur l'Enderta les renseignements les moins propres à rassurer. S'il fallait l'en croire, à peine le Roi parti du Tigré, une foule de mécontents et de malfaiteurs allaient se montrer de toute part, battre le pays, rançonner les paysans. Trop heureux, ajoutait le prêtre, si les pillards ne viennent pas nous dépouiller jusque dans nos maisons. La peur exagère, mais elle n'invente pas toujours, et ici elle ne faisait qu'exagérer. Par sa position frontière, par sa position au sud-est du Tigré, par son éloignement de la ville d'Adoua, autour de laquelle se tient ordinairement Oubié, la province d'Enderta n'a jamais complétement subi, comme les autres provinces, la domination souveraine du vainqueur. C'est donc là, ou dans les environs, que se sont réfugiés les partisans de l'ancien Roi, ses parents et ses fils. C'est là qu'ils attendent l'occasion, qu'ils épient le moment favorable pour faire valoir des prétentions qui leur semblent légitimes. Nous y avons vu un frère du feu Ras Oualla-Sellassé, plusieurs de ses petits-fils et un fils de Sabagadis.

Tous ces princes vivent dans la province d'Enderta

comme si la contrée leur appartenait encore. Partout où ils se portent ils s'arrogent le droit de commander, et le peuple, quoiqu'il reconnaisse un autre maître, n'ose se refuser à l'obéissance. Parfois Oubié songe à rétablir son influence sur la province; il y envoie des troupes; alors ces étranges prétendants se hâtent de fuir chez les *Taltals;* mais aussitôt que le Roi rappelle ses soldats, les fugitifs reparaissent et reprennent possession du pays. Du reste, en racontant les relations que nous avons eues avec ces princes, nous donnerons l'idée la plus exacte de leur manière de vivre, de leurs idées et de leurs mœurs. Ce sera même, nous l'espérons, jeter un jour nouveau sur l'état moral et politique de l'Abyssinie.

Quelques jours après notre arrivée à Tchélicot, nous voulions renvoyer à M. Schimper deux mules qu'ils nous avait prêtées. Nous désignons trois domestiques pour les conduire jusqu'à la ville d'Adoua. C'est là qu'ils devaient les remettre à leur obligeant possesseur; mais à ce mot d'Adoua, tous nos gens imaginèrent une petite ruse pour se faire payer une partie de leurs gages. Leurs compagnons vont partir et leurs parents sont dans le besoin. Ils nous demandent un peu d'argent, que leurs compagnons porteront dans leurs familles. Le prétexte

était honnête ; quant au motif réel, il pouvait également s'avouer, mais il n'avait pas tout-à-fait aussi bonne grâce. Dans le fond, nous allions entreprendre un voyage qui les inquiétait. Leur dévouement pour nous, leur confiance en notre loyauté étaient sans bornes ; mais un des chefs révoltés pouvait nous dépouiller dans le chemin ; en pareil cas, étaient-ils bien assurés de rentrer dans ce qui leur était dû? la chose leur semblait difficile, et qu'ils en aient douté, nous ne saurions leur en faire un crime ; aussi les excusons-nous sans peine ; seulement leur demande était inopportune et nous mettait quelque peu à l'étroit. S'ils pressentaient les dangers de la route, nous les avions prévus comme eux, et nous ne nous étions chargés que du nécessaire; la solde de nos domestiques était restée en dehors de nos calculs, car, d'après la coutume, un domestique abyssin ne doit rien exiger de son maître avant le terme du voyage, et le maître, s'il est mécontent de son serviteur, peut même le congédier sans salaire. Le droit du pays nous permettait donc de ne pas satisfaire à la demande de ces pauvres diables; mais ce droit nous parut excessif, et, sans en user, nous distribuâmes environ soixante francs, somme considérable en Abyssinie. On ne parut pas avoir espéré davantage.

Soixante francs! c'est avec cette somme que nos trois domestiques s'acheminèrent vers Adoua, l'esprit léger, comme il arrive toujours lorsque la poche est lourde, et l'imagination pleine de ces choses riantes qui s'échappent et voltigent d'une poignée d'écus remués à loisir. Le premier jour, pas le moindre nuage sur la sérénité de leur bonheur. Le lendemain le ciel se troubla. C'était entre Septa et Berki, dans un pays à peu près inhabité. Le nuage se leva de la plaine. Un peu de poussière courait à fleur de terre; mais bientôt le danger prit une forme plus réelle, et l'on reconnut deux jeunes princes, suivis de quelques cavaliers, qui s'amusaient à rançonner le menu peuple. Mœurs féodales. Nos barons du XIII^e et du XIV^e siècle se donnaient le même plaisir sur les manants et sur les voyageurs.

L'un des deux jeunes princes était fils de Detjach-Demtou, l'autre du feu roi Sabagadis. Nos mules parurent leur faire envie, ils supposèrent qu'on les leur offrait et acceptèrent aussitôt. D'ailleurs chacune des mules portait un petit sac de cuir assez rebondi qui piquait leur curiosité. Ils ouvrirent les valises, mais leur curiosité sembla mal satisfaite. Des échantillons minéralogiques; le coq de la fable rencontra de même une perle, et le

moindre grain de mil aurait bien mieux fait son affaire. Nos deux princes demandèrent le grain de mil, ils s'enquirent si nos trois hommes n'avaient rien de plus utile et de plus précieux. Ceux-ci allaient jurer par le ciel et par la terre qu'ils étaient plus gueux que Job, sans être aussi vertueux; mais on ne leur laissa pas le temps de tomber en péché mortel. C'est dans la ceinture qu'un voyageur abyssin porte d'ordinaire son argent. Les princes, qui n'avaient pas de honte, dénouaient déjà eux-mêmes la ceinture de nos domestiques, et les soixante francs passaient du côté des deux illustres voleurs.

Nos pauvres gens de se jeter à genoux et de redemander l'argent avec prières. L'argent ne leur appartenait pas, disaient-ils; il appartenait à deux voyageurs blancs dont ils n'étaient que les serviteurs. Mensonge inutile ou plutôt mensonge maladroit. S'ils n'eussent soufflé mot ils étaient volés, rien de plus ; mais ils parlaient de voyageurs européens qui parcouraient sans doute le pays sous la protection du Roi, ils furent volés et mis aux fers. Les princes se hâtèrent de les conduire dans un village où ils prirent les mesures nécessaires pour empêcher l'évasion de leurs victimes. Par ce moyen, nous devions ignorer l'aventure et partir de Tchelicot sans savoir que nous avions une vengeance à

prendre, ni songer à recouvrer ce qui s'était perdu. Le calcul était bon, mais il fallait faire bonne garde, et leur surveillance ne fut pas assez exacte, puisque l'un des prisonniers parvint à s'échapper de leurs mains. Le pauvre garçon accourut tout effaré au-devant de nous. Hélas ! quel triste visage ! il n'avait déjà plus besoin de raconter sa catastrophe, nous l'avions lue sur sa physionomie.

Restaient cependant les détails que nous ne pouvions deviner. Il nous les apprit longuement, et nous avisâmes à ce que nous devions faire. L'embarras était grand. A qui nous adresser pour obtenir justice ? Nous ne savions pas alors, et nous ne savons pas mieux aujourd'hui qui commandait à Tchelicot. Nous allons voir notre ami, l'alaka de l'église, nous lui exposons l'aventure ; il secoue doucement la tête, et nous exhorte à prendre patience. Le conseil était évangélique, à la bonne heure ; mais nous ne sommes pas des saints, et ce n'est peut-être pas à des soldats que le divin Maître a recommandé de tendre la joue droite après avoir été frappés sur la joue gauche. Décidément, la sagesse que nous voulions consulter était tout simplement la sagesse humaine. Celle-ci nous disait à l'oreille : aide-toi, le ciel t'aidera, et nous inclinions à mettre le ciel en demeure de nous prêter son aide.

Le ciel n'y manqua pas. Au milieu de nos incertitudes, on nous annonça le fils de Sabagadis. Dans le même moment le domestique se glissa auprès de nous, il a reconnu l'un de ses voleurs, et nous en donne avis. Autre embarras : que penser de cette démarche? Est-ce imprudence? Est-ce repentir? Dans le doute, nous faisons entrer le prince, et nous le recevons du même air que si nous n'avions jamais entendu parler de lui. Cependant notre surprise augmente ; notre hôte est un jeune homme de fort bonne mine, manières distinguées, physionomie calme, douce, gracieuse, ce n'était pas ainsi que nous avions imaginé un voleur abyssin. Le langage répondait à la physionomie. Que Dieu vous protège, nous dit-il, qu'il vous accorde de longs jours! J'ai déjà connu des blancs; dès que j'ai appris votre arrivée, je me suis hâté de venir vous voir pour vous offrir mon amitié en échange de la vôtre. J'aime les blancs, parce qu'ils sont tous braves, bons, généreux ; j'appartiens d'ailleurs à une famille qui les a toujours protégés dans ce pays : je suis fils de Sabagadis.

Ce petit compliment, ce visage agréable, nous mirent d'abord l'esprit à cent lieues de nos mules. La conversation s'engagea. Le fils de Sabagadis nous adresse une foule de questions, nous y répon-

dons amicalement, gaîment surtout, car ses questions nous égayaient au plus haut degré. Le jeune prince ne se contentait pas de ne rien savoir, il se piquait de savoir tout. Il avait vu des blancs, et prétendait avoir des notions certaines sur notre pays; il riait de l'ignorance de ses compatriotes. Il ne nous demandait pas, comme eux, si nous avions des fleuves de vin et des rivières d'eau-de-vie, si chez nous les thalaris poussaient sur les arbres en guise de feuilles, il en était convaincu, et ne nous en parla que pour nous prouver qu'il le savait aussi bien que nous. Une seule chose lui échappait : il ignorait encore si les Européens avaient tous la peau blanche; j'imagine, disait-il, que vous êtes comme les moutons, les uns blancs, les autres noirs.

Sa naïveté nous avait mis de bonne humeur, il s'en aperçut et profita du moment pour nous demander un peu de poudre; mais sa demande, en nous rappelant ce que nous possédions encore, nous fit naturellement penser à ce que nous ne possédions plus, et, comme on le croira facilement, il y eut plus de méfiance cette fois dans notre réponse. De la poudre, dîmes-nous, nous t'en donnerons avec plaisir, mais assure-nous d'abord que tu ne t'en serviras pas contre nous.

Ne suis-je pas votre ami? reprit-il vivement;

comment un projet aussi criminel pourrait-il me venir à l'esprit ?

Par amitié, peut-être, comme c'est par amitié sans doute que tu nous a débarrassés de nos mules.

Il faut renoncer à peindre la stupeur et la confusion du jeune prince. Il était parti avant l'évasion de notre domestique, et ne nous croyait pas instruits de ce qui s'était passé. Il demeura d'abord silencieux ; mais comment savez-vous cela ? nous demanda-t-il ensuite. Nous crûmes produire un coup de théâtre, et nous fîmes paraître le domestique dénonciateur. Hélas ! l'effet trahit l'intention. Le domestique ne se douta pas le moins du monde qu'il devait prendre une attitude solennelle et victorieuse, il s'en vint respectueusement saluer le prince, et lui raconta tranquillement de quelle façon il avait déjoué les mesures prises pour empêcher sa fuite. Le jeune prince l'écouta avec la même tranquillité, puis, quand il fut renseigné à souhait : tenez, nous dit-il, en se tournant de notre côté, ne me croyez pas capable de rien faire contre vous. On vous a pris vos mules et je me trouvais là, il est vrai ; mais je vous jure que je n'ai pas pris part à cette mauvaise action. Celui qui s'est rendu coupable à votre égard, c'est le fils de Detjach-Demtou, et je l'ai dissuadé, mais je n'ai pû rien obtenir.

Nous eûmes l'air de le croire ; c'était encore le plus court et le plus sûr; seulement il nous attestait toujours son amitié et nous lui en demandâmes une preuve : c'était de nous dire à qui nous devions nous adresser pour avoir justice du coupable. Le coupable! nous dit-il, le coupable ne saurait être puni. Depuis qu'Oubié s'est emparé du pays de nos pères, le vol est notre droit, comme il est une nécessité. Pour le moment Oubié est le plus fort, nous ne saurions l'attaquer à force ouverte ; mais partout où il n'est pas, nous sommes les maîtres et nous parlons en maîtres. Tout ce que nous trouvons nous appartient. Je reconnais toutefois que ce qui est aux blancs doit être sacré pour nous : aussi je ne doute pas que, si vous vous adressez à Detjach-Demtou, vos mules ne vous soient rendues. Quant aux thalaris, ajouta-t-il insidieusement, l'argent se disperse, et vous auriez quelque peine à le retrouver; peut-être vaudrait-il mieux ne pas le réclamer, et le laisser où il est comme un présent de votre bien-venue, comme un témoignage de votre générosité.

Le fils de Sabagadis parlait pour lui. Une bonne part de nos thalaris était entre ses mains, nous le savions; cependant il nous demanda la permission de revenir nous voir, et nous la lui accordâmes

volontiers. Il revint souvent en effet. Il était bon et obligeant. Tant qu'il resta à Tchelicot, nous vécûmes avec lui dans les termes de la meilleure intelligence.

Cependant Detjach Demtou arriva du Monbourta, qui était son pays. Nous allâmes lui rendre visite. Nous vîmes une homme à peu près sexagénaire, dont les manières étaient communes et le langage trivial. Sa physionomie disait méchanceté et fourberie. La contrainte qu'il subissait depuis la conquête du Tigré avait aigri son caractère et développé ses mauvais instincts; sa vue ne nous inspira aucune confiance. Nous venions lui demander sa protection, et nous trouvions un homme plus disposé sans doute à nous dépouiller qu'à nous défendre. Il faut le dire cependant, la curiosité qu'excitait notre couleur fit d'abord diversion à sa cupidité naturelle, et ses premières paroles furent assez bienveillantes; mais le vieil homme reparut aussitôt, et nous le quittâmes sans savoir positivement ce qu'il se proposait de faire pour nous.

Avant d'agir en notre faveur, le prince attendait sans doute que nous lui eussions offert un cadeau. C'est l'usage, nous le connaissions, et nous n'espérions pas nous y soustraire. Le lendemain nous revînmes donc chez Detjach Demtou, pour lui

présenter un turban de mousseline avec deux peaux de mouton rouges et tannées : maigre était le cadeau ; l'on donne ce qu'on a, et en effet nous n'avions pas davantage. Detjach Demtou nous fit meilleur accueil que la veille. Il commanda qu'on nous préparât à dîner, et tandis que l'on exécutait ses ordres, il voulut nous mener dans son jardin, qui méritait, disait-il, d'être vu par des connaisseurs comme nous. Le jardin n'était qu'un prétexte. Nous avions fait notre cadeau selon nos moyens, le prince en avisait un selon ses goûts et, s'il nous proposait une promenade, c'était pour se ménager l'occasion de nous parler sans être entendu. Le soldat d'Oubié l'importunait. Aussi, comme Guébra Mariam se disposait à nous suivre jusque dans le jardin, Detjach Demtou se tourna brusquement et lui défendit d'avancer. Il l'aurait même jeté dehors, à titre d'espion du Roi, si nous n'avions déclaré formellement que Guébra Mariam étant de notre suite, nous ne souffririons pas qu'il lui fût fait offense. Notre soldat resta donc dans la maison.

Le fameux jardin de Detjach Demtou, qui devait exciter notre admiration, ne ressemblait pas mal à tous ceux que nous avions vus jusque-là dans l'Abyssinie : un petit champ mal soigné, où l'on

avait semé des choux. Il y avait bien aussi quelques arbres, mais ceux-ci étaient assez rares. Le prince nous demanda cependant si nous en avions d'aussi beaux dans notre pays. La seule manière obligeante de répondre était de se taire, et nous répondîmes par le silence. Alors Detjach Demtou nous regarda malicieusement : on voit bien, nous dit-il, que vous êtes des étrangers ; sans cela vous auriez été frappés sur-le-champ de ce que mon jardin a de précieux et d'incomparable ; vous voyez bien ce mur, c'est le mur d'enceinte de l'église. D'une enjambée je le franchis ; en un saut je me dérobe à toutes les poursuites, et je brave impunément la colère d'Oubié. Comprenez-vous ? Nous ne comprenions que trop. Son jardin faisait sa force, et sa force notre faiblesse. Du reste, il ne nous laissa pas le loisir d'y réfléchir plus longtemps. Écoutez, nous dit-il, je suis maître et Roi dans ce pays ; ce que je veux, je le puis. Je puis vous faire restituer vos mules, et je le ferai avec plaisir ; mais un homme de ma condition, il faut bien que vous le sachiez, n'accorde sa protection qu'en retour d'un présent digne de lui. Je désire un fusil à piston avec deux mille capsules.

Là-dessus la promenade se termina. Nous n'avions plus rien à voir puisque nous n'avions plus

rien à entendre. Nous rentrâmes dans la maison et nous nous mîmes à table, repassant, à part nous, les circonstances de notre visite, sans oublier les exigences dont Detjach-Demtou n'avait pas voulu avoir Guébra-Mariam pour témoin. Nous mangeâmes peu. Quand ce fut le moment de boire, on vint dire à notre hôte qu'il n'y avait pas assez de *breullis* (1). En pareil cas, un maître de maison envoie d'ordinaire à la cave ; notre hôte envoya à l'église. L'église était pour lui un asile et un magasin. Il en usait commodément avec la sainteté du lieu. Méfiant sur toute chose, il ne gardait rien chez lui, et la maison du Seigneur lui servait tantôt de cellier, tantôt d'armoire, armoire inviolable où il déposait les objets les plus vulgaires.

L'hydromel lui donna de la verve et de l'entrain. L'idée de posséder bientôt un fusil à piston entrait pour quelque chose dans cette vivacité d'esprit. Enfin il fut très gai et très aimable. Il nous assura qu'il nous protégerait envers et contre tous, qu'il nous ferait accompagner jusque chez le chef du Salowa, quand nous partirions pour Gondar, afin que nous ne fussions pas arrêtés sur la route. Le

(1) Le breullis est une petite bouteille de verre blanc qui sert de verre aux riches Abyssins.

fourbe avait encore un autre dessein, celui d'éblouir notre soldat. Aussi le crédule Guébra-Mariam nous regardait-il avec étonnement. Rien ne lui semblait plus étrange que notre air sérieux et composé devant un hôte si expansif et si aimable. Il ne savait pas comme nous ce que cachaient les belles promesses de Detjach-Demtou, et ce que nous coûtait sa joyeuse humeur. Le prince nous la vendait au poids de l'or.

Nous quittâmes Detjach-Demtou fort mécontents de l'homme et indignés de son avarice. Le satisfaire, nous ne pouvions, et cependant il nous était indispensable de nous concilier un protecteur. La providence vint de nouveau à notre secours, elle nous délivra de la cupidité de ce chef de bandits, et nous envoya un prince juste et généreux qui se hâta de nous offrir libéralement son appui efficace, son amitié désintéressée ; ce prince était Balgada-Aréa, dont la renommée nous avait déjà appris le nom.

Après la mort de Sabagadis, Balgada-Aréa était fort jeune encore ; malgré son âge, il voulut partager la fortune de Cassaï. Ses premiers coups, comme ceux du Cid, furent des coups de maître, et sa vaillance précoce le mit aussitôt hors de pair avec les seigneurs tigréens qui étaient demeurés fidèles. La province d'Enderta fut le prix de ses brillants

débuts. Il en devint le gouverneur après la soumission de Cassaï, et resta en repos tant que le fils de Sabagadis lui donna l'exemple de l'obéissance ; mais aussitôt que celui-ci reprit ses armes pour combattre l'usurpateur, Balgada-Aréa, qui n'avait pas cessé de voir en lui son maître, accourut sous l'ancienne bannière du Tigré, apportant un des premiers, à Cassaï, ses troupes, ses ressources et l'éclat de son nom.

Cette fois encore le succès trahit les armes du fils de Sabagadis. L'effort était hardi, l'issue fut malheureuse, et le Samen vit arriver Cassaï prisonnier avec le plus grand nombre de ses généraux. Balgada-Aréa était vaincu, mais il était libre. Seul, suivi d'une poignée d'hommes, il disputa longtemps encore aux *Amharas* les provinces du sud-est. Les peuples aiment les héros de ces luttes inégales. Le nom de Balgada-Aréa fut bientôt dans toutes les bouches, ses prouesses dans tous les récits. Et en effet ses prouesses tenaient du prodige. Point de rencontres décisives. Seul contre toute une armée, le héros ne pouvait espérer de la vaincre, mais il la décimait, la fatiguait et la harcelait. Où était-il ? partout et nulle part. Un petit nombre de soldats s'écartait-il du gros des troupes, Balgada-Aréa accourait comme l'éclair ; l'armée s'ébranlait-elle

pour le poursuivre, il disparaissait de même, mais la foudre avait frappé.

Un général *Amhara* se prit un jour à plaisanter sur l'invisible ennemi qui faisait la guerre à la façon des oiseaux de proie, courant sans cesse aux quatre coins de l'horizon. Peu de temps après, ce général, à son réveil, trouva un sabre nu posé en travers de sa couche. Son hydromel avait été bu, et le voleur nocturne lui avait enlevé deux fusils qu'il préférait à toutes ses armes. Quel était ce voleur? Qui avait osé s'introduire furtivement dans la tente sacrée d'un chef? L'audace du larcin ne permettait pas au soupçon de se fixer sur personne. Cependant on faisait des recherches parmi les soldats, et on tâchait de découvrir les objets dérobés ; soins inutiles, perquisitions sans fruit.

Sur ces entrefaites un homme se présente et demande à parler au général. Cet homme portait les deux fusils avec une lettre ainsi conçue : « C'est moi, Balgada-Aréa, qui suis entré dans ta tente pendant que tu dormais paisiblement à côté de ta femme. Ton hydromel est délicieux. Tes deux fusils sont beaux, ils m'ont plu et je les ai pris, c'est le droit de la guerre. Je pourrais donc les garder sans que ma conscience me fît un reproche. J'aime mieux cependant te les rendre, et te prie de m'en

céder un que je désire tenir uniquement de ta générosité. Quant à toi, garde-toi mieux à l'avenir. Oubié t'a confié son fils ; comment celui qui veille mal sur lui-même veillerait-il bien sur un autre? »

Ce fait que nous citons, tant d'autres qui formeraient un roman, excitaient l'admiration des deux partis ; ils exaltaient surtout le courage des soldats de Balgada-Aréa. La valeur merveilleuse de leur chef, sa raison supérieure, sa loyauté inébranlable, son dévouement sans bornes pour ses amis, les remplissaient d'enthousiasme ; ils y puisaient eux-même la force de supporter les fatigues et les privations d'une guerre sans issue. Mais l'héroïsme d'un homme ne se communique que pour un temps à ceux de son parti. Peu de courages persévèrent contre le succès, et, plus que tout autre peuple, le peuple abyssin se tourne facilement du côté de la fortune. Il sert d'abord celui qui le nourrit. Oubié était riche ; sa richesse attira un à un les soldats de son ennemi. Quand la défection gagna de proche en proche, Balgada-Aréa se vit obligé d'abandonner la province. Ses partisans les plus dévoués se resserraient encore autour de lui ; il se retira avec eux dans les montagnes escarpées du Wojjerat ; là, unissant ses forces à celles d'Abba-Haïlé, un des anciens généraux de Cassaï, protégé d'ailleurs par

l'admirable disposition des lieux, il pouvait tenir tête à Oubié, si Oubié essayait de le poursuivre ; mais Oubié ne fit aucun mouvement pour le débusquer de sa retraite. A quoi bon ? Pourquoi courir la chance d'une lutte, lorsque la marche naturelle des choses devait amener pacifiquement l'intervention du Roi dans les affaires du pays. Oubié le sentait bien ; il était sûr que Balgada-Aréa et Abba-Haïlé ne resteraient pas longtemps en bonne intelligence. La possession du Wojjerat devait être bientôt un sujet de discorde et de querelle. Oubié le prévoyait et ne se trompait pas.

Le jour où éclatèrent les différents, Oubié entra en relations avec Balgada-Aréa, par l'entremise d'Ato-Réma, le chef du Salowa. Oubié fit dire à son ancien ennemi que s'il voulait s'engager à lui payer tribut et à ne pas inquiéter de ses excursions les provinces du Tigré, il lui donnerait les moyens de s'établir solidement dans le Wojjerat. Le prince tigréen n'avait pas de forces suffisantes à opposer à celles de son rival, un revers ne lui laissait pas même où porter ses pas. Dans cette circonstance critique, il accepta les conditions d'Oubié ; mais sa fierté ne se démentit pas. Il se réserva le droit de ne jamais paraître devant son vainqueur et le vainqueur de Sabagadis. Oubié n'y consentit qu'à re-

gret. Plein d'estime pour le caractère chevaleresque de Balgada-Aréa, le roi du Tigré aurait voulu se l'attacher à quelque prix que ce fût.

Nous avons dit en peu de mots l'histoire de Balgada-Aréa. A cette heure, après bien des jours malheureux, la fortune semblait vouloir lui sourire. Oubié, partant pour aller faire la guerre, avait donné au *nebrid* ou gouverneur d'Axoum, le commandement des provinces situées sur la rive droite de l'Warié, et nommé Aréa gouverneur général de celles qui s'étendent sur la rive gauche de cette même rivière. Peut-être espérait-il encore amollir cet inflexible courage, mais, malgré cette marque de confiance, Aréa refusa de se rendre au camp du Roi pour y recevoir l'investiture de son nouveau pouvoir. Il se contenta de le remercier par un message et de l'assurer qu'il ferait respecter son autorité durant son absence. Toutefois, il ne voulut s'engager ni entièrement ni pour toujours. Aussi déclarait-il au Roi que si son absence se prolongeait au-delà d'une certaine époque (et il fixait le temps lui-même) il se réservait, selon l'occurrence, d'agir pour son propre compte et pour son propre intérêt. La force d'Oubié avait enchaîné les mains du héros, mais elle n'avait pas soumis son orgueil. Vaincu et réduit à l'inaction, il lui restait encore deux

choses essentielles : son courage et l'espérance.

On voit maintenant ce qui faisait sortir Balgada-Aréa de ses montagnes. Il passait par Tchelicot pour aller prendre la direction de son nouveau gouvernement, maintenir la tranquillité du pays et surveiller par-dessus tout les mouvements de Detjach-Gouangoul et de Guebra-Raphaël. Il importait à Oubié, il n'importait pas moins à Balgada-Aréa, que les deux chefs, en se réunissant, ne s'assurassent sur le Tigré une trop grande influence. La guerre qu'entreprenait le Roi pouvait lui être funeste, et permettre à cette influence de prendre racine dans le sol, c'était pour Balgada-Aréa s'interdire de rentrer jamais en possession du pays de ses pères.

L'entrée de Balgada-Aréa dans la ville fut annoncée par les cris perçants des femmes, qui saluaient ainsi sa venue comme une heureuse journée. Bientôt nous allâmes lui rendre visite. Nous le trouvâmes logé dans une maison de chétive apparence, pauvre au dehors, plus que modeste au dedans. Un *alga* recouvert d'une peau de bœuf en composait tout le mobilier. Quand nous entrâmes, le prince était assis et environné de quelques soldats qui jouaient familièrement avec lui. Il se leva aussitôt, nous prit affectueusement les mains et nous fit asseoir sur son *alga*. Tout nous étonnait, sa jeunesse, son affa-

bilité gracieuse, la simplicité de son langage et de ses manières. Il pouvait avoir alors environ vingt-cinq ans. Sa taille ne dépasse pas la moyenne. Il est mince, souple, agile. Sa physionomie, habituellement calme, est un mélange de noblesse et de douceur, disons même de douceur mélancolique ; mais aussitôt qu'il s'anime, son visage devient sévère ; ses regards jettent du feu ; ses gestes sont saccadés et rapides. On voit une fougue intérieure qui voudrait s'emporter au-dehors et qu'il contient avec peine.

Ses premières paroles nous rassurèrent Nous avions trouvé un honnête homme et un véritable protecteur. Je sais ce qui vous est arrivé, nous dit-il, mon frère en a mal usé envers vous ; mais soyez sans inquiétude, je lui ai déjà fait dire qu'il eût à vous rendre tout ce qu'il vous a pris. Ensuite vinrent les questions ; mais point de ces questions banales, naïves, puériles que l'on nous adressait toujours en Abyssinie. Balgada-Aréa nous interrogea particulièrement sur nos institutions et sur nos forces militaires. Le nombre de nos soldats l'étonnait ; mais son étonnement redoubla encore quand il nous entendit parler de notre organisation militaire, de notre discipline, des mouvements réguliers et précis de nos troupes, des charges de la cavalerie et

des effets de l'artillerie. C'était autant de choses nouvelles, mais sa vive intelligence les saisissait aussitôt et en faisait des idées. Il admirait et il comprenait. Il ne se lassait pas de nous questionner toujours sur les mêmes matières; nous étions heureux de lui répondre; si bien que notre première entrevue ne dura pas moins de deux heures. Enfin nous prîmes congé de lui; mais avant de nous laisser aller il voulut absolument prendre l'hydromel avec nous; puis ce furent mille protestations d'amitié, et il nous accompagna jusqu'au delà de la porte. Son accueil bienveillant, ses manières simples, affectueuses nous séduisirent entièrement; et nous disons encore aujourd'hui que la renommée n'avait pas exagéré ses brillantes qualités; Balgada-Aréa est toujours le héros du Tigré.

Le lendemain, notre hôte nous honora de sa visite. Une vingtaine de soldats formaient son escorte; il arriva chez nous nous apportant en cadeau un pot de miel, un poulet cuit dans du poivre rouge avec du beurre, et quelques pains de *teff*. Aussitôt qu'il fut assis, il nous pria de lui montrer nos armes. On lui en avait déjà beaucoup parlé. Nos pistolets l'intéressèrent peu. Les Abyssins n'apprécient pas les armes de petites dimensions; mais il admira nos fusils à deux coups pour leur légèreté et

pour le fini du travail. Nous lui offrîmes un mousqueton de cavalerie légère. Il refusa d'abord par délicatesse, mais, comme nous pensions que le présent lui était agréable, nous insistâmes jusqu'à ce qu'il voulût accepter. Restait à essayer le mousqueton. Il nous proposa de l'accompagner le soir même à la chasse de la hyène. Rien de plus simple. Nous n'avions pas même à sortir de la ville : la place du marché de Tchélicot ne ressemble pas mal à un charnier. On y jette des charognes qui pourrissent tout à leur aise, et les hyènes se chargent seules de faire les fonctions de l'édilité. La nuit venue, on les voit accourir par bandes, innombrables légions de fossoyeurs qui ensevelissent les morts à leur manière. Nous nous portâmes donc près de la place du marché, retranchés dans une maison en ruines.

Habitué à ne voir que des fusils de gros calibre, le prince était impatient de connaître la portée du mousquet. Un animal se montre ; il vise et tire. Mais quelle détonation ! le bruit d'une pièce d'artillerie ! Nous regardons ; le prince se tenait la tête avec ses mains. Il avait reçu à la tête un coup si violent, qu'il se croyait anéanti. Le soldat qui avait chargé le mousquet s'était servi de notre poudre, et en avait mis une aussi grande

quantité que s'il se fût servi de la poudre abyssinienne. Or, la poudre abyssinienne est très mauvaise. De là l'erreur : une charge excessive et ce qui s'en suivit. L'accident n'était que comique. Pourtant nous n'avions pas envie de rire, car peut-être n'en fallait-il pas davantage pour réfroidir le prince à notre égard. Heureusement il sourit le premier et ne se fâcha pas. Nous prîmes le mousquet pour le charger nous-mêmes. Il n'hésita pas à le tirer de nouveau, et cette fois il abattit la bête sans éprouver le moindre choc. L'expérience lui parut concluante, mais il ne croyait pas d'abord, il nous l'avoua, qu'une arme aussi petite pût produire de tels effets.

C'était le lendemain matin qu'il devait quitter Tchelicot. Nous allâmes lui faire nos adieux. Tout était en mouvement. Il nous fallut traverser une foule de soldats qui encombraient les environs de sa demeure. Physionomies dures et sauvages, vêtements sales et en lambeaux ; nous avons dit soldats pour ne pas dire bandits. Soyons justes cependant, car ces hommes de mauvaise mine se rangèrent sur notre passage et nous ne reçûmes d'eux que témoignages d'estime et d'amitié. Balgada-Aréa donnait ses derniers ordres pour le départ : il me tardait de vous voir, nous dit-il, soyez les bien-venus, vos

mules arrivent à l'instant; que votre domestique les prenne et les conduise chez vous. Voici l'argent qui vous a été dérobé. Comptez vous-même s'il n'y manque rien. Puis il ajouta : je regrette vivement de vous laisser dans ce pays, si vous vouliez m'en croire, vous renonceriez au projet de visiter Gondar et vous voyageriez avec moi. Dans les circonstances présentes, je ne sais pas d'autres moyens pour vous mettre à l'abri contre des dangers inévitables.

Ces paroles nous touchèrent vivement. Nous lui exprimâmes toute notre reconnaissance pour tant de bons offices qu'il nous avait rendus déjà, plus peut-être pour son amitié et pour l'intérêt affectueux qu'il nous témoignait encore; mais nous le priâmes de ne pas nous dissuader. Ses instances ne pouvaient pas nous faire renoncer à un voyage qui promettait une si riche moisson à nos études géographiques et géologiques. Aucun voyageur n'avait encore exploré le pays qui s'étend entre Tchelicot et Gondar. C'était notre conquête à nous, notre conquête scientifique, et l'on nous parlait de dangers pour nour faire revenir en arrière!...

Sur ces entrefaites, un prêtre entra. Balgada-Aréa l'attendait sans doute, car il se leva aussitôt et passa avec lui dans le jardin. Sur un signe qu'il

nous adressa nous le suivîmes. Il ne voulait pas nous laisser au milieu de ses soldats qui nous auraient importunés de leurs questions; mais lui-même qu'allait-il faire dans le jardin? Nous le sûmes bientôt. Le prince et le prêtre entrèrent tous deux sous une treille; ils s'assirent l'un à côté de l'autre et tandis que nous causions dans un coin, Aréa fit sa confession à voix basse. La confession terminée, le petit-fils de Oualié-Sellassé inclina son front jusqu'à terre. Le prêtre se leva aussitôt; ses lèvres murmurèrent une courte prière, et après avoir donné au prince quelques conseils sur la conduite qu'il devait tenir dans sa nouvelle position, il appela sur lui les bénédictions du Ciel.

Cette simplicité de mœurs, cette âme douce avec un grand caractère, ce héros nous accordant généreusement sa protection et nous faisant rendre justice sans rien demander en retour, tout nous pénétrait d'estime et d'admiration. Un instant après, Balgada-Aréa se mettait en route et nous nous sentions émus jusqu'au cœur. Lui-même ne se séparait de nous qu'avec peine. Il nous le disait, il nous le prouva. Sans nous avertir, il prit avec lui deux de nos domestiques. Le premier revint le soir même; il était chargé d'un gros sac de *teff*. Balgada-Aréa se l'était fait donner dans le premier village

qu'il rencontra sur la route. Le second ne reparut que le lendemain. Il nous amenait un énorme bœuf que le prince avait choisi lui-même au milieu d'un immense troupeau, sans consulter, probablement aussi sans connaître le propriétaire.

Ce que fit Balgada-Aréa dans le Tigré, nous le dirons plus tard. Pour le moment, sa protection nous était retirée, nous nous retrouvions en face de l'avarice violente et cupide. Mille embarras pouvaient nous être suscités, nous nous hâtâmes de faire nos préparatifs et de quitter Tchelicot.

SOMMAIRE.

Départ de Tchelicot. — Arrivée à Gargara. — Le choum nous oblige à aller voir le choum de Sambré. — Réception chez Ato-Réra. — Description du camp. — Festin de viande crue. — Broundou. — Reflexion sur ce festin. — Départ de Sambré. — Nous arrivons dans l'Avergalle. Halte à Tsarma. — Curiosité des Femmes. — Nous reprenons notre route. — Singulière proposition d'un de nos domestiques. — Notre arrivée au bord du Taccazzé. — Altitude du lit de cette rivière. — Nous atteignons les bords de l'Abara. — Des soldats nous arrêtent et nous mènent devant leur chef, à Maber. — Motifs de cette arrestation. — Départ de Maber.

CHAPITRE VII.

Oubié n'était plus dans le Tigré. Il avait quitté ses états pour s'en aller au loin guerroyer contre Ras-Ali, les malfaiteurs battaient donc librement la campagne et il était peu sûr de s'aventurer par les chemins. Cependant nous avions résolu de visiter Gondar; dès lors il nous importait de partir au plus tôt; car chaque jour de retard augmentait le péril. Jusqu'ici les succès d'Oubié retenaient encore dans le devoir bien des volontés suspectes et des intentions douteuses; mais si le Roi venait à essuyer un échec, les provinces en deçà du Taccazzé allaient être livrées à la plus tumultueuse anarchie, et notre voyage devenait un projet insensé.

Sans perdre de temps à délibérer, nous nous hâtames de chercher un guide ; par malheur l'agitation du pays n'était un secret pour personne. Si nous l'avions pressentie, les habitants de Tchelicot en étaient encore mieux informés, et personne n'avait le courage de s'éloigner de sa demeure. A force de promesses, nous décidâmes enfin un brave Abyssin à nous conduire jusqu'au Taccazzé. Il ne voulut pas s'engager à nous mener plus loin ; mais c'était déjà beaucoup que d'atteindre cette rivière. A la rive gauche du Taccazzé commencent les états héréditaires d'Oubié, notre protecteur. Sur cette rive gauche, nous l'espérions du moins, nous devions trouver bon gîte et bon accueil, assez de sécurité et des guides à souhait pour nous diriger au milieu des hautes montagnes du Samen. Notre désir se bornait donc naturellement à voir le Taccazzé, à le franchir au plus vite, et surtout sans encombre.

Le 4 janvier, à 9 heures du matin, nous partîmes de Tchelicot. Nous gravissons péniblement la vallée du Guébat, nous tournons la montagne compacte derrière laquelle se trouve Antalo, et nous atteignons enfin le village de Gargara, situé au sud-ouest de Tchelicot. Il était quatre heures du soir. Selon la coutume du pays, nous dûmes attendre patiemment, en plein air, la tombée de la nuit.

Ce fut alors que le choum du village vint nous offrir un asile.

Dès qu'il sut que nous nous dirigions sur Gondar, le choum nous demanda si nous avions dessein de rendre visite au choum du Salowa. Ce n'était pas notre projet, nous le lui dîmes, et lui de s'écrier que ce serait un procédé injurieux pour son chef, si des voyageurs blancs traversaient son territoire sans lui présenter leurs hommages; que le choum du Salowa en prendrait ombrage contre nous et contre lui-même; bref, il nous déclara formellement qu'il ne pouvait nous laisser passer outre. D'ailleurs, ajouta-il, croyez-moi, les circonstances sont mauvaises, et il vous serait difficile de voyager sans la protection du choum, mon maître.

Nous n'avions qu'une réponse à faire, c'est qu'Oubié nous avait permis de parcourir tous ses états, et, qu'en nous retenant malgré nous, notre hôte attirerait sur lui la colère du Roi. Paroles perdues. L'étiquette impérieuse le rendait impassible à la prière aussi bien qu'à la menace, et à notre grand regret, force nous fut de changer notre itinéraire. Nous dûmes nous détourner de notre route pour nous diriger sur Sambré, où réside habituellement le choum du Salowa.

A huit heures, le lendemain, nous partîmes de

Gargara. Le choum était debout, sentinelle vigilante de l'étiquette. Nous lui avions donné parole que nous prendrions le chemin de Sambré, ce n'était pas assez pour lui. Il nous fit accompagner par deux soldats, afin d'être bien sûr que nous ne manquerions pas à notre promesse. Une heure après, nous passions devant une dizaine de huttes qui forment un pauvre village, ayant nom Adde-Kounchi, et à dix heures nous nous arrêtions près de Hantabat pour déjeuner, en laissant passer la chaleur. Le pays autour de nous était découvert, fertile et généralement bien cultivé.

A deux heures, notre petite troupe se remit en marche. Bientôt nous arrivâmes à la source d'une petite rivière nommée Aroqoua, qui va de l'est à l'ouest et se jette dans le Taccazzé, après un cours d'environ douze lieues. A quelque distance de la source, la vallée devient profonde, encaissée, et on ne la traverse pas sans d'incroyables fatigues. Il était quatre heures, lorsque nous nous arrêtâmes à Adde-Tigray. Des soldats, que la curiosité attirait près de nous, nous donnèrent une nouvelle assez intéressante. Le grand choum de Salowa, leur maître, se trouvait dans ce village, où il était venu pour surveiller les travaux d'une église qu'il faisait construire dans les environs. Nous demandâmes aus-

sitôt à lui être présentés, assez incertains d'ailleurs du succès de notre démarche ; car nous étions loin de pouvoir lui offrir un cadeau digne d'un homme de son rang et de son importance, comme disait le *Baharnagass* de Dixah ; mais le *Baharnagass* est un homme de violence et de rapine, et, Dieu merci ! tous les Abyssins ne lui ressemblent pas.

Dès que nous vîmes Ato-Réma (ainsi se nomme le choum de Salowa), nous nous sentîmes plus à l'aise, tant sa physionomie inspire la confiance, et nous commençâmes à nous féliciter tout bas de la contrainte que nous avait faite le choum de Gargara. Nous trouvâmes Ato-Réma dans une maison de modeste apparence, assis sur un sarir plus simple encore ; car le sarir n'était recouvert que d'une peau de bœuf. Notre arrivée l'étonna. Il nous fit asseoir près lui et nous considéra quelques moments avec une curiosité naïve. Ensuite vinrent les questions ordinaires : questions sur notre religion, questions sur notre pays, et Ato-Réma finit par nous dire gracieusement qu'il s'estimait heureux de notre visite : Écoutez, ajouta-t-il, afin d'avoir le plaisir de vous voir plus longtemps, je veux que vous dîniez avec moi. C'est aujourd'hui jour de jeûne, et j'ai peu de chose à vous offrir, mais demain je vous mènerai à mon camp, et là, au milieu

de mes soldats, je fêterai de mon mieux votre bienvenue.

Le dîner, en effet, fut parfaitement frugal ; du chiro, du lait caillé, des pois crus; pas davantage; mais c'était bien là notre souci! nul dîner ne nous eût enchantés comme ce bon accueil, comme cette grâce amicale et affable de notre excellent hôte. Entre tous les Abyssins, Ato-Réma est un homme d'élite. Aucun chef n'a des manières plus dignes, plus nobles, plus bienveillantes, l'esprit plus plein de verves et d'enjoûment. Le *Baharnagass* de Dixah avait raison. C'est à de tels princes qu'il faudrait offrir des présents dignes d'eux. Nous le sentions, nous étions au regret de ne pouvoir lui témoigner notre reconnaissance. Que faire? une seule chose nous restait : c'était un verre assez bien façonné et couvert de dessins, mais de très mince valeur. Devions-nous le lui présenter? pourquoi non? Nous donnâmes le verre à notre hôte, et il fut très sensible à cette marque de considération. Inhabile à dissimuler, il ne déguisa pas plus sa joie qu'il n'avait d'abord déguisé sa surprise, et nous assura qu'il conserverait notre présent avec le plus grand soin, comme un souvenir précieux de notre visite.

Le lendemain matin, Ato-Réma partit le premier parce qu'il devait s'arrêter en route, mais il nous

laissa quatre hommes chargés de nous conduire au camp. Nous partîmes un peu plus tard, c'est-à-dire à dix heures. Entre Adde Tigray et Sambré on compte à peine deux lieues; mais deux lieues dans un pays fortement accidenté, où il faut sans cesse gravir et sans cesse descendre; ici des pentes très rapides, là des sentiers difficiles et mal tracés; nous fîmes les deux lieues en trois heures.

Le camp était situé sur le sommet d'une haute montagne. Imaginez environ trois cents huttes qui contiennent quatre cents soldats. Nos guides avaient reçu des ordres précis. A peine arrivés, ils nous installèrent dans une maison propre, spacieuse, à côté de la demeure même du choum, et bientôt une foule immense nous entoura. Hommes, femmes, enfants se pressaient devant notre porte, et poussés toujours plus avant par les derniers venus, les premiers finissaient par envahir la maison. Jugez de la curiosité générale : jamais hommes de notre couleur n'avaient été vus dans le pays.

Heureusement l'approche du choum nous délivra de nos indiscrets visiteurs. Dès qu'il parut au bas de la montagne, la musique, c'est-à-dire trois ou quatre grosses caisses, donna ses sons monotones; les femmes jetèrent leurs cris selon la coutume, et tout le monde se porta au-devant du maître, qui

nous parut un maître bien aimé Quant à lui, son visage doux et souriant rendait à tous bienvenue pour bienvenue. Il s'avançait d'un air noble, monté sur une belle mule, magnifiquement enharnachée. Devant lui, bridé et sellé, marchait son cheval de bataille, puis une vingtaine de cavaliers fermaient la marche; bandits sous le nom de soldats, ou plutôt soldats avec la mine de bandits.

Un moment après, Ato-Réma nous fit appeler. En entrant dans l'enceinte de sa demeure, nous vîmes qu'il s'apprêtait à nous bien recevoir. Deux bœufs énormes étaient là, encore vivants; mais on n'attendait que notre venue pour les immoler. Si notre hôte était bon, sa magnificence égalait sa bonté; car, ce jour-là, il traita tout son camp. Officiers et soldats, grands et petits, riches et pauvres eurent également part à ses largesses; festin splendide qui nous aurait intéressés vivement à titre de repas abyssin et barbare, mais qui nous intéressait plus vivement encore en nous rappelant ceux du monde ancien et de la Grèce homérique.

Un immense hangar rectangulaire, avec un toit de branchages, voilà la salle du festin. C'était là que s'étendaient de grandes tables en osier, élevées de deux pieds environ au-dessus du sol. Sur ces tables et devant chaque convive se dressaient, en guise

d'assiettes, d'énormes piles de galettes faites les unes avec la farine du *teff*, les autres avec celle du blé, du *dourah*, de l'orge et des fèves.

Les pains de *teff*, les plus estimés et les meilleurs, étaient placés au-dessus des autres. Ils sont destinés en effet aux prêtres, aux officiers, aux chefs de districts qui composent les convives de la première série. Le reste doit servir aux convives de la seconde, c'est-à-dire aux soldats, aux gens du peuple, aux enfants et aux femmes.

Tandis que la première série est à table, la seconde série se tient debout contre les murs de la salle, et attend, avec quelle impatience, le lecteur le devine, que son tour soit venu de prendre part au festin.

Le choum occupait le haut de la table. Il était assis sur un sarir recouvert d'un riche tapis et entouré de coussins. Nous partageâmes avec lui l'honneur du sarir, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche; mais tous les autres convives croisèrent seulement les jambes à la manière des Turcs, et s'accroupirent sur le sol jonché d'herbe fraîche.

D'abord un prêtre récita la prière. Tout le monde fit le signe de la croix et répondit *amen*, après quoi les domestiques commencèrent à servir. On apporta le *broundou*, le mets favori des Abyssins, qui n'est

autre chose que la viande crue, nous allions écrire la viande vivante; eh bien, oui, la viande vivante, car elle est chaude, car elle fume encore, et celui qui la mange la sent palpiter et tressaillir entre ses doigts. Les deux bœufs venaient d'être abattus, éventrés, découpés dans leur sang. Le chef d'office s'approcha du choum et lui présenta un filet tout entier. Le choum s'en coupa un morceau qui devait peser au moins plusieurs livres; nous suivîmes son exemple, c'est-à-dire que nous fîmes ensuite notre part, sans nous servir toutefois d'une manière aussi royale, et nos voisins, chacun à son tour, taillèrent hardiment dans la même pièce.

Plus bas, des domestiques circulaient autour de la table, portant et présentant des quartiers monstrueux, des cuisses entières comme pour un repas de cyclopes, et les convives prenaient à leur gré, c'est-à-dire largement et sans mauvaise honte; car si les Abyssins savent être sobres dans le gros de la vie, ils donnent aisément carrière à une voracité gloutonne quand de rares occasions leur permettent de manger selon leur désir.

En un moment la salle offrait un spectacle nouveau pour un Européen, spectacle étrange, mais étrange jusqu'à l'horrible. Et d'abord tous les convives nous semblaient nus. Dans les repas, l'éti-

quette abyssinienne exige que le *taube* rejeté des épaules soit attaché à la ceinture. Le haut du corps demeure donc à découvert, et nous ne voyions ici que le haut du corps, puisque la table nous cachait la partie inférieure. Ajoutez à cela une orgie de viande crue. Tous ces hommes, semblables à des démons, mordaient dans des lambeaux de chair avec une avidité sauvage. Le sang coulait de toutes les lèvres, toutes les mains étaient rouges de sang, le sang mettait dans tous les yeux l'étincelle d'une joie féroce. Au milieu de cette effrayante vision, une hallucination naturelle nous faisait croire par moments que nous étions les hôtes d'une troupe de cannibales.

Les uns coupaient la viande par lanières entre leurs doigts; d'autres plantaient leurs dents à pleine bouche dans le morceau qu'ils tenaient à la main, et, passant adroitement le couteau entre la main et le visage, tranchaient, par un mouvement de bas en haut, le morceau qu'ils allaient avaler. Ce n'était rien encore, jusqu'ici la pratique du couteau n'était que singulière et pittoresque, mais le pittoresque prenait un caractère effrayant chez les soldats qui se tenaient debout le long de la muraille. Ceux-ci, par une faveur spéciale, avaient obtenu un morceau de viande en attendant leur tour de s'as-

seoir au banquet. De couteau, point; le sabre en faisait l'office. Imaginez des sabres recourbés comme des faux et qui passaient incessamment devant les lèvres de ces convives de la dernière heure. Nous admirions leur voracité; mais nous admirions en tremblant, car il nous semblait à toute heure que le mordant du fer allait leur entailler le nez et la figure.

Pour nous, on nous demandera peut-être en quelle posture nous nous trouvions à ce formidable repas. Disons de suite que nous n'en étions pas à notre coup d'essai. Nous avions déjà eu l'occasion de nous familiariser avec le *broundou*, et, si nous n'en étions pas aussi friands que les autres convives, nous conviendrons sans peine, au risque d'offenser les goûts délicats, que le *broundou* n'est pas un manger méprisable. Bien relevé de piment, et c'est ainsi qu'on l'assaisonne en Abyssinie, il peut se comparer au jambon cru d'Europe. Bien nous en prit d'ailleurs de n'avoir plus de préjugé sur le *broundou*, car notre hôte, toujours plus empressé, poussait la complaisance jusqu'à nous apprêter lui-même les bouchées, les recouvrait de poivre et les portait de sa main à notre bouche, honneur insigne qui nous faisait bien des jaloux, et que pas un de nos lecteurs ne nous enviera sans doute.

Peut-être en effet, comme il y a fagots et fagots, au dire de Sganarelle, y a-t-il aussi faveurs et faveurs : celles-ci, nous nous en serions passés avec reconnaissance, mais Saïd ne l'aurait pas souffert. Saïd, plus fier que nous d'une distinction si glorieuse, nous avertissait de tout accepter. Refuser quelque chose de la main du choum, c'était manquer aux premiers éléments de la civilité abyssinienne. Saïd avait raison ; nous le sentions bien, et plutôt que de répondre par une impolitesse à tant d'affectueuses prévenances, nous étions résolus à risquer l'indigestion la plus complète ; mais en vérité les grands sacrifices amènent des grâces particulières : aussitôt qu'on les accepte, ils ont rarement besoin d'être consommés. Depuis longtemps déjà nous avions reconnu un mouvement sous la table. Ce mouvement allait et venait. Il se frottait à nos pieds. C'était bien des créatures vivantes. Quelle espèce de créatures? Chiens ou pourceaux? ou rongeurs de moindre taille? Mais à quoi bon nous inquiéter du genre et de l'espèce, du moment où ces parasites obscurs venaient à propos nous tirer d'embarras ? nous leur jetâmes furtivement plusieurs morceaux de viande. O reconnaissance! déjà touchées par ce procédé généreux, les petites créatures se rapprochent de nous et finissent même

par se placer familièrement entre nos jambes. C'étaient des enfants de sept à huit ans. Les grands seigneurs abyssins en recueillent d'ordinaire un certain nombre dans leurs maisons; et ces enfants, nés de familles pauvres, qui grandissent autour de leurs protecteurs, deviennent avec le temps de valeureux soldats ou de braves serviteurs d'un dévouement à toute épreuve.

Quand le *broundou* eut circulé à souhait, on couvrit la table de grands plats remplis de viandes diversement apprêtées. Les uns contenaient du bœuf découpé en menus morceaux; les autres des gigots de mouton, le tout suffisamment saupoudré de poivre rouge. On servit aussi des côtelettes de bœuf, dont la viande avait été détachée et divisée en petites lanières, retenues elles-mêmes à l'extrémité de l'es, de sorte que ces côtelettes ne ressemblaient pas mal à un martinet pour battre les habits.

Décidément les convives étaient repus de victuailles, le repas solide touchait à sa fin, on apporta les boissons.

Les Abyssins ne boivent pas en mangeant. Ils mangent d'abord et boivent ensuite. C'est la seule coutume des indigènes à laquelle nous n'avons jamais pu nous conformer. Du reste, s'il y avait eu

prodigalité dans les viandes, il y eut profusion dans les liquides. On approcha des cruches énormes, *gourbos*, les unes pleines d'hydromel, *tech*, les autres d'une espèce de bière qu'on nomme *bouza*. Le *tech*, versé dans des bouteilles de verre blanc, *breullis*, fut servi vers le haut de la table. Plus bas on buvait la bière dans des coupes faites de corne de bœuf, et larges à contenir notre litre. *Tech* et *bouza* coulaient à flots. On but comme on avait mangé, hors de mesure.

Lorsque les coupes s'échangèrent de main en main, Ato-Réma devint affectueux jusqu'à la tendresse ; il demanda le verre dont nous lui avions fait présent, et le passa à ses convives pour leur donner une haute idée de l'industrie européenne. Alors notre hôte se prit à exalter la puissance de notre patrie, les merveilles de la civilisation européenne, et termina par un éloge pompeux de notre mérite.

Saïd était à son poste. C'est le moment, nous dit-il, de faire votre compliment. Portez un toast en l'honneur du choum, comme vous le pratiquez en France; vantez ses qualités brillantes, exaltez surtout son courage et vous le rendrez le plus heureux des hommes. Nous ne demandions pas mieux. Louer le choum, c'était dire tout haut ce que nous

pensions tout bas ; et nous laissâmes parler notre cœur ; mais il paraît que Saïd le fit parler à sa manière. Traduit par lui, notre toast devint une harangue dont nous admirâmes la durée. Saïd avait la rhétorique prompte et l'hydromel disert. Il renchérit sur nos éloges. La tête illuminée par la boisson, il éclaira son discours de toutes les splendeurs de la fantaisie orientale ; bref, il fut très éloquent, car il enthousiasma toute l'assemblée. On nous applaudit, ou plutôt on l'applaudit à plusieurs reprises. Quand au choum, il regardait Saïd, et nous regardait tour à tour rayonnant de reconnaissance et de joie.

Cependant les convives ne laissaient pas leurs coupes oisives. Aussitôt pleines, elles étaient vides ; aussitôt vides, elles étaient pleines. Toujours de la table aux lèvres et des lèvres à la table. On devine le résultat de cet exercice continuel. Tous parlaient, tous gesticulaient à la fois ; confusion et vacarme. Double ivresse, ivresse de la boisson, ivresse de rires et de paroles bruyantes. Néanmoins, hâtons-nous de le dire, nous attendîmes vainement le spectacle de ces scènes honteuses dont parle Bruce, et qui suivent, à son rapport, un repas de *broundou*. « Ceux « qui ont dîné à table, dit-il, sont alors très animés ; « l'amour leur fait sentir tous ses feux ; et tout se

« permet avec une excessive liberté. Point de « pudeur, point d'asile secret et mystérieux pour « satisfaire leurs désirs. L'autel de Bacchus devient « celui où Vénus reçoit leurs sacrifices. Un couple « d'amans descend de son banc pour se placer plus « commodément. Aussitôt les deux hommes qui « sont le plus près d'eux élèvent leurs manteaux « et les cachent aux autres convives..... Tout cela « se passe sans causer le moindre scandale, sans « même qu'on se permette des paroles licencieuses « ni des plaisanteries. »

Que Bruce ait assisté à un festin suivi de semblables obscénités, nous devons le croire puisqu'il nous l'assure ; mais, quoique les mœurs des Abyssins soient excessivement relâchées, les choses ne se passent généralement pas de la sorte, nous l'affirmons en toute certitude. Sans aucun doute, quand Bruce fut témoin d'un tel spectacle, il se trouvait dans la compagnie de quelques jeunes gentilshommes, de quelques beaux-fils de l'Abyssinie, et prenait part, sans le savoir, à une de ces orgies qui, trop souvent à Londres comme à Berlin, à Vienne comme à Paris, font rougir les valets de la débauche de leurs maîtres. Il est tel souper dont les tribunaux nous ont révélé les mystères et qui calomnierait nos mœurs pour qui les jugerait sur

de pareils moments. Les repas dont parlent Bruce, et les étranges compagnons qui l'y ont appelé ont calomnié l'Abyssinie.

Nous avions besoin de repos, nous profitâmes du moment où les convives de la seconde série nous succédaient sur nos piles de galettes pour disparaître à la faveur du tumulte. Arrivés dans notre logis, nous nous occupâmes aussitôt à mettre au net quelques itinéraires. Nos domestiques étendirent ensuite des peaux de bœuf sur la paille, et nous nous endormîmes l'un à côté de l'autre, immobiles comme deux statues renversées de leur base. Le lendemain nous étions sur pied à cinq heures du matin.

Tandis qu'on chargeait les bagages, nous allâmes voir le choum pour prendre congé de lui. Ato-Réma nous attendait, assis sur une sorte de balcon construit au-dessus de la porte par où l'on entre dans sa demeure. Il aurait voulu nous retenir quelques jours encore; mais la prudence nous défendait de perdre un temps précieux; il le comprit, reçut nos adieux à regret et nous donna deux de ses gardes pour nous accompagner jusqu'aux limites de sa province. Comme nous nous éloignions, nous retournâmes la tête et nous vîmes qu'il nous suivait du regard, avec un visage fort triste. Quant à nous,

nous sentions au vide de notre cœur que nous quittions un honnête homme et que nous nous séparions d'un ami.

Il était huit heures lorsque nous partîmes de Sambré. Trois heures de marche à cotoyer les flancs arides des montagnes et nous arrivâmes à Tsarma, où commence une plaine immense. Le village de Tsarma est sous la dépendance d'Ato-Réma; les soldats qui nous accompagnaient entrèrent sans façon dans la première cabane qui leur parut de meilleur air, la nettoyèrent à peu près, et nous y installèrent sans plus de formalité. En ce moment les hommes étaient occupés au dehors, et il n'y avait guère dans le village que des enfants et des femmes. Les femmes d'accourir pour nous voir. En Abyssinie comme en Europe, comme partout ailleurs, la curiosité est restée l'héritage des filles d'Eve. Le nouveau, l'extraordinaire les attirent avec un charme particulier. Or, quoi de plus nouveau que notre couleur? quoi de plus extraordinaire que notre arrivée au milieu d'elles.

Les unes nous apportèrent des pains, les autres du *chiro*, celles-ci du lait caillé, celles-là de la bière. Accueil plein de grâce; charmante émulation de prévenances et de soins. C'était à qui arriverait la première dans notre maison, puis celles qui étaient

entrées ne voulaient plus sortir. Si la curiosité n'était que le désir de voir, passe encore; mais il s'agissait de répondre à une foule de questions ennuyeuses, de donner un aperçu de nos travaux et d'expliquer le rôle de chacun de nos instruments; la chose nous parut si excessive, que nous partîmes en toute hâte.

Le chemin que nous suivions était tracé à travers une plaine rase, bornée à l'horizon par les majestueuses montagnes du Samen, masse compacte et gigantesque que nous devions bientôt fouler sous nos pieds. Nous faisons plusieurs lieues dans cette plaine aride et brûlée par le soleil. Vers les trois heures du soir nous rencontrons quelques huttes abandonnées, que nous laissons sur notre gauche. A cinq heures enfin nous arrivons à Derké, premier village de l'Avergallé. Derké n'est pas sous la dépendance du choum du Salowa. Le chef était absent. Les habitants du village nous reçoivent assez mal. Ils nous donnent cependant une hutte en paille et nous apportent quelques pains. D'eau, pas une goutte. L'eau est rare dans cette partie de l'Avergallée, et les habitants en sont avares parce qu'il faut l'aller chercher au loin. Ils nous indiquèrent seulement le lieu où ils la puisent eux-mêmes, et nos mules

qui mouraient de soif purent s'abreuver à loisir.

Près de Derké, sur notre droite, on nous montra la montagne de Da-Mascal, forteresse naturelle dans le genre du Devra-Damo. La montagne appartient à Ato-Réma, qui y dépose ses richesses et y amasse des provisions de tout genre, afin de pouvoir s'y retirer, au besoin, dans les mauvais jours.

Les soldats du Salowa, après nous avoir cherché un guide, nous quittèrent pour retourner au camp de Sambré. Nous partîmes de Derké le lendemain à huit heures. Notre chemin traversait, comme la veille, une plaine aride. En beaucoup d'endroits la roche se montre à nu; c'est du grès recouvert d'une couche de marne comme dans l'Agamé et dans le Chiré. La réverbération du soleil sur cette face solide et blanchâtre produit une chaleur étouffante ; les forces nous abandonnaient; mais cela tenait moins à la chaleur qu'au manque de provisions. La veille nous avions fait un fort maigre souper et tous nos gens criaient la faim. Aussi quels regards de convoitise, et comme ils couvaient désespérément des yeux l'énorme bœuf dont Balgada-Aréa nous avait fait présent ! Nous trainions l'animal après nous, attendant pour l'abattre une occasion favorable. Quelle meilleure occasion que celle de la faim ! Nous en convenions sans peine et nous promîmes

de livrer la bête aussitôt que nous arriverions au village où nous devions passer la nuit; c'était remettre le repas jusqu'au coucher du soleil. Ventre affamé n'a point d'oreilles ; nos gens ne voulaient rien entendre. D'un autre côté, nous ne pouvions consentir à nous arrêter et à commencer un repas qui devait nous faire perdre beaucoup de temps. Ce fut alors qu'Atgo, notre chasseur, proposa un expédient qui devait concilier les opinions diverses. *Gaëtana*, nous dit-il, vous ne voulez pas que le bœuf soit abattu sur le chemin, et c'est prudent, nous ne le mangerions pas en entier, nous ne saurions augmenter nos charges, et, faute d'emporter les morceaux de l'animal, nous en perdrions une grande partie; mais d'un côté, il nous est impossible de mettre un pied devant l'autre si nous ne reconfortons pas sur-le-champ nos estomacs épuisés, permettez-nous donc de couper le *choullada*.

Nos lecteurs nous demanderont sans doute ce que c'est que le *choullada?* nous leur avons dit tout-à-l'heure ce que c'est que le *broundou*, ils savent maintenant que c'est la viande crue, fumante et palpitante. Le *choullada* ne diffère pas essentiellement du *broundou;* il s'y ajoute seulement une petite circonstance que nous allons décrire. Supposez des soldats en marche, car il n'y a guère que

les soldats qui connaissent ce raffinement du *broundou*, supposez donc des soldats en marche et conduisant avec eux un bœuf comme le nôtre. Vienne la faim. Les soldats jettent l'animal à terre, lui font, avec le sabre, une incision à la croupe, en découpent un morceau de chair qui pèse bien deux livres, relèvent tranquillement la peau qu'ils recollent avec un emplâtre de terre détrempée, et continuent gaîment leur route en poussant devant eux leur malheureuse victime. Ce morceau ainsi enlevé s'appelle le *choullada*. Voilà ce que nos domestiques, ralliés à l'avis d'Atgo, nous demandaient à grands cris. Inutile de dire que nous ne montrâmes aucune complaisance pour cette cruelle gourmandise. La faim eut beau supplier, nous lui imposâmes silence. Bon gré, mal gré, nous fîmes marcher nos gens jusqu'à Ozentari, où nous arrivâmes vers quatre heures. Nos forces étaient tombées au dernier degré de l'épuisement.

Notre petite troupe en retrouva pourtant assez pour abattre le bœuf. Tous ces visages abattus se reprenaient à rayonner. Seul Saïd et Farach faisaient plus triste mine. Mauvaise journée en effet. Saïd et Farach étaient musulmans, et comme tels le dîner leur échappait. C'étaient des chrétiens qui allaient tuer le bœuf. Or, dans l'Abyssinie, chré-

tiens et musulmans ne mangent d'autre viande que celle apprêtée par leurs co-religionnaires. Là-dessus le préjugé a force de loi. Du reste, il tient à la loi elle-même et à la manière différente dont l'un et l'autre culte a coutume de tuer le bœuf. Les chrétiens le saignent en se gardant bien de détacher entièrement la tête du reste du corps, et tournent l'animal vers Jérusalem tandis qu'ils adressent une prière à notre seigneur Jésus-Christ. Tout au contraire, les musulmans tranchent complètement la tête du bœuf, et placent l'animal dans la direction de la Mecque en invoquant le Prophète. Voilà pourquoi les chrétiens ne sauraient sans pécher manger d'un animal tué par les musulmans, et pourquoi les musulmans ont horreur de la viande d'un animal tué par un chrétien. Avec un peu de bon sens, chrétiens et musulmans supprimeraient l'orientation et la prière ; mais il faut se garder de donner un pareil conseil aux Abyssins. Ce qu'il y a de mieux à faire, même pour un voyageur européen, c'est de respecter le préjugé des deux viandes. Qu'il essaie de ne pas s'y conformer, il tombe dans le mépris de la population chrétienne et de la population musulmane. Il a fait en quelque sorte un acte d'abjuration publique. L'opinion le condamne sans retour. Les Abyssins tolèrent aisément

tout le reste, ils ne tolèrent jamais l'indifférence sur la viande et sur le boucher.

Encore une journée de marche et nous allons enfin entrer dans le Samen. A vol d'oiseau nous mesurons la distance, et nous comptons trois lieues à peine : nous voyons distinctement le village où nous devons coucher le soir. Il ne nous faudra pas moins de tout un jour pour traverser la vallée profonde du Taccazzé, gravir les premiers contreforts des montagnes et arriver au gîte.

La vallée offre les mêmes caractères physiques et géologiques que nous avons reconnus dans le Chiré. A Tsararva commence un pays aride, mamelonné, formé de schistes redressés, qui conduit sur la crète d'une gorge de difficile accès. Du haut de cette gorge on voit le Taccazzé comme un simple filet d'argent. Descendre le ravin du Taccazzé, c'est un travail des plus pénibles. Pas de chemin tracé, pas même de sentier apparent. On se dirige presqu'au hasard. On se perd souvent au milieu des rochers, plus souvent au milieu des arbres touffus qui emprisonnent le regard et ferment toute perspective. Notre guide connaissait la route; il l'affirmait du moins, et cela peut être ; ce fut avec des peines inouïes que nous parvînmes au bord de la rivière. Les eaux en étaient basses; nous traver-

sâmes à dos de mule et nous nous arrêtâmes enfin sur la rive gauche, sous un bosquet de tamarins, de baobabs, de sycomores, qui nous faisaient une tente impénétrable avec leurs immenses rameaux.

Il était deux heures. A l'ombre, le thermomètre centigrade marquait 29°80; au soleil 39°50; la hauteur du mercure dans le baromètre était de 681,80 millimètres, d'où nous avons conclu que le fond de la vallée, à l'endroit de notre passage, se trouve élevé de 1,005 mètres au-dessus du niveau de la mer.

A Trois heures, nous quittons la rive du Taccazzé, nous gravissons les flancs abruptes de la vallée, et, à cinq heures, nous arrivons à Ozentari, village où l'on compte à peine dix huttes.

Le lendemain matin nous partons d'Ozentari. A peu de distance nous descendons la vallée de l'Abara. L'Abara est une rivière qui prend sa source près de Saganeyti, sur le revers oriental de la montagne compacte d'Amba-Haï. Elle coule de l'ouest à l'est, et se jette dans le Taccazzé, aux environs d'Ozentari. Sa vallée étroite, encaissée, conduit vers le mont Tézen, où sont détenus les prisonniers d'État.

A peine avions-nous fait quelques pas dans la vallée, que nous entendons tout-à-coup des voix qui partent comme du Ciel; nous levons les yeux

et nous apercevons au-dessus de nos têtes, à une hauteur effrayante, des soldats qui nous ordonnent de nous arrêter. Au nom du Roi! au nom du Roi! rien de plus respectable, sans doute; mais les provisions nous manquaient, et le besoin nous disait impérieusement de gagner au plus vite un endroit habité. Nargue des soldats! et nous continuons notre route comme si nous n'avions rien entendu; mais ils avaient l'avantage de la position. Pierres de pleuvoir dru comme grêle. Il fallut se résoudre à entrer en composition. Il fut convenu que les soldats nous conduiraient à leur chef. Nous espérions que le chef ne mettrait pas obstacle à notre voyage. Les soldats arrivèrent près de nous, et nous entrâmes avec eux dans une petite vallée qui débouchait dans celle de l'Abara. La nuit nous y surprit. Imaginez un ravin dont les flancs en surplomb se rejoignent comme les parois d'une voûte, et ne laissent pas pénétrer les rayons de la lune. Où nous conduisait-on? impossible de le savoir. La route était encombrée de pierres qui roulaient sous les pieds de nos mules et nous faisaient éprouver de violentes secousses. Une troupe de singes, effrayée de notre passage, poussaient des cris lugubres et de lamentables gémissements. Nous les entendions bondir tout effarés au-dessus de nos têtes,

et comme ils se jetaient avec vivacité d'un flanc à l'autre de ces mystérieux arceaux, ils en détachaient des fragments de roches qui menaçaient à chaque instant de nous écraser sous leur chute. C'était un horrible chemin. Si Dante l'eût traversé, il en aurait fait l'avenue de son enfer.

Au sortir de cette sombre vallée, nous marchâmes quelque temps sur un plateau découvert et nous arrivâmes enfin, vers neuf heures du soir, à la résidence du chef des soldats qui nous avaient arrêtés. Ce lieu se nomme Maber. On nous donna une dizaine de galettes de farine d'orge, maigre nourriture pour nous et pour nos gens, et nous passâmes la nuit dans une mauvaise baraque en attendant le jour, puisqu'il nous fallait rendre visite au choum du village. Le jour vint et le choum aussi; car ce fut lui qui nous rendit visite. Les ordres du Roi sont précis, nous dit-il, défense de laisser passer personne du côté du Tézen, de peur qu'on n'aille délivrer les prisonniers. Assurément le Roi ne songeait pas à nous lorsqu'il porta cette défense; le choum le comprit sans peine, il nous assura cependant qu'il ne saurait autoriser notre passage sans avoir prévenu le gouverneur de la prison. Il lui envoya en effet un courrier pour lui demander ce qu'il devait faire à notre égard. Force

nous fut encore d'attendre le retour du courrier.

Une vingtaine de masures irrégulièrement groupées, voilà Maber. Le village est situé sur un plateau dont la hauteur au-dessus de la mer est d'environ 2,000 mètres. A la surface du plateau gît une couche épaisse de grès ferrugineux et rougeâtre. Cette couche repose horizontalement sur des masses de schistes redressés et brisés par l'action des soulèvements qui, dans les temps anciens, bouleversèrent toute la contrée. C'est le même terrain qu'au Chiré; malheureusement il est moins fertile. En plus d'un endroit la terre végétale laisse le grès à nu, et c'est à peine si les habitants du village récoltent aux environs des cabanes l'orge et le dourah nécessaires à leur subsistance.

Tant de misère nous donnait à prévoir une triste journée. Nous nous demandions avec inquiétude si nous trouverions des vivres à Maber pour notre petite caravane; non pas que l'Abyssinie ne soit une terre assez hospitalière. Nous savions par notre expérience que la porte du riche et celle de l'homme médiocrement aisé s'ouvrent presque toujours au-devant du voyageur; mais l'expérience nous avait appris encore que celle du pauvre reste souvent close. Le pauvre redoute l'hospitalité pour les frais qu'elle entraîne. Cela se conçoit aisément.

Qu'il ne veuille rien donner, nous ne lui en faisons pas un reproche; mais il ne consent pas non plus à rien vendre, et c'est là qu'il comprend mal la pratique de l'hospitalité. Cette pratique est inégale comme les fortunes. Mais les Abyssins n'admettent pas l'inégalité dans le devoir; aussi, lorsque le pauvre refuse l'hospitalité, ce n'est toujours qu'en prétextant une détresse absolue. Il ne donne rien parce qu'il n'a rien. Ce prétexte mis en avant, comment proposer au voyageur de lui vendre quelques vivres? La nécessité a fait un mensonge; l'orgueil le soutient: Voilà pourquoi les voyages dans l'intérieur de l'Abyssinie présentent de si grandes difficultés. C'est là l'obstacle, obstacle qui limite les explorations du voyageur le plus courageux, l'expose à toute sorte de privations, fatigue son dévoûment, épuise ses forces et les épuise souvent jusqu'à la mort.

Hâtons-nous pourtant de le dire, nulle crainte d'en venir aux meurtrières extrémités de la faim pour qui connaît le caractère des populations abyssiniennes. Si vous les trouvez tracassières, malveillantes, intéressées, comme il arrive trop fréquemment, c'est que l'esprit général s'est aigri dans l'état précaire où elles vivent. Ici la nature n'a pas fait l'homme mauvais; elle l'a fait bon, affable et

généreux. Soyez doux et bon vous-même, affectueux dans vos paroles, digne et poli dans vos manières; invoquez surtout, en vous adressant aux Abyssins, le nom de la vierge Marie, nom plus vénéré que celui de Dieu le Père, et vous les verrez revenir à l'excellence de leur naturel, et les plus malheureux chercheront à vous secourir.

C'est ainsi que nous fîmes dans cette circonstance. Nous avions deviné juste, et le succès nous le prouva, car aussitôt les gens de Maber nous regardèrent comme des amis, comme des frères. Le choum nous fit présent d'un mouton. On nous apporta des pains en quantité suffisante, et la journée, qui s'annonçait si triste, se passa gaîment dans l'abondance. Du reste, le village n'eut pas à se repentir de ses bons procédés. Le courrier expédié au Tézen revint vers neuf heures du soir. Non-seulement le gouverneur ordonnait au choum de nous laisser passer, il lui recommandait encore de nous traiter avec les plus grands égards, et menaçait d'une punition exemplaire quiconque oserait inquiéter les amis, les protégés du roi Oubié.

Le gouverneur avait été obéi par avance.

SOMMAIRE.

Départ de Maber. — Montagne du Tchellem — Sa hauteur. — Glaces sur le plateau du Tchellem. — Arrivée à Noari. — Un guide nous mène à Saloa. — Nous pénétrons de nouveau dans les montagnes du Samen. — Le Detjem. — Sa hauteur au-dessus de la mer. — Sa constitution géologique — De la neige. — Pourquoi il y a de la neige à toutes les époques de l'année, sur les montagnes du Samen. — Arrivée à Abbo-Mikana. — Rivière nommée Machaha-Ouenz. — Le Boaït. — Le Djibaroua, arbre qui, selon les Abyssins, enivre par son ombrage. — Source du Beleghez. — Arrivée à Amba-Ras. — Bon accueil des habitants. — Nous allons de là visiter Maï-Talo. — Magnifique paysage. — Retour à Amba-Ras. — Passage de Sanka-Ber — Arrivée à Faras-Saber. — Conversation avec les prêtres de cette ville. — Leur ignorance. — Eclipse de lune — Latitude de Faras-Saber.

CHAPITRE VIII.

Nous ne connaissions pas, nous ne connaissons pas encore le chef de la prison du Tézen ; mais enfin, grâce à sa protection, nous étions libres de continuer notre route. Chance heureuse! à vrai dire, nous ne l'espérions qu'à demi. Raison de plus pour mettre à profit la circonstance, et nous rapprocher sans retard de ce but, que tant d'événements divers pouvaient nous empêcher d'atteindre. Notre parti fut bientôt pris. Malgré la fraternelle hospitalité des habitants de Maber, nous fîmes en un instant nos préparatifs de départ. Le choum nous procura un guide qui se chargea de nous conduire jusqu'à Noari. Noari est à une journée de Maber.

Nous partîmes vers sept heures du matin. De l'Orient à l'Occident le plateau de Maber est peu étendu. En une demi-heure nous arrivâmes au pied du Tchellem, haute montagne et premier contrefort de la chaîne gigantesque du Samen, qui semblait se mettre perpendiculairement en travers de notre route. Le Tchellem s'élève brusquement par pentes escarpées. Il fallut gravir. Avec quelles peines nous nous en souvenons encore. N'importe, nous atteignîmes enfin l'extrémité supérieure. Là commence un second plateau ondulé, élevé de 3,224 mètres au-dessus de la mer, et borné vers l'Occident par une ligne de montagnes dont les sommets arrondis, les cimes chauves et dépouillées de végétation, offrent l'aspect le plus imposant, mais aussi le plus triste. Pour la première fois, depuis notre départ de France, nous retrouvons de la glace. Les bords des ruisseaux et des sources en étaient couverts. Le thermomètre n'en marquait pas moins 10 degrés centigrades ; c'est avec le soir que le froid se fait sentir. La nuit il devient âpre et la glace se forme. Le jour, quand le soleil la touche, elle se fond un peu, mais jamais complètement, de sorte qu'à cette époque de l'année l'on en voit à toutes les heures du jour. Au-dessous du plateau du Tchellem il ne gèle jamais; notre guide

nous l'assura du moins, et nos observations nous permettent de le croire.

Après une heure de halte, nous reprîmes notre course et nous arrivâmes à Noari. Il était quatre heures, nous en avions marché sept pour rencontrer un pauvre hameau, plus misérable encore que Maber. Maber avait une vingtaine de huttes. Noari renferme cinq familles, vivant, si cela s'appelle vivre, du produit des terres qu'elles cultivent et de quelques troupeaux. On nous y reçut sans trop de mauvaise grâce; mais aussi notre petite troupe était-elle plus forte que le village entier, et le bon La Fontaine, en le disant pour nous, l'a dit sans le savoir pour l'Abyssinie : « La raison du plus fort est toujours la meilleure. »

Cependant, malgré le nombre imposant de notre suite, il y eut une chose que nous ne pûmes obtenir, ce fut un guide. Il fallut donc rester à Noari toute la journée du lendemain, fort ennuyés de perdre, en un pareil endroit, un temps qui nous était si précieux. Faute de faire autre chose, nous prîmes la hauteur du soleil à midi, d'où nous déterminâmes la latitude de Noari, afin de placer ce point sur notre carte.

Avec la crainte on trouve des vivres, avec la confiance on trouve un guide. Le lendemain, c'était

le 14, un des habitants du village, naturellement gagné par nos manières, se proposa pour nous conduire jusqu'à Saloa. Il y a deux lieues seulement de Noari à Saloa, le brave Abyssin ne voulait pas perdre de vue sa pauvre hutte. C'est égal, nous acceptons son offre avec empressement, d'autant mieux qu'il nous donnait une assurance plus agréable. Arrivés à Saloa, nous devions trouver un de ses amis, qui nous conduirait à son tour aussi loin que nous voudrions. Deux heures de marche à travers un pays accidenté, coupé de ravins peu profonds, surmonté de collines médiocrement élevées, et nous atteignîmes Saloa, qui ressemble à Noari comme la misère ressemble à la misère.

Ne nous plaignons pas cependant, nous y trouvâmes en effet un honnête homme qui s'engagea, moyennant deux thalaris, à nous mener jusqu'à Faras-Saber. La moitié de la somme fut payée, marché conclu; l'autre devait l'être la route terminée. A peine sortis de Saloa, nous nous engageons de nouveau dans les montagnes, énormes masses basaltiques qui forment la chaîne centrale du Samen. A mesure que nous montons, la végétation perd sa puissance. Zone par zone, les arbustes succèdent aux grands arbres, les plantes remplacent les arbustes. Dans la zone supérieure

règnent tristement le silence et la stérilité. Notre chemin s'allonge en mille détours. Nous nous élevons péniblement sur des pentes rudes et sauvages. Enfin, après cinq heures de marche, notre guide nous avertit que nous avions à notre droite un pic d'une hauteur prodigieuse, d'où le regard domine toute la contrée.

Jusqu'à ce moment nous avions eu le bonheur de conserver un baromètre en bon état; il nous tardait, faiblesse de voyageur, de faire une observation barométrique dans une région encore inexplorée. Nos bagages restent sous la garde de nos domestiques, et, précédés du guide, nous gravissons la montagne. La course fut longue et fatigante. Chaque escarpement nouveau nous semblait être le sommet vers lequel nous tendions de tous nos efforts. Illusion et désillusion! Nous avions atteint celui-ci, devant nous se dressait encore une cime plus élevée, que les ondulations du sol avaient cachée à nos regards. Enfin pourtant, un rocher gigantesque apparut. Cône magnifique, il se détachait en noir sur l'azur du Ciel, et semblait une des colonnes merveilleuses qui en soutiennent la voûte. Nous nous arrêtâmes au pied de ce rocher colossal. Nous étions sur le sommet du Detjem.

En jetant les yeux sur le baromètre, nous vîmes

avec étonnement le peu de hauteur de la colonne. 449^{m}80 ; quant au thermomètre, il ne marquait que 15 degrés. On peut faire le calcul, on trouvera comme nous que le lieu de notre station était élevé de 4,586 mètres au-dessus du niveau de la mer.

La fantaisie nous vint d'escalader le rocher. A qui d'ailleurs ne fut-elle pas venue ? Du haut de ce pic, pensions-nous, l'œil doit planer sur un espace immense ; nous avons notre boussole, nous prendrons avec elle une foule de directions, et ces directions prises nous aideront à déterminer sur la carte la position de plusieurs points remarquables. Cette fantaisie nous coûta cher cependant. D'abord le travail d'ascension se trouva plus rude et plus périlleux que nous ne l'avions supposé ; ce fut, pour parvenir jusqu'au sommet, des fatigues inouïes ; mais ne parlons pas de fatigues, le voyageur ne les compte pas. Nous arrivâmes. Mais voici qu'à notre insu, l'homme chargé de porter le baromètre s'était mis à nous suivre, et arrive presqu'en même temps que nous. Il nous présente le précieux instrument. Nous le recevons et nous voulons l'utiliser... Il y a des regrets qu'il est difficile d'exprimer. Au moment où nous ouvrons l'étui, le mercure répandu tombe à terre ! Que dire au porteur ? le pauvre homme n'avait eu qu'un tort, celui de gravir le

rocher par trop de zèle. Comme d'habitude, il portait l'instrument en bandoulière, mais tandis qu'il s'accrochait pour monter et des pieds et des mains, il n'avait pu le garantir des secousses; le baromètre avait frappé contre la montagne, et le choc avait brisé le tube de verre, l'instrument était anéanti. Quelque endroit que nous visitions désormais, plus de calculs d'altitude. Nos recherches géographiques manqueront de ces données si nécessaires à la science. Tristes réflexions. Nous avions vaincu le géant, nous avions escaladé péniblement le Detjem. Nous embrassions du regard un magnifique panorama et nos yeux prenaient possession d'un horizon immense; mais le deuil de notre baromètre nous fermait le cœur pour l'orgueil comme pour la joie. Notre victoire nous laissa indifférents; nous nous excitâmes cependant à recueillir quelques observations, et peut-être n'est-il pas inutile de les signaler ici.

Comme la base du Detjem, le sommet se compose exclusivement de basalte péridoteux d'une couleur brunâtre; mais à la cime, cette roche devient plus scoriacée. Elle s'y couvre à la surface de petits points verdâtres, qui ne sont autres que des lichems. Notre guide nous avait dit que le Detjem était la plus haute montagne du Samen, nous vérifiâmes son

assertion, autant du moins qu'il était possible, et elle nous parut exacte pour le Samen, sinon pour toute l'Abyssinie; car nous apercevions au loin la chaîne compacte du Lasta, qui nous sembla au moins aussi élevée que la crête du haut de laquelle nous observions.

A vue d'œil, puisque notre baromètre n'existait plus, nous calculâmes que le pic superposé à la montagne du Detjem pouvait avoir une hauteur de 50 mètres. Ajoutons ce chiffre de 50 mètres à celui que nous avons déjà trouvé pour la base, nous avons 4,636 mètres d'altitude. Personne, que nous sachions, n'a encore déterminé, en Afrique, un point supérieur à celui-ci.

Exaltés sans doute par le plaisir de la découverte, les missionnaires de la Compagnie de Jésus, qui, les premiers ont visité l'Abyssinie, déclarent les Alpes de simples taupinières auprès des montagnes de cette contrée. D'autres voyageurs, venus longtemps après eux, assurent, au contraire, que ces mêmes montagnes ne sauraient se comparer, pour la hauteur, à la chaîne des Pyrénées. Il faut prendre une moyenne; car il y a évidemment erreur des deux parts. Voici la vérité mathématique. Le Néthon, le pic le plus élevé qui soit entre la France et l'Espagne, a 3,400 mètres d'altitude. Le Mont-

Blanc se dresse à 4,800 mètres au-dessus de la mer. Or, nous avons compté 4,636 mètres pour le Detjem. Les Montagnes du Samen sont donc beaucoup plus hautes que les Pyrénées et un peu plus basses que celles des Alpes.

Un autre point à préciser. De même que sur la hauteur des montagnes, les voyageurs ont encore émis, sur l'existence des neiges en Abyssinie, des opinions diverses. Bruce, l'illustre voyageur, Bruce dont l'ouvrage est si célèbre et si remarquable à tant de titres, Bruce affirme qu'il ne tombe pas de neige dans les contrées Abyssiniennes. Il n'en a jamais vu, dit-il, et tous ceux qu'il a consultés là-dessus, lui ont positivement déclaré qu'ils étaient dans le même cas; ils n'en avaient vu nulle part et à aucune époque. Le hasard aura bien mal adressé Bruce dans ses rencontres, puisqu'il n'a recueilli que d'inexacts renseignements. Il y a de la neige dans les montagnes du Samen. Nous l'avons vue, nous l'avons touchée. Les revers septentrionaux du Detjem et des montagnes environnantes en étaient tapissés. Nos domestiques la prenaient dans leurs mains, la pétrissaient comme font nos enfants, la tassaient en boules énormes et se jetaient les boules à la tête. Qu'est-ce donc? voici que le souvenir de notre pays nous oppresse subitement le cœur, et

que nos yeux semblent prêts à déborder en larmes. O patrie ! ne sont-ce pas là tes jeux, n'est-ce pas ton ciel gris et voilé, n'est-ce pas le beau manteau de tes hivers, et ce souffle aigu du nord qui fortifie le courage de tes enfants ? Salut, patrie absente et adorée, nous te chérissons jusque dans la rigueur de tes climats, et nous disons à la neige du Detjem : soyez bénie, vous êtes la sœur des neiges de la France.

Ainsi plus de doutes, la neige tombe en Abyssinie. Il y a plus : les montagnes du Samen gardent de la neige toute l'année.

Mais ici se présente une nouvelle question : si le Samen garde toujours de la neige, la neige y est donc perpétuelle ?

Ceci demande une explication.

Dans le nord de l'Abyssinie, les pluies périodiques règnent entre le mois de mai et le mois d'octobre ; c'est aussi à cette époque que les hautes cimes se couvrent de neige.

Tandis que les pluies tombent, le soleil se trouve entre le tropique du Cancer et l'équateur, où il reste depuis le 21 mars jusqu'au 21 septembre. Les montagnes du Samen se trouvent situées par 13 degrés de latitude septentrionale, le soleil passe deux fois à leur zénith ; la première fois vers le 23 avril, en

s'avançant vers le nord ; la seconde, vers le 16 août, en revenant du côté du sud. Dans ce double passage, le soleil darderait ses rayons brûlants à la surface des montagnes, et la neige fondrait en touchant le sol, si l'astre glorieux ne rencontrait les épaisses nuées qui couvrent alors tout le ciel et se suspendent comme un voile au devant de sa face. Il faut en effet un temps brumeux et froid pour que les neiges se conservent dans cette région et y prennent consistance. Les pluies passées, lorsque le ciel dégagé de ses nuages permet aux rayons du soleil de frapper sur les neiges, elles commencent à fondre, mais peu à peu, mais insensiblement, d'abord parce que les terres encore humides gardent beaucoup de fraîcheur, ensuite parce que le soleil s'éloigne encore tous les jours davantage, en gravitant vers le tropique du Capricorne, où il arrive le 21 décembre.

A partir de ce moment, le soleil qui revient vers l'équateur, l'atmosphère pure et sereine, tout favorise la fonte des neiges ; aussi décroissent-elles rapidement, et, dès que le soleil a dépassé la ligne, on n'en voit plus sur les versants méridionaux. Toutefois, celles qui se trouvent exposées au nord, que des rochers abritent, et qui n'ont pas senti directement l'influence des rayons solaires, celles-là persistent. Ce n'est qu'à l'instant où le soleil passe

verticalement sur le Samen, c'est-à-dire vers le 25 mai, qu'elles pourraient fondre complètement ; mais alors la belle saison n'est déjà plus. Les nuages se forment ; les pluies périodiques commencent à tomber, et les neiges avec elles.

Ainsi, quoiqu'il n'y ait pas en Abyssinie de neiges perpétuelles, il n'en est pas moins vrai, nous venons de l'expliquer d'ailleurs, qu'il se trouve toute l'année de la neige dans les montagnes du Samen, et cela ne tient pas seulement à la hauteur de la chaîne, cela tient surtout à l'époque de la saison pluvieuse ; car si les pluies tombaient à tout autre moment, plusieurs mois s'écouleraient pendant lesquels les sommets du Samen seraient dégarnis de neiges. Il suffirait, par exemple, que le ciel fût sans nuages au moment où le soleil passe verticalement au-dessus du Samen.

Nous nous étions beaucoup attardés sur le Detjem. La nuit approchait ; nous dûmes faire hâte afin de trouver un village avant le coucher du soleil. Nous descendîmes, nous descendîmes, et nous arrivâmes enfin à Abbo-Mikana, affamés et harrassés de fatigue. Halte à Abbo-Mikana pour y passer la nuit.

Le lendemain, à six heures du matin, on chargea les bagages ; nous achetâmes un peu d'orge et nous reprîmes notre route vers le sud-ouest. Le village que

nous quittions dominait une vallée profonde, très escarpée. Il fallut la traverser, il fallut descendre par une pente des plus pénibles, et nous n'arrivâmes qu'après une heure et demie de marche au bord de la rivière. Cette rivière se nomme Machaha-Ouenz. Elle se dirige vers le sud et se jette dans le Beleghez après un cours d'environ dix lieues. Vers sa source, c'est l'endroit où nous la passons, sa largeur est d'environ 5 mètres; sa profondeur de 50 centimètres seulement; mais notre guide nous assure qu'elle donne plus loin un volume d'eau considérable, et qu'elle offre une largeur d'environ 30 mètres. Les rives du Machaha-Ouenz sont garnies de très beaux arbres, nous prenons un peu de repos sous leur ombre, puis nous remontons avec de nouvelles fatigues le versant occidental de la vallée. A onze heures enfin nous entrons dans un village nommé Tcherobba. A mesurer de l'œil la distance que nous venons de parcourir, nous ne trouvons pas plus d'une lieue; nous avons cependant mis plus de trois heures pour nous rendre à Tcherobba. C'est une journée presque perdue. Il faut nous arrêter ici. Notre guide nous affirme que si nous voulons pousser plus loin, il nous sera impossible de rencontrer un village avant la nuit.

Le lendemain nous partîmes de bonne heure.

avec la perspective d'une marche longue et fatigante. Il s'agissait d'abord de gravir le Boaït, montagne énorme, presque aussi haute que le Detjem. Nous marchâmes trois heures pour arriver à son sommet. Cette même matinée nous traversâmes une forêt d'arbres clair-semés, dont l'espèce nous était inconnue. Ces arbres ne sauraient être comparés qu'aux palmiers. On les nomme *Djibaroua*. Le tronc du *Djibaroua* s'élève droit, creux et sans branches. Son sommet se couronne de quelques feuilles qui lui forment un panache et lui donnent une physionomie particulière. Tant que l'arbre est jeune, ses feuilles se tiennent en faisceau, la pointe dressée vers le Ciel; mais avec le temps elles s'inclinent peu à peu, et, lorsque l'arbre sèche sur ses racines, elles pendent le long de la tige jaunes et flétries. Les Abyssins se servent du *Djibaroua* pour construire le toit de leurs maisons. Sa légèreté le rend très propre à cet usage. Dans le Samen on l'emploie aussi comme bois de chauffage, mais il brûle et s'éteint comme un feu de paille. S'il faut en croire les indigènes, l'ombre des *Djibarouas* trouble la raison et produit une sorte d'ivresse semblable à celle des boissons fermentées. Nous n'étions pas indigènes, nous n'avons rien éprouvé de pareil, hâtons-nous de le dire cependant; soit effet de

l'imagination, soit, après tout, mystérieuse influence de l'arbre, une de nos femmes de service se trouva réellement indisposée.

Tout le Boaït est composé de basalte. A son sommet, la roche se trouve scoriacée comme nous l'avions remarqué sur le sommet du Detjem. Voici quelques relèvements pris à la boussole : Saona 10°, Mont-Selki 375°, Sanka-Ber 100°, Detjem 290°, Amba-Haï 300°.

En descendant le revers occidental du Boaït, nous rencontrâmes la source d'un affluent du Beleghez. Nous marchions depuis cinq heures environ ; nous fîmes une halte ; mais le soleil nous parut chaud malgré l'élévation du sol. Une heure de repos. Nous repartons, et, trois heures après, nous arrivâmes au village d'Amba-Ras.

Le village d'Amba-Ras tire son nom d'une haute montagne décharnée qui domine le pays.

Malgré l'éloignement du Roi, et les chances incertaines de la guerre, les habitants d'Amba-Ras restaient fidèles à Oubié. Dès qu'ils surent que nous étions ses amis, les protégés du Roi, ce fut un accueil tout-à-fait cordial. On s'empressa de nous offrir une des plus belles maisons de l'endroit, et, peu de temps après, on nous apporta du pain. Du pain ! lorsqu'il y avait dix jours que nous n'en avions vu, dix jours que nous étions réduits à l'orge grillé

pour toute nourriture! que l'on juge de notre joie. Nous nous croyions dans le pays de Cocagne. L'excellent accueil des habitants, la sûreté de l'endroit nous déterminèrent à ne pas continuer notre route sur Gondar, et à aller visiter Maï-Talo, une des résidences d'Oubié. Cette course nous permit de faire plusieurs coupes géologiques, de relier notre itinéraire à travers le Samen avec la province du Chiré, et de recueillir plusieurs plantes inconnues, entre autres, une nouvelle espèce de café, que M. Delile a nommée *Galiniera cafœoides*.

De retour à Amba-Ras, après cinq jours d'absence, nous quittâmes presque aussitôt ce village hospitalier, et nous nous engageâmes dans un chemin encombré d'arbres épineux, sur une descente escarpée. Une heure après nous arrivions dans un lieu bas où stationnent d'ordinaire les caravanes. C'est un col qui forme la jonction des hautes montagnes du Samen (nous les laissions alors derrière nous) avec les montagnes moins élevées du Wagara, que nous allions suivre jusqu'à Faras-Saber. Paysage enchanté. Tapis de verdure sous nos pieds; tente de verdure sur nos têtes. A l'est et à l'ouest d'immenses gradins de montagnes. Au sud et au nord deux magnifiques échappées par où la vue s'étendait au loin sur des vallées profondes et fer-

tiles. Là prennent naissance deux grandes rivières, l'Enzo, qui coule du sud-est au nord-ouest; le Beleghez, qui se dirige du nord-ouest au sud-est. Chose remarquable, les deux rivières ont leurs cours en sens inverse, les montagnes les séparent à leur source, et elles appartiennent néanmoins à la même vallée. C'est un fait topographique assez rare que produit le coude extraordinaire du Taccazzé, coude suffisamment constaté par nos divers itinéraires, et assez exactement tracé sur notre carte.

Nous nous arrêtons un moment pour faire reposer nos mules, après quoi nous reprenons notre route. Devant nous se dresse la haute montagne dite de Sanka-Ber. Nouvelle ascension. Le sentier se présente d'abord étroit et difficile, mais arrivé à une certaine hauteur, il contourne presque horizontalement la montagne et devient non-seulement un chemin très praticable, mais encore le chemin le plus commode, le mieux taillé, le mieux entretenu qui soit en Abyssinie.

D'un côté, le chemin est dominé par des rochers à pic, inutile de dire inabordables; de l'autre, il est bordé par des pentes abruptes, horribles précipices dont le fond vous attire sans cesse, et dans lesquels il vous semble toujours que vous allez vous préci-

piter. C'est presque le seul endroit par où les caravanes de Gondar puissent arriver dans le Samen. On comprend donc l'importance de ce passage au point de vue de l'administration financière et de la défense stratégique du pays. Ici, le marchand acquitte les droits de la douane. On y a construit une porte afin d'arrêter ceux qui tenteraient de circuler en contrebande. On y voit aussi quelques travaux de fortification, c'est-à-dire des palissades. Oubié avait donné l'ordre de les planter avant son départ. Derrière ces palissades, une poignée d'hommes pouvait aisément arrêter l'ennemi s'il essayait de pénétrer dans les états du Roi par cette voie dangereuse.

Nous descendîmes presque aussitôt et nous passâmes près d'une troisième source du Beleghez, qui, avant de se réunir aux deux autres, arrose et fertilise la belle contrée de Choada. Un peu de temps après, suivant toujours des collines médiocrement élevées, nous arrivâmes à un village du nom d'Adde-Sguié. A six heures du soir, enfin, nous entrions dans Faras-Saber.

D'où venez-vous? nous demandent les habitants, et nous de répondre : du Salowa en droite ligne. Si nous avions dit de Saturne ou de Jupiter, d'abord nous n'aurions pas été compris, mais à coup sûr nous n'aurions pas fait jeter autant de cris de sur-

prise : Impossible! c'est impossible! Les voilà tous répétant : c'est impossible! mais il n'y a que des démons pour entreprendre et pour accomplir un tel voyage par un temps de troubles et de guerre! Ils avaient bien un peu raison. Sans le savoir, nous avions tenté l'invraisemblable; mais pour démons, nous ne l'étions pas; la pauvre humanité se trahissait en nous par l'épuisement. Littéralement, nous tombions de fatigue, et force nous fut de séjourner quelques jours à Faras-Saber avant de nous remettre en route. Une tradition sur Faras-Saber.

Faras-Saber signifie cheval brisé. Un jour, dit-on, un chef de bande s'avançait pour piller cette ville. Tout-à-coup, sans se heurter, sans avoir pris ombrage, son cheval s'abattit et se rompit les jambes. Il y avait là quelque chose de surnaturel. Le chef se recueillit et pensa reconnaître le doigt de Saint-Georges. Saint-Georges est le patron du lieu. Saint-Georges avertissait par là le cavalier de respecter la ville qu'il protége. Le chef démonté entra donc dans l'église. Sans doute, il promit dans son cœur de renoncer à tout mauvais dessein contre une ville si bien gardée, mais pour avoir une preuve de l'intention présente du grand saint, il le pria de lui rendre son cheval en bon état, s'engageant d'ailleurs à payer généreusement le miracle. La

prière achevée, il se leva pour aller revoir sa bête. O surprise ! elle se tenait allègrement sur ses quatre pieds. Ce n'est pas tout. De bai qu'elle était, elle était devenue blanche. Deux miracles au lieu d'un : métamorphose complète. Le chef bénit la main de Dieu qui fait bien toute chose, et donna à l'église le prix de son cheval. Depuis ce temps la ville porte le nom de Faras-Saber. Le miracle la sauva du pillage. La légende la protége encore aujourd'hui. Avant de se hasarder à visiter Faras-Saber avec des intentions avares, les plus hardis aventuriers songent à Saint-Georges et se rappellent le cavalier. Aussi Faras-Saber est-il un lieu très sûr. En temps de guerre, les gens des alentours y apportent ce qu'ils possèdent, et s'y retirent eux-mêmes au besoin. En temps ordinaire, la population est de 2,000 âmes.

Faras-Saber, qui a son miracle, est devenu presque une ville sainte ; les prêtres y abondent. Nous en voyions un grand nombre qui venaient incessamment nous questionner sur la religion. A notre tour, nous les faisions parler sur le ciel et sur l'enfer, sur la mort et sur la vie éternelle. C'était pitié que de les entendre. Si les misères de l'intelligence humaine n'étaient pas un pénible entretien, si la pauvreté d'esprit chez ceux qui doivent instruire une

nation n'attristait pas au lieu d'égayer, nous pourrions raconter à nos lecteurs plus d'une naïveté incroyable. Nous ne rapporterons qu'un seul fait, peut-être parce qu'il donne bien la mesure de la science en Abyssinie, peut-être aussi parce que nous y avons joué un rôle majestueux.

C'était le 22 janvier ; ce soir-là plusieurs prêtres s'étaient réunis chez nous pour boire de l'hydromel. Tout le jour, ils nous avaient vu faire des observations avec le cercle à réflexion. Où tendait ce mystérieux travail ? leur curiosité se trouvait excitée au plus haut point, et les questions d'entrer en jeu. Pourquoi donc considériez-vous le soleil? A quoi sert l'instrument que vous teniez entre les mains ?

Aucun moyen de leur donner une explication qu'ils pussent comprendre.

Ne regardiez-vous pas, disait l'un, ce qui se passe dans votre pays? Point du tout, interrompait un second, vous cherchiez à savoir le sort réservé au Roi du Tigré. Oubié sera-t-il vainqueur? Oubie aura-t-il à gémir sous la honte d'une défaite? Et un troisième reprenait d'un air plus solennel : vous suiviez les âmes des morts qui traversent les espaces infinis pour se rendre où les appelle la justice de Dieu, dans le séjour de la bénédiction ou dans le séjour de sa colère.

Décidément, on nous prenait pour des astrologues, soit : aussi bien n'étions-nous pas fachés de leur faire prendre un peu d'astronomie pour un peu d'astrologie. La connaissance des temps nous indiquait une éclipse de lune, nous prophétisâmes donc que l'astre, en ce moment radieux, ne tarderait pas à s'obscurcir, et que les ténèbres allaient tomber du ciel sur la terre.

Sourire d'incrédulité.

Nous n'y prenons pas garde. Seulement, lorsque le temps est venu, nous rappelons notre prédiction, et nous invitons nos hôtes à sortir avec nous. La prédiction s'accomplissait. La trompette du jugement dernier se fût mise à éclater, qu'elle n'aurait pas produit plus de terreur. Les pauvres gens demeuraient attérés. C'était la fin du monde qui commençait pour eux, et le frisson leur montait des pieds à la tête. Prolonger cet état violent eût été une barbarie. Nous prîmes une montre, nous la leur présentâmes, et nous dîmes qu'à l'instant où l'aiguille se poserait sur tel point, la lune reprendrait sa sereine splendeur.

Pour la seconde fois, quand l'aiguille de la montre se fût posée comme nous l'avions dit, il arriva que nous avions prophétisé juste. L'étonnement redoubla. Plus de doute, nous étions de véritables

sorciers; il ne s'agissait plus que d'interpréter ce signe effrayant, car on voulait savoir ce qu'il présageait à la terre.

Nous tirâmes la moralité de l'histoire. Nous répondîmes que la terre n'était pas menacée d'un péril prochain, mais que Dieu avait voulu manifester par une marque éclatante, la science supérieure de la race blanche. Les bonnes gens nous quittèrent pleins d'admiration, un peu rassurés, mais encore étrangement émus, et nul doute que le sommeil n'ait eu quelques peines à leur fermer les paupières.

Tel fut, aux yeux des Abyssins, le résultat de nos observations dites astrologiques. Pour nos lecteurs européens, ce résultat sera bien différent. Nous leur dirons tout simplement que nous avons pris trois séries de hauteurs circomméridiennes du soleil, et que le calcul de ces hauteurs nous a donné, pour la latitude de Faras-Saber, 15°9'47'' nord.

SOMMAIRE.

Départ de Faras-Saber. — Nous rencontrons une courtisane. — Son costume et son portrait. — Notre arrivée à Gondar. — Rencontre inattendue de M. Bell, notre compagnon de voyage, et de plusieurs autres Européens. — Aventures de M. Bell. — Description de Gondar. — Sa position. — Le Bet-Islam ou quartier musulman. — Eglises, palais, habitation de l'impératrice Oisero-Memen. — Notre visite à cette princesse.— Son caractère violent. — Bon accueil qu'elle nous fait.— Elle est excommuniée par l'Abouna. Le chef des moines ou Etchequié.— Son influence. — Nous assistons au sacre de l'Empereur. — Description de cette cérémonie. — Position de l'empereur d'Abyssinie vis-à-vis du Ras et de ses sujets.

CHAPITRE IX.

Une seule province, un seul plateau, nous séparait de Gondar et des états de Ras-Ali. Ce plateau, cette province, se nomme le Waggara. Le sol en est schisteux, ondulé, incliné légèrement vers l'est, et borné à l'ouest par une chaîne de montagnes peu élevées, prolongement de la chaîne du Samen. Une foule de petits cours d'eau le sillonnent. Tous se dirigent vers l'orient et vont grossir le Beleghez, affluent de la rive gauche du Taccazzé.

Peu de bois, quelques bouquets d'arbres disséminés. Le plateau est très découvert. Le long du chemin qui conduit à Gondar, on voit d'immenses et magnifiques prairies où paissent d'innombrables troupeaux de bœufs; cependant les villages y sont

rares. On croirait même, au premier aspect, que cette plaine si fertile est inhabitée. On se tromperait ; l'homme habite cette terre qu'il cultive; seulement les gens du Waggara, qui craignent d'être trop souvent rançonnés par les soldats et par les maraudeurs, ont eu la précaution d'établir leurs demeures loin des passages fréquentés. Cette absence de villages à proximité ou même en vue de la route, rend les voyages périlleux dans cette province. Aussi, à moins de circonstances pressantes, attend-on généralement, pour se rendre à Gondar, la caravane qui part tous les jeudis de Débarek.

Débarek se trouve à une lieue de Faras-Saber, du côté de l'ouest. Un marché s'y tient tous les mercredis, marché assez considérable où l'on se procure aisément des céréales, des toiles, surtout du sel. Le jeudi, les marchands se mettent en route pour assister au marché de Gondar qui a lieu le samedi. Nous crûmes prudent de nous joindre à eux, de traverser ainsi la province peu sûre du Waggara, et de nous rendre en bonne compagnie dans cette ville de Gondar, qui passe à juste titre pour la capitale du royaume Abyssin.

Nous partons donc de Faras-Saber ; c'était le jeudi 27 janvier. Nous marchons ; la grande caravane devait nous atteindre et nous prendre sur la route.

nous traversons deux petits cours d'eau, l'Assara et le Gratzen, qui sortent de terre sur la droite du chemin; enfin, après trois heures de marche, nous nous arrêtons au bord du Tcheroanz, car il y avait péril à s'engager plus avant dans la plaine. Durant cette première étape, nous avions laissé sur notre gauche la ville de Doquoua, que signalent de loin de grands arbres toujours verts. Ces grands arbres ombragent l'église qui est dédiée a Marie, et jouit parmi les Abyssins d'une grande vénération.

Le long du Tcheroanz paissait une mule richement enharnachée. A qui cette mule? Nous cherchons des yeux le possesseur, et nous apercevons, assise sous un bouquet d'arbres, une dame qu'entouraient quatre personnes, trois suivantes et un serviteur. Costume opulent et tout-à-fait distingué. La dame portait un caleçon couvert de broderies, une chemise, un beau *taube* blanc, et par-dessus le *taube* un burnous de drap bleu, chamarré de broderies en soie de diverses couleurs. Elle avait au bas des jambes deux bracelets d'argent massif, et aux doigts des bagues nombreuses du même métal. Ce luxe nous surprit, et notre esprit aussitôt de faire mille conjectures. Nous ne tardâmes pas cependant à nous apercevoir que notre présence en ces lieux excitait chez notre voisine une attention marquée.

Soit curiosité, soit bienveillance naturelle, elle se décida enfin à nous envoyer une de ses femmes pour nous offrir de sa part *un ambacha*, c'est-à-dire un pain de blé. Quelques mots s'échangèrent alors. La servante parla. Nous apprîmes que la dame attendait comme nous la caravane de Debarek, qu'elle se rendait à Gondar et qu'elle se nommait Sennedou. Sennedou signifie belle. Elle devait mériter ce nom. Nos conjectures, à cet égard, ne pouvaient nous tromper qu'à demi. Il y a dans la beauté une séduction qui se manifeste par toute chose, par l'attitude, par les manières, par le geste, par mille mouvements, par les plis même du vêtement le plus jaloux; cette séduction rayonnait doucement autour de notre voisine; on devinait sous le burnous comme l'habitude de toutes les grâces du corps, et, malgré le voile qui couvrait entièrement le visage de la dame, nous l'appelâmes aussi Sennedou.

La caravane nous rejoignit, nous nous levâmes, et nous voilà cheminant à ses côtés, à la suite de la caravane. Vers le soir, elle s'arrêta à Tchambelgui-Mariam pour y passer la nuit. Aucune habitation dans les alentours; il fallut camper en rase campagne. Les marchands, par politesse, nous laissèrent nous installer au pied du seul arbre qui s'élevait dans cet endroit. Par politesse aussi, nous invitâ-

mes Oisero Sennedou à prendre place sous le toit de feuillage. Elle accepta de fort bonne grâce. La nuit vint, on alluma des feux autour du camp pour écarter les bêtes fauves. Chacun se prit à dormir auprès de ses bagages.

En ce moment, nous y comptions bien un peu, notre voisine se dépouilla de ses riches habits. La nuit lui servit de prétexte à laisser tomber le bandeau qui la cachait obstinément à nos yeux, et nous pûmes dire dans notre cœur qu'elle était la bien nommée. Une tête ravissante. Une douceur de physionomie qui enchantait le regard, et une pureté de traits qui semblait avoir été donnée comme le modèle de la beauté même. Sur l'ébène de ce gracieux visage reluisaient par moment deux rangées de dents blanches, égales et parfaites, qu'elle montrait avec coquetterie dans un délicieux sourire. Oisero Sennedou avait le sourire qui commande aux princes et aux rois; le sourire d'Hélène ou de Cléopâtre; mais Oisero Sennedou cependant n'était ni reine, ni princesse. Qu'était-elle donc? Une courtisane tout simplement, mais une courtisane d'un grand renom. Son amant, général d'avant-garde, se trouvait alors à la guerre. Elle allait à Gondar attendre le résultat de la lutte engagée entre Oubié et Ras-Ali. Que lui importait du reste le hasard des

combats? De quelque côté qu'inclinât la victoire, elle était sûre de voir les vainqueurs à ses pieds. Le butin lui appartenait d'avance. Gondar devait la mettre en relation avec les plus nobles et les plus puissants seigneurs de l'Abyssinie. Belle entre les plus belles, séduisante et spirituelle dans la mesure de sa beauté, si elle promettait beaucoup, n'avait-elle pas droit de tout se promettre?

Le lendemain, au point du jour, la caravane se remit en marche pour arriver le soir même à Gondar. A neuf heures, nous passons dans un lieu nommé Massal-Denghia (pierre à aiguiser). Le nom constate un fait. il y a beaucoup de pierres à aiguiser dans cet endroit. A trois heures nous arrivons à l'extrémité du plateau du Waggara. Les collines qui terminent la plaine s'élèvent médiocrement au-dessus du sol; mais vers, le sud, elles dominent un pays beaucoup plus bas que cette province, aussi vues de l'autre versant peuvent-elles être considérées comme des montagnes assez élevées.

Nous voici sur leur sommet, nous avons laissé à gauche le village de Sacdeber, et l'on nous montre à l'horizon Gondar, la grande ville qui cache ses milliers de toits coniques sous une voûte de verdure.

Joyeuse d'approcher du terme de son voyage, la

caravane accélère sa marche. Elle traverse un pont bâti par les Portugais, et sous ce pont une rivière encaissée qui se jette dans le lac Tzana. Enfin à six heures nous arrivons à Gondar. La nuit approchait. Nous entrions dans la ville sans savoir où nous devions nous arrêter; car des auberges, il n'y en a pas dans la capitale de l'Abyssinie. Un indigène nous aborde et nous demande si nous cherchons la maison de nos frères. — Quels frères? Avons-nous donc des frères ici? — Sans doute, reprend l'Abyssin; depuis quinze jours, il est arrivé trois voyageurs blancs, dont je suis l'ami, et, si vous le souhaitez, je puis vous conduire chez eux.

Ces trois voyageurs blancs, qui sont-ils? Nous l'ignorons; mais qu'importe! nous acceptons de grand cœur l'offre de l'obligeant Abyssin. Il a dit nos frères; nos frères nous donneront l'hospitalité avec joie, et, sans craindre un méchant accueil, nous nous dirigeons vers leur demeure.

Loué soit Dieu! La fortune, après nous avoir longtemps éprouvés, nous ménageait la meilleure de toutes les surprises. L'un de ces blancs était M. Blondel, consul général de Belgique à Alexandrie; l'autre, M. Arnaud d'Abbadie, qui s'est fait depuis longtemps parmi les Abyssins une réputa-

tion de courage et de loyauté justement méritée. Le troisième, nous le regardions, il souriait de notre étonnement et nous ne pouvions en croire nos yeux; le troisième était M. Bell, notre ami, que nous avions cru mort depuis plusieurs mois; M. Bell dont nous avions annoncé la fin tragique à sa famille.

Nos lecteurs ne l'ont pas oublié sans doute, M. Bell était entré avec nous dans le Tigré. Quand il se sépara de nous à Axoum, son dessein était de visiter le Choa. Il devait passer à Ifag, qui est situé à l'orient et dans le voisinage du lac Tzana. Là se tient un marché assez considérable. On y vend des mules très estimées pour leur beauté, pour leur allure douce et agile. Nous chargeâmes notre ami de nous en acheter trois. Il devait nous les envoyer par un homme de confiance que nous lui donnâmes, et qui était un musulman d'Adoua. M. Bell ne négligea pas notre commission, et plût à Dieu qu'il l'eût négligée! Il acheta les trois mules; mais en les payant sur la place du marché, il commit l'imprudence de laisser voir son argent. Un thalari tourne la tête d'un Abyssin. Deux thalaris l'éblouissent. Notre ami parut avoir entre ses mains tous les trésors de la terre, et quelques indigènes imaginèrent de répartir plus également cette fortune injustement possédée.

Deux ou trois jours après, M. Bell s'en allait voyageant dans les montagnes de Corata. La route qu'il suivait s'enfonce sous un taillis obscur. Il s'y engage. Bientôt des brigands cachés sortent de leur embuscade, tombent sur lui à l'improviste, lui assènent derrière la nuque un violent coup de massue et le jettent à bas de sa mule. Ses domestiques avaient été attaqués en même temps, ils lachèrent pied. L'un d'eux, Changalla d'origine, arriva dans le Tigré, un mois après ce déplorable évènement. Ce fut lui qui nous en porta la nouvelle. Il nous dit qu'il s'était battu longtemps pour défendre son maître, qu'il ne s'était déterminé à fuir qu'après l'avoir vu tomber percé de coups de lance. Pour ce qui le concernait, il se vantait sans doute; mais il assurait que M. Bell avait cessé de vivre; depuis ce moment nous n'avions plus entendu parler de notre ami, nous ne doutions donc plus que le domestique changalla eût dit vrai et que son maître eût été massacré sous ses yeux.

Qu'on juge de notre surprise! qu'on juge surtout de notre joie! retrouver à Gondar ce bon et vieil ami! Par quel miracle? à moins que le domestique changalla n'eût imaginé une fable. Le pauvre homme n'avait imaginé qu'une chose, le dénoûment. Rétablissons donc selon la vérité la fin de l'aventure.

et reprenons au moment où M. Bell fut renversé.

Abattu, mais sans être étourdi, M. Bell porta vivement les mains à ses pistolets pour les décharger à bout portant sur ses assassins. Les deux coups ratèrent. Avec le courage du désespoir, M. Bell prit ses pistolets par le canon et frappa en furieux avec la crosse. Efforts inutiles. De toute part on lui porte des coups qui se multiplient. Il veut les parer avec les mains, et ses mains sont sciées en plusieurs endroits par le tranchant des lances. Deux fois les dents de fer le déchirent au flanc. Un troisième coup, plus dangereux encore, l'atteint à l'endroit où le nez s'attache au front, et arrive avec tant de force que la lame aiguë pénètre dans le voile du palais et va sortir au-dessous de l'oreille droite. Dès ce moment la lutte fut terminée, M. Bell gisait à terre, ne donnant plus signe de vie. Quand il reprit ses sens il se trouva dans une église, où des passants généreux l'avaient transporté, le recommandant à la miséricorde des prêtres.

Cette aventure fit grand bruit. La rumeur en vint jusqu'à Corata, où habitait un marchand nommé Cassaï, avec lequel nous étions entrés dans l'Abyssinie. Ce brave homme se rendit à l'église dont on parlait, reconnut son ancien compagnon

de route et le fit transporter dans sa maison. M. Bell y fut traité en ami, mieux qu'en ami, en frère. Le bon Cassaï sauva ses jours. Mais les soins les plus empressés en éloignant la mort n'éloignent pas les souffrances. Celles de notre pauvre ami furent horribles. L'inflammation causée par la blessure l'avait rendu aveugle, elle l'empêchait aussi d'avaler. Pendant plus d'un mois le malade dût se nourrir avec du beurre fondu. En Abyssinie le beurre fondu est le remède universel, la souveraine panacée. Cette fois du moins la panacée fit merveille. Au bout d'un mois M. Bell recouvra la vue, et-sans être guéri, il se trouvait hors de danger.

Tout en nous contant ses angoisses, M. Bell tira de sa poche un petit paquet, le déplia et nous montra des parcelles d'os, une foule de débris qui étaient sortis de la blessure et tombés dans sa bouche. Il les conservait avec une sorte de vénération pieuse. Du reste, il pouvait les offrir en *ex veto* à l'église qui l'avait recueilli. Nous avons parlé de miracle, sa guérison en est un et des plus complets. Cette blessure si grave n'avait presque pas laissé de trace. Il fallait regarder avec une grande attention, encore remarquait-on à peine une légère ligne blanche entre les sourcils. Une sim-

ple égratignure donne une cicatrice semblable.

Pour achever l'histoire, M. Bell, remis sur pied, avait continué son voyage. Chemin faisant il avait rencontré M. Blondel; les pélerins de la science se rapprochent aisément. Tous deux avaient visité le Godjam. Nous laissons à penser si l'odyssée de nos amis à travers le Godjam fut le sujet d'un long entretien. Le jour faillit nous surprendre éveillés et causant encore. Nous prîmes cependant un peu de repos, et puis nous sortîmes tous pour parcourir Gondar.

Gondar est situé par 12° 36' de latitude septentrionale et par 35° 11' de longitudes à l'est du méridien de Paris.

La ville se trouve posée sur le sommet aplani d'un des contreforts méridionaux de la chaîne de montagnes qui borne au sud la vaste plaine du Waggara. Dominé seulement au nord, partout ailleurs ce plateau est environné d'une vallée profonde et escarpée. Il est baigné par deux petits cours d'eau, l'Anguereb à l'est, le Kaha à l'ouest, et tous deux se réunissant à peu de distance de leurs sources, se jettent ensemble dans le lac Tzana après un cours d'environ six à sept lieues.

A part sa position, qui est magnifique, car elle commande au sud un espace immense, la ville

n'offre rien de très remarquable. C'est tout simplement une agglomération confuse de maisons mal construites, semées çà et là sans ordre et sans dessein, et séparées entre elles par des cours, des jardins, ou des espaces libres qui passeraient au besoin pour des places publiques si l'on voulait en faire quelque chose de semblable. Du reste, toujours l'invariable maison abyssinienne avec son toit conique recouvert de chaume. Les voies par où circule la population sont moins des rues que des sentiers sinueux, mal tracés, embarrassés de pierres et de décombres. Un seul quartier présente comme une ébauche de rues et de plan général, c'est celui de l'Etchéquié, au nord de la ville. Il faut dire que le quartier de l'Etchéquié est un quartier saint, et qu'à ce titre les habitants y jouissent d'une certaine sécurité. De là vient que pour ménager l'espace on y a bâti dans un ordre un peu plus régulier.

Du reste, l'espace ne manque pas à Gondar. Le plateau qui supporte la ville pourrait contenir trois fois plus d'habitations ; mais ce plateau n'est occupé que par les chrétiens, et ceux-ci, au lieu de se multiplier sur un centre aussi important, ne prennent pas garde que leur nombre diminue de jour en jour.

Il n'en est pas ainsi dans la cité musulmane,

qu'en peut considérer comme un faubourg de Gondar. Ce faubourg, qu'on appelle *Bet-Islam*, est situé au pied de la montagne, au sud-ouest de la ville. On n'y voit que des musulmans.

Mais il leur est défendu d'y construire des mosquées; tandis que dans la partie de la ville habitée par les chrétiens ou dans les environs on rencontre des églises à chaque pas.

Ces églises, pour la forme, ne diffèrent pas des maisons abyssiniennes, seulement elles sont plus vastes et construites avec plus de soin. Elles sont toutes bâties au milieu d'une grande cour, qui sert ordinairement de cimetière, de sorte qu'on n'y pénètre qu'à travers la région des tombes. Dans ces cours croissent des arbres séculaires. Des wanzas, des sycomores, des oliviers sauvages entrelacent leurs rameaux toujours verts, forment une voûte impénétrable au soleil, et le fidèle qui s'approche de la maison du seigneur sent déjà descendre le recueillement sur son âme avec l'obscurité et le silence.

Au milieu de ces églises si modestes, de ces habitations si misérables, s'élèvent majestueusement deux vastes édifices, bâtis dans le XVI^e^ siècle par des ouvriers portugais. L'un est le palais du Ras, l'autre le palais de l'Empereur. Ce dernier, plus remar-

Palais du Roi à Gondar.

quable par la construction et par l'étendue, a la forme d'un vaste carré flanqué de tours et de hautes murailles crénelées, qui lui donnent l'aspect d'un château fort du moyen-âge.

Ces palais dominent la ville entière. Dédaignant les masures qui les environnent, ils sont là comme le témoignage irrécusable de la supériorité européenne. Les Abyssins reconnaissent cette supériorité. Ils regardent les deux palais comme une double merveille ; mais hélas! cette merveille, qui n'a que deux cents ans de date, tombe en ruines. Ce qui reste suffit encore pour nous convaincre que les deux édifices ont servi de résidence à de puissants souverains. Ces souverains, que sont-ils devenus? Le temps, qui les a frappés dans leurs royales demeures, ne les a pas épargnés dans leur race. Le palais s'écroule, la dynastie s'en va; et la fortune de Gondar semble avoir été ébranlée du même coup que la fortune des empereurs. Autrefois cette ville comptait 40,000 habitants, aujourd'hui il y en a tout au plus 18,000, encore ce chiffre diminue-t-il tous les jours. Malgré cette décadence, la cité où résident le Ras et l'Empereur n'en reste pas moins la ville la plus considérable de l'empire, et Gondar, un peu déchu, garde toujours son rang comme capitale de l'Abyssinie.

Ce rang, Gondar le mérite. Il est encore, après tout, dans l'état actuel du royaume, le centre du commerce et de l'industrie, le rendez-vous des caravanes qui y font affluer les produits de tous les pays d'alentour, le foyer des lumières et de l'intelligence. Aussi les habitants de Gondar se piquent-ils d'être les plus civilisés des Abyssins et de donner la mode au reste de l'empire.

Gondar, en effet, est le Paris de l'Abyssinie. La fashion y abonde; vous rencontrez souvent dans les rues des gentlemans abyssins couverts d'étoffes d'une blancheur éblouissante. Ils ont leur suite qui les accompagne, suite nombreuse, armée de sabres, de lances et de boucliers. Leurs manières sont nobles et pleines de distinction. Ils prétendent à la politesse et au bon goût, aiment le luxe, les plaisirs, la table, la guerre, et se complaisent surtout à raconter les exploits plus ou moins vraisemblables dont ils ont été les héros.

Aux femmes, ici comme ailleurs, la supériorité dans la distinction et l'élégance des manières. Elles ont le teint fortement basané; mais on oublie aisément la couleur de leur visage devant cette régularité de traits, cette finesse de formes, beauté particulière à la race *amhara*, à laquelle elles appartiennent. Aimables, enjouées, coquettes, elles ont dans

Palais de l'Empereur à Gondar.

leur démarche, dans leurs habitudes, dans leur langage une grâce et un laissé-aller qui prévient en leur faveur et détermine promptement l'affection; mais leur vie privée en général est peu édifiante. Il y a plus, sous le rapport des mœurs, il n'existe souvent qu'une différence légère entre les grandes dames de Gondar et les courtisanes de profession. Les courtisanes ne sont pas méprisées dans la capitale de l'Abyssinie ainsi qu'elles le sont dans nos pays d'Europe. Aux yeux des habitants rien de honteux ni de dégradant ne s'attache à la condition de ces Madeleines non repenties. Il faut en attribuer la cause à la naïveté des esprits, au manque de principes arrêtés, à la liberté qui règne familièrement entre les deux sexes, et surtout à l'influence des mauvais exemples donnés par l'impératrice Oisero-Menen et par les dames de la cour.

L'impératrice a plusieurs maisons dans Gondar; celle qu'elle habitait lorsque nous allâmes lui rendre visite était des plus modestes. Les gens riches en ont tous de semblables. Une seule chose la faisait reconnaître : la foule des courtisans qui attendaient dans la cour que sa Majesté daignât les recevoir. On annonça notre arrivée, et aussitôt Oisero-Menen donna ses ordres pour que l'on nous fît entrer. Pas

le moindre ornement dans la chambre impériale. Une toile tendue d'un mur à l'autre la divisait en deux parties. Derrière cette toile se tenait l'impératrice, assise sur un sarir. Par-devant, dans la partie où nous étions, nous trouvâmes assis à terre un *fitarari* et cinq ou six autres officiers appartenant aux divers grades de l'armée. A peine entrés, Oisero-Menen, ou du moins sa voix, car nous entendions l'impératrice et nous ne la voyions pas, nous invita gravement à nous asseoir. Tout se passa d'abord avec cette dignité presque hautaine que les Abyssins de grande maison prennent d'ordinaire avec leurs visiteurs dans le premier moment de l'entretien; mais ce moment n'est pas de longue durée; c'est du moins ce qui arriva dans cette circonstance.

En effet, laissant de côté les banalités oratoires, cette pompe de paroles avec laquelle elle avait pens´ d'abord nous inspirer un grand respect, Oisero-Menen nous questionna tout aussitôt sur les femmes blanches, sur leurs qualités, sur leur toilette. Elle voulait savoir, ceci l'intéressait comme impératrice et surtout comme femme, si les dames de l'Europe étaient belles et aimables à l'égal des Abyssiniennes; si le divorce existait chez nous; si la loi permettait aux maris d'avoir plusieurs fem-

Grande dame de l'Abyssinie.

mes, si la femme pouvait changer de mari au gré de ses caprices. Puis vinrent une foule de questions sur les mœurs. Questions parfois très embarrassantes, auxquelles cependant nous eûmes le bonheur de répondre de manière à ne pas laisser une trop mauvaise opinion de nous dans l'esprit d'Oisero-Menen. La conversation fut très gaie et d'une licence sans borne. Nous n'en raconterons pas les détails, car alors même que nous donnerions seulement à entendre ce qui fut dit, il nous serait impossible de ne pas offenser la délicatesse du lecteur, disons même du lecteur le moins chaste et le moins délicat.

Nous restâmes deux heures chez Oisero-Menen. Avant de nous congédier, l'impératrice nous fit promettre de venir la voir de temps en temps. Nous lui tînmes parole, et chaque fois nous n'eûmes qu'à nous louer de sa politesse et de sa bonté! Faut-il le dire? Cette bonté et cette politesse ne sont qu'un masque trompeur que prend Oisero-Menen pour recevoir les étrangers et capter leur bienveillance. La violence et l'énergie forment le fond de son caractère. Appelée à gouverner l'État pendant la minorité de son fils Ali, on devine ce qu'il lui a fallu de force et d'énergie pour faire respecter son autorité, pour maintenir dans le devoir une foule

d'ambitieux toujours prêts à disputer le trône au jeune prince. *Nemer Conjo!* Je suis fille de Tigresse, Tel est son cri de guerre, et son courage répond à cette terrible devise. Toujours victorieuse sur les champs de bataille, il est rare qu'elle n'ait pas abusé de la victoire. Non-seulement elle a été implacable pour ses ennemis, mais elle s'est montrée très dure pour son peuple. Elle l'a écrasé d'impôts, de contributions extraordinaires, et les Abyssins qui l'accusent de tyrannie, d'avarice, de cruauté répètent aussi qu'elle est fille de Tigresse.

Ce caractère violent n'a rencontré qu'un obstacle, l'influence des prêtres, et principalement l'influence de l'*abouna* et de l'*etchéquié*. *L'etchéquié* est le chef du clergé régulier. Sa résidence est à Gondar. Il possède dans l'Amhara et dans le Tigré des terres dont il tire des revenus considérables. Il est donc riche; mais il ne l'est pas pour lui; car il mène la vie des anachorètes, il jeûne tous les jours, c'est-à-dire qu'il ne mange jamais de viandes, néanmoins il donne souvent de somptueux repas. Il les préside sans y prendre part, ce qui augmente singulièrement le mérite de l'abstinence. Du reste, ce mérite lui est largement payé en considération. Les habitants de Gondar le regardent comme un saint et vénèrent son autorité. S'il n'a pas le droit

de conférer les ordres, il a celui de lancer l'excommunication, et, sous certains rapports, son influence s'étend plus loin que celle de *l'abouna.* Il a sur ce dernier l'avantage d'être né dans le pays, de connaître à fond les intrigues des grands, les besoins des petits, enfin d'avoir sous la main une armée de moines et de prêtres, légion toujours prête à travailler le peuple et à le soulever par la prédication.

Citons un fait qui donnera la mesure du pouvoir de *l'etchéquié* et de son autorité tutélaire.

Un *cagna-asmatch* (officier général) était soupçonné d'avoir voulu s'entendre avec le chef du Lasta et entrer dans une ligue contre Ras-Ali. L'impératrice le fit arrêter. Le *cagna-asmatch* était prisonnier dans Gondar. Une nuit il brise ses fers, s'échappe et se réfugie dans *l'etchéquié-bet.* On se rappelle que *l'etchéquié-bet* est un quartier sacré. Mais la colère d'Oisero-Menen ne s'arrêterait pas devant Dieu lui-même. Le *cagna-asmatch* apprend que l'Impératrice est furieuse de son évasion, il la sait capable de violer la sainteté du lieu, il vient demander asile à *l'etchéquié.*

Celui-ci reçoit le fugitif avec bonté. Bientôt les gens de l'Impératrice frappent à la porte et réclamment le prisonnier de leur souveraine. Respect aux

anciens usages, répond *l'etchéquié*. Quiconque touche le seuil de ma maison, ou seulement le sol de mon quartier est à l'abri de toute poursuite. C'est la règle, et tant que je vivrai la règle sera maintenue. Nouvelle démarche; nouveau refus. L'Impératrice insiste, *l'etchéquié* persiste. Le courroux d'Oisero-Menen monte à son comble. Des soldats chrétiens l'auraient mal servie, elle appelle à son aide des soldats musulmans, avec lesquels elle a des relations, parce qu'elle a été musulmane, et leur ordonne de lui amener le *cagna-asmatch*, dussent-ils le prendre par la violence.

Les soldats obéissent. La porte de la demeure de l'*etchéquié* est enfoncée par des mains impies, mais le *cagna-asmatch* a disparu. Il s'est retiré chez *l'abouna*. *L'etchéquié* s'y rend lui-même après avoir vu sa maison profanée, et les ennemis de Dieu insultant à la sainteté de l'asile. Le prêtre et le moine réunis décident qu'Oisero-Menen s'est rendue coupable d'un grand crime et lancent l'excommunication sur sa tête. Les foudres de Rome dans le palais de Philippe-Auguste ne produisirent pas un plus terrible ébranlement. La ville fut frappée de stupeur. Les églises furent fermées. Les prêtres quittèrent processionnellement la cité maudite, et s'arrêtèrent une lieue plus loin pour camper sur les bords d'une

rivière qui coule à l'est de Gondar. Leurs voix s'élèvent dans la campagne. Ils appellent à eux le peuple, qui se hâte de suivre son Dieu. La foule se transporte au désert; et Gondar est semblable à une solitude.

Quand la reine se vit abandonnée, elle eut peur de son isolement. Sa hauteur se révolta d'abord pour tomber comme un arbre dont on a coupé les racines; alors Oisero-Menen s'empressa de demander merci. Elle monta sur sa mule, et, suivie de toute sa cour, qu'elle sentait déjà menaçante autour d'elle, elle vint, la pierre sur le cou, s'humilier et implorer le pardon de son sacrilége. L'excommunication fut levée, mais non pas sans conditions. L'impératrice avait scandalisé Gondar, il lui fut ordonné de rester quelques jours hors des portes, de payer une forte amende, et de s'engager à ne plus rien entreprendre sur le *cagna-asmatch* tant qu'il resterait dans le quartier saint. Oisero-Menen soumit son orgueil d'Impératrice et de femme; elle accepta les conditions, et le *cagna-asmatch* vécut tranquille désormais dans une maison où nous allâmes lui rendre visite.

Auprès de cette puissance réelle, de cet ascendant efficace de l'*etchéquié*, il est une puissance déchue, une autorité anéantie, celle de l'*Até* ou

Empereur. Juger les délits qui se commettent dans la capitale, voilà la seule attribution qui lui a été conservée depuis que les *Ras*, comme nous le verrons plus tard, se sont emparés du pouvoir, et l'exercent insolemment en maîtres parvenus.

Lorsque nous arrivâmes à Gondar, Joannès était sur le trône impérial. Brouillé avec Oisero-Menen pour avoir embrassé la cause d'Oubié contre Ras-Ali. Le Ras le déposa, et sa couronne fut donnée à un autre prince de la famille impériale, nommé Sahlo. Nous assistâmes à son couronnement, douloureuse parodie d'un sacre, et qui rappelle que Jésus-Christ crucifié fut aussi salué roi des Juifs.

Vers neuf heures du matin, c'était au mois de mars, l'*etchéquié* se rendit au palais, monté sur une belle mule, et abrité sous un dais de velours cramoisi. Un homme marchait devant avec un fouet d'une longueur prodigieuse, qu'il faisait claquer pour écarter la foule. Arrivé dans la salle du trône, l'*etchéquié* s'assit sur un fauteuil que l'on porte toujours devant lui, car il a droit de s'asseoir en tout lieu et devant les personnages les plus considérables. Nous prîmes place à ses côtés, mais avec la terre pour siége; vinrent ensuite les grands juges, *Likaontes*, puissances aussi déchues, fortunes qui ont cessé d'être avec la fortune des Empereurs. Les *Likaontes*

ont conservé le privilége de se présenter devant le souverain avec la chemise et le turban blanc, privilége magnifique, si toutefois le souverain était encore un souverain. Ils firent comme nous, ils s'assirent à terre. Cependant nous entendions la musique résonner dans la cour du palais, musique si l'on veut; on battait sur des tambours empruntés aux églises. Il se tirait même quelques coups de fusils; çà et là une maigre décharge annonçait aux habitants de Gondar l'avènement du nouvel Empereur; mais la nouvelle était sans intérêt et n'excita pas même la curiosité.

Enfin *Até* Salho se présenta, suivi d'un petit nombre de domestiques; une dizaine, pas davantage. Il était monté sur une mule blanche assez bien harnachée, mais le burnous de drap bleu qu'il portait nous parut plus grossier que ceux des courtisanes. Une petite bande de mousseline blanche faisait mine de lui ceindre le front en guise de diadème. La mule gravit le premier étage qui mène à la grande salle du palais, *Até* Salho n'en descendit qu'aux pieds du trône, où l'animal, un peu ému de sa pénible ascension, se permit de telles licences, que l'hilarité fut générale. Le hasard ajoutait un épisode ridicule à toute cette ironie.

L'empereur se plaça sur son misérable trône de

planches vermoulues (ceci n'est pas une figure de rhétorique), se couvrit jusqu'aux yeux avec son *margaf*, et, après avoir enveloppé soigneusement ses pieds nus, il salua l'assemblée avec une gracieuse politesse.

Alors l'*etchéquié* et les grands juges lui firent leur compliment. Le chef des moines récita une courte prière et la cérémonie fut terminée. Chacun rentra chez soi, sans retenir cette pensée dans son esprit qu'il venait de voir le chef de l'empire.

Quant à nous, cette étrange comédie nous remplit le cœur de tristesse. L'*Até*, au contraire, faisait bonne contenance, il semblait prendre son rôle aux sérieux, et gardait solennellement l'attitude d'un Roi; mais lorsque tout le monde se fut retiré, que nous restâmes seuls avec lui, le sourire officiel, la sérénité factice tomba comme un masque du visage, et il nous montra qu'il comprenait la misère et le ridicule de sa condition.

Nous cherchâmes à le relever en lui faisant entrevoir un avenir meilleur, la possibilité de rendre à sa couronne la splendeur dont elle brillait autrefois. Il nous écouta avec la plus grande attention. Mais nos phrases, bien qu'obligeantes, lui parurent peu persuasives; il n'y répondit que par un long

et profond soupir, signe certain que son âme était fermée à l'espérance et ne nourrissait plus aucune illusion.

SOMMAIRE.

Nous quittons Gondar pour aller visiter le lac Tzana et la province du Dembea. — Description de la route. — Les Zelanes ou Ohitos. — Le lac Tzana. — Son étendue. — Montagnes qui l'entourent. — Affluents qui se jettent dans le lac. — Description des sources et de la vallée de l'Abbay.—Les sources de cette rivière ne sont pas celles du Nil d'Egypte. Entreprises diverses pour découvrir les sources du fleuve sacré — Tout porte à croire qu'elles se trouvent dans le Mono-Moezi. — Preuves à l'appui de cette opinion. — Notre retour à Gondar. — L'un de nous est atteint de la dyssenterie. — Remède employé pour le guérir.

CHAPITRE X.

Durant le mois de mars, après avoir pris un peu de repos dans la capitale de l'Abyssinie, nous sortîmes de la ville dans la direction du sud-est. Nous avions l'intention de visiter la province du Dembea, où l'on voit le lac Tzana, connu dans l'antiquité sous le nom de lac Coloë. Quatre heures de marche à travers un pays accidenté. Ce temps écoulé, nous traversons le Mogetch, petite rivière qui se jette dans le Tzana, et après avoir laissé sur notre gauche un vaste taillis peuplé de lièvres et de gazelles, nous nous arrêtons pour y passer la nuit à l'entrée d'un village isolé au milieu de la campage. Le lendemain, en route, au lever du soleil, le sentier que nous suivions était tracé dans une plaine, envahie sur

une partie de sa surface par les ronces et les herbes sauvages. La couche végétale y est épaisse et de bonne nature, à quelque endroit que vous creusiez, vous trouvez l'eau à peu de profondeur. Malheureusement les Abyssins négligent la terre, et ce pays aimé du ciel, qui pourrait donner quatre récoltes, reste improductif pendant la saison des chaleurs. Nous rencontrâmes cependant quelques champs ensemensés et deux ou trois prairies assez fraîches; dans une de ces prairies paissaient d'énormes troupeaux de bœufs et de moutons; nos domestiques s'arrêtent un moment pour demander le chemin d'Ankacha. Un berger s'empresse de nous l'indiquer, puis nous continuons notre route cheminant, comme la veille, à travers une campagne mal cultivée et brûlée par le soleil. A midi nous étions établis sous quelques huttes de paille construites au bord du Tzana, en face de l'île de Metraha. Nous restâmes quinze jours dans cet endroit. Ce temps fut employé partie à chasser aux bords du lac pour enrichir nos collections ornithologiques, partie à visiter les environs de Corata et la vaste plaine du Foggara, située à l'est du lac et habitée en partie par les Zélanes ou Ohitos.

Les Ohitos forment une race particulière à l'Abyssinie et sont d'une stupidité proverbiale. Ils se

disent chrétiens, mais ils n'observent aucune pratique religieuse. Comme les Agaous, ils ont un langage qui leur appartient, mais comme eux aussi ils parlent tous l'amhara. Les Abyssins, qui les méprisent autant que les juifs, les accusent de sorcellerie, et prétendent qu'avec des paroles dont ils ont le secret ils peuvent tuer leurs ennemis à des distances considérables.

Étrange contraste de l'homme et de la nature. Regardez l'homme sur les bords du Tzana. L'homme, c'est la misère de l'esprit et la misère du corps. Regardez la nature, c'est la beauté, c'est la richesse, c'est la splendeur de toute l'œuvre de Dieu.

Rien n'est plus admirable que le lac Tzana et le paysage qui l'environne. Sa surface est parsemée d'îles verdoyantes, ses eaux calmes et limpides reflètent l'azur des cieux comme une glace sans défaut, et quel magnifique miroir : treize lieues de l'est à l'ouest, du nord au sud vingt lieues! la Suisse et l'Italie n'ont pas une plus belle nappe d'eau. La plaine magnifique qui entoure le lac, tantôt plus large, tantôt plus resserrée, est bornée à l'horizon par des montages pittoresques, formées presqu'en entier de trachyte, de bazalte et d'autres roches volcaniques. Du pied de ces montagnes jaillissent un grand nombre de sources thermales; de leurs

flancs s'échappent plus de trente rivières qui portent toutes au lac le tribut de leurs eaux et le font déborder pendant la saison pluvieuse.

Parmi ces rivières, la plus importante de toutes est l'Abbay ou le Nil bleu, dont la source a été visitée, en 1841, par M. Bell, notre compagnon de voyage.

Cette source, que les travaux de Bruce ont rendue si fameuse, est située en Sakala, sur le versant oriental de la montagne de Gich-Abbay, par 10° 50' de latitude nord. Sa hauteur au-dessus du niveau de la mer est d'environ 2,800 mètres. Elle consiste en un trou circulaire de quatre décimètres de diamètre, que la nature a creusé de ses mains dans un terrain marécageux et caché au milieu des joncs et des broussailles, comme pour le dérober à la curiosité des voyageurs. M. Bell nous a laissé une description assez détaillée du Haut-Abbay. Il coule d'abord vers l'ouest, tourne au nord en séparant le Metcha du pays Agaou, entre dans le lac Tzana, qu'il traverse dans sa partie méridionale, et arrive dans le territoire de Dabra. Là il s'épanouit en une vaste nappe d'eau; mais bientôt il se resserre tellement, qu'au pont bâti près de l'embouchure du Toul son lit n'a pas plus de 4 à 5 mètres de large. Un guerrier, armé de toutes pièces, a pu dit-on le sauter d'un

seul bond (1). A partir de ce point, la rivière descend de gradin en gradin, tire au sud-est, décrit autour du Godjam un grand arc de cercle dont la convexité regarde le midi, se redresse ensuite vers le nord-ouest et se jette à Kartoum, dans le Bahar-el-Abiad.

L'Abbay reçoit un grand nombre d'affluents : les principaux, sur la rive droite, sont le Jemma, le Tsoul, qui sépare la province du Metcha de celle d'Ybaba ; l'Abéa, le Sadié, le Tché, les rivières Souaha, Yebert, Mouga, Bogana, Gatla, Yeda, Chamouga, qui descendent des montagnes de Talba-Waha, situées au cœur de la presqu'île du Godjam ; le Bir, le Fatzam dans le petit Damot, le Zungini dans l'Agau-Mider, le Doura, le Belessa, chez les nègres changallas ; l'Alatis, en Kouarra ; enfin le Dender et le Rahad, dans le pays des Ginjars, à l'ouest de Gondar.

Sur la rive gauche nous connaissons le Kouachenni, le Wanka, le Bachilo, qui reçoit presque toutes les eaux de l'Ambara ; le Oualaka, chez les Toulemo-Gallas ; la Djemma, le Mouger, qui a sa source dans le flanc des hautes montagnes de Salala ; l'Agoul, le Dibouk, l'Aletou et le Didessa.

(1) Lettre de M. d'Abbadie. *Nouvelles annales des Voyages*, volume 2, 1845.

auquel plusieurs voyageurs donnent le nom de Nil Bleu de préférence à l'Abbay. Grossi de tous ces affluents, l'Abbay, dans les plaines du Sennar, offre l'aspect d'un fleuve imposant. Près Kartoum, il n'a pas moins de 280 mètres de large. Aussi le père Paës, dans le XVI[e] siècle, et Bruce, cent ans après, n'ont-ils pas hésité à regarder les sources de cette grande artère de l'Abyssinie comme celles du Nil de l'Égypte. Cette opinion, longtemps accréditée, n'a plus aujourd'hui aucun partisan. Tous les géographes, sans exception, la considèrent comme une erreur.

Aussi bien, ne l'oublions pas : la question des sources du Nil est une des plus complexes que l'on puisse proposer aux voyageurs. Et d'abord parmi les sources des divers cours d'eau qui, après leur réunion dans un même lit, forment un fleuve ou une rivière, quelle est celle que l'on doit regarder comme la source de cette rivière ou de ce fleuve ? Selon nous, cet honneur revient de droit à l'affluent qui a le plus long parcours. Jetez les yeux sur la carte d'un pays dont l'hydrographie est connue, et vous verrez que les choses se passent toujours de la sorte. Or, de tous les fleuves qui sillonnent le Soudan, nul ne satisfait mieux à cette condition que le Bahar-el-Abiad ; il n'y en a pas un, comme nous le verrons bientôt, dont le développement

soit aussi grand que le sien; mais la contrée d'où s'épanche ce fleuve-roi est un mystère pour la géographie.

Dans l'antiquité, Sesostris et Cambyse, après Cambyse et Sesostris, Alexandre-le-Grand, Ptolémée-Philadelphe, Néron et plusieurs autres souverains ont cherché, mais en vain, la solution de ce problème difficile.

Mohammed-Ali, de nos jours, a imité l'exemple de ces princes célèbres: en moins de quatre ans il est parti par ses ordres trois expéditions différentes qui avaient toutes pour but de pénétrer jusqu'aux sources du Nil, et si l'illustre pacha n'a pu nous dire le mot de cette grande énigme, du moins nous a-t-il mis sur la trace de la découverte.

Parmi ces expéditions, la seconde, dirigée par notre ami M. d'Arnaud, est la plus importante. M. d'Arnaud a fait la reconnaissance du Bahar-el-Abiad sur une longueur de 500 lieues, à partir de Kartoum. Dans ce long trajet, deux affluents considérables ont attiré principalement son attention : sur la rive gauche, le Saubat ou Godjeb (1), qui a sa source à l'est de Saka, et décrit autour du Kaffa une spirale semblable à celle de l'Abbay ; sur la rive

(1) Voyez le mémoire intéressant de M. Beke, intitulé : *Essai sur le Nil et ses affluents*.

gauche, le Bahar-el-Ghazal, dont l'embouchure est située dans le lac No ou Couïr, qui a plus de 5,600 mètres de large. Au-dessus de ce lac point de cataractes, point de montagnes. Le Nil coule à travers un pays plat, marécageux, insalubre ; sa pente est presque insensible. Dès le 5e de latitude, on commence enfin à apercevoir quelques montagnes, le terrain s'élève graduellement, et bien que le fleuve coule dans un lit plus resserré, à la hauteur de l'île de Jeaker il présente encore une largeur d'environ 200 mètres. L'île de Jeaker est située par 4°42' de latitude nord et 29e de longitude à l'est du méridien de Paris. Non loin de là, on rencontre un banc de gneiss d'une grosseur énorme. Ce banc barre les eaux du Bahar-el-Abiad et oppose à la navigation des obstacles invincibles.

Arrivés à ce point, les membres de l'expédition égyptienne furent donc forcés de se contenter de renseignements recueillis auprès des habitants. Il résulte de ces renseignements, que le fleuve vient directement du sud ou du sud-sud-est, et que son origine se trouve à trente journées de marche au-dessus de Jeaker (1). Dans le Soudan, la journée de marche équivaut à 5 ou 6 lieues. La distance de

(1) Mémoire de M. Werne (*Blick in das Nil quell land*).

Jeaker aux sources du Nil peut donc être évaluée très approximativement à 150 lieues.

Maintenant comptons. De l'origine du fleuve à l'île de Jeaker, 150 lieues; de ce dernier point à Kartoum, 500; de Kartoum à la Méditerranée, 550. Total, pour le développement du Nil, 1,200 lieues. Ce résultat est important, il prouve non-seulement que le Nil est le cours d'eau de l'Afrique qui a le plus grand parcours, mais il confirme encore l'exactitude des renseignements que les anciens nous ont transmis sur les sources de ce fleuve célèbre.

Selon Ptolémée, le Nil est formé de deux affluents principaux qui ont leurs sources aux pieds des montagnes de la *Lune* et sont alimentés par les *neiges* de ces montagnes. Ces deux affluents traversent chacun un *lac*. A la sortie de ces lacs ils coulent dans des lits séparés, se réunissent après un certain parcours, et ne forment plus alors qu'un seul fleuve, le *Nil*, qui, dans son trajet vers l'Egypte, reçoit l'Astaspus ou l'*Abbay* et l'Astaboras ou *Taccazzé*.

Rien de plus exact que cette description. C'est du moins ce qui nous semble démontré par les découvertes faites récemment dans l'intérieur de l'Afrique ; surtout par les découvertes de M. Rebmann, l'un des missionnaires les plus distingués de la Grande-Bretagne.

M. Rebmann a fixé depuis peu sa résidence à Rabbay, sur la côte orientale d'Afrique, par 4° de latitude sud. Animé d'une noble et sainte ardeur, cet intrépide missionnaire, qui désirait ouvrir au christianisme des routes inconnues, s'est aventuré, il y a peu de temps encore, dans l'intérieur du continent : il a poussé jusqu'à Dégas, à 80 lieues de la côte, et là il a trouvé une montagne appelée *Kilimandjaro*, dont le sommet est couvert de *neiges* perpétuelles. Ce n'est pas tout : à Degas, M. Rebmann a interrogé les habitants, il s'est procuré des renseignements nombreux sur les pays voisins, et dans une de ses lettres il annonce aujourd'hui au monde savant qu'au-delà de Degas s'étend une vaste contrée nommée *Mono-Moezi*, où l'on voit un grand *lac* que personne n'a encore visité. Cette vaste nappe d'eau serait-elle un des deux lacs que le Nil, selon Ptolemée, traverse près de ses sources? Nous n'oserions l'affirmer ; ce qu'il y a de certain, c'est que cette opinion s'accorde parfaitement avec la direction générale du Nil et la longueur de son cours.

Nous avons déjà observé que de la distance de Jeaker, le point extrême où s'est arrêtée l'expédition égyptienne, à l'origine du Nil, il n'y a pas moins de 150 lieues. Prenez cette ligne de 150 lieues, portez-là, comme l'a fait M. Beke, sur une carte d'Afrique,

et vous verrez que son extrémité méridionale correspond précisément au Mono-Moezi, qui s'étend du 2° au 4° de latitude nord et du 29° au 34° de longitude à l'est du méridien de Paris. M. Beke observe de plus que le nom Mono-Moezi est composé de deux mots qui ont chacun une signification différente (1). Dans le dialecte sawhali, et ce dialecte diffère peu de celui du Mono-Moezi, le premier de ces mots, Mono, signifie roi, prince ou gouverneur, tandis que le second, Moezi, qui est le nom propre du pays même, signifie *lune* (2). De là la version de Ptolémée sur les sources du Nil. Au temps où il vivait, le célèbre géographe grec aura appris sans doute que le Nil avait sa source dans les montagnes de Moezi, et en consignant ce fait intéressant dans son ouvrage, il aura traduit ces mots: Montagnes de Moezi, par το τῆς ΣΕΛῊΝΗΣ ὄρος c'est-à-dire les montagnes de la lune.

C'est donc du Mono-Moezi, tout porte à le croire, que s'écoule le fleuve sacré. Cette contrée, à la vérité, est d'un accès très difficile; le chemin qui y

(1) *Essai sur le Nil et ses affluents*, par M. Beke.

(2) Ce nom, Mono ou Mani, est très usité dans les noms propres des pays de l'Afrique. Ainsi l'on trouve sur toutes les cartes Mani-Congo, Mani-Puto, Mono-Motapa, etc.

conduit est semé d'obstacles et de périls sans nombre ; mais aussi quelle gloire pour le voyageur qui découvrirait les sources mystérieuses que l'on cherche depuis les premiers âges du monde ! Lorsque nous parcourions la province du Dembea, nous avons été tentés souvent de mettre notre vie au hasard dans l'intérêt de cette grande entreprise. Malheureusement, le conflit qui venait d'éclater entre Ras-Ali et le roi du Tigré, la guerre dans toutes les provinces, le pillage embusqué sur toutes les routes, ne nous permettaient pas de réaliser ce dessein. Les voyages dans le midi de l'Abyssinie étaient alors si dangereux, que peu de jours après notre départ d'Ankacha pour le Godjam, nous fûmes obligés de retourner sur nos pas et de regagner en toute hâte la capitale de l'Abyssinie, sans avoir pu dépasser la vallée de l'Abbay.

Il était temps. L'un de nous portait déjà dans ses entrailles le germe de cette cruelle maladie qui avait enlevé à notre affection M. Schœffner et M. Rouget. Dès notre arrivée à Gondar, le malade se sentit tellement affaibli par la dyssenterie, qu'il n'eût plus la force de se tenir sur ses jambes. Point de remède, point de médecin. La douleur allait rompre les derniers liens qui l'attachaient à la vie ; lorsque sur ces entrefaites la curiosité amena à

notre logis un vieux négociant, nouvellement arrivé du Kaffa, qui n'avait jamais rencontré des blancs et désirait voir un homme de cette couleur. Arrivé auprès du malade, qui était couché sur la paille et respirait à peine, cet excellent homme se sentit ému de compassion. Tu es bien mal, lui dit-il, mais ouvre ton cœur à l'espérance, Dieu est grand et je promets de te guérir. Là-dessus il lui serra la main et s'éloigna, nous promettant de revenir bientôt. Vers les quatre heures du soir, lorsqu'il reparut, il tenait à la main une courge renfermant un remède des plus violents. Quel était ce remède? du lait caillé, des oignons, de la moutarde, du poivre rouge. C'était évidemment chercher à éteindre la flamme avec le feu. Le malade néanmoins n'hésita pas. Il se leva sur son séant, prit la courge, la vida jusqu'au fond, puis il se recoucha sur la paille en recommandant son âme à Dieu. Honneur à l'homœopathie : elle n'a jamais remporté une plus belle victoire. Soit que le remède eût dévié l'inflammation en la portant des intestins dans l'estomac, soit qu'il eût agi sur les entrailles à la manière d'un cautère, peu de temps après le malade se sentit soulagé. Le surlemain il prit encore une potion semblable à la première, dès ce moment sa santé alla de mieux en mieux. La convales-

cence dura près de vingt jours, vingt jours qui exigèrent les plus grands ménagements. Ce temps là néanmoins ne fut pas perdu. Ne pouvant pas voyager, nous l'employâmes à prendre des renseignements sur la géographie, l'histoire, la religion, les mœurs et le commerce du pays.Nous allons les résumer rapidement, afin que le lecteur puisse se faire une idée exacte de l'état moral et politique de l'Abyssinie.

SOMMAIRE.

Limites de l'Abyssinie. — Divisions politiques. — Aspect général du pays. — Sa hauteur au-dessus de la mer. — Montagnes qui le bornent à l'est. — La géographie de l'Abyssinie est très peu connue. — Motifs pour lesquels nous ne donnons pas une description générale de cette contrée, et nous nous bornons à décrire la vallée du Taccazzé. — Limites de cette vallée. — Montagnes du Samen. — Affluents du Taccazzé. — Villes principales qu'on y trouve. — Constitution géologique du terrain. — Division du sol sous le rapport de la température et de la végétation. — Plantes et animaux qu'on y rencontre. — Pluies périodiques, neiges, leurs limites. — Contraste frappant entre le climat des bords de la mer et celui des hautes régions — Causes de ce contraste.

CHAPITRE XI.

L'Abyssinie est une vaste contrée, qui s'étend du 9e au 16e de latitude nord, et du 34° au 39e de longitude à l'est du méridien de Paris. Ses divisions principales sont le Tigré, le Samen, le Lasta, l'Amhara, le Choa et le Godjam. A considérer ces provinces dans leur ensemble, elles présentent un magnifique plateau, parsemé de lacs d'eau douce, surmonté de hautes montagnes, coupé par de profondes vallées, sillonné, par une multitude de rivières et de torrents. Cette immense terrasse s'incline légèrement de l'est à l'ouest; sa hauteur moyenne, au-dessus du niveau de la mer, est d'environ 2,000 mètres (1). Du côté de l'orient elle est

(1) C'est, à 30 mètres près, la hauteur du passage du St-Gothard.

bornée par des montagnes escarpées, rudes anneaux de la grande chaîne qui borde la côte occidentale du golfe Arabique, gradins naturels par lesquels le sol du royaume abyssin descend vers la Mer-Rouge. Entre leurs derniers contreforts et le rivage de cette mer, s'ouvre un pays aride à travers lequel coulent l'Hawach et quelques torrents, qui sont à sec durant la plus grande partie de l'année. Ce pays, c'est l'Adel et le Dankali habités par des tribus de pasteurs, et l'une des zones les plus ardentes du globe.

Le Choa et quelques districts du Lasta se trouvent, il est vrai, sur le même versant que l'Adel et le Dankali; mais comme ils occupent les premiers contreforts des montagnes, ils partagent les avantages physiques dont jouissent les autres provinces de l'Abyssinie, toutes situées sur le versant occidental. Arrivée dans l'Éthiopie, la ligne qui sépare ces deux versants passe sur le Tarenta, touche Senafi, laisse Add'Igrat à trois ou quatre lieues vers l'ouest, traverse le district de Ficho, qui est à l'est d'Atsbi, s'incline de là vers le sud-ouest, coupe le Wojjerat et le Lasta en passant près des sources du Taccazzé, atteint le sommet du Mont-Sagarat, suit la crète des montagnes de Salala, qui séparent la vallée de l'Abbay de celle de l'Hawach;

contourne enfin les sources de cette dernière rivière et va se perdre dans des contrées que personne n'a encore visitées. On le voit donc, séparés par les montagnes qui bornent à l'est le plateau abyssin, l'Hawach d'un côté, l'Abbay et le Taccazzé de l'autre, coulent dans des directions opposées. ce sont les trois principales artères de l'Abyssinie. L'Hawach reçoit la plus grande partie des eaux du versant oriental et les porte dans le lac d'Aousa; l'Abbay et le Taccazzé, au contraire, reçoivent toutes les rivières, tous les torrents qui sillonnent le versant occidental, coulent vers le nord-ouest, et se déversent dans le Nil, dont ils sont deux des tributaires les plus importants.

Ce serait ici le lieu de décrire en détail les vallées de l'Hawach, de l'Abbay et du Taccazzé. Ces vallées renfermant toutes les provinces de l'Abyssinie, on aurait de la sorte une description complète de cette contrée. Mais il faut le dire, faute d'un assez grand nombre d'itinéraires, ce travail ne serait basé le plus souvent que sur des renseignements incertains ou des documents inexacts (1). Pour éviter

(1) La géographie de l'Abyssinie est fort peu connue; les ouvrages qui en traitent ont accrédité des erreurs grossières, toutes les cartes les ont reproduites et la plupart sont encore à rectifier. Ainsi, selon les cartes de

de propager des erreurs, au lieu de donner une description entière de l'Abyssinie, nous avons cru qu'il convenait de nous borner aux provinces que nous avons vues par nous-mêmes, et où nous avons vécu deux ans. Nous allons donc décrire la vallée du Taccazzé, qui s'étend du Tarenta aux portes de Gondar.

Aucun voyageur n'a encore déterminé les sources du Taccazzé par des observations astronomiques. Mais la position de ces sources est parfaitement connue. Le Taccazzé a son origine dans les flancs de l'Abouéyé, une des montagnes les plus hautes du Lasta, non loin du célèbre monastère de Lalibela, situé lui-même par 11° 50' environ de latitude nord.

Au moment où il sort de l'Abouéyé, le fleuve se dirige vers l'ouest sur un espace de dix lieues, se redresse vers le nord, forme autour du Samen un grand arc de cercle dont la convexité regarde le nord-est, tire vers le nord-ouest et se jette ensuite dans le Nil.

La longueur de son cours est d'environ 150

Bruce et de Salt, l'Assam, qui baigne la capitale du Tigré, se dirige vers le nord, tandis que, en effet, il coule vers le sud et, contrairement à l'opinion reçue, se jette dans l'Warié, l'un des affluents de la rive droite du Taccazzé. L'Assam n'est qu'un petit cours d'eau, d'accord, mais le cours de l'Warié, du Guebah, du Mareb et de plusieurs autres rivières importantes, n'est guère tracé avec plus de précision.

lieues, son embouchure, qui porte le nom d'El-Mogram, est située à 350 lieues du bord de la Méditerranée, et, chose extraordinaire dans un si long espace, le Nil ne reçoit plus aucun autre affluent. Le Taccazzé est donc, du côté du nord, la dernière rivière qui porte ses eaux en tribut au fleuve-roi.

Le ravin au fond duquel il coule est un des plus escarpés qu'il nous ait été donné de voir. En face de Tchellatchekenné, ce ravin n'a pas moins de 2,000 pieds de profondeur, c'est-à-dire plus de cinq fois la hauteur de la flèche des Invalides au-dessus du pavé. Dans ce même endroit, la largeur du fleuve est d'environ 60 pieds, et sa profondeur, à l'époque de l'étiage vers la fin de mars, ne dépasse pas 3 ou 4 pieds. Alors il est guéable presque sur tous les points. En revanche, quand arrive la saison des pluies, il se gonfle, franchit ses rives et s'élève à 15 ou 18 pieds au-dessus du fond de son lit. On peut en juger par le limon, les brins d'herbes, les broussailles que les flots déposent sur les branches des arbres et qui marquent le niveau des plus grandes crues.

Une magnifique végétation se déploie sur les deux rives du fleuve. A Devray-Abbay, à Tchellatchekenné, près de Lomorni, dans les divers endroits où nous

l'avons traversé, nous pouvions nous croire transportés sur les bords de l'Orénoque ou de l'Amazone. Partout des sycomores, des baobabs, des tamarins, des futaies qui excitent l'admiration par la force de leurs tiges et le luxe de leur feuillage. Quelquefois les plantes parasites, les lianes s'accrochent au tronc des arbres qui ombragent le fond de la vallée, se nourrissent de leur sève, montent à l'extrémité des branches les plus élevées, courent de l'un à l'autre, les enlacent, les enveloppent de leurs guirlandes flottantes, s'y suspendent comme les agrès aux mâts d'un navire, et forment des fourrés épais où l'on peut surprendre à chaque pas le travail mystérieux du temps qui crée et qui détruit sans cesse.

Mais c'est un fait digne de remarque, nous l'avons observé dans l'Abyssinie, comme on l'observe dans toutes les contrées intertropicales, plus les rives du fleuve sont belles et riches dè végétation, plus aussi sont-elles malsaines.

Celles du Tacazzé n'échappent pas à la loi générale. Après la saison pluvieuse, lorsque la rivière rentre peu à peu dans son lit, elle abandonne sur ses bords comme une vaste moisson de plantes. Ces plantes, laissées à sec, s'inclinent sur elles-mêmes, s'affaissent, jonchent la terre, s'y putréfient sous l'haleine d'une atmosphère embrasée, et bientôt il

s'en dégage des miasmes insalubres qui forment dans la vallée un brouillard pestilentiel.

Le même fait se produit dans chacun des ravins où coulent les rivières principales de l'Éthiopie, et des phénomènes pareils amènent nécessairement de pareilles conséquences. Deux ou trois nuits d'octobre ou de novembre passées sur les bords de ces rivières, il n'en faut pas davantage pour contracter une fièvre qui aboutit d'ordinaire à la mort. Cinq cadavres que nous avons confiés à la terre, près d'Aber-Semmaka, celui de l'infortuné Dillon, ceux de ses quatre domestiques, portent tristement témoignage contre un péril dont nous ne saurions trop avertir les voyageurs qui nous suivront en Abyssinie.

Cette belle et dangereuse vallée du Taccazzé est une des plus importantes de l'Éthiopie. Elle comprend dans son étendue tout le nord de l'Abyssinie, une portion du pays des Changallas, et plusieurs provinces de la Nubie. Du Tarenta aux frontières méridionales du Lasta, la ceinture orientale de ce vaste bassin est formée par une portion de la grande chaîne qui borde à l'est le plateau abyssin. La crête de cette chaîne se dresse

Sur le Tarenta. . . .	à 2,547 mètres	Au-dessus du niveau de la mer.
Près de Ficho	à 3,000 »	
Sur l'Abouéyé, à environ	3,800 »	

De cette ceinture partent une foule de chaînons qui se prolongent entre les divers affluents de la rive droite du fleuve, atteignent sur quelques points à une hauteur considérable, se dépriment ailleurs pour former de petits plateaux, et donnent au paysage un aspect des plus pittoresques. De ces ramifications, la plus remarquable est celle qui se détachant de Halay, se dirige du nord-est au sud-ouest, et sépare les eaux du Mareb de celles de l'Warié et du Taccazzé. A embrasser d'un coup-d'œil l'ensemble des lieux, le point le plus élevé de cette chaîne secondaire est assurément le sommet de la montagne d'Add'Igrat. Ce sommet, au point où le franchissent les voyageurs, est situé, d'après nos observations, à 3,000 mètres au-dessus du niveau de la mer Rouge.

Passons maintenant aux montagnes qui forment la ceinture occidentale et méridionale du fleuve.

A partir de l'Abouéyé, la crête des montagnes court d'abord pendant vingt lieues, de l'est à l'ouest. Arrivée à Devra-Tabor, elle se dirige vers le nord jusqu'aux sources du Téken dans le district d'Ebenat, en laissant au sud le lac Tzana, s'incline du côté du nord-ouest, passe au nord de Gondar, contourne les sources du Gouangoue et se prolonge

ensuite dans la même direction à travers le Walkaït et le pays des Changallas.

Ces montagnes sont peu élevées, mais près de Gondar elles se bifurquent, et de ce point part directement vers le nord-est la chaîne colossale du Samen, qui forme pour ainsi dire sur la rive gauche du Taccazzé des Alpes abyssines. Les sommets les plus élevés du Samen sont le Detjem, le Boaït et le Silké.

Le Detjem a . . . . 4,620 mètres		Au-dessus du niveau de la mer.
Le Boaït 4,300	»	
Le Silké 3,430	»	

Ainsi le Detjem n'est inférieur au Mont *blanc* de la Savoie que d'environ 200 mètres, il s'élève presque à la hauteur du Mont *rose* et surpasse de 250 mètres le *Finsterarhorn* des Alpes bernoises.

Telles sont les montagnes qui forment la ceinture de la vallée du Taccazzé. De cette ceinture s'épanchent une foule de rivières, une foule de torrents qui se déversent tous dans le fleuve et sont à peine connus de nom. Sur la rive gauche, les principaux sont à partir du sud, le Beleghez, l'Abara, l'Ataba, le Bouéa, l'Enzo, la Zarima, l'Angarab et le Gouangoue. Exceptés les deux derniers, tous ces cours d'eau prennent leurs sources dans la chaîne du Samen et sillonnent les uns, le versant oriental, les autres le

versant occidental de cette chaîne. Quant à l'Angarab et au Gouangoue, le premier s'écoule des montagnes qui sont au nord de Gondar ; l'autre a son origine près de Hor-Cocamot, par 13° 1' de latitude, nord, reçoit le Toukour par la rive droite et devient alors une rivière très considérable.

Parmi les divers affluents de la rive droite du Taccazzé, nous connaissons le Merri, le Tselari, l'Aroqoua, le Guebah, l'Warié, le Ferfera, le Mareb et le Gach-el-Khor qui coule dans la Nubie chez les arabes pasteurs. Le cours de la plupart de ces rivières, nous l'avons déjà observé, est mal tracé sur toutes les cartes de l'Abyssinie où n'y est pas indiqué. M. Rüppel semble même mettre en doute l'existence du Mareb. Le Mareb cependant existe, il est même un cours d'eau assez important, et, contrairement aux assertions de Bruce et de Salt ses sources dont nous parlerons plus tard sont situées dans l'Hamaçen, près du village d'Addi-Tigray, à deux lieues nord-ouest d'Adde-Bahra.

D'Addi-Tigray le Mareb se dirige vers le sud, rereçoit par la rive gauche le Tzeréna et l'Ounguéya, arrive à Goundet, s'incline de là vers l'ouest et se jette ensuite dans le Taccazzé. (1) Bien que ce cours d'eau soit le plus considérable du Tigré, il n'est

(1) On nous a dit, en Abyssinie, que le Mareb rencontre le Taccazzé

navigable à aucune époque de l'année; il en est de même du Taccazzé et de toutes les autres grandes rivières de l'Abyssinie.

En Europe, les rivières attirent et fixent l'homme. Elles déterminent habituellement l'assiette des centres de population. Dans la vallée du Taccazzé comme dans le reste de l'Ethiopie, les choses se passent d'une toute autre sorte. L'industrie dans ce pays étant encore dans l'enfance, les habitants n'ont pas senti la nécessité d'utiliser la force motrice des cours d'eau, aussi presque toujours ont-ils bâti leurs villes et leurs villages sur le sommet des montagnes, ou du moins sur des plateaux élevés ; ils y trouvent l'avantage de se défendre facilement en cas d'attaque, de dominer le pays et de se soustraire aux fièvres qui font ordinairement séjour au bord des grandes rivières.

Du reste, les villes Ethiopiennes n'ont de commun que le nom avec nos villes d'Europe. Le plus souvent, ces villes ne sont qu'une agglomération de huttes semées au hasard dans la campagne, et séparées les unes des autres, soit par de grands espaces vides, soit par des jardins clos de murs de pierre sèche. Dans la vallée du Taccazzé, les plus importantes de ces villes sont Adoua, la capitale du Tigré,

dans la province du Walkait, mais personne n'a pu nous dire le nom de l'endroit où s'opère cette jonction.

Axoum, Add'Igrat, Atsbi, Antalo le chef-lieu de l'Enderta, Tchelicot, Abbi'Addi, la capitale du Temben, Devra-Abbay, près du Taccazzé, Haouzienne, dans le Guérahalta, Haousa, dans le Samen, Debark et Faras-Saber sur le plateau du Waggara, Sambré, dans le Salowa, enfin, Sokota qui est un des lieux les plus importants du Lasta.

Les terrains sur lesquels s'élèvent ces villes appartiennent par leur constitution aux termes les plus divers de la série géologique. Le plus développé de tous est le terrain tertiaire. Les dépôts tertiaires se voient dans le Tigré, le Samen, le Lasta, le Waggara, et dans plusieurs autres provinces. Ils reposent sur les terrains de transition et forment généralement la partie visible du sol. Du côté du sud ils touchent aux portes de Gondar, du côté de l'est ils confinent aux trias et aux terrains jurassiques de l'Enderta, terrains amalgamés de coquilles fossiles, et sont bornés au nord par les terrains primaires du pays des Chohos, que représentent des gneiss, des protogines, des micachistes et des granits, contreforts où s'appuient les terrains modernes de la Mer-Rouge.

Quant aux roches qui composent ces dépôts tertiaires, ce sont : 1° des grès de diverses natures, des couches plus ou moins épaisses d'argile, de

limonite, de porcellanite; 2° de grandes masses de roches volcaniques qui se rapportent presque toutes aux trachytes et aux basaltes.

Dans plusieurs districts, notamment dans le Chiré, les roches sédimentaires ont conservé leurs positions primitives et forment soit de grandes plaines, soit des plateaux ou des terrasses horizontales; mais le plus souvent les trachytes, les bazaltes vomis par les éructations du globe durant la période tertiaire se sont injectés à travers leurs couches, les ont déplacées, en ont plus ou moins modifié la composition, et ont formé à la surface du sol des épanchements qui offrent habituellement l'aspect de grandes calottes sphériques. C'est ce que l'on remarque dans les environs d'Add'Igrat, d'Intetchaou, de Négot et du Devra-Damo. Plus loin, vers le sud, entre le 12° et le 13° de latitude nord, ce phénomène s'est produit sur une grande échelle. Dans cette région, les épanchements de trachyte et de bazalte ont été si considérables, qu'ils s'élèvent quelquefois à plus de 2,000 mètres au-dessus des terrains tertiaires sur lesquels ils reposent, et constituent presqu'en totalité les montagnes colossales du Lasta et du Samen, dont nous avons déjà parlé.

Est-il vrai que la vallée du Taccazzé renferme une

grande variété de richesses minéralogiques? plusieurs voyageurs l'ont avancé tour à tour. Nous n'avons pas étudié assez à fond la constitution géologique du sol pour confirmer leurs assertions ou pour les contredire. Ce que nous pouvons assurer seulement, c'est que nous n'avons pas eu le bonheur d'y voir de bien rares trésors. Cinq ou six dépôts d'oligistes rouges dont l'industrie pourrait tirer un parti utile, quelques pyrites cubiques (marcassites) recelées dans les phyllades de la vallée de l'Assam, au bord d'un petit affluent de la rive gauche du Mareb, qui se nomme Kerzobo, des sables mêlés de minerai de fer, et de quelques paillettes jaunes ductiles, que nous avons reconnues plus tard pour être de l'or; enfin dans le pays des Taltals une plaine de sel bossuée de monticules de marnes irrisées, et parmi ces marnes des morceaux de soufre dont nous avons rapporté plusieurs échantillons en France, voilà à peu près tout ce que nous avons rencontré.

Quant au sol, la vallée du Taccazzé, comme le reste de l'Abyssinie, se divise, sous le rapport de la température et de la végétation, en trois régions distinctes. Les *Collas*, ou basses terres; les *Ouïna-Dégas*, ou terres de moyenne hauteur; les *Dégas*, ou hautes terres.

Le Colqual.

Les *Collas* sont compris entre 1,000 et 1,600 mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer. Les *Ouïna-Dégas* entre 1,600 et 3,000 mètres. Les *Dégas* entre 3,000 et 4,600 mètres; ce qui fait entre les terrains inférieurs et le terrains supérieurs une différence de 3,600 mètres.

D'après ce chiffre, il est facile de voir que la température et les productions du sol, dans la vallée du Taccazzé, doivent offrir de singulières variétés. En effet, à mesure que vous vous élevez du fond des *Collas* vers les hautes régions des *Dégas*, vous sentez que la température s'abaisse, vous parcourez une série de climats analogues à celle que vous parcourriez en partant du même point et en vous dirigeant vers les pôles. Vous montez, et successivement vous rencontrez, dans un même plan vertical, les végétaux des plaines brûlantes du Sénégal, les plantes qui croissent dans les régions tempérées de l'Europe et celles que nourrissent les sommets glacés des Alpes. De telle sorte que si l'on voulait tracer pour l'Abyssinie des lignes de culture semblables à celles qu'Arthur Young et Decandolle ont indiquées pour la France, au lieu de les tracer sur une projection horizontale, il faudrait qu'on les dessinât sur des profils.

La température des *Collas* varie entre 25° et 36°

centigrades. La végétation s'y déploie partout avec magnificence. La chaleur, il faut le dire, n'y permet pas la culture du froment; en revanche on y trouve le coton, l'indigo, plusieurs espèces de gommiers, l'ébénier, le baobab, le tamarin, le ricin, le baume de la Mecque, le safran, la canne à sucre, le bananier, le dattier; plusieurs variétés de mimosas, un grand nombre de plantes médicinales, de beaux bois de construction, et parmi les graminées, le *dourah* et le *dagoussa*, qui est une plante particulière à l'Abyssinie.

La graine de Dagoussa *(Eleusine-Dagoussa)* sert à faire du pain. Elle est ronde, un peu rugueuse, plus grosse que la tête d'une épingle, tantôt blanche, tantôt noire et tantôt rousse. Nous considérons le Dagoussa comme une variété de *l'Eleusine-Corocana* que l'on cultive beaucoup à Pondichery, ainsi que dans les Indes, et dont la graine a été apportée en France par M. Leschenault. Ajoutons que les *Collas* sont le domaine de toute sorte d'animaux sauvages. Le lion, l'éléphant, la panthère, le rhinocéros, l'hyène, l'hippopotame, le buffle, le zèbre, la girafe, le sanglier, l'antilope, la gazelle, hôtes doux, ou terribles, se montrent et s'enfuient effarouchés, ou passent en rugissant avec une majesté pleine de menace. On y voit encore des serpents d'une grosseur énor-

me, des scorpions dont la piqûre est mortelle, et une foule d'insectes malfaisants; entre autres le *dhamotera*, en tigréen *aco*, sorte d'araignée couverte d'un poil brun qui remplit les Abyssins d'épouvante.

Quant à la *Tzalzalia*, cette mouche funeste dont Bruce a décrit les funestes ravages, (1) en vain l'avons-nous cherchée, en vain avons-nous interrogé mille fois les habitants du pays, personne n'a pu nous mettre sur la trace de cet insecte formidable. Est-ce à dire que nous regardons la Tzalzalia comme un insecte fabuleux? Nous n'oserions l'affirmer, car M. Combes a entendu parler de la Tzalzalia dans le Sennar, et plusieurs passages d'Isaïe et d'Agatharcides font mention d'un insecte pernicieux, l'effroi des hautes contrées arrosées par le Nil.

Les *Ouïna-Dégas* occupent toute la région moyenne du bassin du Taccazzé. On y jouit de la température du midi de l'Espagne et de l'Italie. Rarement le thermomètre s'y élève-t-il au-dessus de 27° centig. Rarement y descend-il au-dessous de 14°c.

(1) Il faut l'avouer, dit le voyageur anglais, les monstres énormes des forêts, les Rhinocéros qui habitent les mêmes contrées que la Tzalzalia, sont moins terribles qu'elle. La vue de cet insecte, que dis-je, son bourdonnement, répand plus de désordre et de terreur parmi les hommes et les animaux, que tous les monstres de ces contrées pourraient en causer, quand ils seraient deux fois plus nombreux.

C'est le beau climat de l'Agamé, de l'Enderta, du Tsallemti, de Maï-Talo et des environs de Gondar. Cette zone la plus riche de toutes, comprend aussi les villes les plus populeuses de l'Abyssinie. L'orge, le blé, le teff, les pois, les fèves, les lentilles y viennent à souhait. Parmi les arbres, ceux que l'on rencontre le plus fréquemment, sont le wanza, le kolqoual, le génevrier, l'olivier, plusieurs variétés de sycomores, le cosso et le zegba ou *podocarpus*, dont le tronc parfaitement droit ne le cède point en élévation aux pins les plus hauts du nord de l'Europe.

La région des *Ouïna-Dégas* est aussi celle de la vigne, de l'oranger, du citronnier, du pêcher, de l'abricotier, du dattier, qui croit dans la vallée du Taccazzé jusqu'à la hauteur de 2,300 mètres. On pourrait y cultiver avec succès presque tous les arbres, presque toutes les plantes de l'Espagne, de l'Italie et du Portugal. Magnifique jardin, vous y voyez à chaque pas des terres fertiles, des champs couverts de céréales et de gras pâturages qui nourrissent tous les animaux domestiques de l'Europe, à l'exception du porc.

Les *Dégas* embrassent la région supérieure des grandes chaînes. La température dans les *dégas* dépasse rarement 16° ou 17° centig., et sur les points les plus élevés, il n'est pas rare de voir la colonne

de mercure dans le thermomètre descendre au-dessous de zéro. Aussi, pour se préserver du froid, les habitants se couvrent-ils d'habits faits de peaux de moutons. Végétation maigre et chétive. L'orge et le blé sont les seules graminées qu'on y rencontre. L'orge croît partout dans les *dégas* jusqu'à la hauteur de 4000 mètres; vous n'y voyez d'autres arbres que le cosso, une espèce curieuse de mimosas et le djibaroua.

Le djibaroua est une plante particulière à l'Abyssinie. Au dire des habitants, il donne une fois des fleurs et meurt aussitôt. Le cosso vient jusqu'à la hauteur de 3,600 mètres, le djibaroua se trouve encore à la hauteur de 4200. Au-dessus du djibaroua le chardon (*carduus Schimper*), les mousses et les lichens annoncent l'indigence de la montagne. Au-dessus des lichens vous ne rencontrez plus que des rochers de trachyte et de basalte dont la couleur sombre imprime à tout le paysage un caractère de tristesse et de désolation qui dessèche l'âme et l'espérance.

Bien que les régions des *dégas* soient assez peu fertiles, on y voit cependant comme dans les *Ouïna-Dégas* d'immenses troupeaux de bœufs, de chèvres et de moutons. Ces troupeaux errent en liberté sur les plateaux les plus élevés. On ne prend pas la pré-

caution de les parquer durant la nuit, parce que le lion, la panthère, l'hyène et les autres bêtes féroces ne s'aventurent jamais dans cette zone élevée.

La hauteur considérable des *dégas*, la raréfaction de l'air, la force du rayonnement vers un ciel extrêmement pur, sont les principales causes du froid qui règne dans cette région, et dont l'influence préside à la formation des pluies périodiques.

Tous les ans les pluies périodiques qui arrosent la vallée du Taccazzé commencent à tomber vers le mois d'avril; mais jusqu'aux derniers jours de juin elles sont accidentelles et peu abondantes. Dans le mois de juillet les matinées sont généralement belles. Vers midi, le ciel se couvre, tandis que les vents de l'est ou du sud-est qui se prennent à souffler accumulent en nuages sur le sommet des montagnes les brumes dues à l'évaporation de la mer Rouge et de la mer des Indes. Vers deux heures le tonnerre gronde, la force du vent redouble, et la pluie tombe à torrents, accompagnée quelquefois d'une énorme quantité de grêle. Pendant le mois d'août, cette régularité est déjà troublée, il pleut alors à toute heure, et souvent toute la journée, mais la saison pluvieuse finit constamment avec le mois de septembre.

Tant qu'elle suit son cours, l'hygromètre ne cesse

pas d'accuser dans l'air une humidité de 90° à 95° degrés. Les rivières coulent à plein bord. Le Taccazzé, qui n'a pas en mars un mètre d'eau, s'élève alors à cinq ou six mètres au-dessus de son niveau ordinaire. Faute de ponts et de barques, toutes les communications sont interrompues, et il n'existe plus de relations, même entre les provinces voisines. C'est l'hiver de l'Abyssinie. Cet hiver, sans doute, n'est pas aussi rigoureux que le nôtre, cependant dans les *dégas* ou hautes régions on trouve partout la glace formée dans les ruisseaux, et la neige recouvre la cîme des plus hautes montagnes. Il y en a constamment sur le Detjem, ainsi que nous l'avons observé, tantôt sur le versant méridional, tantôt sur le versant opposé, et cela suivant les saisons. Le sommet de cette montagne affleure donc la zone de la congélation perpétuelle. A l'époque des grandes sécheresses, on rencontre la neige habituellement à la hauteur de 4,400 mètres ; durant la saison pluvieuse au contraire, elle descend sans se fondre jusqu'à 3,500 mètres au-dessus du niveau de la mer; c'est là à peu près sa limite inférieure.

Mais, chose digne de remarque, de juin en septembre, tandis que le froid se fait sentir dans les hautes régions et que la pluie tombe à torrents dans la vallée du Taccazzé, le ciel n'envoie pas une seule

goutte d'eau sur le Dankali, entre les montagnes du Tigré et le rivage de la mer. A quoi tient ce singulier phénomène? A ce que la plaine du Dankali est alors fortement échauffée par le soleil, et que la colonne d'air chaud qui s'élève de ce sol embrasé empêche les nuages de se condenser au-dessus et de se précipiter en pluie. D'octobre jusqu'en mars, mais principalement durant les mois de décembre et de janvier, la température du Dankali étant beaucoup moins élevée, à cette époque seulement, quelques averses tombent de temps en temps sur le rivage de la mer et remplissent les citernes creusées au milieu des rochers, seule ressource des populations de la côte dans les temps de grandes sécheresses.

Le royaume d'Adel, qui est le prolongement du Dankali, n'a pas non plus de véritables pluies périodiques. Sous ce rapport, son climat ne contraste pas moins avec celui des hautes régions de l'Abyssinie que le climat des bords de la mer.

SOMMAIRE.

Origine de la monarchie abyssinienne. — Menilek, premier roi de l'Éthiopie. — Conversion de ce pays au christianisme. — Lutte entre les chrétiens et les Juifs. — Judith assure le triomphe de ces derniers. — La famille des Zagués, qui est chrétienne, succède à la dynastie juive. — — La descendance de Salomon est replacée sur le trone impérial. — Guerres sanglantes entre les Abyssins et les Musulmans. — Amda-Sion porte la guerre dans l'Adel — Son triomphe. — Les Musulmans reprennent le dessus.— Terreur qu'ils inspirent. — Position critique du roi David. — Relations de l'Abyssinie avec l'Europe.— Secours envoyé par le roi du Portugal. — Défaite des Musulmans. — Apparition des Gallas. — Leur puissance. — Ils menacent encore aujourd'hui d'envahir l'Abyssinie entière.

CHAPITRE XII.

La première apparition marquante que fait l'Abyssinie dans l'histoire est le fameux voyage de la reine de Saba à Jérusalem. Les Abyssins nomment cette princesse Makeda, les Arabes Balkis. Ses fréquentes relations avec la Palestine lui ayant appris de loin la magnificence et la sagesse de Salomon, elle voulut le connaître et résolut de lui rendre visite en personne, afin d'éprouver par elle-même sa science si vantée. La renommée n'avait pas exagéré les mérites du fils de David; car, au dire des Abyssins, il prit sur Makeda un empire absolu. A peine arrivée à Jérusalem, la reine abjura le culte des astres pour adorer le dieu des Juifs; mais en même temps que son esprit s'ouvrait aux divines clartés, son cœur

prêt à la trahir, s'ouvrait aux troubles de la tendresse humaine. Elle admirait le roi sage, elle aima le jeune souverain ; un fils naquit de cet amour. On le nomma Menilek. Menilek fut élevé à la cour de Salomon, il y grandit, et vint rejoindre sa mère. Douze docteurs de la loi le suivirent et convertirent au judaïsme les diverses tribus de l'Abyssinie, que Menilek réunit sous son autorité.

Telle est l'origine de la monarchie abyssinienne. La branche de Menilek fleurit encore dans ses jeunes rameaux, et les empereurs de Gondar se vantent toujours d'être issus du sang de David.

Prolixe sur le voyage de la reine de Saba, sur la venue de son fils Menlick, la chronique d'Axoum se tait complétement sur les successeurs de ce prince, jusqu'à l'époque où la foi du Christ fut introduite dans l'Abyssinie.

Durant le cours du IV^e^ siècle, Frumentius et Edesius, fils d'un certain marchand de Tyr, navignaient dans la mer Rouge. Les indigènes les firent prisonniers et les présentèrent comme esclaves à l'empereur d'Abyssinie. Leur sagesse, leur intelligence gagnèrent l'esprit du monarque. Sa justice les affranchit, et sa faveur les éleva bientôt aux plus hautes fonctions de l'État. Le roi mourut. La reine leur confia l'éducation de son fils, prince mineur et

héritier de sa couronne. Frumentius instruisit le jeune roi selon la vérité, le convertit à la religion chrétienne, et, reconnaissant la main de Dieu dans cet heureux succès, il se crut autorisé à devenir l'apôtre de l'Abyssinie. Plein de cette grande pensée, il partit aussitôt pour Alexandrie, raconta au patriarche ce que Dieu avait opéré par son serviteur, et le patriarche admirant la grâce du Seigneur dans le zèle de Frumentius, le nomma évêque d'Éthiopie. Ce patriarche était saint Athanase.

Cela se passait vers l'an 330.

De retour au milieu des Abyssins, Frumentius prêcha publiquement l'Évangile. La bonne nouvelle fut reçue par le plus grand nombre dans le peuple et parmi les grands. Depuis cette époque l'Abyssinie n'a pas cessé d'être chrétienne.

Cependant les Juifs établis sur les montagnes du Samen n'abjurèrent pas leurs anciennes croyances. Fidèles à la loi de Moïse et au culte de leurs pères, ils formèrent au milieu des états de l'empereur une province à peu près indépendante. Un moment même, ils se crurent assez forts pour anéantir le christianisme et dominer tout le royaume. C'était vers les premières années du dixième siècle. Ils avaient alors une reine nommée Judith. Par son mariage avec un prince voisin, la reine Judith s'était

tait un parti puissant dans l'Abyssinie, tandis que les chrétiens se divisaient entre eux à l'occasion des hérésies dont l'Église d'Orient fut si longtemps troublée. L'occasion lui parut favorable. Entre elle et le trône il y avait un crime à commettre. Elle ne recula pas devant l'horreur du meurtre et de la trahison. Nous avons dit la barbare coutume qui reléguait sur le Devra-Damo tous les princes de la famille royale. Judith s'empara de ce rocher, et fit un massacre de tous ces fils, de tous ces frères du roi. Un seul, petit-fils de David, échappa à la fureur de cette autre Athalie. Ce prince était alors dans sa capitale. Il prit la fuite. La fidèle province de Choa le reçut, et il y régna pendant que l'usurpatrice gouvernait presque tout l'empire.

Plus heureuse qu'Athalie, Judith jouit en paix de son crime. Cette reine, que les Abyssins ont surnommée *Assat*, c'est-à-dire le feu, porta quarante ans la couronne et la transmit sans troubles à ses descendants. La chronique d'Axoum en compte cinq. Tous les cinq ont laissé une mémoire abhorrée.

Cette dynastie juive dut s'éteindre faute d'héritiers. La famille des Zagué, qui régnait sur le Lasta, lui succède à un moment donné, sans que l'on sache les motifs de cette substitution. Les Zagués

étaient chrétiens. Ils rendirent l'Abyssinie heureuse. L'Abyssinie a conservé leurs noms chers et respectés. L'un d'eux, Lalibela, fut jugé digne des honneurs de la canonisation, et tous les Abyssins vénèrent sa mémoire. Lalibela régnait vers 1200. Sous son règne, ou peu de temps avant son règne, un grand nombre d'Égyptiens persécutés chez eux vinrent se réfugier en Abyssinie. Le roi les accueillit avec bonté. Il les employa à creuser, dans les flancs des montagnes du Lasta, ces églises souterraines qui font l'admiration des Abyssins, et que le témoignage d'un voyageur européen déclare en effet fort remarquables. C'est encore lui, dit-on, qui conçut le projet de détourner les eaux du Nil, afin de rendre infécondes les terres de l'Égypte, projet d'une grandeur sauvage, s'il n'attestait pas surtout, pour qui connaît un peu la topographie du royaume abyssin, l'ignorance profonde qui régnait alors sur cette contrée.

Vers le milieu du XIII[e] siècle, un fait, peut-être unique, replaça sur le trône la descendance de Salomon, reléguée depuis près trois siècles dans le Choa. Nacuto Laab, petit-fils de Lalibela, gouvernait alors l'empire d'Éthiopie. Ce prince avait été élevé par un maître illustre, le moine Tecla-Haïmanot, dont la sagesse et la droiture exercent comme une

souveraineté sur les esprits. Técla-Haïmanot représenta au roi qu'il portait une couronne usurpée par ses ancêtres, et l'avertit qu'il ferait une action agréable devant Dieu, s'il la restituait au légitime héritier, petit-fils de David. Nacuto-Laab était un prince pieux et juste. La parole du moine le toucha, et il descendit du trône aux conditions suivantes :

1° Nacuto-Laab, prince de la maison des Zagué, abandonne le trône d'Abyssinie en faveur de Jeon-Amlac, prince de la lignée de Salomon, régnant au Choa ;

2° Une partie du Lasta est donnée à Nacuto-Laab et à ses héritiers en toute propriété, sans redevance aucune ;

3° Un tiers du royaume est cédé à l'abouna Tecla-Haïmanot et à ses successeurs pour la subsistance du clergé, pour l'entretien des couvents et des églises ;

4° Aucun Abyssin ne pourra désormais être abouna.

Voilà comment une restitution volontaire replaça la race de Salomon sur le trône d'Abyssinie ; voilà aussi, à peu de chose près, tout ce qu'on sait de l'histoire du peuple abyssin depuis Menilek, c'est-à-dire mille ans avant l'ère chrétienne jusqu'au milieu du XIIIe siècle ; mais à partir de cette der-

nière époque, les annales d'Axoum sont moins sobres de détails. On y trouve la liste nòn interrompue des rois qui se sont légués le sceptre tour à tour et des renseignements nombreux sur chaque règne.

Notre dessein n'est pas de suivre à tous ses degrés cette longue série de souverains, mais d'y exposer seulement les évènements principaux qui ont agité et transformé l'empire, afin de mieux comprendre qu'elle est aujourd'hui sa position politique. Parmi ces évènements nous distinguerons :

1° Les guerres longues et sanglantes qui ont eu lieu entre les Abyssins et les Musulmans;

2° Les relations de l'Abyssinie avec l'Europe ;

3° L'invasion des Gallas, venus des pays situés vers l'équateur, et qui menacent encore aujourd'hui d'envahir l'Abyssinie entière.

Ces trois ordres de faits mis sous les yeux, on concevra facilement la décadence des empereurs, le morcellement de l'empire et l'état précaire de ses populations.

Mahomed parut. Séduit par la complaisance de sa morale et par les voluptés qu'elle permet aux sens, les Arabes reçurent avec enthousiasme la doctrine du Prophète. Jamais secte ne se montra plus ardente à propager sa foi. Enflammés par l'espoir

des récompenses que le Koran promet aux serviteurs de Dieu, les vrais croyants brûlaient à l'envie de combattre les infidèles et de mourir pour le dogme sacré. Quel danger pouvait effrayer leur courage, lorsqu'ils voyaient au-delà du martyre ces ombrages verdoyants, ces eaux limpides, ces houris toujours aimées et toujours vierges dont Mahomed a fait l'éternelle séduction de son Paradis? Rien ne résista à cette valeur éprise de la mort. Soumettre la Perse, la Syrie, l'Égypte, le nord de l'Afrique, ce fut pour l'Islamisme naissant l'affaire de quelques années. Partout vainqueurs, les musulmans menacèrent bientôt tout notre hémisphère, et chose remarquable, tandis qu'ils portaient au loin la terreur de leurs armes, l'Abyssinie, que la Mer-Rouge sépare seule de l'Arabie, tranquille, à l'abri des fureurs du fer, pratiquait fidèlement les préceptes de l'Évangile.

Cependant cette paix ne pouvait être de longue durée, l'islamisme s'introduisit peu à peu parmi les populations du littoral africain, que baigne le golfe arabique. Jusque là tributaires des Abyssins, les états de Zeyla, d'Adel, de Harar et de Dawaro adoptèrent successivement la religion musulmane. Dès lors, pleins de mépris pour les chrétiens de l'intérieur, ils n'aspirèrent qu'à secouer le joug. De

là une lutte longue et terrible, lutte qui ruina l'empire et faillit disperser en débris les tabernacles du vrai Dieu.

Ces divers états s'affermirent sans doute à la faveur des troubles qui agitaient alors le royaume d'Éthiopie ; car si l'on considère que, depuis 1285 jusqu'à 1312, c'est-à-dire dans l'espace de vingt-neuf ans, sept rois montèrent sur le trône, il est impossible de ne pas admettre que le pays ne fût pas en proie à la guerre civile. D'où venait cette guerre civile? Apparemment elle était fomentée par les princes de la famille royale, qui n'étant plus emprisonnés comme autrefois, vivaient en liberté dans l'intérieur du royaume. Ces princes, chefs de divers partis, prenaient probablement les armes les uns contre les autres pour se disputer et s'arracher la couronne ; aussi en 1468, sous le règne de Bada-Mariam, fut-on obligé de rétablir l'ancienne coutume et de les reléguer sur une montagne. Ces dissensions intestines donnèrent aux provinces musulmanes le temps de se liguer contre les chrétiens et bientôt elles firent acte d'indépendance.

Ce fut principalement vers l'an 1320 que les musulmans se montrèrent redoutables. Heureusement pour l'Abyssinie, elle avait alors un roi brave et puissant, peu disposé à renoncer aux droits qu'il

tenait de ses pères. Amda-Sion, c'était le nom du roi, avait envoyé des facteurs en Arabie. Ces facteurs furent assassinés dans la province d'Ifat. Comprenant alors que tant qu'il aurait entre ses états et la mer des populations insoumises, il ne pouvait espérer d'établir chez lui le commerce régulier et sûr qui donne la richesse, il leva aussitôt une forte armée, et partit dans le dessein d'exterminer les infidèles, afin de rouvrir à ses marchands le chemin de la mer. Amda-Sion était bon politique. Pour accroître le courage de ses soldats, il fit parler les livres saints, et un moine y lut publiquement l'extermination de l'islamisme promise pour cette année. L'effet de la prédiction répondit à l'attente du roi. La certitude de la victoire emplit l'armée d'enthousiasme. Avant de partir, elle jura de ne revoir ses foyers qu'après avoir détruit les ennemis de la religion. Amda-Sion la conduisit hardiment vers le pays d'Adel. Les chefs musulmans prirent l'alarme, les cheicks allèrent prêchant la guerre sainte, et publiant que les chrétiens avaient fait vœu d'égorger tous les vrais croyants. L'ardeur religieuse se réveilla contre la croisade. Le fanatisme leva à son tour une armée formidable et marcha contre le roi d'Abyssinie. Le Dieu de Mahomed fut vaincu. Amda-Sion s'avança jusqu'à Zeyla, brûlant

et ravageant, passant au fil de l'épée tous ceux qui tombaient entre ses mains. Le butin fut immense ; les soldats pillèrent à loisir les trésors amassés par le commerce que les Musulmans faisaient avec les Indes.

Amda-Sion s'était tenu parole ; il avait de nouveau frayé à l'industrie de ses sujets l'empire de la mer ; mais la haine des Musulmans, cette haine implacable contre le nom chrétien, s'était accrue de leur désastre. La douleur de leur défaite demandait une vengeance. Patients jusqu'au jour des représailles, les vaincus reprirent leurs travaux, réparèrent leurs forces, et se liguant une seconde fois, ils menacèrent encore l'Abyssinie.

Sous le règne de Zara Jacob, vers l'an 1450, ils tentèrent une invasion dans les provinces méridionales de l'empire. Le sort fut de nouveau contre eux : mais le fanatisme s'irrite et ne se décourage pas, et à force de fureur, ils finirent par remporter quelques avantages. Tous les ans un de leurs chefs, soldat impitoyable et poussant le zèle jusqu'à la férocité, Mafendi tombait à l'improviste sur le territoire de l'Abyssinie, incendiait les villages, massacrait les populations et réduisait en esclavage tous ceux qui échappaient au fer de ses soldats. Sans doute Mafendi ne pénétrait pas au centre de l'empire ; mais

un peuple trahit son épuisement lorsqu'il ne peut plus défendre ses frontières, et l'Abyssinie était tombée à ce degré de faiblesse, lorsqu'un événément inattendu, l'apparition des Turcs dans la mer Rouge vint aggraver cette position critique.

Sélim Ier régnait alors à Constantinople; dès que ce prince eut conquis l'Égypte sur les Mamelloucks, Linan-Pacha, l'un de ses généraux, pénétra dans l'Arabie et s'empara de toute la côte orientale de la mer Rouge. Chaque port reçut une garnison de janissaires. La violence et l'injustice s'y installèrent avec cette milice insolente. Tourmenté, pressé de vexations et d'impôts excessifs, le commerce de l'Inde se retira vers l'Adel. L'avarice des Turcs l'y poursuivit et s'empara de Zeyla. D'abord cette usurpation des nouveaux maîtres de la mer inquiéta tout à la fois les chrétiens de l'intérieur et les Musulmans de la côte; mais, en réalité, elle menaça surtout les Abyssins. Préoccupés alors de pénétrer dans les Indes, les Turcs se bornèrent pour le moment à occuper les villes du littoral africain, et devinrent des alliés pour leurs coreligionnaires. Par eux les Musulmans de Zeyla et de l'Adel apprirent l'usage des armes à feu qui les rendit plus puissants et plus terribles. En une campagne, Mafendi et le roi d'Adel coalisés, égorgèrent ou emmenèrent captifs plus de

20,000 Abyssins. Tout l'empire tremblait. Le peuple, exaspéré par sa détresse, murmurait hautement contre le roi Naod et la reine-mère, qui souffraient des injures sans chercher à les prévenir, sans vouloir les venger.

Sur ces entrefaites, Naod mourut. Son fils David, qui avait à peine dix ans, monta sur le trône, et au moment où l'Abyssinie, menacée de toutes parts, demandait un maître, un soldat aguerri et capable de la défendre, elle vit ses destinées placées entre les mains d'un enfant. Cependant les années s'écoulaient, et David devint grand. Il était jeune et il avait l'âme d'un héros. Il prit la résolution de lever une armée. Quoi qu'il pût advenir, il voulait marcher lui-même contre ses redoutables ennemis, il voulait les regarder en face. En vain essaya-t-on de lui représenter qu'il n'avait pas assez d'expérience pour se mesurer avec des généraux vieillis dans les combats, et accoutumés à la victoire; il répondit que tous ses officiers avaient été défaits, qu'aucun d'eux ne pouvait plus rendre la confiance à ses soldats, et que c'etait à lui de mettre sur la chance des combats sa fortune nouvelle. Son premier mouvement fut un trait de génie. A peine arrivé dans la province du Fatigar, il enferma l'ennemi au fond d'une vallée étroite, entourée de hautes montagnes, dont il oc-

cupa les issues. Mafendi, ce féroce ennemi des chrétiens, aperçut la tente du roi. Il se rappela une ancienne prédiction qui lui présageait la mort pour cette même année, s'il combattait le roi d'Abyssinie. La prédiction se réalisa. Les deux armées en vinrent aux mains, Mafendi fut tué. Une partie de ses soldats demeura sur le champ de bataille, l'autre prit la fuite.

Cette affaire avait lieu le 15 juillet 1516.

Délivrée d'un ennemi qui l'avait si longtemps ravagée, l'Abyssinie respira. Ce fut un cri de joie dans tout l'empire. On célébra la victoire de David par de magnifiques réjouissances ; on se sentait revivre. Rien à craindre désormais du côté des Maures. On le croyait du moins. Cette espérance ne fut pas de longue durée. Après un intervalle de repos, le temps de réparer les désastres, les Maures reparurent et l'Abyssinie fut consternée.

A Mafendi succédait Mahomet-Gragné, gouverneur de Zeyla. Ligué avec les pachas de Moka et de Zebida, il avait reçu d'eux un renfort de janissaires et d'Albanais, des fusils en certain nombre et même un peu d'artillerie. Mahomet-Gragné s'avança contre David, et le défit à la bataille de Chambora-Coré en 1527. Depuis ce moment, ni trêve, ni merci. Gragné marchait à son bút avec une volonté infati-

gable ; il avait juré d'exterminer tous les Abyssins ou de les convertir à l'Islamisme, mais comme le prophète avait converti lui-même les obstinés par le glaive. Il tenait son serment. Villes et églises, il brûlait tout sur son passage. Jamais l'Abyssinie ne fut plus près de sa ruine, et jamais le malheur ne pesa sur la tête d'un roi plus durement que sur celle de David. Cependant il lutta de persévérance, avec sa mauvaise destinée ; elle put le vaincre, il ne lui fut pas donné de le soumettre. Son royaume était dévasté, les Musulmans le ravageaient de l'est à l'ouest, et du nord au midi ; presque tous ses sujets l'avaient abandonné et l'Abyssinie chrétienne, vaincue, désolée, se voyait réduite à renier sa religion pour adopter celle de Mahomet, lorsque tout-à-coup 500 Portugais, arrivant à son secours, vinrent la relever de ses désastres. C'était arriver à propos, sans eux la monarchie allait périr. Mais avant de poursuivre notre récit, reprenons les choses d'un peu plus haut, et disons par quelle voie arrivait ce secours, car ce n'était pas le hasard qui amenait aux Abyssins de tels auxiliaires.

Lorsque les Maures eurent disparu du sol de l'Espagne, la cour du Portugal se préoccupa vivement du commerce des Indes. Ce commerce se faisait alors, comme il s'était fait autrefois, par la mer

Rouge. Trouver une route qui conduisit aux Indes sans traverser les pays musulmans, c'était le problème que la géographie cherchait à résoudre, et l'on explorait à la fois la terre et les mers. Tandis que les navigateurs s'aventuraient hardiment sur les flots de l'Océan Atlantique, pour reconnaître la côte occidentale de l'Afrique, et découvrir la communication, si cette communication existait, de la mer des Indes et de l'Océan ; des voyageurs envoyés de tous côtés par le roi étaient chargés de visiter les peuples inconnus, et de recueillir chez eux des renseignements propres à éclairer la question.

L'un de ces voyageurs, Pédro Cavilhan, après avoir parcouru l'Égypte, l'Arabie et les Indes, arriva enfin en 1490 à la cour d'Abyssinie. Le roi Iscander le reçut avec bonté, mais ne voulut pas lui permettre de retourner en Portugal. Cavilhan s'établit donc dans les états d'Iscander ; ce fut de là qu'il écrivit à son souverain la relation de ses divers voyages. Il lui apprit l'existence d'un royaume chrétien d'Afrique, l'Abyssinie, que l'Europe ignorait encore ; il assurait enfin que le promontoire méridional de l'Afrique était connu dans l'Inde, et envoyait même au roi du Portugal une carte sur laquelle ce promontoire était tracé.

Avec ces précieux documents, les marins s'avan-

cèrent de plus en plus vers le sud : enfin, l'an du Christ 1497, Vasco de Gama doubla le cap de Bonne-Espérance. La route de l'Inde était trouvée ; le Portugal l'avait ouverte à l'Europe.

Pedro Cavilhan était en Abyssinie, lorsque le jeune David, celui dont nous avons parlé, fut appelé au trône par sa mère. Voyant la faiblesse de l'empire, la force des musulmans et leur audace irrésistible, le voyageur conseilla à la reine-mère de demander du secours aux Portugais. Ses conseils furent écoutés. La reine choisit pour son ambassadeur un arménien, Malthus, établi depuis quelque temps en Abyssinie. Elle lui remit une lettre qu'elle adressait au roi du Portugal. Dans cette lettre, elle demandait une flotte afin d'attaquer les Turcs, et pour prix de ce service, elle offrait, dit-on, par la bouche de son ambassadeur, de livrer aux Portugais le tiers de son royaume. Malthus se rendit aux Indes, où les Portugais avaient déjà fondé quelques comptoirs, et passa de là dans le Portugal où régnait alors Emmanuel.

Emmanuel fut flatté des avances que lui faisait la cour d'Abyssinie. L'alliance offerte lui montrait le moyen d'avoir sur la Mer Rouge quelques ports où pourraient s'approvisionner ses flottes pendant qu'elles donneraient la chasse aux infidèles. Il ac-

cueillit avec faveur l'ambassadeur d'Abyssinie, le traita magnifiquement et résolut même, de son côté, d'envoyer un ambassadeur au roi David, afin de savoir à quoi s'en tenir sur ce prétendu royaume chrétien d'Afrique. Voilà comment l'Abyssinie entra pour la première fois en relation avec l'Europe.

L'ambassadeur du roi du Portugal, Don Rodrigo de Lima, partit avec Malthus, accompagné d'une suite nombreuse, dans laquelle se trouvait Francisque Alvarez, qui le premier a publié une description de l'Ethiopie. L'ambassadeur arriva auprès de David vers la fin de 1520. C'était précisément l'époque où ce roi venait de gagner la fameuse bataille dans laquelle le terrible Mafendi avait trouvé la mort. Cette victoire semblait devoir sauver l'Abyssinie. Quel besoin désormais d'auxiliaires étrangers? Le roi n'était-il pas à lui seul une armée et un rempart pour son royaume? Les Portugais furent reçus froidement. D'ailleurs David avait eu connaissance des promesses faites par sa mère, et il ne se souciait pas de les ratifier.

Plus tard, quand la fortune lui devint contraire, et nous avons vu qu'elle lui fit payer cher ses premières faveurs, il se souvint des Portugais, et se décida à les rappeler. Malheureusement pour lui il les rappelait trop tard. Ils vinrent, mais la mort

était venue avant eux. David avait expiré peu de temps avant leur arrivée. Claudius, son fils et son successeur, rassembla les débris de ses troupes, et chercha à se joindre aux libérateurs de son pays. Mahomet-Gragné, comprenant l'importance d'empêcher la jonction, se porta rapidement au-devant des Portugais, les attaqua avec vigueur et leur fit essuyer une défaite dans laquelle Christophe de Gama, leur général, trouva la mort en combattant au premier rang avec un courage héroïque. Ce malheur força les Portugais à battre en retraite. L'armée musulmane les enveloppa avec des cris sauvages ; elle espérait en faire un monceau de morts. Quel fut son étonnement, lorsqu'elle les vit se retirer en bon ordre, fiers, menaçants, prompts à se défendre et prompts à attaquer ! Sur le moment, ils se retranchèrent dans une partie inexpugnable. Plus tard enfin, ils parvinrent à opérer leur jonction avec le roi. Claudius les reçut comme des amis, comme des sauveurs, et trois jours il pleura avec eux le héros qui était venu mourir sur une terre étrangère.

Réunis aux troupes abyssiniennes, les Portugais livrèrent à Mahomet-Gragné plusieurs combats qui furent sans résultats. Les succès paraissaient balancès des deux côtés, lorsque dans une bataille enga-

gée le 10 février 1543, un soldat Portugais tua Mahomet-Gragné d'un coup de fusil, au moment même où il s'avançait à la tête des siens et les encourageait par son exemple. Sa mort fut pour ses troupes le signal d'une déroute complète. Pressés par les Portugais, pressés par les Abyssins, les Maures, en fuyant, jonchèrent le sol de leurs cadavres.

Cette victoire du 10 février 1543 est une époque. Elle marque, pour ainsi dire, le terme de la lutte entre les Chrétiens et les Musulmans. Il y eut bien encore quelques rencontres, et dans une de ces rencontres Claudius, comme Christophe de Gama, comme Mahomet-Gragné, mourut à son tour sur le champ de bataille, mais la victoire fut acquise aux Abyssins. Les Portugais la firent passer sous leurs drapeaux. Toutefois, entre le haut plateau éthiopien et le rivage de la mer, les populations musulmanes conservèrent leur indépendance, et désormais l'Abyssinie n'eut plus de débouchés sur la mer.

Ainsi les Portugais avaient rendu à l'Abyssinie un immense service. Cinq cents hommes avaient sauvé la monarchie et la religion. L'empereur les récompensa en leur donnant des terres considérables, et si le Portugal eût employé sa puissante influence à consolider cette autorité de l'empereur, profondément ébranlée par les luttes précédentes, nul doute

que l'Abyssinie, entrée dans la voie du progrès, n'eût joué sur le continent africain un rôle brillant et utile à la civilisation. Mais qu'importait alors aux Portugais la force et la splendeur de ce royaume? Il n'était plus ce temps où l'on avait désiré une alliance avec l'empereur éthiopien, afin de se frayer une route qui conduisît aux Indes. La route était frayée, et déjà les marins du Portugal avaient puisé largement dans les trésors de l'Asie. Les intentions du roi catholique n'étaient donc plus les mêmes au sujet de l'Abyssinie. En envoyant ses soldats au secours d'un peuple chrétien, Emmanuel n'avait été déterminé que par des motifs religieux, disons plus vrai, des considérations d'un zèle trop orthodoxe. Faire la guerre aux Musulmans, placer l'Église d'Éthiopie sous l'autorité spirituelle du Saint-Père, tel était le projet auquel il attachait sa gloire, projet funeste, il faut l'avouer, au peuple abyssin et à son empereur, car il engendra la guerre civile, et fit couler le sang comme l'eau sur la terre d'Abyssinie.

Les missionnaires de la Société de Jésus restèrent près de cent ans dans le royaume, et cette milice du Saint-Siége tenta des efforts inouis pour la conquête qu'elle avait entreprise. Tout échoua cependant, adresse, menaces et prières. Durant quelques années Pierre Paëz jouit d'abord d'une influence con-

sidérable. C'était un homme remarquable par la variété de ses connaissances et par ses solides vertus. Sa douceur, son affabilité, son éloquence captivèrent les esprits. Aussi obtint-il la conversion d'un grand nombre d'indigènes. Celle de l'empereur Socinios fut encore son ouvrage. L'Abyssinie chrétienne semblait dès-lors ramenée à l'unité de l'église catholique. Malheureusement Alphonse Mendez, successeur du pieux apôtre, ne sut pas achever l'œuvre de mansuétude et de charité. Pour essayer de convaincre, il violenta les âmes, et les âmes se révoltèrent. Il força les Abyssins à recevoir une seconde fois le baptême, obligea le clergé de se soumettre à une seconde ordination, excommunia enfin tous ceux qui ne renoncèrent pas aussitôt à l'ancienne foi du royaume, à la foi de leurs pères.

L'empereur approuva ces mesures odieuses, et bientôt il ne fut plus occupé qu'à combattre ses propres sujets soulevés contre sa tyrannie. Aidé des Portugais et des partisans des Jésuites, Socinios comprima la rébellion partout où elle éclata; mais écrasée sur un point, elle se releva menaçante sur un autre, et cette guerre sacrilége finit par l'extermination. Heureusement le roi mourut sur ces entrefaites. Facilidas, son fils, qui lui succéda, n'avait embrassé la religion catholique que par sou-

mission à la volonté de son père. Après la mort de Socinios, il enjoignit aux Jésuites de se retirer à Fremona, près d'Adoua, où ils avaient un établissement. Plus tard il leur ordonna de quitter l'Abyssinie, et plusieurs trouvèrent la mort en s'obstinant, malgré sa défense, à demeurer dans le pays.

Ainsi tomba l'influence des Portugais. Le courage de leurs soldats leur avait acquis l'estime et la reconnaissance des Abyssins, mais le zèle aveugle des missionnaires, leur intolérance, leur despotisme cruel, effacèrent la mémoire des services passés, et changèrent la reconnaissance en haine, et l'estime en mépris.

Du reste au départ des Portugais, l'Abyssinie ne se trouvait pas dans une position plus heureuse qu'au moment de leur arrivée. Ils la laissèrent entourée d'ennemis. Et ici se présente pour la première fois le nom des Gallas. D'où venait ce peuple inconnu ? L'opinion la plus accréditée le fait sortir de la partie orientale de l'Afrique, comprise entre le 5° et le 10° de latitude méridionale. Avant son immigration il vivait, tout porte à le croire, dans ces parages de Zanguebar où l'on voit encore des tribus nomades qui lui ressemblent, et par les mœurs et par le caractère physique des individus ; mais ce que l'on ignore complètement, c'est la raison qui

détermina les Gallas à se détacher du sol natal pour s'aventurer vers le nord dans des régions dont ils n'avaient pas même entendu parler sans doute. Furent-ils comme les barbares qui envahirent l'empire romain, furent-ils poussés en avant par des populations nombreuses auxquelles ils ne purent résister? Ou bien quittèrent-ils un sol ingrat pour chercher un ciel plus doux, une terre plus féconde? Questions intéressantes, mais auxquelles l'ignorance et la barbarie des Gallas ne permettront peut-être jamais de répondre avec quelque certitude. Ce que l'on ne conteste pas, c'est que ces peuplades sauvages se montrèrent sur les frontières de l'Abyssinie, tandis que l'empire était en guerre avec les Maures de Zeyla et d'Adel. Affaiblis par leurs défaites, les Abyssins n'étaient pas en mesure de les repousser; elles s'établirent sur leur territoire.

Dans le commencement du 16e siècle, plusieurs tribus Gallas s'avancèrent entre le Naréa et le Nil, entre le Kambat et le Choa, séparant de l'Abyssinie de riches provinces que jusqu'alors elle avait eues pour tributaires. Plus tard et à plusieurs reprises les tribus qui parurent au sud du Nil essayèrent de traverser ce fleuve, afin de se fixer sur la rive droite. Toujours malheureuses par les armes, elles n'y sont enfin venues que du consentement des chrétiens,

lorsqu'ils ont pensé à s'en faire une avant-garde contre des invasions nouvelles.

Quant aux Gallas qui penétrèrent d'abord entre le Kambat et le Choa, la fortune leur fut plus favorable. Placés près des chrétiens et des musulmans ils eurent avec eux des relations fréquentes, passèrent tantôt d'un côté tantôt de l'autre, appuyèrent tour à tour les deux partis, et profitant à propos de leur affaiblissement mutuel, ils s'étendirent peu à peu sur les deux territoires. Les Musulmans souffrirent les premiers de leurs violentes aggressions. Les Gallas commencèrent par s'emparer des provinces de Bali et de Dawaro, de là ils s'avancèrent par degré dans les états du roi d'Adel, dont ils ruinèrent sourdement la puissance, et le mirent hors d'état d'inquiéter l'empire chrétien. C'était bien jusque-là; mais les vainqueurs ne tardèrent pas à subir l'influence des vaincus. Idolâtres, ils devinrent Musulmans, et zélés dans leur foi, ils devinrent comme les Maures, ennemis acharnés de l'Abyssinie. La cupidité se mêlait d'ailleurs à l'enthousiasme des nouveaux néophytes. Ils convoitaient l'Abyssinie à cause de son merveilleux climat et de sa fécondité prodigieuse; aussi les vit-on bientôt s'efforcer de gagner des terres vers le nord, et s'emparer des riches provinces que jusqu'alors les chrétiens avaient possédées.

La province du Choa soutint leur premier choc, toutefois elle ne les empêcha pas de s'établir sur la frontière septentrionale, comme ils s'étaient déjà établis au sud, à l'est et à l'ouest de son territoire. Elle se trouva donc entourée d'ennemis et séparée du reste de l'empire, assez forte néanmoins pour garantir sa liberté et former aujourd'hui un état indépendant.

Sous le règne de Jasous I^{er}, dans les dernières années du XVI^e siècle, les tribus situées au nord-ouest du Choa, et connues sous le nom de Wollo-Gallas, entrèrent dans la riche province d'Amhara, pillant, brûlant sur leur passage villages et églises. L'empereur, averti à temps, marcha contre elles et en fit un horrible carnage. Six mille Gallas restèrent, dit-on, sur le champ de bataille. Le désastre était grand, il ne les découragea pas, et bientôt les Gallas reparurent, menaçant de courber les Abyssins sous le joug de la plus affreuse barbarie.

Ne pouvant contenir les Gallas, on chercha à les gagner. De là, sans doute, le mariage conclu entre l'empereur Jasous II et une fille Galla. Le mariage fut célébré vers l'an 1740. Oisero Wabit (c'était son nom) se fit chrétienne et reçût au baptême le nom de Bessabée. Le mécontentement des Abyssins sur le bruit de cette union, promettait peu de crédit à

la princesse. En effet, jusqu'à la mort de Jasous, Oisero Wabit vécut presque ignorée ; mais en 1755, lorsque Joas, son jeune fils, monta à son tour sur le trône, elle prit tout-à-coup l'autorité souveraine. D'abord ses compatriotes lui envoyèrent douze cents cavaliers et six cents fantassins. On disait que ce petit corps de troupe avait appartenu à sa mère. Ce qui est certain, c'est qu'il se montra toujours plein de dévouement pour la reine et pour le jeune roi. Quelque temps après, Joas appela auprès de lui deux de ses oncles, Loubo et Breulli, tous deux frères de sa mère. Loubo et Breulli amenèrent encore avec eux mille hommes de leur nation. Ainsi se formait un parti Galla au sein même du Gouvernement. Ce parti Galla devint bientôt si considérable, que sa langue, celle d'un pays ennemi, était seule parlée à la cour, et Joas lui-même, l'empereur abyssin, l'avouait hautement, il préférait l'idiome Galla à tout autre idiome.

Les Abyssins ne virent pas sans douleur ces ennemis acharnés diriger par leurs conseils les affaires de l'empire. Ils combattirent d'abord leur pernicieuse influence ; mais quand ils virent que l'empereur ne séparait pas sa cause de leur cause, ils se révoltèrent contre l'empereur lui-même. La guerre éclata, et cette guerre dangereuse ébranla le trône

impérial. Pour comprimer la révolte, Joas appela auprès de lui Mikaël Suhul, gouverneur du Tigré, auquel il conféra le titre de *Ras*. Mikaël, qui suivait des yeux les évènements, n'approuvait pas la politique de l'empereur. Il le blâmait au contraire de subir l'influence étrangère, et louait publiquement les rebelles. Néanmoins, comme le titre de *Ras* flattait son orgueil, il marcha contre eux avec des forces considérables, les attaqua dans le Beghemder et les battit complètement.

Si Mikaël n'avait eu d'autre dessein que de remplir les ordres du souverain légitime, sa tâche était terminée. Dès ce moment il pouvait rentrer dans sa province. Mais en s'éloignant il laissait le pouvoir entre les mains des Gallas qu'il détestait lui-même, et sa victoire allait tourner à la ruine de son pays. Ce n'était pas ainsi qu'il l'entendait. La faiblesse de l'empereur et son propre courage lui avaient suggéré d'autres pensées. S'emparer du gouvernement, annuler l'autorité impériale, détruire l'influence funeste des Gallas, tels étaient les desseins où se plaisait depuis longtemps son génie. Lui seul pouvait les concevoir et les réaliser. Le Tigré qu'il gouvernait n'avait jamais fait alliance avec les Gallas. Le peuple du Tigré représentait la nationalité Abyssinienne. Avec ce peuple il pou-

vait tout entreprendre, et tout était justifié. Aussi à peine de retour à Gondar, l'expédition du Beghemder, heureusement terminée, Mikaël Suhul s'empara de suite de la direction des affaires de l'Etat, et il se mit à les traiter résolument, sans tenir compte des volontés de l'empereur.

Joas s'aperçut trop tard qu'il s'était donné un maître. Il encouragea les Gallas à la révolte, et les Gallas commandés par un des leurs, nommé Waragua-Fasil, se révoltèrent. Fasil fut vaincu. Parmi les prisonniers, le *Ras* en remarqua quelques uns qui appartenaient à l'empereur; on les interrogea, et ces hommes répondirent qu'en se rendant auprès du rebelle ils n'avaient fait qu'obéir à leur maître. Cette révélation fût l'arrêt de mort de Joas. Peu de jours après il était assassiné par l'ordre de Mikaël.

Dès lors le *Ras* se trouva tout puissant, et s'il avait voulu placer sur sa tête la couronne impériale, personne n'eût protesté ni par les armes ni par la parole; mais comme notre Charles Martel il préféra donner un roi à l'empire et le gouverner sous un autre nom. Depuis cette époque les empereurs ne sont plus sortis de tutelle. Les *Ras* suivent l'exemple de Mikaël Suhul; ils continuent de nommer un maître de l'empire et à le prendre dans la lignée antique de Salomon : mais ils sont les véritables souverains

du pays. Aussi arrive-t-il souvent que le désir de conquérir le titre de *Ras* arme sans cesse les uns contre les autres les princes du pays, et les pousse dans des guerres sanglantes qui ne laissent pas à l'Abyssinie un moment de repos. Par suite de ces guerres intestines, de ces conflits toujours renaissants, la puissance des Gallas s'est accrue jour par jour.

En 1798, ils avaient une influence telle, que Goxa, chef des Edjous-Gallas, parvint à détrôner l'empereur régnant, et à proclamer un autre empereur qui le fit *Ras* par reconnaissance. Les fils de Goxa se sont maintenus jusqu'à nos jours dans ce poste supérieur, qui est le premier de l'empire.

Afin d'établir plus sûrement leur crédit au milieu des Abyssins, ils ont embrassé depuis le christianisme (1); toutefois comme ils ne pourraient résister aux attaques des chefs indigènes, sans le secours des Gallas, ils sont tenus à ménager ce peuple envahisseur, à se concerter sans cesse avec lui, d'où il résulte que leur présence dans la capitale de l'Ethiopie, n'a pas cessé d'être pour les Abyssins une injure et une menace.

(1) Goxa était musulman.

SOMMAIRE.

Causes du démembrement de l'empire Abyssin. — Etats divers qui se sont formés de ses lambeaux. — Gouvernement des Gallas et des Wollo-Gallas. — Gouvernement des autres provinces de l'Abyssinie.— Des gouverneurs. — Diverses conditions de la population. — Des charges qui attachent un homme à la personne du roi. — De l'administration de Sella-Sellassi, roi du Choa. — Organisation militaire. — Organisation politique. — Réflexions sur l'organisation politique de l'Abyssinie. — Conséquences funestes de cette organisation.

CHAPITRE XIII.

Les conquêtes des Turcs dans la Mer Rouge, l'éternelle révolte des gouverneurs de province, les guerres de religion, l'invasion des Gallas, tous les démêlés, tous les troubles, toutes les discordes civiles dont nous venons de tracer une esquisse rapide, tant de coups accumulés, devaient enfin porter la désorganisation dans ce grand corps de l'Abyssinie. De secousse en secousse, l'empire s'est déchiré. A l'heure qu'il est, cinq États différents se sont formés de ses lambeaux.

Ces États sont l'Amhara, le Choa, le Tigré, le Godjam, et le pays Galla.

Sur une largeur moyenne de dix à quinze lieues, les Gallas ont violemment occupé par la conquête toutes les provinces situées au sud, à l'ouest et au

nord du Choa. Leurs tribus forment autour de ce royaume un vaste fer-à-cheval, dont une branche se replie, se prolonge vers le nord-est, et touche au 13° de latitude septentrionale.

On les considère généralement comme divisés en trois grandes fractions : 1° Les Azobo et les Raïa Gallas, établis sur une zone que bornent d'un côté le Lasta et les provinces méridionales du Tigré ; de l'autre le Dankali et l'Adel ; 2° les Wollo-Gallas, resserrés entre l'Amhara et le Choa ; 3° les tribus Gallas, situées au sud du Choa ou confinées vers les sources de l'Hawach, parmi lesquelles on distingue principalement les Metta et les Maitcha Gallas.

A l'exception des Wollo-Gallas, les Gallas sont généralement païens, ils adorent une divinité supérieure, sous le nom de *Waké*, et arrosent chaque jour son autel du sang de moutons et de bœufs. Dans ces cérémonies barbares les guerriers adressent au dieu de ferventes prières pour obtenir le cheval belliqueux et la lance ensanglantée qui doivent leur conquérir l'admiration de la tribu.

Moins féroces et meilleurs soldats, depuis longtemps les Wollo-Gallas ont renié les croyances de leurs pères. Convertis à l'islamisme, ils reconnaissent pour chef de leur religion le jeune Iman-Liban, proche parent d'Ali, qui gouverne l'Amhara en

qualité de *Ras*. Du reste, ils habitent un pays extrêmement fertile, labyrinthe naturel dessiné par de hautes montagnes, des défilés, des rivières qui coulent en sens inverse, et creusent vers l'Hawach ou vers le Nil leurs vallées pleines de verdure, de lacs et de moissons.

La population des Wollo-Gallas forme huit tribus principales.

Les Ouara-Kollo. . Gouverneur : Beurro-Lobo.
Les Ouara-Haïmano . . id. . . . Iman-Liban.
Les Lakha-Ghora . . . id . . . Adera-Bille.
Les Théouladère . . . id . . . Aba-Chaol.
Les Boréna . . . . . . id . . . Aba-Damto.
Les Lakamb . . . . . . id. . . Daoud-Berille.
Les Charso. . . . . . . id . . . . . . id . . .
Les Lakha-Hidda . . . id . . . Assa Doullou.

Toutes ces tribus sont indépendantes, mais elles reconnaissent au moins de nom l'autorité d'Ali. Trois d'entre elles les Ouara-Kollo, les Ouara-Haïmano, et les Lakha-Ghora répondent plus particulièrement à l'appel du chef de l'Amhara, lorsqu'il entre en querelle avec les autres souverains de l'Abyssinie, et, jetant dans la balance le poids de leur nombre et de leur valeur, elles font pencher presque toujours du côté du *Ras* le plateau où il pèse sa fortune.

La race des Wollo est avide et inhospitalière. Qui s'aventure à travers leur pays ne le fait pas sans danger. Aussi, pour obtenir la sécurité des relations entre Gondar et Ankobar, le roi du Choa s'est-il vu contraint d'acheter assez cher l'amitié d'Adera-Bille, un des chefs les plus redoutables de ces populations belliqueuses. Cette amitié lui a coûté 44 villages. Encore les routes sont-elles peu sûres. C'est à peine s'il s'écoule un ou deux mois sans que les caravanes ou les marchands qui passent de l'Amhara dans le Choa soient attaqués et pillés à force ouverte.

Aussi bien, les Gallas, en général, ont-ils une réputation de férocité justement méritée. C'est pour cela que leur pays est resté inexploré jusqu'à ce jour. Si pourtant un voyageur avait cette bonne fortune de trouver parmi les Gallas un protecteur qui voulût l'adopter pour son *mogassa*, c'est-à-dire pour son favori, en présence du peuple réuni sur le marché, ce voyageur pourrait entreprendre de visiter leurs montagnes ; car un Galla qui attaquerait un *mogassa* serait obligé de payer le prix du sang, ou bien il s'exposerait à de tristes représailles, et cette crainte suffit habituellement à assurer les communications.

Quel que soit le pays qu'ils habitent, les Gallas

sont organisés comme les clans gaëliques d'Écosse. La tribu élit son chef à la valeur, et se gouverne à la façon des républiques. Le régime de la force, c'est-à-dire de la liberté individuelle, forme le fond de leur organisation sociale.

Quant aux autres états de l'Abyssinie, ils ont tous à leur tête des rois ou des *detjach-asmatchs.*

Le Tigré obéit au *detjach-asmatch* Oubié, le Godjam au *detjach-asmatch* Gochou, le Choa au roi Sella-Sellassi, et l'Amhara à l'empereur Shalo, ou plutôt au *Ras* Ali, car l'empereur actuel de l'Abyssinie, souverain en tutelle, est vis-à-vis du *Ras* ce qu'étaient jadis en France, vis-à-vis des maires du palais, les rois de la première race ; peut-être même le mépris de ses sujets lui a-t-il fait une position inférieure.

Tous ces petits royaumes sont divisés en provinces. Chaque province est administrée par un gouverneur, et se divise en districts. Le district se subdivise lui-même et comprend trois ou quatre choumats.

Les fonctions des gouverneurs consistent à lever les impôts, à rendre la justice, à maintenir la tranquillité dans la province, à conduire les troupes dans les expéditions militaires, lorsqu'elles sont requises pour le service du roi. Ils jouissent sur leurs do-

maines d'un pouvoir très étendu. Mais tous les actes de leur administration sont contrôlés et peuvent être annulés par le maître dont ils relèvent. Le roi seul, dans chaque état, exerce une autorité arbitraire et incontestée. Il réunit tous les pouvoirs en sa personne. Il tient entre ses mains l'armée, la justice, la police et les finances. Il fait à son gré la paix et la guerre. Il est tout et il peut tout.

Ce régime, qui semble d'abord un despotisme absolu, n'a cependant rien de commun avec cette dure tyrannie sous laquelle, en Turquie comme en Égypte, se courbent les populations muettes et tremblantes. Il est tempéré par l'influence des prêtres, et trouve encore pour contrepoids des habitudes populaires, des traditions immémoriales que le chef du gouvernement ne saurait méconnaître sans compromettre sa puissance.

Cinq classes différentes composent dans l'Abyssinie la société sur laquelle règnent les divers souverains de la nation. 1° Les nobles et les grands, autrefois possesseurs de *goults* ou de fiefs héréditaires. 2° Le clergé, auquel nous serions tentés de donner le nom de caste, si l'on pouvait appeler caste un corps qui se recrute continuellement parmi les masses. 3° Les marchands et les négociants, qui jouissent d'une considération assez grande.

4° Les gens de la campagne. 5° Enfin les esclaves domestiques et ruraux dont le nombre d'ailleurs est fort restreint.

De ces cinq classes, la première, celle des grands, est sans contredit la plus heureuse; mais depuis qu'ils ont perdu leurs anciens priviléges, les grands n'ont plus autant d'influence. Excepté quelques-uns, ils ne se distinguent guère du reste de la nation que par des charges et des dignités établies selon le bon plaisir du maître.

Celui-ci fait et défait les grands seigneurs. Il rejette dans la foule celui qui fut son plus haut dignitaire, et tire le premier venu du sein du peuple pour le placer après lui au sommet des conditions. Toutefois, lorsque les fils d'un grand, ne se sont pas exclus eux-mêmes, par leur mauvaise conduite ou par leur incapacité, de la faveur accordée à leur père, il arrive presque toujours que le chef du gouvernement les maintient dans des positions importantes.

Celles qui attachent un homme à la personne du roi sont :

Le *Belatinqueta* ou conseiller,

La *Balamberas* ou grand-écuyer,

Le *Chalaka-Zofan* ou grand-maître des cérémonies,

Le *Ferassé-Azadjé* ou juge dans les conseils du roi.

L'*Adarache-Azadjé* ou intendant.

Ajoutez un grand nombre d'officiers subalternes, une foule de concubines, d'esclaves de l'un et l'autre sexe, vous aurez à peu près la cour et la maison d'un roi de l'Abyssinie. Dans sa seule résidence d'Ankobar, Sella-Sellassi, roi du Choa, ne compte pas moins de dix-huit cents femmes, dont mille esclaves incessamment occupées à filer du coton, à moudre le grain, à faire la cuisine, à porter de l'eau et du bois pour le service du palais. Les priviléges exorbitants que s'est réservés ce prince ne contribuent pas moins que le luxe de sa maison à rehausser sa grandeur dans l'esprit de son peuple. Lui seul a le droit d'avoir des concubines, de boire de l'hydromel, et chose plus singulière, de traverser sur le pont la rivière de Beressa qui baigne les pieds d'Ankobar. Riches et pauvres, le reste des habitants passe le torrent à gué, lorsque les eaux sont basses, à la nage lorsque la saison des pluies les a grossies. Il est vrai qu'elles sont alors très profondes et très rapides, il est encore vrai qu'elles entraînent souvent le nageur et que le malheureux s'y noie, mais qu'importe! Et remarquez que Sella-Sellassi est regardé généralement comme un prince humain, sage, éclairé, prudent administrateur de son royaume. Jugez donc ce qu'est l'art de régner pour un prince abyssin. Nul

soin d'encourager les arts, de favoriser l'agriculture, d'améliorer la condition des peuples, bien moins encore de susciter cet amour du pays qui, sur plusieurs points de l'Europe, en Grèce, en Italie, en Suisse, ont fait prévaloir, à différentes époques, de petits états contre de grandes nations. Un roi abyssin ne s'occupe pas de gouverner ses sujets, il les maîtrise et les dompte.

C'est dans ce but que les souverains entretiennent tous un petit corps de soldats mercenaires, attirés sous les drapeaux par l'espérance du pillage et de quelque lutte prochaine. En temps de paix l'effectif de ces troupes est peu nombreux; mais s'il s'agit d'une guerre sérieuse, dans chaque état les gouverneurs des provinces viennent avec leurs soldats et leurs domestiques se grouper autour de leur maître, qui se voit ainsi en peu de jours à la tête d'une armée de vingt à trente mille hommes.

Les soldats qui composent ces armées éthiopiennes sont de trois sortes : cavaliers, fusiliers et piétons. Les cavaliers ont tous pour armes un bouclier, une lance, un sabre à lame recourbée et un ou plusieurs javelots; les fusiliers ont le sabre et le fusil à mèche qu'ils appuient quelquefois pour viser sur une fourchette volante; les piétons, le bouclier, la lance et le sabre. Le sabre pend toujours

au côte droit, afin que le soldat puisse le tirer du fourreau sans déranger le bouclier qu'il tient de la main gauche. Tous d'ailleurs cavaliers et fantassins portent le même costume. Costume simple s'il en fût: un caleçon colant qui ne dépasse pas le genou, une ceinture longue de soixante à quatre-vingts coudées et qui s'enroule dix à douze fois autour du corps pour préserver la poitrine des coups de lance, une toile drapée comme la toge antique, enfin une peau soit de mouton, soit de lion, soit de panthère, destinée à couvrir les épaules et à fixer la toile. Point de souliers, point de coiffure. Pour se garantir des coups de soleil, les soldats abyssins se contentent de graisser leurs cheveux avec une couche de beurre frais qui, se fondant sous l'influence d'une atmosphère ardente, s'imbibe dans la peau du crâne, la rafraîchit et ruiselle de toute part sur le cou et les épaules.

Des troupes de ce genre, est-il besoin de le dire, ne ressemblent en rien à nos armées d'Europe; elles n'ont ni l'uniforme, ni l'ordonnance, ni la distribution. C'est une agglomération d'hommes qui marche pêle-mêle, se poussant et se heurtant comme marche un troupeau de moutons. Tous courent et rient. Chacun combat pour son propre compte. Soldats sans discipline, ardents à pousser le succès, prompts à perdre courage, apres au gain

comme le chien à la curée. Rendons-leur justice après tout, ils ont des qualités qui en feraient aisément une admirable milice : la santé d'abord, la bravoure et la sobriété ensuite. Trouvez donc chez nos soldats d'Europe une sobriété pareille. En campagne l'Abyssin peut passer des mois entiers sans autre nourriture que quelques poignées de farine et de pois chiches. La table des chefs n'est pas tout à fait aussi frugale ; mais nous affirmons que 10,000 soldats abyssins vivraient toute une année dans des conditions où le même nombre de soldats européens ne trouveraient pas à vivre pour trois mois. Avec leurs toiles sales et déchirées, leurs armes rongées de rouille, leurs chevaux de toute taille et de toute couleur, on les prendrait plutôt pour des bandits que pour des hommes de guerre. Partout où ils passent, ils laissent derrière eux le vol et le pillage. Nos soldats tuent : c'est la triste nécessité de ces duels terribles par lesquels Dieu prononce entre les nations. Les Abyssins égorgent et mutilent. Le jour du combat, c'est l'honneur, c'est la gloire à ces soldats barbares de couper sur le corps du vaincu qu'il soit vivant ou mort l'organe sexuel de la virilité qu'ils suspendent avec orgueil aux murs de leur chaumière. Dans le Choa, tout guerrier qui ne peut pas fournir cette preuve de courage person-

nel n'a pas le droit de porter les cheveux longs et tressés. Il faut que tous les trois mois il se fasse raser la tête comme s'il ne possédait pas lui-même la plénitude de la virilité. Aussi arrive-t-il souvent que des lâches, pour pouvoir montrer aussi ces dépouilles opimes, assassinent dans l'ombre quelque passant désarmé, et lui arrachent ce signe de victoire qu'ils n'ont pas su conquérir par leur valeur.

Le fusil est fourni par le chef, mais à l'exception du fusil, le soldat en Abyssinie se procure lui-même le reste de ses armes. Sa solde cependant est très minime. Terme moyen elle ne va pas au-delà de vingt-cinq francs par an, et les vingt-cinq francs sont toujours payés en nature. En temps de guerre le vol le nourrit ; il pille et mange. En temps de paix on lui assigne sur un district un certain nombre de mesures de grain qu'il va prélever lui-même. Rien de plus simple en apparence; mais la pratique donne lieu à une foule d'abus et de disputes violentes qu'il faut porter au tribunal du gouverneur, et quelquefois au tribunal du roi qui juge en dernier ressort. Voici comment s'exerce la juridiction :

Un homme a quelque grief pour lequel il en accuse un autre ; il porte plainte devant le chef du village ou devant les vieillards du pays. Mais si l'affaire est plus grave, s'il s'agit par exemple d'un as-

sassinat ou d'un crime qui intéresse la société entière, le gouverneur de la province évoque l'affaire, remplissant la double fonction de juge et de procureur.

Il n'y a pas de prison en Abyssinie. Lorsqu'un homme a commis un meurtre, pour qu'il ne cherche pas à se soustraire à la loi, on lui rive au poignet le bout d'une chaîne, dont l'autre bout se rive de même au poignet d'un homme de confiance, et celui-ci répond de toutes les actions du prévenu. Mais s'il s'agit d'une faute légère comme un vol ou une rixe avec effusion de sang, on se contente de lier l'un à l'autre le plaignant et l'accusé par le bas de leurs toiles. Le plaignant se trouve ainsi constitué gardien de sa partie. Quant à l'accusé s'il s'évade, ce ne peut être qu'en abandonnant son *taube*, et le *taube*, nous l'avons déjà observé, témoigne alors contre lui. C'est peut-être de la sorte que la femme de Putiphar ayant accusé Joseph d'une coupable entreprise sur sa personne, le fit condamner à la prison en présentant à Pharaon le manteau du jeune Israélite. Nouvellement arrivé au bord du Nil, le fils de Jacob ignorait apparemment les usages des Egyptiens. Plus prudent ou moins chaste, un Abyssin n'aurait pas pris la fuite. On sait trop bien ici que la fuite accuse et condamne. Le coupable aime

mieux attendre le jour du jugement. Et qui sait ? Une erreur de la justice!

Devant le juge, quel qu'il soit, les deux parties se tiennent debout, la poitrine découverte en signe de respect. Sur la demande du tribunal, elles constituent l'une et l'autre une caution, puis le plaignant ouvre les débats par une pieuse invocation, dans laquelle il supplie tous les anges de montrer à ses juges le chemin de la vérité. Ici les Abyssins déploient une éloquence singulière, tout à la fois naturelle et pleine d'artifices qu'on ne s'attendrait pas à rencontrer chez un peuple barbare. Ils discutent longtemps, parlent avec animation, ne se troublent jamais, et lorsqu'ils ont épuisé les arguments oratoires, terminent par l'argument décisif qui est un pari proposé de bœufs ou de moutons. Si la partie adverse recule devant le pari, elle est tenue pour avoir tort sur le fait qui a donné lieu à la gageure. La justice encourage volontiers ce genre de preuve, dont elle tire un parti utile ; car il faut dire que les enjeux reviennent de droit au juge. Le juge entend les raisons pour et contre, interroge les témoins, reçoit leurs rapports, ou à défaut de témoins, les serments des parties, après quoi il prononce la sentence. La partie condamnée, lorsqu'elle n'est pas satisfaite, a recours devant le tribunal du roi, et le

roi juge en dernier ressort, assisté de trois jurisconsultes appelés *Licaontes.*

Cette simplicité des formes judiciaires qui ne ruine pas les plaideurs en frais provisoires, frais accessoires, frais subséquents ; cette proximité du tribunal qui ne l'éloigne pas de son domeile, offrent sans doute deux rares avantages ; mais ces avantages sont trop exactement compensés par des abus de toute sorte ; et d'abord la sentence du juge est presque toujours suspecte. Les gouverneurs de province se laissent quelquefois corrompre par des présents. La plupart des décisions en matière civile sont basées sur des coutumes non écrites, souvent contradictoires et plus propres à jeter l'esprit du juge dans la confusion qu'à y porter la lumière. N'existe-il donc pas de code en Abyssinie ? Il en existe un le *Fatha-negest* qui est fort ancien ; mais le *Fatha-negest*, faute d'être approprié aux mœurs de la nation, n'est guère consulté qu'en matière criminelle, et alors la loi plus barbare que le crime en dépasse la barbarie par celle du châtiment.

Un homme est convaincu du crime de lèze-majeté, la loi lui crève les yeux par le fer rouge ; à celui qui vole par la force, elle coupe le pied et la main ; au parjure qui a prêté serment sur l'excommunication ou la tête du roi, elle arrache la langue ; elle

livre l'assassin aux parents de la victime afin qu'ils le tuent de leur propre main à coups de lance, ou qu'ils exigent le prix du sang; moins cruelle envers celui qui a vendu un chrétien, elle lui laisse la vie si Dieu daigne faire un miracle. On pend le coupable, on le balance sept fois en l'air, et la corde est coupée. Quelques patients ont survécu à ce supplice.

Telle est la forme du gouvernement dans le Tigré, dans l'Amhara, dans le Choa, dans toute l'Abyssinie, et cette forme de gouvernement offre peu de garanties. Nulle indépendance pour les fonctionnaires; ils sont subordonnés l'un à l'autre jusqu'au roi qui décide pleinement de leur sort; nul recours des administrés contre les fonctionnaires, si ce n'est auprès des fonctionnaires supérieurs; point de pouvoirs coordonnés, égaux, destinés à se limiter, à se contrôler l'un l'autre. C'est le despotisme administratif dans toute l'acception du mot. Les prêtres, il est vrai, en ce qui touche les affaires de la religion, opposent quelquefois efficacement l'autorité ecclésiastique aux empiètements de l'autorité royale, encore n'obtiennent-ils gain de cause qu'avec beaucoup de peine. Il faut toujours qu'ils disputent le terrain pied à pied, parce que le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel vivent l'un à côté de l'autre sans conditions arrêtées, sans principes, se dispu-

tant l'un à l'autre les moyens d'action, luttant comme ils transigent, transigeant comme ils luttent, au hasard et dans les ténèbres.

Ce qui se passe habituellement met à nu les vices d'une semblable organisation politique. Pas un jour où le repos public ne soit troublé, soit par les conflits qui s'élèvent entre les souverains du pays et les chefs de l'Église, soit par l'ambition plus dangereuse encore des princes et des gouverneurs de province. Les grands biens que possèdent la plupart des gouverneurs, la fortune qu'ils peuvent acquérir, leur donnent trop d'influence sur toutes les démarches de la nation; leurs intérêts pèsent d'un poids trop lourd dans la balance des intérêts publics; fiers de leur puissance, ils s'en prévalent pour vider leurs querelles particulières dans des guerres sourdes ou déclarées; l'impatience d'un pouvoir supérieur, l'ardeur de se rendre indépendants, les pousse à lever l'étendard de la révolte ; ou bien encore ce sont les souverains eux-mêmes qu'un désir inquiet d'agrandir leurs états arme soudainement les uns contre les autres, et voici des luttes sanglantes qui enlèvent aux Abyssins toute tranquillité, tout espoir d'un meilleur avenir.

Sans doute ces évènements sont essentiellement partiels, locaux, accidentels; le nombre d'hommes

qui en souffrent est même inférieur de beaucoup, à ceux qui leur échappent, mais le mal renaît chaque jour, il est ici, il est là, partout possible, partout imminent. Le voyageur qui parcourt l'Abyssinie entend chaque jour ces mots sinistres : « Tel district a été dévasté; de tel endroit à tel endroit les routes ne sont plus praticables; dans telle ou telle province le laboureur ne pourra pas ensemencer la terre; les caravanes de telle ville ont été arrêtées et rançonnées impitoyablement. » Au milieu de ces appréhensions, de ces terreurs, de ces perpétuels débats, l'Abyssinie serait une contrée inhabitable s'il ne lui restait les églises et les couvents, asiles sacrés où les habitants du pays peuvent par moments mettre en sûreté leurs biens et leur personne. Mais si nombreux que soient ces asiles, ils sont encore insuffisants; de temps en temps, d'ailleurs, il y en a qui sont violés, et les effets ruineux des luttes et des conflits qui déchirent le pays retombent toujours sur les populations.

Au sein de cette anarchie, le laboureur ne sème que pour vivre, le propriétaire ne construit que des huttes en paille, emblèmes trop fidèles de la fragilité de sa fortune, l'artisan ne travaille que pour nourrir sa famille. En un mot, l'homme toujours gêné dans les jouissances du fruit de son travail, res-

treint son activité dans les bornes des premiers besoins, et par une action réciproque, les arts, l'agriculture, le commerce, tout ce qui constitue la puissance et les richesses des nations, dépérit de jour en jour.

Qu'arriverait-il à cette heure, s'il survenait une guerre nationale, si les musulmans ou les Gallas, par exemple, attaquaient l'Abyssinie comme ils l'ont attaquée aux derniers siècles? Fractionnée en petits états, déchirée intérieurement par l'anarchie et les discordes civiles, cette belle et malheureuse contrée subirait sans doute encore une fois l'injure de l'invasion étrangère.

SOMMAIRE.

Religion des Abyssins. — Epoque à laquelle le christianisme fut apporté parmi eux. — Eglises et couvents. — Leur grand nombre. — Des prêtres. — Influence et considération dont ils jouissent. — Des sacrements. — Baptême et Confirmation. — De la communion. — Du purgatoire. — Légende au sujet du purgatoire. — Le Tescar. — En quoi il consiste. — Les jeûnes. — Ils sont très nombreux. — Rigueur du jeûne en Abyssinie. — Les habitants observent scrupuleusement tous les jours de jeûne. — Fêtes principales. — Nativité de la Vierge. — La vénération des Abyssins pour la Vierge Marie. — Leur respect pour les saints et surtout pour Tecla-Haïmanot, le saint de la nation. — Diverses pratiques que les Abyssins ont empruntées aux Juifs, aux Païens et aux Musulmans. — Préjugés et superstitions.

CHAPITRE XIV.

Bien qu'en Abyssinie on trouve des Juifs, des Musulmans et des païens, le peuple presque en entier, les rois et les princes qui le gouvernent sont *amharas*, c'est-à-dire chrétiens.

L'Évangile fut apporté en Abyssinie vers l'an 330. Frumentius, nous l'avons déjà dit, y annonça le premier la bonne nouvelle du salut. Saint Athanase le consacra évêque de toute l'Éthiopie. Convertis au christianisme, les Éthiopiens conservèrent la pureté de la foi jusqu'au VI^e siècle de notre ère, mais vers cette époque, ils se laissèrent entraîner dans le schisme de Dioscore, dont l'hérésie partit de l'Orient pour agiter et diviser tout le monde chrétien. Depuis ils n'ont pas cessé de reconnaître la suprématie du patriarche grec du Caire.

Si l'on pouvait juger de l'esprit religieux d'une nation par le nombre de temples que l'on consacre au Seigneur, nulle part, nous l'assurons sans hésiter, l'esprit religieux ne manifeste plus de zèle qu'en Abyssinie. Il est rare, en effet, que l'on s'arrête au sommet d'une montagne sans apercevoir cinq ou six églises différentes et presque autant de couvents. On sait d'ailleurs ce qu'il faut entendre par une église en Abyssinie, et quelle est la simplicité de ces édifices. Trois murs concentriques, rien de plus. Ces trois murs sont surmontés d'un toit conique en paille, et séparés par deux galeries, dont l'une est réservée aux prêtres, l'autre aux fidèles. La première porte le nom de *kediste*, la seconde celui de *keni-maalte*. Au centre se trouve un petit sanctuaire dans lequel s'élève un autel de trois à quatre pieds de haut, recouvert d'une étoffe de soie. C'est le *kedasta-kedastan* (traduisez : par le saint des saints.) Les prêtres seuls ont le droit d'y pénétrer.

Des peintures grossières, Saint-Georges, Saint-Michel, armés de toutes pièces, des scènes burlesques tirées de la Bible, barbouillent d'ordinaire la muraille qui sépare les deux galeries, et ont la prétention de la décorer. Dans l'intérieur de ces églises on ne voit jamais de figures sculptées ; il n'y a pas

non plus des sièges pour s'asseoir; les fidèles se tiennent debout ou accroupis sur leurs jambes, suivant les phases du service divin. A l'extérieur croît habituellement un bosquet d'oliviers ou de sycomores dont le feuillage fait ombre et silence, afin que le Dieu qui souffre soit adoré dans le recueillement.

Les prêtres attachés aux églises sont au nombre de dix à douze. Ils reconnaissent tous la suprématie de l'abouna, et ce prélat leur confère les ordres sacrés. Pour être admis à la prêtrise, on exige seulement des candidats qu'ils sachent lire d'une façon assez correcte, que leur conduite soit régulière, et qu'ils aient dix-huit ans. Lorsqu'ils peuvent remplir ces conditions, ils se présentent devant l'abouna. L'abouna leur met sous les yeux l'Évangile ouvert, leur en fait lire ou bégayer une page, après quoi, sans s'inquiéter autrement de ce qu'ils savent, il leur confère le droit de lier et de délier. Dès ce moment, ils sortent de la foule, et leur costume est un peu moins pauvre. L'habillement des prêtres diffère peu, du reste, de celui des laïques; un caleçon, une chemise de percale, des sandales pour les pieds, un turban de mousseline enroulé autour de la tête, mais enroulé d'une manière assez pittoresque; voilà à peu près de quoi il se compose.

S'ils sont mariés au moment où ils reçoivent

l'ordination, les prêtres continuent de vivre en ménage, s'ils sont célibataires ils doivent persévérer dans le célibat. Contrairement à ce qui se passe chez nous, ils vivent tous du bien des églises, des dons des fidèles et de la vente de leurs prières ou de leurs amulettes. Comme tout cela ne constitue pas un grand revenu, en général ils sont fort pauvres; mais leur détresse est compensée suffisamment par l'influence et surtout par la considération dont ils jouissent. Leurs fonctions, comme desservants d'une paroisse, consistent à réciter les offices du jour et de la nuit, à recevoir la confession des fidèles, à les assister au moment de la mort, à départir enfin la grâce des sacrements.

Hors la confirmation que les Abyssins regardent plutôt comme une onction que comme un sacrement, l'Église d'Abyssinie admet les mêmes sacrements que notre Église.

Le sexe des enfants détermine l'époque du baptême. A moins d'une maladie grave et qui cause danger de mort, les garçons reçoivent le baptême après quarante jours, les filles après quatre-vingts. Aussitôt qu'un enfant a été baptisé, on lui attache au cou un cordon de soie bleue et on lui donne la communion.

La communion s'administre sous les deux espèces.

Plus ou moins pur le vin n'ôterait rien à la valeur du sacrement. Pour le pain il faut qu'il ait été préparé par un homme et non par une femme et qu'il soit de froment. La consécration du pain et du vin s'appelle *melawat* c'est-à-dire changement, car les Abyssins orthodoxes là-dessus croient au mystère de la transsubstantiation ; seulement l'Église d'Abyssinie enseigne que si le chrétien s'approche de la Sainte-Table sans être en état de grâce, les anges descendent aussitôt du ciel pour enlever de l'hostie le corps invisible du Seigneur, et que dès lors le pain et le vin retournent à l'état de nourriture ordinaire.

Les prêtres reçoivent tous les jours la communion ; mais parmi les laïques il n'y a guère que les enfants et les vieillards qui prennent part à l'agape sainte. D'ailleurs les célibataires en sont toujours exclus à moins qu'ils ne prononcent des vœux de chasteté ou ne se consacrent à la vie monastique. La même règle s'applique aux hommes mariés qui ont réclamé trois fois le bénéfice du divorce. Aussi lorsqu'un *Amhara* qui a répudié trois femmes veut s'approcher de son Dieu et s'unir mystiquement à lui dans la communion, cherche-t-il à se réconcilier avec l'une d'elles, et à renouer le lien qu'il a rompu, alors seulement il lui est permis de se présenter à la Sainte-Table. Indulgente sur bien d'autres points,

l'Église est inflexible sur celui-ci. Il n'est pas donc rare de voir en Abyssinie le mari et la femme, séparés depuis vingt ans, engagés même dans d'autres nœuds, revenir l'un à l'autre et achever leurs jours sous le même toit.

Dès qu'un Abyssin est frappé de maladie grave, il fait appeler son confesseur pour qu'il lui donne l'absolution. Le prêtre se hâte et n'hésite jamais à délivrer cette âme du poids de ses péchés. Mais si la mort imprévue que redoute le chrétien vient le surprendre dans l'impénitence, il arrive souvent que, transportant l'expiation aux parents les plus proches, le confesseur leur impose des jeûnes rigoureux et d'abondantes prières. Tous les Abyssins en effet reconnaissent l'existence d'un purgatoire, d'un mer de feu dans laquelle les âmes doivent se purifier avant d'être admises au céleste séjour. Les légendes ne manquent pas à l'appui de ce dogme; nous citons celle-ci qui est la plus accréditée :

Un seigneur abyssin était mort sans confession; une vision terrible troubla le sommeil de sa veuve, et le lui montra souffrant d'atroces douleurs au milieu des flammes du purgatoire. Un dragon de feu lui dévorait les entrailles, son corps était couvert de plaies, et toutes ces plaies n'en faisaient qu'une. Plus hideux encore que la blessure ouverte, le péché

était sur son visage et le rendait effrayant de laideur. Epouvantée par le spectre de son sommeil, la jeune veuve courut auprès de son confesseur afin qu'il interprétât la vision : Ma fille, lui dit le prêtre, Dieu a parlé. Celui que vous avez perdu, plongé dans le *Bahar el sad* (la mer de feu), expie en ce moment les péchés qu'il a commis sur la terre. Rassurez-vous cependant ; la sentence qui l'a condamné n'est pas irrévocable. La justice divine peut lui pardonner, et elle veut lui pardonner puisqu'elle lui permet de recourir à vos prières. Le mérite du vivant s'impute au mort. Récitez-donc chaque jour les psaumes de la pénitence, distribuez aux pauvres de généreuses aumônes et pratiquez le jeûne durant trois années. La jeune femme fit ponctuellement selon que son confesseur avait prescrit. Elle pria, distribua son superflu aux pauvres, et observa le jeûne dans sa rigueur. Le soleil détache la rosée de la terre, la splendeur de Dieu attire les saintes larmes ; celles de la veuve montèrent comme une légère vapeur et emportèrent ses prières vers les cieux. La justice divine se laissa fléchir par degrés. Quinze mois après la première vision, le secret du purgatoire se révéla de nouveau, et la jeune veuve revit son malheureux époux. Son visage, cette fois, n'avait plus la laideur du péché ; son bras robuste

luttait contre la flamme, il l'écartait, et son corps s'élevait peu à peu au-dessus des flots embrasés. Encouragée par ce succès, la pieuse épouse redoubla de ferveur, elle multiplia les bonnes œuvres, s'approcha fréquemment de la Sainte-Table et s'imposa les plus dures privations. La justice du Seigneur se changea enfin en miséricorde. Durant une nuit obscure, la veuve vit son mari pour la dernière fois. Mais quel changement ou plutôt quelle transfiguration ! Une joie céleste rayonnait autour de son visage comme une douce et brillante auréole. Son corps avait la blancheur de la neige, il en avait l'éclat lumineux, et devant lui brillait un flambeau d'une clarté divine. Bientôt ce flambeau parut marcher, et le seigneur abyssin suivit ce guide merveilleux. Ce fut ainsi qu'il arriva aux portes du purgatoire. Saint Michel s'avança alors pour le recevoir et l'introduisit dans la gloire du ciel où il apprit que le flambeau conducteur était le symbole mystérieux des prières et des bonnes œuvres de sa femme.

Les Abyssins croient donc fermement que les bonnes œuvres et les prières des vivants, abrègent pour ceux qui ne sont plus, les peines du Purgatoire. Aussi, lorsqu'un Abyssin vient à mourir, sa famille fait-elle célébrer pour lui une messe de délivrance.

La messe est suivie d'un banquet funéraire dans lequel l'éloge du défunt est prononcé au milieu des sanglots de ses parents et de ses amis. Ce banquet s'appelle *tescar*. A l'occasion d'un *tescar*, il n'est si pauvre Abyssin qui ne tue, soit un bœuf, soit un mouton. Le nombre des animaux que l'on abat se proportionne à la fortune des individus. Ainsi, à la mort de son père, le roi du Choa, nous a-t-on dit, fit égorger cent cinquante bœufs. Le *tescar* est donc plus qu'un festin, c'est encore un sacrifice, ou du moins la tradition d'un sacrifice dont l'origine se perd au-delà des temps. Un Abyssin qui voudrait se soustraire à l'usage du *tescar* se condamnerait à décheoir dans l'estime des siens.

Mais si le *tescar* est de pratique nécessaire; les prières et les jeûnes que le prêtre ordonne au lit de mort d'un chrétien ne sont pas moins d'observance rigoureuse. Ajoutons que la sévérité de la pénitence pourrait effrayer le dévoûment le plus résolu (1) Heureusement, en Abyssinie comme ailleurs,

Il est avec le Ciel des accommodements.

Si le courage du fidèle fléchit devant certaines né-

(1) M. Gobat, missionnaire méthodiste, a connu, pendant son séjour en Abyssinie, une jeune femme à laquelle des prêtres avaient ordonné un jeûne de sept ans, parce que son mari était mort tout-à-coup sans confession. Cette jeune femme l'observait religieusement depuis dix-huit mois.

cessités, il va trouver le prêtre de sa paroisse, lui glisse dans la main un ou deux thalaris, et moyennant cette somme, le prêtre se charge de trouver quelques personnes pieuses qui voudront bien observer à sa place le jeûne prescrit par le confesseur.

Ce sont là les jeûnes accidentels, mais il y a aussi les jeûnes réguliers et canoniques, jeûnes nombreux chez les *Amharas*. Nous nous contenterons d'indiquer les principaux.

Le Carême, qui dure	52 jours.
Le jeûne de l'Avent,	40
Le jeûne des Apôtres,	30
Le jeûne de l'Assomption,	15
Le jeûne de Ninive,	3
Total . . .	140

Additionnez, avec ce chiffre, les jeûnes du mercredi et du vendredi que suspend, toutefois, l'intervalle compris entre la fête de Pâques et celle de la Pentecôte, et vous trouverez que l'Église d'Abyssinie a environ deux cents jeûnes par année.

Les membres du clergé régulier observent scrupuleusement tous ces jours de jeûne; ils s'en imposent encore d'autres par esprit d'austérité, et leur vie est, en quelque sorte, une longue abstinence,

mais les prêtres et les laïques ne gardent qu'une partie du commandement.

Le jeûne des *Amharas* consiste à ne faire qu'un repas par jour. Ce seul repas se compose de pain et de légumes apprêtés sans beurre. On le prend après le passage du soleil au méridien, lorsque l'astre du jour occupe dans le ciel une position telle que la longueur des ombres est devenue égale à la hauteur verticale des corps qui les projettent. C'est à peu près trois heures du soir. Jusqu'à ce moment canonique, il est défendu de prendre le plus léger aliment, de boire même un verre d'eau. Les samedis et les dimanches sont exceptés de la règle. Ces jours-là, le chrétien peut se mettre à table dès le matin, et manger toutes sortes de mêts, à la condition, toutefois, qu'ils soient maigres. L'Église punit sévèrement toute infraction à la loi du jeûne. Elle rejette de son sein les dissidents qui refusent de s'y soumettre, et s'ils meurent dans cet état de désobéissance, elle refuse à son tour de les ensevelir en terre sainte. Il est très rare, du reste, que l'Église ait à punir une semblable révolte. Loin de murmurer contre la pratique du jeûne, les *Amharas* en général la suivent avec une fidélité qui passe scrupule. Ainsi, durant le carême, nous avons eu souvent pour compagnons de voyage des hommes qui faisaient six ou

sept lieues, les épaules chargées d'un lourd fardeau, et qui ne prenaient pas la moindre nourriture. Nous souffrions pour eux. La compassion nous serrait le cœur dans la poitrine. Quand arrivait la halte du midi, nous ne pouvions nous défendre de partager notre pain avec eux; nous le leur offrions du moins, mais bien rarement l'offre fut-elle acceptée. « Ce pain-là nous serait amer, répondaient ces braves gens. — Et pourquoi? — Parce que Dieu ne l'aurait pas béni. » Là-dessus, ils se retiraient de quelques pas, s'asseyaient à l'ombre, et se contentaient de serrer leurs ceintures, afin d'imposer silence à leurs entrailles. C'est ainsi qu'ils prêtaient à leur estomac la force d'atteindre trois heures du soir. Quelle foi vive et quel exemple pour les chrétiens d'Europe qui se plaignent de la sévérité du maigre devant une table chargée de poissons délicieux, de vins exquis. et de mille sortes de friandises!

Ce n'est pas tout. Parmi les chrétiens de l'Abyssinie, il en est un certain nombre, les prêtres d'abord, et ceux-ci sans exception, qui observent strictement le jeûne de 48 heures, institué par l'Église primitive. Le vendredi, le samedi de la semaine sainte se passent sans qu'ils mangent une miette de pain, sans qu'ils avalent une goutte d'eau. C'est ainsi qu'ils représentent en eux la mort du Sau-

veur jusqu'au jour de sa résurrection glorieuse.

Nous parlons de la fête de Pâques; mais aucun pays ne reconnaît autant de fêtes que l'Abyssinie. La paresse non moins que la dévotion ont multiplié ces jours d'oisiveté pieuse. Chaque mois l'Église célèbre quatre fêtes de saints, plus deux ou trois fêtes d'obligation qui reviennent tous les ans à des époques déterminées. Ajoutez à ce nombre, le nombre des dimanches, vous arriverez à ce résultat que les Abyssins restent un tiers de l'année dans un repos obligatoire. Que de temps enlevé au travail de la terre! Que de jours perdus pourraient être des jours employés! Ne l'oublions pas toutefois. Originairement la plupart de ces fêtes ont été établies dans un but de moralisation, et par là elles méritent encore quelque respect. Mais ce but n'est même plus rempli. Elles sont aujourd'hui sans pompe, sans caractère, sans dignité, elles ne sauraient éveiller dans l'âme du peuple aucun de ces sentiments d'un ordre supérieur qui pourraient élever au-dessus des basses préoccupations son intelligence et son cœur.

De ces fêtes les plus considérables sont : Pâques, Noël, la Pentecôte, l'Ascension, la commémoration du baptême de Jésus-Christ, dans les eaux du Jourdain, et la nativité de la Vierge.

Les *Amharas* ont une profonde vénération pour

la vierge Marie. Ils lui consacrent à elle seule plus de vingt fêtes différentes, et, dans plusieurs provinces, le Fattigar par exemple, on n'hésite pas à placer la mère au-dessus du fils. Un voyageur ne s'arrête nulle part sans qu'on lui adresse ces questions : Aimez-vous la Sainte-Vierge ? Au pays d'où vous venez a-t-elle des églises particulières? Croyez-vous qu'elle ait partagé avec la race humaine la souillure commune du péché ? Qui que vous soyez, quelle que soit votre indifférence en matière de religion, quels que soient vos doutes ou vos doctrines, prenez garde. Mesurez chacune de vos réponses, et si vous appartenez à l'une des communions protestantes, rappelez-vous le conseil que donnait à M. Gobat l'*alaca* Apté-Sélassi, aujourd'hui ministre du roi Oubié : Je vous en prie, disait cet honnête homme au missionnaire méthodiste, renfermez vos doctrines dans le trésor de votre conscience. Discutez cependant, si vous voulez, sur tous les autres points où vous différez avec nous, mais ne dites jamais que la Sainte-Vierge a commis des péchés, ou vous vous susciterez parmi nous bien des ennemis.

A ce conseil d'un esprit sage et bienveillant, nous ajouterons celui-ci : Lorsque vous serez en public ne parlez jamais légèrement des saints ; car s'il vous échappait quelque parole irrévérentieuse, elle se

retournerait immédiatement contre vous, et vous passeriez peut-être pour un musulman. En effet les saints en Abyssinie sont l'objet d'une dévotion particulière, et la vertu qui s'attache à leur mémoire prouve qu'ils sont très haut placés dans l'estime des Abyssins. En voulez-vous une preuve ? Qu'un pauvre implore la charité au nom de Dieu, il n'est pas toujours sûr d'être écouté. Qu'il demande au contraire l'aumône en invoquant le nom du patron du lieu, personne n'osera le congédier sans lui faire une offrande ; un Abyssin en pareil cas, craindrait d'irriter le Ciel par un refus, et de voir aussitôt tous les astres propices se retirer pour lui de l'horizon.

Les saints que vénère l'Abyssinie forment un calendrier complet ; parmi les plus honorés nous citerons dans l'ordre naturel : saint Pierre, saint Paul, saint Jean, saint Mathieu, saint Luc, saint Joseph, saint Chrysostôme. Lesquels encore ? Saint Georges, saint Michel, saint Grégoire, saint Athanase, et par-dessus tous peut-être, le fameux Tecla-Haïmanot, le saint de la nation, le patron indigène de l'Abyssinie.

Il y a trois fêtes consacrées à Tecla-Haïmanot : la première au mois de décembre pour célébrer sa naissance, la seconde au mois d'août pour rappeler

sa mort, la troisième au mois de mai pour glorifier sa naissance. Le tombeau du saint se voit à Devra-Libanos. Les fidèles le visitent en pélérinage, et l'on compte plusieurs milliers de pélerins par année. Près du tombeau coule une source miraculeuse ; Saint-Michel la fit jaillir, dit-on, à la prière de Tecla-Haimanot, pour apaiser la soif de l'homme de Dieu. On dit encore que les eaux de cette source dérivent du Jourdain par des voies mystérieuses, et qu'elles guérissent toutes sortes de maladies.

Si les *Amharas* sont fermement attachés à la religion chrétienne, leur foi n'est pas tout-à-fait la foi simple des enfants. Ignorants et grossiers, pas un d'eux ne voudrait s'asseoir à la table d'un musulman, pas un ne consentirait à manger la viande d'un animal qui n'aurait pas été saigné avec soin, ou qui n'aurait pas été tué au nom de la Trinité sainte, et la tête tournée vers Jérusalem.

D'un autre côté, ils féerient le samedi ou le jour du Sabbat, ils pratiquent la circoncision sur les enfants des deux sexes, ils s'abstiennent de toute nourriture défendue par la loi de Moïse, et interdisent aux femmes l'entrée des temples jusqu'à ce qu'il se soit écoulé quarante jours après leurs couches. Ajoutez à ces pratiques juives, quelques autres pratiques empruntées aux païens ou aux musulmans,

une foule de préjugés, d'hérésies, de superstitions grossières, de croyances ridicules, contraires le plus souvent aux préceptes de l'Évangile, et vous pourrez juger combien le christianisme en Abyssinie s'est écarté de sa pureté primitive.

SOMMAIRE.

Portrait des Abyssins. — Leur caractère. — Qualités qui les distinguent. — Énumération de leurs défauts. — Leur penchant à la volupté. — Mariage. — Description de la cérémonie du Mariage. — Éducation des enfants.— Étiquette.— Jeux.—Festins.— Manière de demander pardon. — Respect des Abyssins pour leurs supérieurs.— Exercices de corps.— En quoi consiste l'exercice du Djarid. — Superstitions diverses. — Amour des Abyssins pour le merveilleux. — Leur crédulité naïve. — Ignorance de ce peuple.— Ecoles du pays. — Leur mauvaise direction. — Livres que l'on met entre les mains des élèves.— De la poésie et des beaux-arts. — Détails sur l'art de la peinture.

CHAPITRE XV.

Chrétiens et Musulmans, les Abyssins forment une belle race. Les hommes en général sont d'une taille élevée et d'une constitution vigoureuse. Ils ont le visage ovale, le teint fortement bronzé, les traits d'une régularité antique, l'œil fendu en amande, le front bien modelé et dominé par une chevelure épaisse, qu'ils arrangent de mille manières différentes. Ils sont souples, agiles, infatigables à la marche. Leur physionomie, douce avec une certaine expression de mélancolie, ne manque ni de fermeté ni de noblesse.

Leur costume, que nous avons déjà décrit, se compose d'un caleçon étroit terminé au genou, d'un ceinture de coton et d'une toile de la même étoffe,

drapée comme la toge romaine. Point de chaussure aux pieds, point de coiffure sur la tête.

A la beauté du type commun les femmes ajoutent la grâce et les formes délicates de leur sexe. Des traits purs, un tour de visage accompli, des yeux expressifs, le cou élégant et bien détaché des épaules, une taille svelte et cambrée, des contours prononcés et heureusement arrondis, une démarche ondoyante, pleine de distinction et de noblesse, voilà la femme d'Abyssinie pendant la fraîcheur de ses années.

Moins primitive que la toilette d'Ève, sa toilette n'est pas encore d'un art savant ni d'une discrétion exacte. Pour les jeunes filles, un morceau de toile autour des reins, en guise de jupon; pour les femmes mariées une chemise de coton, et par-dessus la chemise un *taube* dont elles disposent avec goût les plis libres et flottants; tout se borne là. Le luxe est d'y joindre des boucles d'oreille, des bagues, des bracelets d'argent, et un collier de verroterie habituellement garni de petits sachets qui contiennent des amulettes. La mode exige des grandes dames qu'elles se laissent croître les ongles, qu'elles se teignent avec du *henné* la plante des pieds et la paume des mains, qu'elles se graissent tous les jours les cheveux avec du beurre, qu'elles se piquent enfin

de temps en temps les gencives avec une aiguille, afin de les irriter jusqu'au rouge pourpre, et de faire ainsi ressortir la blancheur de leurs dents.

Au Caire, à Constantinople, à Damas, dans tout l'Orient, on vante les belles qualités des esclaves de l'Éthiopie, ou plutôt l'on vante en eux les qualités de la race à laquelle ils appartiennent. Gais, patients, charitables et doux, les Abyssins ont l'intelligence vive, les passions ardentes et durables, le sens droit dans les choses qui leur sont familières. Ils constituent dans l'Orient comme une exception vivante, ou pour mieux dire, ils y représentent le vieil Orient initiateur du monde, qui nous a révélé la religion, l'histoire et la poésie. Les visiter et les aimer, c'est tout un. Le souvenir qu'ils laissent d'eux est affection et sympathie. Aussi la plupart des voyageurs s'accordent-ils à leur reconnaître un caractère plus attachant, une simplicité plus noble et plus polie, un esprit plus sagace et plus ouvert qu'aux peuples même de nos contrées. Il semble que, civilisés longtemps avant nous, les descendants de ces Éthiopiens dominateurs de l'ancienne Égypte, aient conservé une tradition lointaine et lentement effacée de leur première éducation.

Soyons justes cependant, les Abyssins ont aussi leurs défauts. Ils sont intéressés, âpres au gain,

dissimulés, et de mœurs très relâchées. Cette tendance au déréglement leur a été reprochée à juste titre. Dans plusieurs provinces, ce qu'on appelle la vertu d'une femme n'est pas à l'épreuve d'une chemise offerte. Voici que nous allons médire, si toutefois l'on médit en effet, à la distance de quinze cents lieues. A Gondar, nous avons connu plus d'une grande dame, Oisero Kebitou, par exemple, mais notre livre ne parviendra jamais à Gondar ; une fille de Gochou, prince du Godjam, la sœur d'Oubié, roi du Tigré, une fille ou petite-fille de Detjach-Comfou, l'un des généraux les plus célèbres de l'Abyssinie ; combien d'autres encore dans les plus hautes conditions, pour lesquelles réserve et pudeur semblaient être des mots vides de sens. L'Église, il est vrai, ne permet pas aux Abyssins la pluralité des femmes, mais elle tolère le divorce, et à la façon dont ils en usent, on peut hardiment les déclarer plus dissolus que les peuples chez lesquels la polygamie est comptée parmi les institutions.

Le mariage a deux formes en Abyssinie. Le mariage civil et le mariage religieux. Les jeunes gens prennent femme, pour l'ordinaire, à l'âge de dix-huit ans, les jeunes filles entrent en ménage de dix à quatorze. Voici comment on procède à cet acte sérieux dans quelques districts du Tigré.

La dot réglée de part et d'autre, le père et la mère de la fiancée réunissent dans leur domicile leurs parents, leurs proches, leurs voisins, tous les amis de la famille. A mesure que chacun entre, on lui remet une bougie allumée et une bouteille d'hydromel. Il tient la bouteille d'une main et la bougie de l'autre. Alors les deux époux sont introduits. Le père de la jeune fille prend la parole, et s'adressant au futur, (l'assemblée garde un silence religieux), il lui fait jurer solennellement d'être fidèle à sa femme, de ne pas la frapper, comme aussi de ne pas dissiper sa dot. Le fiancé répond gravement : « Je le jure. » Les témoins reçoivent le serment, puis le père, élevant la voix, ajoute : « Si tu ne tiens pas ta promesse, que ta famille et ta postérité s'éteignent comme s'éteint cette lumière. » Il souffle sur la bougie, et tous les assistants imitent son exemple : « Que ta fortune s'écoule comme s'écoule cette liqueur. » Il répand à terre la fiole d'hydromel, et toutes les fioles se vident à la fois.

La cérémonie terminée, on danse, il y a musique et festin. La fête dure plusieurs jours, et si le livre de la félicité conjugale ne doit pas être lu jusqu'au bout, il aura toujours eu une brillante préface.

Le mariage que nous venons de décrire est le mariage civil. Il admet le divorce, et n'est en quel-

que sorte qu'une union préparatoire par laquelle on prélude au mariage religieux. L'expérience faite, si l'épreuve n'a pas trompé les espérances des deux époux, s'ils se trouvent encore au gré l'un de l'autre, s'ils reconnaissent enfin que le mariage, comme on dit, était écrit dans le ciel, l'Église est appelée à le bénir. Les deux époux vont renouveler devant l'autel et devant la croix le serment d'une foi nouvelle; le prêtre leur donne la communion : le mariage alors devient indissoluble; mais les Abyssins ne se hasardent pas volontiers à une démarche irrévocable. Aussi le mariage religieux est-il assez rare. Sa perpétuité fait peur à l'inconstance habituelle des Abyssins; il leur semble si doux de pouvoir changer de femmes au gré de leurs caprices!

Lorsque les époux se séparent chacun reprend sa dot, et on partage les enfants. Les filles appartiennent à la mère, les garçons reviennent de droit au père. S'il n'existe qu'un enfant et qu'il ait moins de sept ans, quel que soit le sexe, il reste avec la mère.

La femme, dans les ménages malaisés, est la servante et la bête de somme de la maison. Au dedans, au dehors, tout travail, toute charge pénible tombe sur elle : la mouture des grains, l'affouage, la cuisine, la préparation du pain et les approvisionnements de

toute nature. Pour l'ordinaire, les parents gardent leurs enfants auprès d'eux jusqu'à l'âge de dix à douze ans. Arrivées à l'âge de puberté, les filles se marient; quant aux garçons, ils quittent presque toujours le toît paternel, et vont chercher dans le travail les moyens de suffire à leur existence.

Nu-pieds, nu-têtes, à peine couverts de quelques haillons, ces pauvres enfants grandissent aux intempéries des saisons, occupés à garder les troupeaux d'un maître souvent brutal, ou à transporter des fardeaux que l'on oublie de mesurer à leurs forces. Mal traités, mal nourris, la faim, la misère et la souffrance détruisent tous ceux dont la constitution ne se raidit pas contre ces dures épreuves. Rappelez-vous que la chirurgie et la médecine sont des sciences presque inconnues dans l'Abyssinie, que l'infirmité ou la difformité n'y trouvent aucun secours, et vous aurez le secret de la beauté, de la force, de la vigueur de cette race qui habite les vallées de l'Abbay et du Taccazzé. Violemment épurée sur le seuil de la vie, elle n'offre à l'œil du voyageur que l'élite de la génération et les plus nobles échantillons de l'humanité.

Quoique l'Abyssin naisse indolent et paresseux, l'appât du gain l'aiguillonne, et stimulé par l'espoir du profit, il fait preuve d'une grande activité. Le

pauvre travaille depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, il entreprend des voyages pénibles en vue d'un salaire presque insignifiant, ou bien encore il entre comme domestique au service d'un grand qui s'engage, pour tout salaire, à le nourrir et à lui fournir deux toiles par an. Quant aux riches, s'ils ne font pas la guerre ou le commerce, ils passent leur journée à recevoir ou à rendre des visites, à deviser au soleil avec quelques voisins, à dormir et à jouer au *mangaleh* (1)

Une remarque à faire, c'est qu'à moins d'être musulmans, les Abyssins ne boivent jamais de café et s'abstiennent scrupuleusement du plaisir de la pipe. En revanche, ils aiment beaucoup à priser. La tabatière, du reste, ne leur inspire jamais ces sentiments de civilité obligeante dont parle Sganarelle, par lesquels « ont est ravi de donner à droite et à gauche, et de courir même au-devant des souhaits des gens. » Un Abyssin met le tabac en poudre dans une bourse de boyau, qu'il ferme avec un soin minutieux. S'il lui arrive de priser lorsqu'il est en compagnie, il délie les vingts tours de

(1) Le mangaleh est une sorte trictrac. Il consiste en une planchette percée de six trous, dans chacun desquels on place un certain nombre de billets, que l'on se propose, par diverses combinaisons, d'amener dans un trou déterminé.

cordon avec une précaution extrême, il plonge le pouce et l'index dans l'ouverture, et offre sichement aux personnes de la société quelques grains de la pincée qu'il retient fortement entre ses doigts; mais jamais sa générosité ne va jusqu'à mettre à la discrétion du prochain la bourse qui lui sert de tabatière. Lorsqu'il a ainsi prudemment satisfait à la politesse et à l'épargne, il porte à son nez le peu de grains qu'il a su conserver; passe et repasse le pouce sous ses narines pour ne pas perdre une parcelle de la poudre précieuse, éternue largement et se mouche s'il est besoin, avec les doigts, ou dans la toile de son domestique, laquelle devient alors un foulard.

Un autre plaisir pour les Abyssins, c'est celui de la table. Ils aiment la table avec délices. Dans maintes circonstances, les rois, les grands, les gouverneurs donnent de magnifiques festins auxquels ils convient une multitude de gens dont ils connaissent à peine les noms. Chez eux pourtant la science culinaire est demeurée à l'état d'enfance. Le chiro, la viande crue, et d'autres viandes diversement accommodées forment le fonds invariable de ces repas homériques. Les mets qui y figurent sont tellement saupoudrés de poivre rouge qu'ils mettent la bouche en feu, et sont intolérables au gosier

d'un convive européen. Les Abyssins, néanmoins, ne boivent jamais durant leurs repas. En revanche, la table enlevée, on apporte dans d'énormes jarres la bière et l'hydromel; on arme chaque convive d'un grand gobelet de corne, et la liqueur versée à profusion déride tous les fronts.

L'hydromel, que l'on fabrique dans le pays, est d'une qualité excellente. Bien qu'il porte à la tête, rarement arrive-t-il que les Abyssins en boivent jusqu'à perdre la raison. Ils s'arrêtent toujours à cette limite qui sépare la gaîté de l'ivresse, et où l'étincelle qui monte de la liqueur fermentée illumine le cerveau, sans l'obscurcir de tristes fumées. En cet état ils crient, éclatent de rire, causent avec vivacité, se disputent quelquefois, mais ils ne poussent jamais leurs contestations jusqu'aux rixes et aux violences. Faut-il attribuer cet esprit de mesure à l'usage du talion et aux conséquences qu'il entraîne? Nous sommes portés à le croire; nous observerons cependant que la mansuétude naturelle et les qualités éminemment sociables de ce peuple contribuent beaucoup à l'entretenir.

Les Abyssins, au reste, comprennent et admettent très bien le pardon des injures. Lorsque deux individus sont brouillés l'un avec l'autre, un média-

teur officieux se présente et se charge de les reconcilier. Quelquefois une des parties intéressées sollicite elle-même l'intervention du médiateur. Elle se rend chez un ami commun et le prie de lui prêter ses bons offices. En pareil cas, le médiateur va trouver la partie adverse, lui donne des explications et tâche d'apaiser son ressentiment par de bonnes paroles. L'affaire arrangée, celui qui a eu les premiers torts prend une pierre de vingt à trente livres, la maintient derrière sa nuque avec les mains, s'approche de son ennemi dans cet humble attitude et le conjure de lui pardonner. Celui-ci répond : que Dieu vous pardonne. En même temps il prend la pierre, la met également sur son cou, et prie à son tour son adversaire de vouloir bien oublier les torts qu'il peut avoir eus à son égard.

Cette mutuelle démarche a lieu de même entre le domestique et le maître, mais le maître ne subit jamais l'humiliation réciproque de la pierre, il se contente d'en décharger le cou de son serviteur et de la lui remettre dans les mains, en l'assurant du pardon.

L'étiquette, en Abyssinie, a ses formules particulières. Quand deux personnes du même rang se rencontrent, elles se tutoient, alors même qu'il n'existe entre elles aucune liaison ancienne. Le

mari tutoie aussi sa femme, mais un inférieur ne s'adresse jamais à son supérieur, ni la femme à son mari sans employer la seconde personne du pluriel. A l'égard des princes ou des personnes d'un rang élevé, par une construction bizarre, on se sert toujours de la troisième personne du singulier pour le pronom, et du pluriel pour le verbe. Du reste, lorsqu'un homme, en Abyssinie, s'entretient avec ses supérieurs, il est rare de trouver dans sa bouche ces lâches compliments dont la servilité du cœur enseigne aux autres Orientaux l'inépuisable emphase. Rien ne ressemble moins que l'obséquieuse flatterie au respect véritable, et les Abyssins sont très respectueux envers leurs supérieurs. Quand passe un officier, même un officier subalterne, les gens du peuple, les pauvres s'arrêtent et se prosternent jusqu'à terre. Les hommes d'une classe plus élevée se découvrent l'épaule gauche, et s'inclinent en disant : *Egsiaber yés Ghén*, que Dieu vous bénisse! Il en est de même lorsqu'un Abyssin entre dans une maison pour faire une visite. Ici seulement le maître de la maison serre la main de celui qui vient le visiter, l'invite à s'asseoir auprès de lui, lui adresse quelques paroles aimables, et met le propos soit sur les affaires qui l'intéressent, soit sur les affaires générales du pays.

En société, les manières d'un Abyssin d'un haut rang sont celles d'un homme bien élevé. L'instinct naturel supplée en lui au long travail de l'éducation. Transportez-le dans un salon de France ou d'Angleterre, personne ne l'y trouvera déplacé. A Gondar comme à Paris, un homme qui se pique de civilité, s'il se trouve avec d'autres personnes, a soin d'écouter sans interrompre, de ne pas cracher, de parler sans gestes, sans passion, sans éclats de voix. Viennent ensuite les coutumes particulières. Un individu reçoit un autre individu à sa table. La politesse chez les Abyssins veut que l'amphitryon introduise de temps en temps de petites boulettes de viande dans la bouche de son convive, en lui faisant des compliments, sans oublier qu'après le repas il doit encore le faire boire dans sa propre coupe. Vous recevez un cadeau, le moindre cadeau, un morceau de pain par exemple, la bienséance exige aussi que vous le receviez avec les deux mains et en inclinant la tête, comme s'il était réellement considérable. Toujours est-il qu'on remarque avec faveur un homme qui a de la dignité, un caractère ferme et bienveillant, qui ne tourne jamais la tête sur ses épaules en allant à cheval, et se montre habile à tous les exercices gymnastiques.

De tous les exercices le plus estimé est celui du

djarid. On appelle *djarid* une baguette longue de quatre à cinq pieds, et d'un demi-pouce de diamètre. Armés de cette baguette ou de ce trait, les Abyssins le font vibrer dans leurs mains avec une telle rapidité, le lancent avec tant d'adresse, qu'à trente ou quarante pas de distance, ils manquent rarement la tige d'un arbre de moyenne grosseur. Un homme n'est réputé cavalier accompli que lorsqu'il peut, assis en selle, parer avec son bouclier plusieurs traits dirigés à la fois contre lui de deux ou trois points différents.

Ces jeux auxquels prennent part avec les simples soldats, les généraux et les princes eux-mêmes, ne sont pourtant pas sans danger. Le *djarid*, lancé par certains bras, a une force singulière. Le trait de bois vole et frappe comme le fer. Aussi, pour éviter un accident semblable à celui qui enlevait, voici tantôt trois siècles, un souverain à la France, et renversait Henri II mort sous la lance de Montgommery, la prudence conseille, le respect commande que nul ne darde le *djarid* contre le bouclier du roi.

Respect profond que celui des Abyssins pour la personne de leurs princes. Une preuve entre mille, et nous la prenons à dessein dans les petites choses.

Depuis longtemps le roi Sella-Sellassi est privé de l'œil gauche. Tout le monde sait qu'il est borgne;

cependant nous n'avons jamais rencontré un habitant du Choa qui ait voulu en convenir franchement. Grands et petits, avant de se retirer, ceux qui ont eu l'honneur de se présenter devant lui, s'inclinent jusqu'à terre, et baisent leur main droite appuyée sur le sol. En présence du maître, les officiers attachés à la cour se tiennent tous debout, le *taube* rejeté en arrière, la poitrine nue, ce qui est la marque du respect. Tous suivent des yeux le moindre de ses mouvements, et ne lui adressent la parole que par l'intermédiaire d'*un afa-negous*, ou bouche du roi. Une mouche indiscrète vient-elle à l'étourdie, se poser sur sa royale personne, aussitôt deux ou trois pages se précipitent pour punir l'insecte de son insolence; semble-t-il vouloir éternuer, s'apprête-t-il à faire un mouvement, un officier à l'instant même déploie sa toile et l'étend autour de lui, afin de le préserver de l'influence du mauvais œil.

C'est ici le lieu de le rappeler; il n'y a pas au monde un peuple plus superstitieux que les Abyssins. Tous les habitants du pays croient fermément qu'il existe des remèdes contre l'amour, contre l'ignorance et l'atteinte des balles à la guerre. S'ils font route, tout leur est présage. Un homme, un lion, un renard, une hyène, un âne, un faucon. Rencontrer l'un ou l'autre, c'est bonheur ou mal-

heur assuré. Riches et pauvres se chargent le cou et le bras d'amulettes; il s'agit de fixer sur soi la bonne fortune. En maintes circonstances, ils s'adressent aux devins pour connaître le sort que l'avenir leur garde. Ils sont chrétiens, mais ils sacrifient encore quelquefois des poules et des moutons, afin d'obtenir la guérison de certaines maladies. Ils ont confiance dans les jongleries des astrologues et des nécromanciens. Ils ne doutent pas de l'inflexible sentence écrite pour chaque homme sur chacune des étoiles; encore moins doutent-ils de la malice du Diable, toujours présente à tous les actes de la vie, et nous retrouvons la croyance au bon et au mauvais œil.

Lorsque nous étions dans le Tigré, nous avons entendu souvent raconter une anecdote que M. Gobat a consignée dans son journal, et qui est caractéristique. Un jour quelques personnes, sérieusement ou pour plaisanter, nous ne savons, affirmèrent à un Tigréen qu'il avait un mauvais œil. Le Tigréen refusa d'abord de le croire; il lui coûtait de s'avouer qu'il était sous l'influence d'un pouvoir surnaturel, ou plutôt le pauvre homme avait eu quelque peine à en reconnaître les symptômes; mais on le lui répéta tant et si bien, qu'il voulut essayer une épreuve décisive. C'était un

matin. Il passait dans une prairie. Un groupe de personnes vint à croiser son chemin. Il ferme son bon œil, celui que ses voisins voulaient bien ne pas suspecter de maléfices, fixe l'autre sur un enfant de sa connaissance et continue sa route.

Peu de jours après, ces coïncidences ne sont pas rares, l'enfant tombe malade, et notre homme apprend la nouvelle; dès lors plus de doute. Convaincu désormais que son œil sert d'organe à la malignité, il le condamne et l'arrache lui-même, en prenant sans doute trop à la lettre le précepte de l'Évangile.

La superstition suppose la crédulité. Aussi les Abyssins admettent-ils en toute simplicité de cœur ce qu'il plaît de leur raconter de plus merveilleux. Un pélerin arrive de Jérusalem. C'est une chose que nous avons vue mille fois. La foule se presse autour de lui. On l'accable de questions. Voici un auditoire suspendu aux lèvres du narrateur comme la cour de Didon aux lèvres d'Enée. L'auditoire est attentif, et le narrateur, plein de confiance, use et abuse de l'hyperbole au gré de son imagination. Il affirme avec un admirable sang-froid que les enfants ne meurent pas à Jérusalem, que les eaux du Jourdain ont la blancheur de la neige; que le sépulcre de Jésus-Christ est d'or massif; que le tem-

ple de la cité sainte est entouré de murailles d'argent et pavé à l'intérieur de rubis et de diamants. C'est peut-être pousser un peu loin l'éblouissement du zèle religieux; mais nulle ombre de contradiction ne s'élève dans l'esprit de ceux qui écoutent. A force d'être convaincus, ils finissent souvent par convaincre le narrateur lui-même.

Cet amour du merveilleux, cette facilité à croire les récits les plus extraordinaires, est un signe remarquable du caractère des Abyssins. Comme ils n'ont pas observé le cours ordinaire des faits moraux et physiques, ils ne savent où poser les bornes du probable et de l'impossible. D'ailleurs n'ont-ils pas reçu dès le berceau l'impression des absurdes récits que débitent chaque jour les prêtres et les grands, dont ils vénèrent la parole? Si l'analogie est une balance et si nous y pesons les faits nouveaux au poids des faits anciens, pour les Abyssins le poids est faux et la balance infidèle. Leur crédulité tient à leur ignorance; pour en tarir la source il faudrait refaire leur éducation. Malheureusement les prêtres et les *Depteras* chargés de répandre dans les écoles le petit nombre de connaissances qu'ils possèdent, partagent tous les préjugés de la nation, les entretiennent tantôt à leur insu, tantôt à dessein, et fondent sur eux leur ascendant.

Les écoles en Abyssinie sont assez nombreuses ; il y en a dans toutes les villes, mais l'instruction qu'on y reçoit se borne à peu près à la lecture, aux éléments de la grammaire et à quelques principes de morale et de piété. Quant aux sciences dont se glorifie notre civilisation, les mathématiques, l'astronomie, l'histoire naturelle, les élèves n'en ont jamais entendu prononcer le nom, et si le savoir du maître va jusqu'à connaître le mot, il regarde précisément la chose comme quelque discipline du diable ou des sorciers. Tous les enfants des grands apprennent à lire. Écrire entre déjà dans le domaine des hautes études. Il est fort peu d'enfants que le maître pousse jusque là. Aussitôt que les élèves se sont familiarisés avec les durs commencements de la grammaire, voici les principaux ouvrages que l'on met entre leurs mains :

1° Les épitres de saint Paul ;

2° L'Évangile de saint Jean, dont on leur fait apprendre par cœur certains passages ;

3° L'*Ouadassi-Mariam,* ou les Éloges de la sainte Vierge ;

4° Le *Senkessar,* qui contient la vie des principaux saints dont s'honore le calendrier abyssin ;

5° Enfin quelques hymnes et quelques oraisons particulières.

Quand un élève possède à fond ces différents ouvrages, il n'est plus disciple, il passe docteur. Mais tout élève ne devient pas docteur; il n'y a que les aspirants au titre de *deptera* qui parcourent de degré en degré ce programme de sciences supérieures.

Les *depteras* et les prêtres forment la classe des gens lettrés de l'Abyssinie. La plupart des manuscrits enfouis sans ordre dans les bibliothèques des couvents, sont le fruit de leur travail. Sauf un très petit nombre d'exceptions, ces ouvrages n'ont aucune valeur et sont écrits en prose, presque jamais en vers. La poésie, du reste, chez les Abyssins, n'est pas sortie du germe, et ce germe reste confié aux *asmaris* et aux *manzaratchs* (1), sorte de trouvères de l'un et de l'autre sexe qui parcourent le pays, frappent le soir à la porte des chaumières et improvisent des vers en l'honneur du maître de la maison.

Les *asmaris* et les *manzaratchs* suivent aussi les armées en campagne. Après la victoire, ils assistent

(1) Les asmaris sont des hommes, les manzaratchs des espèces de courtisanes qui encouragent les soldats sur le champ de bataille, et promettent leur faveurs aux plus braves.

aux *adaratchs*, ou grands festins donnés par le général en chef, font publiquement l'éloge des braves, reprochent aux poltrons leur lâcheté, égaient les convives par leurs chants, leurs danses lascives et leur musique barbare.

A Gondar, nous avons connu des *asmaris* qui, outre le talent de la musique, de la danse et de l'improvisation avaient encore celui de la peinture. Les peintres abyssins, au reste, sont peu nombreux, et leur science est étroitement limitée. Peints à fresque sur les murs des Églises ou des maisons des princes, leurs tableaux représentent invariablement des scènes dont la Bible et l'Évangile ont fourni les sujets. L'artiste y ajoute innocemment le burlesque. Ce sera tantôt l'archange saint Michel habillé à l'abyssinienne et terrassant le démon ; tantôt la sainte Famille qui s'enfuit en Égypte, montée sur un quadrupède composite, qui tient à la fois du bœuf, du cheval et de la mule ; tantôt encore, l'armée de Pharaon, qui traîne à sa suite une nombreuse *artillerie*, et fait pleuvoir la mitraille sur le peuple de Dieu au moment où il atteint les bords de la Mer-Rouge.

Est-il besoin de dire que les peintres abyssins n'ont pas une idée bien exacte des proportions humaines? L'école ne leur a même pas appris à mesu-

rer les yeux au visage; en revanche, elle leur a enseigné que le vrai croyant mérite d'être vu de face, et que le juif en signe de réprobation, doit être représenté de profil. Couleurs éclatantes. Le rouge, le vert, le jaune dominent dans ces illuminures barbares, où jamais un mélange opportun ne tempère la crudité du ton. Rappelez-vous nos plus anciens manuscrits; rappelez-vous ces peintures naïves où s'exerçait l'industrie de nos humbles et pieux imagiers, en reconnaissant l'enfance de l'art français, vous saurez ce qu'est à cette heure l'art en Abyssinie.

SOMMAIRE.

Industrie des Abyssins. — Cette industrie est tout-à-fait dans l'enfance. — Description du métier à tisser la toile. — Procédé pour réduire le grain en farine. — Insuffisance de ce procédé. — Il enlève des milliers de bras à l'agriculture.— Etat de l'industrie agricole chez les Abyssins. — Description de leur charrue. — Les plantes principales qu'ils cultivent. — Epoque des semences et des moissons. — Rapport qui existe entre la récolte et la semence. — Tableau comparatif du prix des céréales à Adoua et à Paris. — Plantes précieuses qu'il serait facile de naturaliser en Abyssinie. — Avantages qui résulteraient pour les habitants de la culture de ces plantes.

CHAPITRE XVI.

L'analogie qui existe des beaux-arts aux arts mécaniques, indique à l'avance que ceux-ci doivent être fort arriérés ; disons mieux, ils sont tout-à-fait dans l'enfance. Le luxe étant inconnu dans l'Abyssinie, les ouvriers et les machines qui servent à le satisfaire manquent complètement. Les habitants travaillent pour leur propre compte, et tâchent, autant qu'il se peut, de se suffire à eux-mêmes.

Chaque homme fait ses habits et fabrique ses meubles, chaque famille construit sa maison, chaque maison a son moulin pour moudre le grain, tue ses bœufs et ses moutons ; fait le pain, l'huile, le beurre, la bougie nécessaires à sa consommation. Parcourez les villes du pays, vous ne trouverez ni

horlogers, ni bijoutiers, ni opticiens, ni imprimeurs, ni boulangers, ni menuisiers, ni maçons, ni charpentiers, ni coiffeurs, ni cordonniers, ni serruriers, ni tailleurs, ni chapeliers, ni bouchers, ni armuriers ; en un mot, aucun artisan n'y exerce ces métiers qui, dans nos villes d'Europe, sont chargés de pourvoir au besoin des peuples civilisés.

L'industrie des habitants se borne à fabriquer du fer, des sabres, des lances, des couteaux, du parchemin pour écrire, des harnais de chevaux, tels que selles, brides, licous, ainsi que différents ustensiles employés dans l'agriculture et des boucliers à l'épreuve de la balle. Ils tannent très bien les peaux de bœuf et de mouton ; cuisent de très jolis vases en poterie, tressent artistement des corbeilles d'osier, et tissent de fort belles toiles pour se vêtir.

Le métier employé à tisser la toile dans l'Abyssinie est d'une simplicité extrême et rappelle l'enfance de l'art. Le tout se compose d'un peigne établi sur un pieu, d'un cylindre autour duquel on enroule la toile à mesure qu'elle est confectionnée ; d'une traverse parallèle au peigne ; enfin d'un troisième pieu planté à sept ou huit pieds du cylindre. C'est sur ce pieu qu'on rassemble et qu'on rattache les fils de la trame. Les ouvriers travaillent assis à

Intérieur d'une habitation.

terre, les pieds dans un trou de deux pieds de profondeur; ils tissent toujours en plein air; le soir, lorsqu'ils ont achevé la tâche de la journée, ils enlèvent les pieux qu'ils roulent autour de la toile, et le lendemain, dès la pointe du jour, ils rétablissent le métier dans la même position.

Le procédé pour réduire le grain en farine est tout aussi primitif que le métier du tisserand, il remonte sans doute au temps de Triptolème.

On se rappelle l'Odyssée, la maison de Pénélope et les douze servantes occupées nuit et jour à moudre le grain nécessaire à la subsistance de la reine d'Ithaque, de ses compagnes et de ses commensaux. Dans l'Abyssinie, comme dans l'ancienne Grèce, le soin de moudre le grain est exclusivement réservé aux femmes. Voici, du reste, en quoi consiste l'opération. Dans chaque maison, dans chaque chaumière si l'on veut, vous trouvez un banc de terre, haut d'un mètre, large de soixante centimètres environ, terminé par un plan incliné et recouvert d'une table de pierre. Cette pierre est dure, d'un grain grossier et piqué de manière à présenter une surface grumeleuse. La femme chargée de la mouture y répand le grain poignée par poignée, puis à l'aide d'une autre pierre semblable à une molette, elle le broie en passant et repassant dessus, jusqu'à ce

qu'il soit réduit en farine. Alors, suivant l'inclinaison du plan, la farine va se déverser dans un récipient en pierre ou en osier, et lorsque le grain a été trituré de la sorte, on sépare la farine du son au moyen d'un tamis en paille tressée.

On le voit, ce procédé, pour être primitif, n'en est pas moins pénible, et lorsqu'une machine, mue par l'eau ou par le vent, nous prépare notre farine d'Europe, les femmes d'Abyssinie n'obtiennent la leur qu'à la sueur de leur front. Encore, qu'est-ce une mouture dans ce pays? Le grain que consomment huit personnes, dix personnes au plus en une journée. Nous, au contraire, nous sommes parvenus à ce merveilleux résultat qu'un moulin un peu considérable, celui de Saint-Maur, par exemple, peut moudre quotidiennement la farine nécessaire aux rations de cent mille soldats, sans employer plus de vingt personnes. Un homme au moulin pour cinq mille bouches, ce serait cinq cents femmes en Abyssinie. Quelle différence de chiffres! Que de bras enlevés à la culture de la terre! et cependant nulle part le sol n'est plus fécond, nulle part le sillon creusé ne paie plus largement les peines du laboureur. Dans les endroits où elle est arrosée, la terre rend quelquefois autant de récoltes que l'année donne de saisons.

Malheureusement, l'agriculture dans l'Abyssinie

est presque aussi arriérée que les arts mécaniques. Non-seulement les habitants ne connaissent aucune de ces ingénieuses machines qui depuis plusieurs années ont introduit dans nos campagnes l'économie et la perfection dans le travail; mais le laboureur abyssin n'a pas même entendu parler du hoyau et de la pelle. La charrue est à peu près le seul instrument aratoire en usage dans l'Éthiopie, et quelle charrue encore! Une pièce de bois armée d'un soc de 0^m 30 de long sur 0^m 12 de large, grossièrement réunie à une autre pièce plus longue, sous un angle dont l'ouverture varie avec la profondeur du sillon que l'on veut tracer, voilà tout. Le soc, en général, est mal ajusté et d'un fer de très mauvaise qualité. Il se ploie presque toujours à la moindre résistance qu'il rencontre, de sorte que l'on perd à le réparer un temps considérable que l'on pourrait employer à un travail plus utile.

Vers le milieu d'avril, lorsque la saison pluvieuse a commencé, on se met aussitôt à labourer les champs, afin de permettre à l'eau et à l'air, ces deux agents énergiques de la végétation, de pénétrer la terre et de la rendre perméable aux racines. On s'occupe ensuite de l'ensemencer.

En avril et mai, on sème le dourah, les haricots et le dagoussa. En juin, l'orge, le blé et les lentilles:

dans les deux mois suivants le teff et les fèves. Toutes les autres plantes se sèment en octobre et en novembre.

Lorsque les céréales sont parvenues à maturité, on les coupe; les gens de la campagne les étendent sur une aire, les font fouler par les pieds de leurs bœufs, séparent avec soin le grain de la paille, et renferment leur récolte, à l'exemple des Romains, dans de grandes jarres d'argile qu'ils bouchent hermétiquement avec de la terre glaise (1).

Le rapport qui existe entre la récolte et la semence étant la donnée la plus propre à faire juger de la fertilité d'un pays, nous avons mis tous nos soins à l'établir. Malheureusement, les renseignements qui nous ont été fournis présentent des différences considérables. Ces différences attestent d'ailleurs que dans l'Abyssinie les terres se montrent d'autant plus fertiles, qu'elles sont situées plus au sud. Voici, à l'égard de l'Enderta, et plus spécialement à l'égard des environs de Tchelicot, les notions que nous avons pu recueillir. Tchelicot est

(1) Ces jarres offrent la forme d'une barrique. Elles ont habituellement trois mètres de haut sur un mètre de largeur moyenne, et contiennent de deux à trois mètres cubes de grain. Placé ainsi à l'abri de l'air et de l'humidité, le grain se conserve plusieurs années sans se corrompre.

situé dans les *Ouïnas-Degas*, c'est-à-dire dans les terres de hauteur moyenne.

Le blé y donne de 14 à 16 fois la récolte.

Les fèves . . . de 7 à 8

Le dourah . . de 24 à 25

Les pois chiches de 9 à 12

Les lentilles, de 18 à 20

Quant aux prix de ces denrées qui sont les plus importantes, il varie nécessairement lui-même avec la fertilité des provinces et l'abondance des récoltes. Ainsi, dans le Tigré, il est beaucoup plus élevé qu'à Gondar et que dans le Godjam. Toutefois, le prix le plus élevé prouve encore le très bon marché des céréales. On en jugera par le tableau suivant, dans lequel nous avons mis en regard le prix pour le Tigré, et le prix moyen pour la France.

Tableau comparatif du prix des céréales :

	Adoua.	Paris.
Blé, un hectolitre . .	2 f. 50	20 f.
Orge . . . id	1 »	10
Fèves . . id	5 »	21 à 25 f.
Lentilles . id	5 »	30

Il résulte de ces données que le prix d'Adoua est aux prix de Paris :

Pour le blé, comme	1	est à	8.
Pour l'orge	1	à	10.
Pour les fèves . . .	1	à	7.
Pour les lentilles . .	1	à	6.

Nul doute que ces prix ne doivent s'abaisser encore lorsque l'Abyssinie jouira d'un gouvernement plus éclairé, lorsque l'administration s'occupera sérieusement d'améliorer l'état des communications et la situation de l'industrie agricole.

Un fait assez singulier, c'est qu'en Abyssinie le blé, quoiqu'il y soit d'une qualité supérieure, descend toutefois du premier rang qu'il a occupé jusqu'ici, parmi les autres céréales, dans l'opinion des peuples anciens et modernes. Généralement les Abyssins lui préfèrent le *teff* dans la préparation du pain, et il faut en convenir, le pain de *teff*, qui est presque aussi nourrissant que le pain de froment favorise mieux que lui le travail de la digestion. C'est là un avantage précieux, et il le doit sans doute aux substances acides qu'il renferme.

Outre les céréales et les végétaux utiles à la nourriture de l'homme, l'Abyssinie est encore appelée à produire en grande quantité beaucoup d'autres plantes précieuses qui y croissent spontanément, ou qu'il serait facile d'y naturaliser : le tabac, le lin, le

coton, le cafier, la canne à sucre, l'indigo, le poivre, la cannelle.

Toutes ces plantes jouent un grand rôle, les unes dans l'industrie, les autres dans le commerce; malheureusement, à l'exception du café et du coton, les Abyssins ne se sont pas avisés d'en tirer un parti utile. Le coton est la matière unique des tissus dont ils s'habillent. Celui qu'ils cultivent appartient à l'espèce appelée *courte-soie*. La qualité en est très belle, et par la mollesse de son duvet, il pourrait soutenir la concurrence avec les cotons les plus recherchés de l'Égypte. Ainsi du café. Le café d'Abyssinie est excellent, et peu de pays se trouveraient en mesure d'en produire en aussi grande quantité. Mais l'usage en est interdit aux populations chrétiennes; mais le bas prix de la denrée et la cherté du transport n'encouragent pas la culture de cette plante précieuse. Toutefois, si des rapports commerciaux la rendaient lucrative, elle s'étendrait immédiatement dans de très vastes proportions.

Quant aux autres plantes, l'indigo, la canne à sucre, les végétaux qui produisent les épiceries, et qui réussiraient si bien dans l'Éthiopie, les habitants ne se doutent nullement de leur importance. Rien ne les avertit qu'il y aurait là pour eux une source intarissable de richesses. Cependant,

en donnant à cette culture tout le développement dont elle est susceptible, ils pourraient facilement approvisionner les populations arabes de sucre, de poivre, de cannelle, de toutes sortes d'épices, disputer à Bombay et à Surate le monopole de l'importation de ces denrées dans la Mer Rouge, et réaliser en peu d'années des bénéfices immenses.

SOMMAIRE.

Aperçu de l'ancien commerce de l'Ethiopie. — Sa décadence. — Manque absolu de communications. — Marche des caravanes. — Difficultés des routes. — Obstacles qui leur sont suscités par les douanes. — Monnaies, poids et mesures de l'Abyssinie. — Commerce intérieur. — Commerce extérieur. — Les produits que les marchands éthiopiens apportent dans les ports de la mer Rouge ne proviennent pas tous de l'Abyssinie, il y en a beaucoup que l'on va chercher dans le Naréa. — Commerce de cette contrée. — Routes qui conduisent dans les divers ports du golfe Arabique. — Tableau des marchandises provenant de l'Abyssinie qu'on peut acheter à Messawah.

CHAPITRE XIII.

Dans l'antiquité la plus reculée, centre d'un commerce considérable, l'Éthiopie entretenait des relations régulières avec presque toutes les contrées de l'Orient. La terre lui donnait l'or, l'éléphant l'ivoire, la civette le musc odorant ; elle transportait ses richesses du sol et du climat dans les ports de l'Égypte, de l'Arabie, des Indes et de plusieurs contrées florissantes. Les marchands éthiopiens y séjournaient pour y faire le trafic, et les navires revenaient chargés d'une cargaison nouvelle, parfums, poivre, cannelle, tissus de lin, étoffes de soie et mille autres denrées précieuses. De là cette vie, ce mouvement, cette activité commerciale, dont l'histoire nous a conservé le souvenir.

Depuis cette époque, la mort a remplacé la vie. Tout a disparu, et si vous le considérez dans la manière dont il se pratique, le commerce de l'Abyssinie est revenu à cet état d'enfance qui caractérise les siècles barbares et les pays non civilisés. Ce pays, qui possédait autrefois des flottes nombreuses sur la mer Rouge, n'a plus aujourd'hui ni ports, ni navires, ni matelots. Ce n'est pas tout. Entre l'Abyssinie et le Golfe Arabique la nature jalouse a fait un désert. Il faut traverser cette solitude, et pour la traverser, les caravanes qui se rendent à la mer, doivent payer un tribut à des populations barbares qui les rançonnent souvent sans pitié.

Telles sont les communications avec le dehors. Au dedans même incurie, même imprévoyance, même misère. Point de routes, point de canaux, pas un fleuve navigable, pas même un pont jeté sur une rivière, et de chaque rivière la pluie fait un torrent. De ville à ville ni postes ni messageries. Les relations s'échangent par l'intermédiaire de courriers piétons, qui ne marchent qu'à petites journées et n'ont jamais de départ fixe, parce que les routes étant mal sûres, personne ne se hasarde à voyager seul. Aussi, pour aller d'un endroit à un autre, les messagers attendent-ils ordinairement le départ d'une caravane, ou celui d'un riche négociant qui devient

alors le protecteur de tous ceux qui l'accompagnent.

Ainsi, lorsque des commerçants de certaine fortune se préparent à faire un long voyage, il ont soin habituellement d'indiquer à l'avance le jour où ils se mettront en chemin. Sur cet avis, les petits marchands, les courriers, les piétons, tous ceux que leurs affaires appellent au même point, se tiennent prêts pour le départ, se rendent ensuite au lieu qui a été désigné, et dressent leurs tentes à côté de celle du négociant qui passe pour le plus considérable. Celui-ci, comme nous le disions, devient naturellement le chef de la troupe. A lui le soin de se procurer des guides, de fixer les heures de départ, de choisir les haltes, et d'intervenir dans les différends. C'est encore lui qui se charge de prendre les escortes nécessaires pour repousser les voleurs, de prévenir les attaques, d'éviter le danger, de parer à tous les accidents, à toutes les difficultés de la route, de veiller en un mot à la sûreté générale.

Quant aux moyens de transport, chacun est tenu d'y aviser pour lui-même. C'est une chose digne de remarque que dans toute l'Abyssinie, vous ne sauriez trouver ni voitures ni chariots. Tout se colporte sur les épaules de l'homme ou sur le dos de la mule, de l'âne, du cheval et du chameau, selon la fortune des négociants et la nature du pays que l'on doit

traverser. Si le pays est montueux, les riches négociants chargent leurs marchandises sur des mules que leur force et leur sobriété rendent précieuses pour cet usage. Rien n'égale leur adresse à grimper le long des talus des rocs à vives arêtes. Pour 25 ou 30 francs, à Gondar, on se procure une bonne mule de bagage. Le poids que portent ces animaux est d'environ 45 kilogrammes.

S'il s'agit de traverser un désert ou une plaine sablonneuse, celle qui s'étend par exemple de Matamma au Sennar, ou d'Alio-Amba à Tadjoura, c'est le chameau que l'on préfère. La charge ordinaire du chameau est d'environ 350 kilog. On le nourrit comme il plaît; orge, fèves, broussailles, tout lui est bon. Avec une livre d'eau et autant d'aliments on le mène une semaine entière.

En dernier lieu vient l'homme. A Gondar, à Adoua, dans les principales villes de l'Éthiopie, un grand nombre d'Abyssins exercent le métier de porteur. On évalue la charge habituelle d'un porteur à 25 kilog. environ; c'est à peu près la moitié de la charge d'une mule. Quant au prix, il est de 13 à 15 francs pour une distance de 100 lieues, 3 sous par lieue au maximum. Moyennant ce modique salaire, un homme fait cinq ou six lieues par jour, sous un ciel de feu, portant un poids de cinquante

livres, et se nourrit de plus à ses frais. Ajoutons que les négociants emploient aussi leurs esclaves à porter des fardeaux : mais, en général, l'esclave est le mieux partagé. Son maître le ménage par calcul. Comme il vaut de 60 à 80 francs, s'il lui arrivait de succomber à la peine, le maître en serait pour 60 à 80 francs de perte ; évidemment, il y a tout avantage à tuer un porteur qui ne coûte presque rien.

En route, on renferme les marchandises dans des outres de cuir que l'on attache fortement avec des courroies sur le dos des mulets. Les mulets cheminent tantôt de conserve, tantôt à la file les uns des autres, suivant la largeur du sentier où s'engage la caravane.

Mais c'est pitié de voir la barbarie avec laquelle on traite ces pauvres bêtes. L'épine dorsale est bientôt mise à nu. La plaie ne se cicatrisera jamais, le sang coule, n'importe ; le marchand continue à frapper, coups de fouet sur coups de fouet. Aussi, lorsque le terrain est difficile, arrive-t-il souvent que la mule s'arrête court, s'affaisse sur ses quatre pieds et meurt épuisée de fatigue. Sa charge alors est divisée et répartie sur tous les animaux de la caravane.

Ordinairement les caravanes se mettent en route avec le lever du soleil, et s'arrêtent à midi dans un endroit où l'on trouve de l'eau et des pâturages.

L'Abyssinie ne connaît pas ces *kans* ou caravansérails si célèbres dans l'Orient. On ne saurait y rencontrer la moindre auberge, force est donc au voyageur d'emporter avec lui tout ce qui doit servir à ses besoins; ses armes, cela va sans dire, les ustensiles de cuisine, ses provisions même, car il lui serait souvent difficile de s'en procurer sur la route. Le terrain étant généralement fort accidenté, lorsque la caravane arrive au lieu du campement, elle y arrive harassée. Hommes et animaux vont-ils se reposer enfin? Attendez. Il faut d'abord que chacun se mette en besogne. Les domestiques jettent à terre les ballots de marchandises, ils les empilent et en construisent une petite cabane pour abriter le maître contre la fraîcheur de la nuit. Les femmes pétrissent la farine et préparent le pain. Les enfants conduisent les mules au pâturage où elles paissent en liberté jusqu'au coucher du soleil. Vers l'entrée de la nuit on les ramène au campement. On les attache alors à des piquets plantés en terre autour de la cabane du maître, on leur donne à manger et l'on désigne enfin un certain nombre d'hommes qui feront sentinelle afin que la caravane puisse dormir en sûreté.

A partir de ce moment, les veilleurs allument de grands feux pour éloigner les bêtes féroces, et de

demi-heure en demi-heure, jusqu'à la première aube du jour, ils poussent des cris perçants, lançant en même temps des pierres avec la fronde, afin de ne pas céder à la tentation du sommeil et d'éviter les surprises des voleurs.

Les négociants abyssins, en général, sont musulmans, et accompagnent toujours leurs marchandises en route. C'est un usage répandu dans tout l'Orient. Le prophète lui-même en a donné l'exemple pendant sa vie. Ils y trouvent l'avantage de choisir leurs marchandises, de les prendre aux meilleures sources, de les acquérir à des prix plus avantageux, de les défendre au besoin, et d'obtenir quelques accommodements sur le péage des douanes.

Il y a peu de pays au monde où l'on trouve autant de douanes qu'en Abyssinie. De Gondar à Messawah, sur une route de 75 à 80 lieues, on n'en rencontre pas moins de dix-huit. Les principales sont celles de Gondar, de Debark, d'Adderké, d'Adoua, de Goulzobo, de Dixah, d'Arkiko et de Messawah. Si encore le fisc partout présent annonçait la présence de la civilisation! Mais rien de plus étrange et de plus naïf que les relations du commerce avec la douane, et de la douane avec le commerce. En général les négociants ne se décident à acquitter les droits de péage que lorsque la vigilance

des employés leur a fermé toute voie à s'y soustraire. Rarement on les paie en argent. On solde avec du poivre noir, du drap rouge, des cordons de soie bleue, du sel et du tabac à priser. Pour toutes les marchandises, excepté l'or, l'ivoire, le musc et les esclaves, le fisc règle la redevance sur le nombre des charges, tant des porteurs que des animaux. Rien de plus simple au premier abord. Le moyen qu'il s'élève une contestation? Il s'en élève cependant, et des querelles très animées. Le douanier abyssin commence d'abord par se montrer très exigeant, sauf ensuite à diminuer ses prétentions. Les négociants se récrient, on discute, puis on se dispute, et les disputes ne sauraient plus être terminées que par l'intervention du roi. Mais la résidence du roi est souvent très éloignée. Il faut attendre la réponse. On l'attendra. Aussi bien la patience est-elle la seule arme offensive que l'on puisse opposer efficacement aux exigences des douaniers. Les négociants abyssins le savent parfaitement, et comme dans tout l'Orient le temps est compté pour rien, comme la résignation d'ailleurs est la première vertu des populations éthiopiennes, la caravane s'arrêtera, s'il le faut, des semaines entières, pour obtenir une remise d'argent le plus souvent insignifiante. Inutile de dire que ces entraves sont la ruine

du commerce. Le commerce, en Abyssinie, ne pourra reflorir que le jour où l'on établira comme chez nous un tarif exact pour chaque espèce de marchandises, et où une administration prudente portera toutes les douanes aux frontières. Mais quand viendra ce jour ? Comment croire qu'un peuple barbare pratiquera, dans un avenir prochäin, ces utiles réformes, lorsqu'elles ne se sont accomplies en France que vers la fin du siècle dernier.

Nous parlons des difficultés suscitées au commerce par le péage des douanes ; n'oublions pas non plus celles qui naissent de la nature et de la variété de la monnaie.

Nous l'avons dit ailleurs. En Abyssinie, l'intermédiaire des échanges est le thalari d'Autriche, frappé à l'effigie de Marie-Thérèse et réunissant certaines conditions indispensables. Terme moyen, le thalari vaut 5 fr. 50 c., dont la monnaie se rend soit avec du sel, soit avec de la toile. Or, comme les prix de la toile et du sel varient suivant la saison, suivant la disette ou l'abondance de la denrée, l'époque des échanges n'est pas indifférente ; il y a des moments peu propices, il y en a de très favorables. A Astbi, par exemple, durant les pluies, on ne donnera d'un thalari que quatre-vingts mor-

ceaux de sel ; on en donne cent, on en donne jusqu'à cent-vingt pendant le reste de l'année. Même variation dans la valeur des toiles. Dans certaines saisons, au lieu de deux toiles pour un thalari, ce qui est le change habituel, vous pouvez en obtenir deux et demi et même trois. Aussi, un homme qui se mettrait au courant de ces fluctuations, spéculant sur la hausse et sur la baisse, retirerait-il de son argent un intérêt fructueux. Nous qui ne spéculions pas, il nous est arrivé d'acheter un certain nombre de toiles pour le besoin de nos affaires. C'était en mars 1841. Nos toiles nous coutèrent 110 francs, quarante jours après, si nous avions voulu les revendre, elles nous eussent été achetées 150 fr., et même davantage.

Les toiles qui servent de monnaie s'appellent *gabi* ou *chemma*. Le *gabi* se divise en deux portions égales, qui à leur tour, s'appellent *keranna*, et le *keranna* en deux autres fractions, auxquelles on donne le nom de *gourbabe*.

Outre le sel et la toile, on peut acheter, on le sait, une foule d'objets de peu de valeur avec des aiguilles, du poivre noir, du tabac à priser et des cordons de soie bleue. Mais comme ces denrées, de même que le sel et la toile, n'ont pas une valeur fixe et que chacun est libre de les refuser, au lieu

de faciliter les transactions, elles les compliquent d'une foule d'obstacles et de difficultés.

Des poids et des mesures, il en est comme des monnaies. Rien de déterminé, les étudier à fond serait un long travail, les connaître une science stérile et péniblement acquise.

Avec un même nom, le titre du poids diffère de ville en ville. La mesure la plus généralement adoptée est le *neter*, que l'on peut évaluer, terme moyen, à 0k,336 gram.; le *neter* se subdivise en 12 *okias* de 0,028 gram., et l'*okia* en 10 autres parties de 0k,0028, qu'on appelle *derime*. Il est utile d'observer que pour l'achat de l'or on compte seulement 9 derimes à l'*okia*. Dans ce cas particulier, la valeur du *derime* augmente d'un neuvième.

Le *madega* est la mesure de capacité. Plus grand que celui du Tigré et plus petit que celui du Godjam, le *madega* de Gondar vaut 40 litres 96. On le subdivise en 16 *messés* de 2 l. 56. Le *messé* contient 4 *dourgos* de 0 l. 64. Enfin 8 *madegas* valent 1 *tchan* de 327 l. 68.

La coudée est la mesure de longueur. Terme moyen, on peut l'estimer à $0^{m}44^{c}$. Elle se subdivise en demi-coudées appelées *sanzères*, le *sanzère* se partage ensuite en *gâtes*. Chaque *gâte* vaut quatre travers de doigts.

Les distances s'estiment par journées de marche. Mesure vague et d'une précision peu mathématique. Dans le Tigré, la journée d'une mule qui chemine en caravane équivaut approximativement à 5 ou 6 lieues de poste, la journée d'un piéton vaut à peu près le double.

Quant à l'unité agraire, on la détermine par la surface de terrain qu'une paire de bœuf peut labourer en un jour, étendue qui varie nécessairement avec la nature du sol, la forme de la charrue et la vigueur de l'attelage.

Récapitulons maintenant. Insuffisance des moyens de transport, manque absolu de communications faciles, ignorance grossière dans les populations; multiplicité des monnaies, des poids et des mesures, état permanent de misère et de faiblesse. Conclusion. Commerce qui souffre et tend à s'éteindre à force de languir.

COMMERCE INTÉRIEUR.

Le commerce intérieur de l'Éthiopie se réduit en effet à des échanges de sel, d'armes et de denrées de province à province, de village à village. Les environs de Gondar, la province du Beguemder et celle du Godjam fournissent au Tigré du café, des peaux de bœufs tannées, des toiles fines, des mules et des

chevaux; le Tigré envoie à ces pays le sel, la soie non ouvrée, les sabres, les draps et les fusils étrangers. Enfin les Gallas font le commerce du musc, de l'or, de l'ivoire, des cornes de bœuf; on leur fournit en retour du sel, des toiles bleues et des verroteries de Venise que les négociants achètent à Messawah.

Les marchés les plus importants du nord de l'Abyssinie sont :

Noms des Villes.	Provinces.
Adoua, capitale du Tigré.	
Add'Igrat.	Agamé.
Atsbi.	id.
Devra-Abbay.	Chiré.
Abi-Addi.	Temben.
Sambré.	Salowa.
Antalo.	Enderta.
Sokota.	Lasta.
Maï-Talo	Samen.
Inchetkab.	id.
Debarek.	Waggara.
Ifag	Béguemder.
Gondar.	Amhara.

Sur tous ces marchés on se procure les objets de consommation les plus nécessaires, grains, beurre, miel, moutons et bœufs. Nous allons d'ailleurs en

dresser le tableau avec les prix correspondants.

Objets.	Quantité.		Prix.	
Blé	1 hecto . . .	pour	2 fr.	50 c.
Orge. . . .	1 id.	id.	1	»
Teff. . . .	1 id.	id.	2	50
Poids chiches	1 id.	id.	1	80
Lentilles . .	1 id.	id.	5	»
Beurre. . .	1 kilog. . . .	id.	»	40
Huile de lin..	id. . . .	id.	»	50
Un bœuf.			5 fr.	à 10 fr.
Une chèvre			1	
Un mouton			1	
Une poule.			»	05 c.
Un cheval, suivant la qualité . .			40 fr.	à 60 fr.
Une mule,	id.		20	à 60
Une selle			5	
Une toile ordinaire			2	50
Id. à bande rouge. . . .			10	
Id. à bande bleue.			8	
Id. avec une bande de soie.			35	
Une peau de mouton			»	25 c.
Id. de bœuf			»	50
Id. de bœuf (tannée). . .			1	»
Id. de panthère			2	50

Les prix que nous donnons ci-dessus sont établis d'après le tarif de Gondar et peuvent servir de terme moyen. Dans le Tigré, toutes les denrées

se vendent un peu plus cher, tandis qu'elles ont une moindre valeur au sud de la capitale.

COMMERCE EXTÉRIEUR.

Les Abyssins, comme on vient de le voir, ont ouvert un grand nombre de marchés, où chaque province va vendre l'excédant de ses denrées particulières et acheter les objets qu'elle ne produit pas. L'absence de toute industrie dans les contrées éthiopiennes et le désir naturel d'augmenter les jouissances de la vie, devaient conseiller aux habitants d'étendre leurs relations commerciales ; aussi se sont-ils mis en rapport avec les côtes du golfe Arabique, afin de pouvoir se procurer les objets manufacturés qu'ils leur manquent, ou dont ils ont à peine des ébauches grossières.

Les villes principales qui entretiennent des relations avec la mer Rouge sont Gondar, Adoua, Sokota, Corata, Derita, Ankobar et Alio-Amba.

Gondar, la capitale de l'Abyssinie, est le siége principal du commerce. Sa position en fait un centre de circulation et un lieu de passage. De ce centre rayonnent des voies nombreuses. Par la mer Rouge, Gondar pénètre dans l'Arabie et les Indes, par le Nil, dans le Sennar, la Nubie et l'Égypte, par le chemin des caravanes, dans le pays des Chan-

gallas, le Naréa et plusieurs autres provinces au delà de l'Abbay.

Les caravanes qui se rendent dans le pays des Changallas sont peu nombreuses, parce que l'on entre difficilement au cœur de cette contrée barbare. Néanmoins, comme on y trouve de l'ivoire et de l'or, l'appât du gain y attire de temps à autre quelques marchands, qui font de gros profits à échanger contre le précieux métal du sel, du poivre noir, de la verroterie et des toiles bleues de Surate.

De tous les marchés, les plus fréquentés sans contredit sont ceux du Naréa. C'est là que les Abyssins vont chercher les riches produits dont la vente leur permet d'acheter les marchandises de l'Arabie et de l'Inde. C'est là qu'ils se procurent l'or, l'ivoire, le musc, qu'ils échangent ensuite contre la soie, le drap rouge, le velours, les armes et les verroteries de Venise.

Tous les ans, une grande caravane part de Gondar et de plusieurs autres villes de l'Abyssinie. Cette caravane se compose des principaux négociants du pays ou des agents qui les représentent. Elle se grossit en route de quelques petits marchands, traverse le Godjam et arrive à Basso, où elle s'arrête et séjourne quelque temps pour se reposer. De Basso, la caravane se dirige sur l'Abbay qu'elle traverse à gué.

passe dans les provinces indépendantes des populations Gallas, paie tribut, comme de raison, à ces populations, et arrive ensuite dans le royaume du Naréa, où elle se remet des fatigues d'un long voyage. Entre Basso, où se réunissent les marchands éthiopiens, et le Naréa, on compte une cinquantaine de lieues. Pour un courrier piéton, c'est l'affaire de six ou sept jours; pour les caravanes, le trajet dure deux mois, trois mois et même davantage. A Gondar, nous avons connu des négociants qui ont mis près de six mois à parcourir cette distance. On nous demande la cause de cette incroyable lenteur. Reconnaissez ici le mauvais état des routes, les difficultés des transports, les contestations infinies qui se renouvellent de douane en douane, la cupidité des tribus Gallas, leur caractère sauvage, tous les obstacles enfin que le voyageur rencontre à chaque pas sur une terre barbare.

Tandis que les caravanes de l'Abyssinie se rendent ainsi à travers mille dangers dans la province du Naréa; à la même époque, le Naréa voit arriver les marchands des contrées qui s'étendent au sud, à l'est et à l'ouest de ce pays; les États d'Aba-Beguibo deviennent alors l'entrepôt des plus riches produits de l'Afrique centrale et l'année entre dans la belle saison. D'après les renseignements qu'on nous a donnés,

l'arrivée des caravanes dans le Naréa est célébrée par des fêtes et des réjouissances publiques qui durent plusieurs jours. Les fêtes terminées, Aba-Beguibo fait appeler chez lui les chefs des plus riches caravanes, examine les marchandises, achète pour son propre compte ou reçoit à titre de cadeau ce qui paraît à sa convenance, puis donne ses ordres pour que les transactions commencent.

De tous les objets importés dans le Naréa, les plus recherchés par les habitants sont les toiles bleues, le cuivre rouge, qui se vend fort cher, le sel ammoniaque, les *breullis* ou petites bouteilles en verre blanc, le tabac à priser, le poivre noir, la soie et les verroteries de Venise. La mode, aussi capricieuse dans les pays Gallas que dans plusieurs villes de France, détermine habituellement le prix des verroteries; néanmoins les plus estimées ne s'élèvent pas au delà de 0,50 cent. la pièce (1). Les sabres et les fusils se vendraient probablement fort cher dans le Naréa, mais les Gallas de la rive gauche de l'Abbay, qui ont à soutenir des luttes terribles contre Aba-Béguibo, ne laissent pas arriver ces armes dans les États de leur ennemi. La contrebande seule

(1) Les thalaris d'Autriche, qui sont l'intermédiaire des échanges dans toute l'Abyssinie, n'ont pas cours dans le Naréa; le sel et les verroteries sont la monnaie principale. Un pain de sel y vaut dit-on 50 centimes.

peut les y introduire. C'est sans doute de cette manière qu'Aba-Béguibo s'est procuré les deux fusils à mèche qu'il possède, les seuls aussi peut-être qui existent dans toute l'étendue de son royaume.

Les caravanes restent trois mois environ dans le Naréa. A leur retour, elles rapportent en Abyssinie du musc de civette, de l'or, de l'ivoire, des peaux de lion et de panthère, ainsi que plusieurs autres produits fort recherchés dans les ports du golfe Arabique. Ce commerce laisse partout dans le Naréa les traces profondes de son heureuse influence. Aba-Béguibo ne se dissimule pas les avantages qu'il en tire dans l'intérêt de son pouvoir ; aussi n'a-t-il guère qu'un but et qu'un souci, conserver à son royaume le privilége qui de temps immémorial en a fait l'entrepôt de cette magnifique partie de l'Afrique. Justice, protection, sécurité, toutes les garanties morales qu'ils peuvent désirer pour leur personne ou pour leurs marchandises, Aba-Béguibo les accorde aux négociants. Qu'ils viennent, ses États leur sont ouverts; mais il ne leur permet plus de sortir que pour retourner dans le pays d'où ils viennent. Ainsi les caravanes de Caffa s'exposeraient à être pillées, si bravant la défense du roi de Naréa, elles tentaient d'aller vendre leur chargement en Abyssinie, et les caravanes de

l'Abyssinie courraient le même risque si elles essayaient de diriger leurs marchandises sur Caffa ou vers les provinces qui confinent au sud des États d'Aba-Béguibo. C'est l'usage, et l'usage impérieux ne souffre pas les choses nouvelles.

Les transactions achevées, les négociants Abyssins retournent donc dans leur pays, chargés des produits les plus précieux de l'Afrique centrale; mais comme les productions sont des matières premières, comme l'Abyssinie ne fabrique pas, et que faute d'industrie, tout en les appréciant à leur valeur réelle, elle n'en pourrait tirer un utile parti; sans chercher à les vendre chez eux, les négociants les amassent en magasin avec une foule d'autres marchandises achetées dans leurs propres provinces; puis, vers la fin du mois de juillet, lorsque les rivières sont encore guéables, ils les dirigent sur les divers ports de la mer Rouge, où ils les échangent contre le drap, les indiennes, les velours, les armes et d'autres objets qui ont reçu leur dernier travail.

Quatre routes différentes conduisaient autrefois les caravanes de l'Abyssinie dans les différents ports du golfe Arabique, et de la mer des Indes, près du détroit de Bab-el-Mandeb.

C'était 1° la route d'Adoua et d'Antalo à Ayt, à travers l'Enderta et le pays des Taltals;

2° La route d'Ankobar à Tadjoura et à Zeyla par le pays des Adels;

3° La route d'Ankobar à Berbera par l'Adel et le royaume de Harar;

4° Enfin la route de Gondar à Messawah par le Tigré et le désert de Samhar.

La première de ces routes est tout à fait abandonnée. Depuis la fin tragique de Sabagadis, les Taltals, qui avaient vu naître et grandir parmi eux ce prince infortuné, sont devenus ennemis irréconciliables des *Amharas*, et ne laissent plus passer à travers leur territoire les caravanes qui allaient autrefois à Ayt. Les seules routes encore suivies sont donc celles qui mènent du Choa dans les ports de la mer des Indes, et la route de Gondar à Messawah sur le golfe Arabique. Tout le commerce du nord de l'Abyssinie s'écoule par le chemin de Messawah; les caravanes des provinces méridionales fréquentent, au contraire, la route du Choa à Tadjoura, où à Zeyla. Depuis quelques années, cependant, au lieu de transporter leurs marchandises dans les ports de la mer des Indes, un grand nombre de négociants des provinces limitrophes du Choa préfèrent aller les vendre à Messawah. Ils ont raison. Si la route de Messawah est un peu plus longue, du moins elle est beaucoup plus facile que celle de Tadjoura, perdue

à travers le désert affreux des Adels. Messawah d'ailleurs est le port le plus important et le plus fréquenté de la côte occidentale du golfe Arabique. Le tableau qui suit indiquera la nature et le prix des marchandises provenant de l'Abyssinie, qu'on peut trouver à y acheter.

TABLEAU N° 1. **EXPORTATION.**

OBJETS.	Prix moyen du kilo à Messawah.	Quantité à Messawah.	OBSERVATIONS.
	F. C.		
Gomme.....	» 52	1,500 kil.	La gomme est d'une très bonne qualité, mais elle est peu abondante; les chohos font principalement le commerce de cette denrée.
Café.......	» 80	400 »	Il vient principalement du pays des Gallas; à Gondar il ne se vend que 0,24 c. le kil., et l'on pourrait en acheter dans cette ville une grande quantité, mais les Abyssins aiment peu le commerce de cette denrée. Cela tient à ce qu'elle n'est pas assez lucrative et qu'elle est d'un transport difficile. Arrivé à Messawah, le café est expédié en Arabie, où on le recherche autant que le café de moka.
Ivoire......	8 »	1,500 kil.	On l'achète sur les principaux marchés de l'Abyssinie. Le prix en varie suivant la qualité. Les marchands en retirent beaucoup du Naréa et du pays des Changallas.
Myrrhe.....	» 35	»	On en porte peu à Messawah; il y en a beaucoup au contraire à Berbera.
Cire.......	» 80	100,000 k.	Elle s'achète dans toute l'Abyssinie, et l'on peut s'en procurer une très grande quantité, car nulle part au monde on ne trouve autant de ruches à miel.

OBJETS.	Prix moyen du kilo à Messawah.	Quantité à Messawah.	OBSERVATIONS.
	F. C.		
Plumes d'autruche.....	35 50	100 kil.	Ce commerce pourrait être fort lucratif. Elles viennent principalement du pays des Chohos.
Beurre	» 80	300 kil.	Quoiqu'il y ait beaucoup de beurre en Abyssinie, celui que l'on trouve à Messawah y est transporté par les chohos. Il est fondu et préparé sans sel, néanmoins il se conserve très longtemps. On en expédie beaucoup à Djeddah.
Or.........	2,780	30 kil.	L'or provient du pays des Gallas, des Changallas et de quelques autres provinces limitrophes de l'Abyssinie. Il y en a trois espèces différentes : la plus estimée est celle que l'on tire du Fozzogiou ; il est transporté à Gondar par des marchands d'esclaves qui le vendent en secret aux grands négociants, à raison de 2 fr. à 2 fr. 30 le gramme.
Musc de civette.....	200 à 225	200 kil.	Il n'y a pas de musc en Abyssinie. Celui qui se vend à Messawah vient du pays Galla et principalement des marchés du Naréa ; on en transporte beaucoup à Berbera. Si on voulait en acheter une grande quantité, c'est plutôt à Messawah qu'il faudrait aller le chercher. Dans le Naréa, le prix du musc est de 5 fr. 50 les 120 gr. ou 45 fr. 83 c. le kilo ; à Gondar il est déjà quatre fois plus cher.
Toiles de cot. à bande rouge et bleue.	10 à 12 fr. la t.	2,000 toil.	Elles sont fabriquées en Abyssinie. En France on pourrait les fabriquer à moitié prix et même à moins.
Peaux de bœuf	2 fr. la pièce.	10,000	En général les peaux sont tannées, mais on pourrait s'en procurer beaucoup qui ne le seraient pas. Il suffirait de s'adresser aux négociants qui viennent chaque année à Mes-

OBJETS.	Prix moyen du kilo à Messawah.	Quantité à Messawah.	OBSERVATIONS.
			sawah. Dans l'intérieur de l'Abyssinie, les plus belles peaux de bœuf ne se vendent pas au-delà de 50 cent.
Mules......	100 fr.	400	Les mules d'Abyssinie sont très remarquables : à Ifag, on peut avoir une mule de charge pour 20 fr. et une belle mule de selle pour 50 ou 60 fr., mais il faut avoir soin d'embarquer ces animaux dans le mois de janvier et de février, et de ne les amener à la côte qu'au moment de l'appareillage ; en attendant, on peut les réunir dans une localité où il y ait de l'herbe et de l'eau. Les mules que l'on embarque à Messawah sont transportées à Maurice ; dans cette île elles se vendent 1,000 et 1,200 fr.
Blé........	8 à 9 fr. l'hect.	14,000 h.	Il est transporté dans les divers ports de l'Arabie centrale, et sert à approvisionner les populations de cette vaste province. L'Egypte en expédie aussi beaucoup à Djeddah, qui est le port de la Mecque. Ce commerce est très lucratif. Il emploie dans la mer Rouge près de 300 barques de 80 à 100 tonneaux
Miel	0 fr. 80 le kil.	1,800 kil.	Il est très abondant dans l'Abyssinie. Le plus estimé est celui de l'Enderta ou du Wojjerat.
Ecailles de tortue....	18 fr. 30	100 kil.	La tortue se pêche le long de la côte de l'Abyssinie, principalement dans les parages d'Amphyla. On pourrait s'en procurer aussi dans les autres ports de la mer Rouge.
Perles	»	»	On vend à Messawah chaque année pour environ 10,000 fr. de perles. Les habitants les pêchent dans l'archipel de Dahalac et dans plusieurs autres

OBJETS	Prix moyen du kilo à Messawah.	Quantite à Messawah.	OBSERVATIONS.
			endroits. Ce commerce n'est plus aussi considérable qu'anciennement.
Esclaves....	50 fr.	1 500 à 2,000	La plupart des esclaves amenés à Messawah sont de la race Galla. De Messawah on les transporte dans les différents ports de l'Arabie, où ils sont vendus aux Turcs et aux Arabes. Jusqu'ici ce commerce illicite s'est fait en toute liberté.

TABLEAU N° 2.

—

IMPORTATION.

Les négociants, après avoir vendu leurs marchandises, achètent une cargaison de retour qui se compose généralement d'articles venant d'Europe. Les principaux sont :

OBJETS.	UNITÉS.	PRIX à Messawah	PRIX à Gondar.	OBSERVATIONS.
Draps grossiers roug. ou bleus	1 mèt.	8 fr.	11 à 13 f.	Les Abyssins achètent aussi des draps bleus, mais ils sont généralement moins estimés que les draps rouges, parce que cette dernière couleur frappe plus vivement les yeux.
Calicots gross.	1 mèt.	90 c. à 1 f.	1 30 à 2 fr.	

OBJETS.	UNITÉS.	PRIX à Messawah.	PRIX à Gondar.	OBSERVATIONS.
Velours de coton bleus et rouges.	1 mèt.	10 fr.	18 à 20 f.	La quantité de velours qu'on importe en Abyssinie est peu considérable ; néanmoins c'est un article très estimé et recherché particulièrement par les personnes riches.
Aiguilles, couteaux, ciseaux, rasoirs.	»	»	»	Ces objets ont un cours très avantageux dans le midi de l'Abyssinie, et servent à acheter des objets de petite valeur.
Soie non ouvrée très grossière et de mauvaise qualité.	1/2 kil.	35 fr. 70	70 à 75 f.	Il s'en fait en Abyssinie une très grande consommation ; elle sert à tresser des cordons bleus que les chrétiens portent au cou pour se distinguer des musulmans. Ces cordons s'échangent aussi contre une foule de petits objets.
Indienn. roug.	la pièce	45 fr.	55 à 60 f.	Elles sont d'un facile débit dans les ports de la mer Rouge et dans toute l'Abyssinie.
Peaux maroquins rouge.	la pièce	2 fr. 50	4 fr. 50	
Mousseline unie très grossière.	1 mèt.	0 fr. 80	1 30	Elle sert en Abyssinie à faire des turbans, mais il n'y a guère que les prêtres et quelques musulmans qui en portent.
Verroteries.	»	»	»	Il y en a de 8 espèces différentes : elles servent de monnaies chez les Gallas, mais toutes ne sont pas acceptées. Les perles dorées sont en général les plus recherchées. Le caprice de la mode en détermine la valeur.
Bouteilles blanches appelées BREULLI.	la pièce	0 70 c.	1 à 1 50	Ces bouteilles sont à ventre rond et servent de gobelets. Presque tous les Abyssins un peu aisés en possèdent quelques-unes. En France elles ne coûtent que 25 cent.

OBJETS.	UNITÉS.	PRIX à Messawah.	PRIX à Gondar.	OBSERVATIONS.
Cuivre rouge.	1 kil.	5 fr. 50	10 à 12 f.	Il y en a très peu en Abyssinie. Les habitants s'en servent pour fabriquer des croix, des colliers de mules, des clochettes et quelques autres objets. La plus grande partie du cuivre acheté à Messawah est transporté dans le pays Galla, où il est fort recherché.
Lames de sabre	la pièce	»	5 à 15 f.	Les lames de sabres d'Europe sont très estimées en Abyssinie ; il est bon qu'elles soient fortement recourbées et bien trempées. Si la lame est dorée près de la poignée et de bonne qualité, elle peut se vendre jusqu'à 60 francs. C'est un des articles les plus lucratifs pour le commerce Européen.
Fusils à munition.......	Id.	»	20 à 30 f.	Les fusils à pierre sont d'un débit facile, néanmoins les Abyssins préfèrent en général le fusil à mèche, parce que le mécanisme en est plus simple et peut être facilement réparé.
Id. à mèche	Id.	»	20 à 60 f.	Si le canon du fusil est solide, avec quelques incrustations d'or ou d'argent, il peut se vendre jusqu'à 100 et 150 fr.
Poivre noir.	1 kil.	1 fr.	1 50 à 2 f.	Le poivre noir sert à payer les droits de douane et à acheter une foule de petits objets. Il est très recherché des Abyssins, dont la cuisine est extrêmement pimentée
Petits miroirs.	la caisse	350 fr.	500 fr.	Cet article est d'un débit assez difficile depuis qu'on est parvenu à en fabriquer à Gondar.
Tabac à priser	1 kil.	1 fr. 50	2 à 3 f.	Le tabac en Abyssinie est assez recherché, néanmoins la consommation en est minime.
Canelle.....	»	»	»	Les Abyssins en achètent fort peu.

Outre les objets que nous venons d'énumérer, les négociants abyssins achètent encore à Messawah, du fil, de l'étain, du mercure, du fer blanc, du coton, du papier, de l'antimoine, quelques ustensiles de cuisine, et plusieurs espèces d'outils, limes, haches, marteaux, etc. Mais le commerce de ces objets est peu important, et mérite à peine d'être compté. Quelques recherches que nous ayons faites, il nous a été impossible de connaître exactement la valeur totale des marchandises annuellement importées dans l'intérieur de l'Ethiopie, par la route de Messawah. Faut-il en croire le Neyb d'Arkiko? Selon lui cette valeur ne s'élèverait pas à moins de plusieurs millions de francs. Nous le répétons sans y ajouter foi; ce qui est certain, et nos deux tableaux le prouvent, c'est que d'une part, la consommation des Abyssins consiste presque entièrement en objets manufacturés; que de l'autre, les produits donnés en échange, sont ou des matières brutes ou des matières à peine ouvrées. La conclusion se tire d'elle-même; le commerce fut-il dix fois plus considérable, il se pratiquerait sans aucun profit pour l'Ethiopie et le bien-être des habitants.

—

SOMMAIRE.

Observations sur le système de commerce qu'il faudrait établir en Abyssinie. — Commerce des Banians dans la mer Rouge. — Expédition commerciale de l'Aukobar. — But de cette expédition. — Énumération des causes qui l'ont faite échouer. — Observations sur le système commercial qu'il conviendrait d'établir en Abyssinie. — Les avantages de ce système.

CHAPITRE XVIII.

Lorsqu'on embrasse d'un coup d'œil l'état du commerce actuel de la mer rouge, un fait saillant frappe et saisit d'abord l'attention de l'observateur, c'est que depuis plusieurs siècles presque toutes les opérations se sont concentrées entre les mains des Banians; c'est que les Banians dirigent, à peu près seuls, le mouvement commercial du golfe Arabique. Etablis dans la plupart des ports de la mer Rouge, ils mettent la main sur les produits les plus précieux de l'Afrique, l'or, le musc, l'ivoire, les envoient dans les Indes, et réalisent en quelques années d'immenses bénéfices.

Jusqu'à ces derniers temps, l'Europe n'avait pas songé à entrer en concurrence avec ces habiles négociants; aucun de nos commerçants n'avait songé à spéculer sur les riches produits que les Abyssins portent à Zeyla, à Tadjoura où à Messawah, lorsqu'enfin, c'était au commencement de 1840, éclairés, sans doute, par quelques voyageurs de l'importance de ce commerce, une compagnie de négociants français, la compagnie Nanto-Bordelaise réunit des fonds, équipa un vaisseau (l'*Ankobar*), le chargea de marchandises européennes, et l'envoya sur la côte occidentale de la mer Rouge, entre le 10° et le 16° de latitude nord, pour tenter la fortune de ces marchés lointains. MM. Combes et Broquand capitaine de l'Ankobar, furent chargés de conduire l'expédition. Les instructions de la compagnie leur prescrivaient, d'abord, de fonder un comptoir sur la côte du royaume abyssin; ils devaient, ensuite, y vendre leurs marchandises, et acheter une cargaison de retour composée des produits divers de l'Ethiopie, de ceux, du moins, qui s'écoulent avantageusement sur nos marchés.

A peine arrivés dans la mer Rouge, MM. Combes et Broquand se mirent en mesure de remplir les premières parties de leurs instructions. Se portant donc sur la côte occidentale du golfe Arabique, ils

l'explorèrent dans presque toute sa longueur, et achetèrent le petit village d'Ayt avec tout le territoire qui l'environne. La surface de ce territoire était d'environ quarante-deux lieues carrées, quatorze lieues du sud au nord, de l'est à l'ouest trois lieues comptées du bord de la mer. MM. Combes et Broquand le payèrent 1,800 thalaris, c'est-à-dire 9,900 francs, et en prirent possession au nom de la compagnie Nanto-Bordelaise qui devait prendre, plus tard, le nom de Compagnie Française de l'Abyssinie.

Pourquoi ne pas le dire? rien de plus triste que ce lot de terrain. Imaginez le long d'une plage fiévreuse une rade de mauvaise tenue, ouverte à tous les vents et particulièrement aux vents du nord. Représentez-vous au fond de cette rade des huttes en paille du plus malheureux aspect, et autour de ces huttes une plaine inculte, brulée par le soleil, aride, dépouillée, dévastée; vous aurez une idée exacte du village d'Ayt et de ses environs. Ajoutez que l'ancienne route qui reliait autrefois ce village avec Antalo, est depuis longtemps abandonnée, et que le territoire d'Ayt, séparé du Tigré par le territoire des Taltals, n'a plus de relations avec les provinces orientales de l'Abyssinie. C'est pourtant sur cette côte stérile que MM. Combes et Broquand voulaient

établir un comptoir français, c'est là qu'ils se proposaient d'attirer le commerce et les richesses de l'Abyssinie. Pouvaient-ils réussir dans leur entreprise? qu'ils nous permettent d'en douter. Aussi bien rapporterons-nous à l'appui de notre opinion particulière les observations d'un riche commercant d'Adoua; nous lui parlions un jour de ce projet : Écoutez, nous dit-il, jamais vous ne déciderez les négociants de l'Abyssinie à s'aventurer eux et leurs marchandises à travers le pays des Taltals. Qu'arriverait-il, en effet? de deux choses l'une : ou nos caravanes seraient pillées sur le chemin, et voici nos fortunes perdues; ou bien elles atteindraient Ayt, et, faute de concurrence, vous les voyez contraintes à livrer leur cargaison suivant le tarif que fixeraient à leur gré les agents du commerce français.

Que répondre à une pareille objection? elle nous parut pleine de justesse. Ne l'oublions pas : la population d'Ayt est la plus misérable de toutes celles qui habitent la côte occidentale de la mer Rouge. Population d'Arabes sans commerce comme sans industrie; race fanatique, paresseuse, ignorante et livrée à tous les préjugés de l'ignorance. Ici la terre repousse la culture; l'homme est réduit à vivre du fruit de sa pêche et du produit d'un maigre trou-

peau de chèvres ; à peine la plus haute fortune s'élève-t-elle à quelques centaines de thalaris.

Pendant le séjour qu'il fit à Ayt, M. Broquand attira sur l'*Ankobar* plusieurs de ces pauvres Arabes, afin de leur montrer le travail de nos fabriques. Il espérait par là se défaire de certains articles. Il étonna les visiteurs, et ce fut tout. Les gens d'Ayt se récrièrent de surprise. Les draps, les armes, les étoffes leur donnèrent une haute idée de l'industrie française, et le capitaine de l'Ankobar fut bien vite assailli de demandes indiscrètes. Malheureusement, il ne disposait pas à son gré des marchandises qu'il exposait ainsi aux regards de ses hôtes. Mandataire de la société, il devait lui rendre un compte exact à son retour en France et ne voulait pas que sa gérance pût être suspectée. Force fut donc qu'il imposât silence à sa générosité naturelle, et suivant à la rigueur les instructions qu'il avait reçues, il s'éloigna d'Ayt pour aller vendre à Messawah la cargaison de son navire.

L'*Ankobar* jeta l'ancre dans le port de Messawha vers le milieu de septembre 1840. Comme on le devine, la présence d'un navire français sur les côtes de l'Abyssinie, l'acquisition du territoire d'Ayt par les propriétaires de ce même navire, furent un événement pour toutes les populations de la mer

Rouge. Un mois plus tard, nous étions alors à Messawha, il n'était encore bruit que de ce double fait. C'était la conversation de toute la ville. Dans les rues, sur les places publiques comme dans les maisons particulières, chacun commentait la nouvelle et l'interprétait à sa façon. Conjectures d'entrer en jeu. Dieu sait si la plupart étaient absurdes. Disons aussi que les plus absurdes étaient généralement les plus acceptées, et l'opinion publique, hardie à défier le bon sens, avait irrévocablement établi que la France méditait la conquête des contrées éthiopiennes. Puissance ambitieuse et hypocrite, qui cachait d'immenses desseins sous le prétexte d'une opération commerciale.

Cependant l'arrivée de l'*Ankobar* ne tarda pas à être connue dans Gondar et dans les provinces voisines. A cette nouvelle, les plus riches négociants organisèrent une caravane et se hâtèrent de transporter leurs marchandises vers la mer pour les échanger contre les articles de nos fabriques. Detjach-Oubié lui-même envoya Agaouderès, un de ses agents à la côte, avec mission d'acheter plusieurs objets que le roi du Tigré désirait se procurer depuis longtemps. Lorsque les négociants jetèrent un coup d'œil sur la cargaison de l'*Ankobar*, ils ne trouvèrent que trois ou quatre articles à leur conve-

nance. La cargaison avait été mal dirigée. On avait ignoré les besoins du pays. Les draps étaient trop légers ou trop fins. Ils demandaient des fusils à mèche ou à pierre, on leur offrait des fusils à piston. On apportait des verres et des bouteilles, mais ni les verres ni les bouteilles ne présentaient la forme et la capacité qu'a consacrées l'usage dans l'intérieur de l'Abyssinie ; enfin les lames de sabre auraient dû être plus larges, mieux trempées et d'une courbe plus accentuée. Nous ne parlons pas des autres articles, ils avaient été choisis de telle sorte que les négociants ne prirent même pas la peine de les examiner. Quel moyen de s'en défaire? MM. Combes et Broquand imaginèrent d'ouvrir une boutique pour les vendre en détail aux naturels de l'île. Mais les habitants de Messawah ne se montrèrent pas de meilleure composition que les négociants abyssins. Objets inutiles. Tout était dit. La boutique demeura déserte ; les chefs de l'entreprise en furent pour leurs frais d'installation, qui vinrent s'ajouter aux dépenses journalières de l'équipage et aux 9,900 fr. perdus dans l'achat d'un lot de terrain dont on ne tirera jamais un parti utile.

Ce n'est pas tout : la première partie de l'opération manquée entraînait le désastre de la seconde. Les marchandises françaises n'avaient pas été ven-

dues en Abyssinie, l'*Ankobar* ne put pas faire sa cargaison de retour. Ainsi, la compagnie Nanto-Bordelaise dût non-seulement renoncer aux bénéfices qu'elle espérait, mais encore se résigner à perdre des sommes considérables.

Telle est l'histoire de l'expédition de l'*Ankobar*. Sur le point de la raconter, nous avons hésité un moment. Nous avons craint d'être sévères pour une défaite et de ne pas apprécier, comme ils le méritent, des efforts dignes d'éloges. Cependant, il y a un enseignement dans ce désastre, et le devoir nous commandait impérieusement de l'en tirer. Quand un navire a donné contre un écueil, il faut que son naufrage sauve les autres navires, voilà pourquoi nous avons signalé les causes qui firent échouer l'entreprise de l'*Ankobar*. D'ailleurs, lorsqu'elles ne réussissent pas, ces expéditions qu'envoie le commerce dans les pays lointains ont des conséquences déplorables; elles ruinent les négociants qui en ont pris l'initiative; ensuite elles jettent le découragement dans nos ports, et tendent à paralyser cet esprit d'entreprise qui est le signe le plus manifeste de la puissance et de la grandeur d'une nation. Aussi bien, ne l'oublions pas, les richesses qu'un peuple crée dans les limites de son territoire, n'ont qu'une valeur simple et directe; celles, au contraire,

qu'il va fonder au loin, s'accroissent de toute l'activité indirecte qu'elles entraînent, de l'ascendant qu'elles procurent, et du jeu qu'elles donnent à toutes les facultés nationales. L'entreprise de l'*Ankobar* fut infructueuse, elle devait l'être ; on y commit des fautes, mais l'exemple serait trop funeste s'il devait décourager les négociants français et leur inspirer d'injustes préventions. En dépit d'une épreuve qui fut malheureuse et mal dirigée, l'Abyssinie renferme tous les éléments d'un vaste commerce d'échange ; les bénéfices sont là, bénéfices considérables et à la main de ceux qui sauront exploiter ce commerce, du moment où ils l'auront organisé avec intelligence.

Et d'abord, entre les divers points de la côte d'Abyssinie où se portent les produits de l'intérieur, Zeyla, Tadjoura, Messawah, quel est celui qu'un négociant doit choisir pour en faire le centre de ses opérations? Messawah sans contredit, parce que le port de Messawah est le meilleur port de la côte, parce que Messawah peut recevoir les plus grands vaisseaux, parce qu'il est déjà l'entrepôt commercial de tout le nord de l'Abyssinie ; ajoutez enfin qu'entre ce port et les montagnes du Tigré vous comptez à peine vingt lieues, tandis que plus au sud, des frontières du Choa à Zeyla ou à Tadjoura, vous en

comptez cent vingt, et cette route de cent vingt lieues est tracée à travers le désert des Adels, qui est une des solitudes les plus affreuses qu'il soit possible de voir.

C'est donc à Messawah qu'il faudrait établir un comptoir géré par un agent principal. Cet agent aurait sous ses ordres un comptable chargé de la tenue des livres et plusieurs employés inférieurs qui l'aideraient dans l'expédition des affaires. Le rôle de cet agent n'a rien de difficile. Aussitôt qu'il se sera établi à Messawah, il se mettra en relation avec les Abyssins, étudiera leurs goûts, les besoins du pays, s'informera des produits de nos fabriques qui conviennent à la population, s'en procurera des échantillons à Gondar ou à Adoua, et les adressera à la Compagnie dont il relève, afin qu'elle en fasse fabriquer de semblables. Il aura soin d'ailleurs d'indiquer sur sa lettre d'envoi la quantité de chaque article qu'il jugera nécessaire, en prenant pour mesure les besoins et la consommation du pays. Cela fait, il s'occupera sur le champ de préparer la cargaison du navire qui devra lui rapporter plus tard les marchandises demandées, afin que ce navire abordant à Messawah puisse sans délai effectuer un chargement et s'en retourner sans autre retard. Dans ce but, il conviendra d'établir à Gondar et à

Adoua deux agents européens associés à l'entreprise, qui achèteront eux-mêmes et feront acheter par des agents subalternes tous les produits sur lesquels peut reposer une spéculation avantageuse. Ces derniers agents seront pris parmi les indigènes et recevront un salaire proportionné à l'importance des affaires qui seront traitées par eux. Nous croyons qu'il serait indispensable d'en entretenir un au moins dans chacune des villes placées sur la route des caravanes, et devenues par leur position, le centre d'un commerce important. Peut-être même la Compagnie devra-t-elle avoir, soit à Dixah, soit à Asmara, dans l'Hamacen, un commissionnaire chargé d'expédier à Messawah les approvisionnements de céréales faits sur le plateau, et qui préviendrait le résident de l'arrivée des caravanes.

Après Gondar et Adoua, les villes du nord de l'Abyssinie où il serait bon d'établir des agents, sont : Antalo, capitale de l'Enderta ; Abi'Addi, dans le Temben ; Devra-Abbay, près du Taccazzé ; Debarek, où se font tous les achats du Waggara ; Sambré, dans le Salowa ; Sokota, ville principale du Lasta ; Ifag et Corata, deux marchés considérables dans la plaine du Dembea, en dernier lieu Dembetcha et Basso, dans le Godjam. Que ce soit là les seules villes où il convienne d'avoir des agents,

nous ne l'avons pas dit, nous disons que les points désignés suffisent pour assurer le succès des premières opérations commerciales. Plus tard, d'ailleurs, si les besoins du commerce le demandent, il sera aisé d'en augmenter le nombre. Il importe seulement de les bien choisir et de confier les achats à des hommes d'une probité reconnue. Quel que soit d'ailleurs le chiffre des correspondants subalternes, ils seront tous placés suivant la proximité des lieux sous la dépendance des agents principaux de Gondar et d'Adoua, qui leur transmettront les instructions nécessaires. Aussitôt qu'ils seront installés et munis de sommes suffisantes, ces correspondants se transporteront sur les marchés voisins de leur résidence ; ils y achèteront l'or, l'ivoire, le musc, les peaux de bœuf, les peaux de lion, tous les produits en un mot, qui s'écoulent le plus avantageusement sur nos marchés ; les enverront à l'agent principal dont ils dépendent, et l'agent principal les enverra lui-même à Messawah lorsqu'il le jugera convenable ou qu'il en recevra l'ordre du résident.

Au bout de quelques mois, lorsqu'ils auront été trouvés fidèles à leurs engagements, ils n'auront pas besoin de se déplacer pour les achats. On viendra chez eux leur offrir les objets qu'ils désirent, et les offrir à un prix bien plus avantageux que n'est le

tarif de la côte, parce qu'ils ne seront pas renchéris par les douanes turques, dont les exactions sont pour les Abyssins de véritables spoliations.

Un exemple entre mille.

Dans le temps où nous étions à Gondar, il y avait un négociant nommé Angueda-Stéphano, lequel Angueda-Stéphano se trouvait avoir besoin d'argent. Après avoir cherché inutilement à s'en procurer, il chargea pour environ 20,000 fr. de marchandises sur ses mules, et alla les vendre à la mer. Le voyage dura un mois. Arrivé à la côte, il paya exactement à Arkiko et à Messawah (remarquez qu'il n'y a pas plus d'une lieue entre ces deux points) les taxes qui lui furent imposées, et alla ensuite s'installer dans l'île, pensant, comme nous l'eussions fait, qu'on ne lui demanderait plus rien. Nous nous serions trompés ; il se trompait aussi ; à peine eut-il déchargé ses mules à Messawah, que le gouverneur et le Nayb le firent appeler, exigeant de lui par menace, à titre de *Bacchich* ou de cadeau, une somme de 4,312 fr. à répartir de la sorte :

Au Nayb	3,300 fr.
Au gouverneur	660
Au chef des arnaoutes . . .	275
Au douanier	55
Aux soldats.	22

Pour éviter un châtiment injuste, l'honnête Stéphano fut donc contraint à donner plus du quart de ses marchandises. Abus odieux et quotidiens, dont le résultat est de paralyser le commerce en élevant le prix de toutes les denrées. A Gondar, par exemple, le café se vend 0,24 c. le kil., il se vend plus du triple dans l'île de Messawah. On voit les conséquences de ce système absurde. Tout le monde y perd. Les Abyssins, parce qu'ils se rebutent devant les avanies et les vexations ; la douane, parce que les besoins se restreignent ; les habitants de Messawah enfin, parce qu'ils paient fort cher ce qu'ils pourraient avoir à bon marché. Ainsi vont les choses ; juste ou injuste, modeste ou excessive, la taxe se confond toujours avec le prix des denrées, et c'est l'acheteur qui supporte les charges dans la mesure de sa consommation.

Les négociants Abyssins réclament depuis longtemps contre cette tyrannie, ils s'en plaignent avec amertume, et c'est pour nous une conviction acquise, que s'ils trouvaient à vendre leurs produits dans l'intérieur de leurs provinces, ils n'iraient plus à Messawah que pour y acheter les marchandises de l'Europe et des Indes dont ils font l'objet de leur commerce.

Les agents européens de Gondar et d'Adoua,

leurs délégués dans les villes de l'intérieur, devront donc tourner à leur avantage cette disposition des esprits. Avec un peu d'adresse, ils pourraient assurer au comptoir de Messawah le monopole du commerce de presque tout le nord de l'Abyssinie.

Kitana-Mariam de Gondar, Gouchou, Fantha, Agaouderès et plusieurs autres négociants nous en ont donné l'assurance. Ils ne demandent pas mieux que de souscrire à des traités par lesquels ils s'engageraient à livrer au prix coûtant les produits de l'Abyssinie, tandis qu'on leur livrerait sur le même pied les produits de nos fabriques d'Europe. En pareil cas, à la vérité, il faudrait acquitter les frais de transport, mais on réunirait en peu de temps une grande quantité de marchandises, et en achetant les produits sur place, on n'aura pas à soutenir la concurrence des Banians, qui, pouvant disposer de fortes sommes, feront nécessairement élever le prix de tous les objets à mesure qu'ils arriveront à Messawah. Là-dessus les agents de Gondar et d'Adoua prendront les ordres du résident et consulteront les intérêts de la Compagnie. Ajoutons qu'ils ne doivent pas négliger de se concilier par des cadeaux les bonnes grâces des chefs du pays. Avec leur protection toute difficulté s'aplanira : sans leur appui les agents placés a l'intérieur trouveraient des

embarras et des obstacles sans nombre. Du reste, les sacrifices à cet égard se réduiront à peu de choses. Le roi du Tigré, Ras-Ali, et l'impératrice Oisero-Menen, reconnaissent sans jalousie la supériorité de l'Europe sur les peuples qu'ils gouvernent, ils ont déjà entrevu les avantages que promettent à leur puissance des rapports suivis avec les riches et industrieuses contrées de l'occident, et leur vœu le plus ardent est d'établir ces relations.

Une fois les voies assurées, les produits de l'Abyssinie afflueront naturellement vers la côte où l'on n'aura plus à payer qu'un droit de 12 pour 1 0/0 ; le droit reconnu par le dernier traité conclu entre la France et la Porte ottomane, celui qui frappe toutes les marchandises provenant des pays non soumis au sultan. En supposant les opérations bien conduites, huit ou dix mois après sa fondation, le comptoir, tout porte à l'espérer, aura en magasin la quantité de marchandises suffisante pour un chargement (1). Au bout du même temps, on peut le croire encore, les produits de nos fabriques demandés par le résident de Messawah aussitôt après son installation,

(1) La première année on ne pourra guère faire qu'un chargement ; mais les années suivantes, une fois le commerce organisé, nous pensons qu'on pourra en faire aisément cinq ou six, et même un plus grand nombre.

seront arrivés dans ce port. Si les choses se passent ainsi, après avoir déchargé le vaisseau qui les apporte, on s'occupera de le charger de nouveau et l'on expédiera sur le champ pour la France les marchandises achetées en Abyssinie. Quant aux envois de nos fabriques, une part sera retenue dans les entrepôts de Messawah, l'autre sera dirigée vers les magasins d'Adoua et de Gondar afin que les agents établis à l'intérieur puissent les vendre ou les échanger contre des marchandises nouvelles et préparer avec choix un second chargement.

Telle est, à notre sens, et nous n'entrons pas ici dans les détails, l'organisation la mieux appropriée à une entreprise commerciale que l'on voudrait fonder en Abyssinie. Basé sur les coutumes et les traditions, conforme à l'usage, aux mœurs de la population, ce projet nous semble réunir toutes les conditions désirables de célérité et d'économie. Sans doute il faut s'attendre à des commencements difficiles : il faudra lutter, nous l'avons dit, contre l'obstacle des mauvaises routes et des mauvais transports, contre l'avidité de la douane et la méfiance des habitants eux-mêmes; mais en Abyssinie, avec du temps, de la patience et quelques cadeaux faits à propos, il n'y a rien d'insurmontable, il n'y a pas de barrière qu'on ne puisse faire tomber.

Plus tard d'ailleurs, si les premières opérations réussissent, on pourra étendre ces relations aux provinces méridionales et fonder soit à Zeyla, soit à Tadjoura un comptoir nouveau qui, indépendamment des achats faits sur ce point de la côte, entretiendra des relations avec Berbera. Là se tient chaque année une foire de six mois remarquable par la richesse et la quantité des produits que l'on y apporte des provinces Gallas, du royaume de Harar, du Choa et de plusieurs autres points de l'intérieur de l'Ethiopie. Ainsi nos negociants embrasseraient le commerce de toute la côte orientale de l'Afrique comprise entre le 10e et le 16e degré de latitude septentrionale.

Pour apprécier l'étendue des bénéfices que promet une telle entreprise, il faut se rappeler que l'Abyssinie est un marché entièrement neuf avec plus de huit millions de consommateurs; et si l'on veut un détail qui serve de point de comparaison, les plus belles peaux de bœufs, celles qui se vendent à Marseille 25 ou 30 fr. se paient 0 f. 50 c. en Abyssinie.

Mais, en dehors de ces bénéfices, nous entrevoyons encore de plus beaux résultats. Une route commerciale créée entre l'Abyssinie et la mer, où l'Europe viendrait bientôt chercher l'or, l'ivoire, le café, toutes les denrées, toutes les matières premiè-

res de l'Ethiopie, et ouvrir de nouveaux débouchés à ses produits. Peu à peu avec l'activité commerçante, avec les goûts et les besoins qu'elle entraîne à sa suite, la civilisation s'avancerait au cœur de l'Abyssinie, et cette magnifique contrée ne tarderait pas à prendre dans le monde le rang que lui assignent la richesse naturelle de son sol et les qualités remarquables de sa population.

SOMMAIRE.

Arrivée de l'armée d'Oubié à Mariam-Ouaha. — Méfiance de Beurrou à l'égard d'Oubié. — Ses hésitations avant de joindre ses troupes à celles du Tigré. — Conditions qu'il impose à Oubié. — Accueil qui lui est fait. — Marche des troupes vers Devra-Tabor. — Défaite d'Oubié. — Conduite du Ras dans cette affaire. — Récompenses qu'il donne à ses généraux. — Le Ras pardonne à Oubié sur la demande de l'abouna. — Embarras et faiblesse d'Oubié. — Sa lutte contre son frère Marso. — Révolte du gouverneur du Walkaït. — Balgada-Aréa se déclare contre Oubié. — Révolte de Guebra-Raphaël contre Aréa. — Ces deux chefs font la paix. — Perfidie de Guebra-Raphaël. — Sa fin tragique.

CHAPITRE XIX.

Durant notre séjour à Gondar, loin de s'éclaircir, l'horizon politique de l'Abyssinie s'était chargé de tempêtes. Detjach-Oubié avait ouvertement déclaré la guerre à Ras-Ali. Les Abyssins, divisés en deux camps, prenaient parti les uns pour le roi du Tigré, les autres pour le chef de Gondar. Ainsi toute l'attention du pays se trouvait tournée vers les provinces Amharas. C'était là que l'épée allait trancher le nœud de questions complexes; c'était là que le duel des deux souverains allait abreuver le sol à flots de sang.

Après avoir rassemblé ses troupes à Maï-Talo, dans le Samen, Oubié se hâta de transporter son

camp à Mariam-Ouaha, à six lieues de Gondar, dans la direction de l'Est. A Mariam-Ouaha, Oubié devait rallier les soldats de Detjach-Beurrou, prince du Godjam, avec lequel il avait conclu naguère un traité d'alliance offensive et défensive. L'Abyssinie n'a pas un général plus brave que Beurrou. Il est jeune, il porte l'audace sur son front élevé, son caractère ardent et fier parle dans ses yeux expressifs. C'est une noble nature, mais une nature violente et remplie de méfiance.

Arrivé à Mariam-Ouaha, le prince du Godjam, qui connaissait la mauvaise foi d'Oubié, hésita longtemps avant de réunir ses troupes à l'armée tigréenne. Le roi du Tigré resterait-il fidèle aux clauses du traité qui les liait l'un à l'autre? Tandis que Beurrou se proposait cette question, et temporisait sans pouvoir la résoudre, Oubié, impatient, inquiet, envoyait message sur message; il pressait Beurrou d'opérer sa jonction; mais le prince du Godjam cherchait des excuses, inventait des prétextes, multipliait les retards. Plus sincère une fois, il promit de réunir ses troupes aux troupes du Tigré, mais à la condition que le roi se rendrait chez le patriarche, et jurerait sur les livres saints de ne jamais oublier ses engagements. Oubié hésita à son tour : il se demanda s'il devait abaisser son orgueil

à l'humiliation d'une pareille démarche; son intérêt imposa silence à sa fierté, il prêta le serment qu'exigeait de lui le jeune chef, et le lendemain même Beurrou fit son entrée dans le camp tigréen.

Oubié le reçut avec tous les honneurs dus à son rang. Il envoya sur-le-champ un de ses généraux pour le complimenter, et lui offrir des présents magnifiques. Dans la soirée, il se présenta lui-même sous la tente du prince du Godjam, et quelques jours après, pour effacer de son esprit la dernière trace de défiance, il lui offrit la main d'une de ses filles.

La princesse, il faut le dire, était déjà mariée; elle était femme de Ras-Ali; mais la délicatesse des Abyssins ne s'arrête pas devant ces considérations insignifiantes. Sur l'ordre de son père, la princesse déserte le lit de son époux. L'*abouna* met le divorce entre elle et son mari. Guidée par quelques amis dévoués, elle se réfugie dans l'église de Madera-Mariam. Bientôt après, une escorte nombreuse vient la chercher pour la conduire sous la tente de son nouvel époux.

Le lendemain, la cérémonie des noces fut célébrée en grand appareil. Pendant plus de quarante-huit heures le camp de Mariam-Ouaha vit ses soldats ivres, et gorgés de viandes crues, se livrer à

des danses et à des orgies dont les fureurs dépassèrent tout ce qu'on avait vu jusqu'à ce jour.

Après la fête, Oubié réunit dans sa tente les principaux officiers de son armée, indiqua quelques dispositions générales, puis ayant exhorté les généraux à bien maintenir la discipline dans les rangs, il fixa au lendemain le départ de ses troupes.

C'était le 10 février 1842. A quatre heures du matin, quatre ou cinq cents soldats formaient un petit attroupement au seuil de la tente royale, attendant que le roi en sortît, afin de lui servir d'escorte à la tête de son armée. Une demi-heure après la musique se fit entendre, les portes s'ouvrirent, Oubié parut avec l'*abouna*, et les troupes réunies du Tigré et du Godjam se mirent en mouvement.

Le roi, le patriarche, montés sur des mules richement caparaçonnées, et tenant chacun une ombrelle à la main, s'avançaient en tête du corps principal. Dix écuyers, douze prêtres marchaient à leurs côtés, les uns reconnaissables à leur turban sacerdotal, les autres armés de boucliers resplendissants de lames d'argent. Derrière eux venait la maison du roi, les femmes, les eunuques, les *asmaris*, le bouffon, puis le gros de l'armée que suivaient immédiatement les bagages, enfin au milieu des mules, des hommes de peine, et des chevaux de transport,

on voyait, spectacle singulier, un Européen à cheval, les bras chargés de chaînes, qu'un soldat conduisait pour ainsi dire en laisse. Le soldat était à pied et suivait le prisonnier comme son ombre. Quel était ce prisonnier? C'était Valieri, l'ouvrier italien dont nous avons déjà parlé. Au camp de Kalkal, le roi du Tigré qui sait combien le courage des blancs inspire de terreur aux Abyssins, avait prié Valieri de s'associer au moins par sa présence, à l'expédition projetée contre le *Ras*. Valieri n'était pas d'une humeur belliqueuse. Il répondit péremptoirement par un refus. Sur ce refus, Oubié lui fit mettre les fers, et l'entraîna de force à la bataille. Il y a des destinées bizarres. Ainsi cet homme avait déserté l'armée sarde, il s'était expatrié pour ne pas être soldat, et un prince barbare, l'enrôlant malgré lui sous ses drapeaux, le contraignait à combattre pour une cause détestée.

L'armée entière se composait de 18,000 à 20,000 combattants, cavaliers et piétons. Elle marchait sous la protection des livres saints que quelques prêtres portaient avec respect en tête de l'avant-garde. Ainsi défilaient dans le désert les phalanges d'Aaron sous la sauvegarde de l'arche d'alliance.

Cette armée éthiopienne offrit un beau coup d'œil, lorsque les premiers rayons du soleil levant vinrent

dorer ses milliers de lances. Elle se dirigea vers l'Orient, traversa plusieurs vallées, et vint camper, après trois jours de marche, dans le voisinage de Devra-Tabor, au centre des Etats du *Ras*. Qu'on se figure des milliers de tentes, les unes en toile, les autres en branchages, dressées au hasard sur une plaine légèrement accidentée; autour de ces tentes, ou dans l'espace qui les sépare des mules, des chevaux attachés au piquet; des chefs accroupis sur leurs jambes, causant familièrement avec leurs domestiques ; des femmes occupées à faire la cuisine ou à moudre du grain ; çà et là quelques bouffons débitant contre le *Ras* d'énormes quolibets; une foule qui les applaudit et les encourage par d'homériques éclats de rire ; à côté de ces groupes, des soldats qui rapiècent leurs caleçons ou aiguisent leurs armes ; ajoutez à ce mouvement le bruit des *negarits*, le hennissement des chevaux, les cris d'allégresse que font pousser jusqu'aux cieux les fumées de l'hydromel, l'espoir du pillage, l'honneur de combattre bientôt pour la religion, sous les yeux même de l'*abouna*, et vous aurez une idée à peu près exacte d'un camp abyssin. Du reste, point de postes, point de sentinelles ; aucune précaution pour se garder ou se défendre en cas de surprise. Que la pensée fut venue à Ras-Ali de lancer nuitamment quelques centaines de cavaliers au mi-

lieu de cette fourmilière, et moins d'une demi-heure suffisait à l'extermination de l'armée tigréenne.

Mais le Ras était encore éloigné de Devra-Tabor. Lorsqu'il apprit l'invasion de ses Etats, il concentra à la hâte ses troupes, composées en grande partie de cavaliers Gallas, et ce fut huit jours après seulement qu'il vint dresser ses tentes en présence de ses ennemis.

Humanité ou crainte du hasard des combats, le *Ras* ne voulut point en venir aux mains avant d'avoir épuisé tous les moyens de conciliation. Le soir même de son arrivée, il envoya un messager vers l'*abouna*, et le pria de se porter médiateur entre lui et le roi du Tigré. Il l'assurait en même temps qu'il était prêt à recevoir de nouveau le baptême, si le clergé gardait un doute sur la pureté de sa foi. Malheureusement l'évêque cophte n'avait pas la tolérance des Abyssins. Comprenant mal son caractère sacré, il répondit par des menaces aux ouvertures pacifiques du chef de Gondar. Il lui reprocha en termes très amers, de s'être fait le champion de l'islamisme.

« Si Dieu, dit-il, donne la victoire aux armes d'Oubié, tous les prisonniers seront amenés devant moi, et nous verserons du plomb fondu dans les oreilles des infidèles. »

Cette réponse attrista l'âme du *Ras*, mais sans abattre ni ébranler son courage. « Puisqu'il en est ainsi, dit-il, l'ange des batailles décidera qui d'Oubié ou de moi est le meilleur chrétien. » Puis se tournant vers ses officiers, il ajouta de l'air le plus calme : « Une riche caravane nous arrive du Tigré, c'est demain que nous l'attaquerons ; conduisez-vous en braves, comme vous avez coutume, et les dépouilles vous appartiennent. »

Jaloux de rendre défi pour défi, Oubié réunit tous ses généraux dans sa tente, et leur donna un festin destiné à célébrer d'avance la défaite des Gallas. Deux jours après on se disposa de part et d'autre pour la bataille.

La lutte s'engagea avec une sorte de méthode. C'était plus que l'on n'avait vu jusqu'alors. L'armée du Tigré s'étendait sur un vaste plateau qui s'abaissait en pente du côté de l'ennemi. Le centre était commandé par le roi en personne. Détjach-Chetou dirigeait l'aile droite qui s'appuyait à un ravin profond. L'aile gauche presque entièrement composée de cavaliers du Godjam, obéissait aux ordres de Beurrou, qui avait masqué une partie de sa cavalerie derrière un taillis épais, afin d'en dérober les mouvements à la vue de l'ennemi.

L'armée du *Ras* occupait une position parallèle à

celle d'Oubié , et se développait dans la plaine par pelotons confus.

De part et d'autre , le front de la ligne de bataille était couvert par une multitude de tirailleurs qui n'avaient guère qu'une ou deux charges de poudre chacun, et attendaient tous avec impatience le moment d'ouvrir le feu. Bientôt, sur un signal donné par le chef, les Gallas se prirent à entonner leur chant de guerre et vinrent provoquer les soldats tigréens. Les deux armées s'ébranlent. Arrivés l'une et l'autre à quatre-vingts pas de la ligne ennemie , elles se précipitent avec un incroyable acharnement. Les balles, les javelots sifflent comme la grêle, et la terre est déjà jonchée de morts. Décimés par les fusiliers tigréens qui visent presque à coup sûr en appuyant leurs armes sur le tronc des arbres , ou sur des fourchettes volantes, les Gallas s'arrêtent devant l'ouragan meurtrier, et déjà même ils commencent à regarder en arrière. Beurrou, qui s'en aperçoit, se jette sur eux avec la rapidité de la foudre, et justifiant sa renommée de bravoure, livre aux flammes le camp du *Ras*. Après cette charge, il vient rejoindre Detjach-Chetou , qui combat vaillament à la tête de ses troupes , et crie à ses soldats pour les encourager ; *Ana Detjach-Chetou, balo.* « Je suis Detjach-Chetou , frappez. »

La résistance dura peu. Le désordre se répandit de toute part dans les rangs ennemis. Au milieu de ce désordre, personne ne savait à qui il avait affaire. Chacun ignorait ce qui se passait autour de lui. Incertitude funeste! en pareil cas le soldat songe plutôt à fuir qu'à combattre. Le *Ras* lui-même donna l'exemple de la fuite, et en un moment la déroute fut générale. Aussitôt les soldats du Godjam et du Tigré se mettent à la poursuite des vaincus, les poussent l'épée dans les reins, et leur laissent à peine le temps de respirer; mais, par un étrange retour de la fortune, tandis que Beurrou et ses soldats pressent le *Ras*, comme le chasseur presse le sanglier, Aligas Beurrou, l'oncle d'Ali, qui songeait déjà lui-même à se réfugier dans une église, rallie quelques cavaliers, se dirige vers le camp tigréen, le trouve désert, et s'empare d'Oubié avec toute sa suite.

La rumeur court par la plaine. Les Gallas fugitifs s'arrêtent aussitôt, et demandent à grands cris qu'on les ramène au combat. En peu de temps la bataille recommence sur tous les points; mais cette fois, les Tigréens surpris au milieu du pillage, n'opposent à leur tour qu'une faible résistance. Les rôles sont changés. Ce sont eux qui couvrent le champ de bataille de fuyards, de mourants et de morts. L'armée

du *Ras* triomphe, et pour constater leur victoire, les Gallas exercent sur ceux qu'ils atteignent, les plus atroces mutilations, s'en faisant de hideux trophées qu'ils montrent avec orgueil, et qu'ils viennent déposer aussitôt aux pieds de l'impératrice Oisero-Menen, comme un gage de leur valeur héroïque.

Nous nous trouvions précisément auprès de cette princesse, lorsque ces féroces vainqueurs vinrent faire retentir de leur *Damfata*, ou cri du sang, le palais des souverains de Gondar. Cavaliers ou fantassins, nous en avons compté environ cent cinquante. La poitrine nue, les épaules couvertes par une peau de mouton ou de panthère, comme Hercule revêtu de la peau du lion, ils faisaient vibrer leurs lances d'un air menaçant, et en présence d'une foule avide d'émotions, ils rappelaient l'un après l'autre, à la mère du *Ras* la longue série de leurs exploits.

« Moi, disait l'un, j'ai soutenu dans cent combats divers la gloire de ma race. L'Agaou et le Tigréen, l'habitant de l'Adel et le Turc du Sennar sont tombés sous la force de mon bras. Mon bouclier est criblé de coups de lance, et il n'y a pas un guerrier qui entende mon cri de guerre sans que tous ses membres aient frémi. »

« Moi, disait l'autre, je suis un brave. Quelle est ma valeur? Personne ne l'ignore. Si je voulais énumérer mes exploits, il me faudrait une poitrine de fer. Je pourrais commencer, mais je ne pourrais pas finir, et cependant jamais je ne me suis assis à la table de la reine. Mes lèvres ne connaissent pas le goût de son pain, ni ma bouche la saveur de son hydromel. Ah ! si elle daignait me convier à un de ses festins, est-il quelque ennemi qui oserait lever les yeux devant la colère de mon sabre ! »

A ces mots, un murmure d'approbation parcourait tous les rangs de la foule, le guerrier agitait en l'air les dépouilles des soldats qu'il avait mutilés, et après les avoir jetées devant l'impératrice, il s'éloignait à toute bride pour faire place à un autre guerrier.

Chose singulière ! tandis que les soldats du *Ras* célébraient ainsi la victoire de leur maître ; accablé sous la honte d'une défaite qu'il jugeait irréparable, le *Ras* lui-même errait dans ses États sans pouvoir trouver un asile où abriter sa tête. Un couvent du Ouadala s'ouvrit enfin à son infortune. Ce fut là qu'un messager vint lui apprendre le triomphe de ses troupes. Cette nouvelle inespérée le trouva d'abord incrédule, il la traita de mensonge et soupçonna un piége sous l'imposture. Cependant les témoignages

succédaient aux témoignages, des personnes de tout pays, de toute condition lui racontaient jusqu'au moindre détail la défaite d'Oubié, la chute, l'emprisonnement de son ennemi. Force lui fut enfin de se rendre. Chassant de son esprit la dernière ombre d'un dernier doute, il monte à cheval et part en toute hâte pour Devra-Tabor.

Le *Ras* arriva à temps pour rétablir la concorde parmi les généraux qui, sur le bruit répandu de sa mort, s'apprêtaient à se disputer les armes à la main l'héritage de leur maître. Son premier soin fut de récompenser généreusement le courage et la fidélité. Il donna à Marso le Tigré et le Samen : c'étaient les États d'Oubié. Aligas Beurrou fut nommé gouverneur des provinces que possédait auparavant Marso. Aligas Farès eut le Daount en partage. Tous les chefs, depuis le *cagna-asmatch* jusqu'au simple soldat, reçurent des gratifications proportionnées à leurs services; après quoi le *Ras*, entouré d'une brillante escorte, se rendit sous la tente de l'*abouna*, et humiliant son front aux pieds du patriarche, le supplia dévotement de lui donner sa bénédiction. Le patriarche était vaincu. Son orgueil se montra d'abord inflexible; il se retrancha derrière la règle impérieuse du devoir, puis il répondit que sa conscience de prêtre lui défendait d'appeler les grâces

du ciel sur la tête d'un infidèle, du protecteur déclaré de l'islamisme en Abyssinie. Le *Ras* protesta vivement, mais respectueusement, contre une telle imputation. Il se plaignit d'avoir été calomnié, et afin que l'*abouna* ne pût mettre en doute les pratiques de sa vie chrétienne, il jura par la mort de son père que jamais bœuf n'avait été abattu dans son camp, qu'il n'eût été égorgé au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, la tête tournée vers Jérusalem, la ville sainte.

« Si vous êtes réellement chrétien, reprit le patriarche, prouvez-le donc, non pas dans le passé, mais dans le présent; prouvez-le en rendant libre Detjach Oubié, le soldat du Christ; car Detjach Oubié n'a pris les armes que pour défendre les intérêts de la religion. »

La politique avait conseillé au *Ras* une démarche plus habile que sincère; mais il se trouva pris lui-même dans son habileté comme dans un piége. Il hésita longtemps. Enfin, soit qu'il ne voulût pas laisser l'*abouna* prendre avantage de son refus, soit qu'il ne fût pas encore assuré de sa victoire, soit enfin qu'il songeât aux vicissitudes de la fortune, ou que la générosité parlât réellement à son cœur, il ordonna que le roi du Tigré fût amené dans sa tente pour y traiter avec lui du prix de sa rançon. Oubié

parut devant son vainqueur dans une attitude conforme à sa situation présente. Il avait l'air humble et suppliant, la démarche incertaine; il paraissait courber le front sous le poids de son revers; il entra et s'inclina profondément. Le *Ras* lui rendit le salut, l'invita à s'asseoir auprès de lui, et commanda que l'on servît à dîner; puis, se reprenant tout-à-coup, de l'air d'un homme qui se ravise : « Mais, j'y pense, dit-il en souriant; je passe pour un musulman sur la rive droite du Tacazzé, et le roi du Tigré ne voudra pas sans doute prendre place à la table d'un infidèle?

« — Seigneur, répondit Oubié, mes yeux n'ont pas assez de larmes pour écouler la tristesse de mon cœur. Mon âme est pleine d'amertume, parce qu'elle a cru légèrement aux paroles de vos ennemis. On vous a calomnié, et je n'ai pas su reconnaître la calomnie. Mais enfin, le ciel m'a donné de voir par mes propres yeux. Satan, qui m'a trompé, ne me trompera plus à l'avenir, et je promets de ne plus prêter l'oreille à l'ennemi commun de tous les hommes. »

On se mit à table; les convives mangèrent force *broundou*, burent force jarres d'hydromel, et, l'hydromel produisant son effet ordinaire, la joie s'épanouit sur toutes les figures. C'était l'heure ma-

gique où la pensée se détourne des choses chagrines, où la réalité morose se déguise elle-même avec le masque des illusions. Ras-Ali ne voyait que l'amitié sur la terre. Oubié profita du moment pour demander sa grâce et racheter sa liberté. Après un peu de discussion sans aigreur, la rançon fut fixée à 2,000 thalaris. A ce retour inespéré de la fortune, le roi du Tigré se trouva trop faible pour soutenir son émotion : sa tête se pencha en arrière, un mirage lui passa devant les yeux ; il balbutia quelques paroles inintelligibles, et tous ses membres agités de convulsions nerveuses firent croire que le démon s'agitait dans son corps. On s'empressa de le secourir ; on lui jeta de l'eau fraîche sur le visage, et peu à peu il recouvra l'usage de ses sens.

Bientôt Ali lui annonça qu'il lui rendait les provinces du Tigré et du Samen, les mêmes que, quelques jours auparavant, il avait données à Marso. Oubié le remercia dans toute l'effusion de sa reconnaissance. Il enrôla ensuite tous les cavaliers qui voulurent s'attacher à sa fortune, et peu de temps après, quitta Devra-Tabor pour aller pacifier ses États, qui étaient déjà en pleine révolte.

Quatre cents soldats! Oubié n'en avait pas davantage lorsqu'il reprit la route de Samen. Marso, son frère et son ennemi, Marso sur lequel il devait re-

conquérir son royaume, commandait des troupes nombreuses; mais comment supposer que Ras-Ali accepterait la rançon d'Oubié! Comment supposer qu'il oublierait aussi promptement l'injure et les services rendus? Marso vivait donc sans défiance, et n'avait fait garder aucun passage. C'est ainsi qu'Oubié put gagner secrètement le roc d'Amba-Hay, forteresse inaccessible qui lui permettait de défier impunément la colère de l'ennemi. Tous ses trésors se trouvaient réunis à Amba-Hay. Une fois retranché sur la montagne, Oubié répandit l'argent à pleines mains. Il rallia autour de lui un petit nombre de chefs restés fidèles à son malheur, et fut bientôt en mesure de tenir la campagne contre son frère. Marso le battit en plusieurs rencontres; mais il avait appris à ne pas désespérer de la fortune. D'ailleurs, le Samen est un pays extrêmement montagneux; la guerre y marche lentement, et nul échec n'y est sans ressources. Les ravins, les défilés, les montagnes furent pour Oubié autant d'obstacles naturels qu'il sut mettre à profit, soit pour couvrir sa retraite, soit pour diviser et contenir l'effort de ses adversaires. Réduit enfin à ne pouvoir reculer devant une action décisive, il concentra ses troupes sur un seul point, et envoya en toute hâte un courrier vers Ras-Ali pour l'appeler à son aide. Le *Ras*

pensant avec raison qu'Oubié, s'il venait à être battu, ne pourrait acquitter le prix de sa rançon, s'empressa de voler au secours de son débiteur.

Le combat fut livré près du Detjem. Le *Ras*, à la tête de ses cavaliers gallas, fit des prodiges de valeur; mais le choc de l'ennemi ébranla un moment ses troupes, et elles commençaient à lâcher pied, lorsque honteux d'avoir fui à Devra-Tabor, et résolu à se réhabiliter dans l'esprit de ses soldats, il arrête la déroute de sa cavalerie, la ramène de force au combat, et fait plier à son tour l'armée de Marso. Attaquée de front par les Gallas, prise en flanc par les troupes d'Oubié, cette armée se disperse dans toutes les directions. Marso perd soixante de ses meilleurs soldats, il voit son général d'avant-garde tomber à ses côtés, frappé d'une balle au front. Ce n'est qu'à force de courage et d'audace qu'il put se frayer un passage à travers les rangs ennemis, et gagner le couvent du Waldouba, asile sacré qui déroba sa tête à la vengeance du vainqueur. Il s'y reposa durant plusieurs jours des fatigues de la guerre; puis, s'étant fait raser la tête, il prit le costume d'un moine et vint se réfugier à Gondar dans le quartier sacré de l'*etchéquié-bet*, attendant que la fortune lui offrît l'occasion de reprendre les armes.

Oubié avait vaincu son rival; mais il l'avait vaincu

avec les armes de son propre vainqueur, et la brillante journée du Detjem, au lieu de relever sa puissance aux regards de ses ennemis, ne servit qu'à constater sa faiblesse. Le Volkaït se souleva aussitôt contre son autorité. Tedalé-Aylo était gouverneur de cette province. A la bataille de Devra-Tabor, ce général avait combattu à côté de son maître; il avait été le compagnon de sa captivité. Lorsque Oubié se réconcilia avec le *Ras*, Tedalé-Aylo fit un appel à sa générosité, et le pria de payer sa rançon. Le roi du Tigré s'y refusa; il avait alors à se plaindre de la conduite de son vassal. Il répondit avec dédain: « Qu'ai-je affaire de la peau de ce fils de mendiant? Elle ne vaut pas la moitié de la somme qu'on m'en demande. » Tedalé-Aylo en conçut un vif ressentiment; il se promit en secret de tirer vengeance de cette insulte, et il se tint parole; car peu de temps après, ayant réuni la somme nécessaire au rachat de sa liberté, il courut dans le Wolkaït où il avait une grande influence, poussa les populations à la guerre, et leva ouvertement l'étendard de la révolte. L'exemple fut contagieux; plusieurs autres généraux se hâtèrent de l'imiter. Balgada-Aréa et le *nebrid* Oualletta-Sellassé, ces deux chefs auxquels Oubié, avant de partir pour Devra-Tabor, avait confié la garde de son royaume, jugeant que le moment était

venu de fonder un état indépendant sur les débris de sa puissance écroulée, se déclarèrent aussi contre leur maître et passèrent le Taccazzé, pour soutenir Tedalé-Aylo dans sa révolte.

Attaqué sur trois points à la fois, et par trois chefs également redoutables, Oubié se vit au moment de succomber sous les efforts de ses ennemis. Sa perte semblait inévitable. Quelle armée avait-il pour se défendre ? Des soldats accablés de fatigue, épuisés et plus découragés encore. Son étoile lui restait : elle le sauva.

Nos lecteurs n'ont pas oublié Guebra-Raphaël. Aussitôt après le départ du *nebrid* et de Balgada-Aréa, le lion sortit de sa tanière. Ce glorieux insoumis, que les deux chefs avaient débusqué peu de temps auparavant de l'Amba-Salama, sans pouvoir le réduire, se mit en mesure de leur couper la retraite. Aréa et le *nebrid* accoururent en diligence, et la guerre, qui promenait ses ravages sur la rive gauche du Taccazzé, se déchaîna en même temps sur les bords de l'Warié.

Suivant la coutume du pays, elle se fit par incursions et par escarmouches, dans lesquelles Aréa eut presque toujours l'avantage ; mais les frais qu'entraîna cette lutte épuisèrent bientôt les ressources des deux ennemis. Pour y subvenir, on eut recours

de part et d'autre au grand expédient des Abyssins; on rançonna les paysans; on pilla les villages, on dévasta toute la campagne entre le Guebah, l'Warié et le Taccazzé!

Ces odieuses vexations irritaient les esprits. Le mécontentement était général comme la misère. Enfin la reddition de la forteresse, ou plutôt du roc de Mékamat, défendu par quelques soldats de Guebra-Raphaël, décida ce chef de guérillas à envoyer quelques prêtres au camp d'Aréa, pour lui proposer un traité de paix avec des conditions équitables. Aréa les accepta sans les discuter; mais il en ajouta une : ce fut que Guebra-Raphaël viendrait faire sa soumission dans son camp. Guebra-Raphaël y consentit, et l'entrevue eut lieu à Aouziène. Aouziène est la capitale du Guerahalta. Il s'y trouve une église taillée dans le roc, où la piété des fidèles conserve une croix vénérée descendue miraculeusement des cieux. Sur cette croix, en présence de tous les membres du clergé, Aréa et Guebra-Raphaël, chacun avec ses officiers rangés autour de lui, jurèrent d'observer fidèlement les clauses du traité; les prêtres suspendirent les foudres de l'excommunication sur la tête de celui qui se parjurerait; les deux chefs s'embrassèrent fraternellement; puis ils partirent ensemble pour Atabo, où ils devaient réunir leurs

troupes aux troupes du *nebrid*, et observer de ce point central les passages du Taccazzé, afin de s'opposer au retour d'Oubié dans ses États.

Faut-il le dire? Ce serment prêté avec tant de solennité, n'enchaîna pas pendant plus de vingt jours, la perfidie de Guebra-Raphaël. Cet intrépide chef de bande, dont l'orgueil aspirait sans cesse au premier rang, se sentait humilié de son rôle de vassal, et de vassal impuissant. La jalousie lui dévorait le cœur; pour donner un autre aliment à cet ennemi intérieur, il se mit en relation avec tous les mécontents du pays, et devint bientôt le chef d'un vaste complot dont le réseau couvrait la province entière du Tigré. Aréa résolut de couper court à ces intrigues. Sous prétexte de prendre l'avis de ses généraux sur des affaires importantes, il convoqua en grand conseil les principaux chefs de son armée. Personne ne manqua au rendez-vous. Guebra-Raphaël répondit un des premiers à l'appel d'Aréa. Mais il n'eut pas plutôt mis le pied dans la tente du maître, qu'on lui déclara qu'il était prisonnier. A ce coup inattendu, tout le sang de son cœur lui monte au front; son visage se crispe de fureur; il met le sabre à la main et cherche à tuer ou à mourir. Colère vaine! efforts inutiles! En un instant il est lié, garotté, entraîné hors de la tente et confié à la garde

d'Ato-Gazé et d'Ato-Teclaï, deux de ses ennemis mortels. Ato-Gazé et Ato-Teclaï avaient l'ordre de le conduire sur une montagne éloignée, l'Amba-Arara, où il devait être relégué jusqu'à la fin de ses jours.

Le lendemain, le prisonnier quitta Atabo pour se rendre au lieu de son exil. Point d'abattement. Son regard était dur et inflexible comme le fer. Sa lèvre inférieure frémissait sur ses dents serrées. Muet et superbe, il écrasait encore ses ennemis de son air dédaigneux, et de son ironique insouciance. Quand on fut dans le district de Sahyré, la nuit tombait, le cortége s'arrêta devant une maison abandonnée et seule au milieu de la campagne. A quelque distance cependant se trouvait la maison d'un forgeron. Ato-Gazé et Ato-Teclaï envoyèrent chercher cet homme. Ils se renfermèrent ensuite avec le prisonnier, et le suivant, pour ainsi dire, à la trace du sang versé, sur le théâtre de ses razzias, ils lui reprochèrent ses déprédations, ses fureurs, la cruauté de ses soldats, le meurtre d'une foule de victimes dont le sang innocent criait vengeance.

Dès ce moment, Guebra Raphaël comprit les desseins de ses ennemis; mais l'approche de la mort ne put réduire son orgueil. Loin de s'excuser, il se glorifia dans son courage et dans sa générosité;

exalta les services qu'il avait rendus, cracha l'insulte et la menace au visage des deux chefs, et leur demanda fièrement s'ils tenaient pour des hommes de cœur les assassins, qui frappent dans l'ombre et par derrière un soldat désarmé.

Comme il achevait son panégyrique funèbre, le forgeron entra dans la chaumière. C'était lui qui devait faire l'office de bourreau. A l'instant, on saisit le prisonnier, on le coucha sur le dos; quatre vigoureux soldats furent chargés de le contenir, et le forgeron enfonça un fer rouge dans l'orbite de ses deux yeux.

Pas un cri, pas un gémissement ne trahirent la souffrance du malheureux supplicié! Ato-Gazé et Ato-Teclaï restèrent dans la chaumière pour lui surprendre un signe de douleur, pour repaître leurs regards, pendant quelques minutes, de ce visage sanglant et défiguré; puis, ayant donné l'ordre d'achever la victime à coups de lance, ils reprirent silencieusement le chemin d'Atabo, afin de rendre compte à Aréa de ce qui s'était passé.

Le jeune chef tigréen dormait lorsqu'ils se présentèrent au seuil de sa tente. On le réveilla; on lui dit que deux officiers insistaient pour être introduits. « Quels sont ces deux officiers? » demanda-t-il. On les nomma, et il s'écria : « Quoi! déjà de

retour! Je comprends. Que Dieu leur purifie les mains ! »

En disant ces mots, il se couvrit la face avec son *taube*, comme pour mettre un voile entre ses yeux et l'ombre sanglante de Raphaël. Quant aux officiers, il refusa de les admettre en sa présence.

Ato-Gazé et Ato-Teclaï avaient-ils, en effet, mission pour assassiner l'ancien chef du Temben, ou bien n'avaient-ils pris conseil que de leur propre haine? La question est restée incertaine ; nous ne la déciderons pas.

Ce qui est certain, c'est que tout le pays accusa Aréa de ce crime abominable. On lui reprocha hautement d'avoir fait égorger un homme dont l'habileté et le courage pouvaient lui être d'un grand secours dans la lutte qu'il s'apprêtait à soutenir contre Oubié. L'opinion des hommes est changeante. Vivant, on haïssait Guebra-Raphaël pour ses exactions et ses violences ; mort, on oublia ses crimes. Les *Asmaris* chantèrent ses exploits; tous les soldats, à la veillée, rappelaient avec enthousiasme le sang froid, l'audace et l'opiniâtre fermeté de ce grand chef de *guérillas*. Il semblait que Guebra-Raphaël fût martyr de la cause tygréenne. Le parti d'Aréa était devenu impopulaire.

Les choses en étaient à ce point lorsque les pluies

commencèrent à tomber par torrents. Oubié, qui était aux abois, attendait avec impatience ce moment pour prendre ses quartiers d'hiver. Dès les premières pluies, il transporta son camp au centre du Samen, et là, tandis que ses soldats oubliaient, dans leurs bruyants plaisirs, les fatigues d'une rude campagne, il s'occupa activement à réunir sous la main tous les éléments d'une lutte formidable. Des émissaires envoyés dans les provinces Gallas rachetèrent sur tous les marchés les fusils qui avaient été perdus à la bataille de Devra-Tabor. Le roi du Tigré chercha à négocier la paix avec le gouverneur du Walkaït, recruta des soldats nombreux, et puisa dans son trésor, sans compter, de quoi semer la discorde et la dissension parmi les partisans d'Aréa. Vienne le beau temps, disait-il souvent à ses familiers, rien ne s'opposera désormais à la marche de mes troupes. Je passerai le Taccazzé à l'endroit où il me plaira, et j'aurai assez de quelques bandits montés sur des ânes, pour rentrer en triomphe dans la capitale du Tigré.

L'évènement changea cette jactance en prophétie.

—

SOMMAIRE.

Nous prenons la résolution de retourner en France. — Route à travers le Waggara. — Le Lamelmon. — Rencontre de deux soldats du Godjam. — Leur parure extraordinaire. — Arrivée de la caravane aux bords de la Zarima. — Troupeau innombrable de singes. — Précautions qu'ils prennent pour se garder. — Nuée immense de criquets. — Halte à Maï-Tsaberi. — La caravane passe la nuit aux bords du Taccazzé. — Attaque des Changallas. — Deux hommes sont blessés. — On les transporte sur des brancards. — Notre arrivée sur le plateau du Tigré. — Rencontre à Bélès d'un marchand d'esclaves. — Réflexions sur la traite des nègres. — Nous sommes arrêtés par un chef de guérillas nommé Guidié. — Nous lui faisons cadeau d'un foulard. — Il nous donne un soldat qui nous accompagne jusqu'à Axoum. — Halte aux pieds des murs de la ville sainte. — Notre arrivée à Adoua. — Nous rendons visite à M. d'Abbadie. — M. de Jacobis nous présente à l'Alaca-Sellassé, nouvellement arrivé d'Italie. — Conversation avec l'Alaca.

CHAPITRE XX.

Les troubles et la guerre nous fermaient la route des provinces de l'Abyssinie qu'il nous restait à visiter. D'un autre côté, nos forces s'étaient usées à la fatigue, notre santé était sérieusement atteinte, et la saison des pluies, qui était déjà commencée, pouvait la compromettre davantage. Pour éviter ce danger, nous résolûmes de quitter l'Ethiopie et de retourner en France.

C'était le 15 mai. Dès le matin nous prîmes congé de l'Impératrice et de l'*Etchequié*. Nous serrâmes la main à M. Arnaud d'Abbadie, dont nous ne reçûmes pas les adieux sans regret, et nous sortîmes ensuite de Gondar.

Notre petite caravane se composait de 18 à 20 personnes. Nous marchions vers le nord-est. Arrivés sur les bords du Mogetch, nous fûmes rejoints par deux musulmans qui accostèrent assez familièrement nos domestiques, et se mirent à lier conversation avec eux. La figure de ces deux hommes, fortement hâlée par le soleil, avait quelque chose de fier et de sauvage. L'un et l'autre allaient à pied. Quels étaient ces deux voyageurs? d'où venaient-ils ? Leur physionomie piquait notre curiosité. D'ailleurs, il est toujours bon de savoir à qui l'on a affaire. Nous appelons aussitôt Saïd, et nous lui demandons quels sont ces étrangers ?

L'un, nous répond Saïd, est un sergent qui a déserté l'armée égyptienne dans le Sennar, l'autre un cheick qui se rend à la Mecque, et n'a jamais rien fait.

Rien fait, à la bonne heure! Remarquez que ce cheick était né sur les bords du Niger, qu'il avait traversé des déserts immenses, franchi plusieurs grands fleuves, échappé au couteau de cent tribus barbares, exploré un grand nombre de contrées inconnues, coupé une partie de l'Afrique du nord-ouest au sud-est à travers le Darfour, le Cordoufan, le Sennar, l'Abyssinie, tout cela seul et pieds nus, sans argent, sans armes, un simple bâton à la main.

Cependant il n'avait rien fait, disait Saïd. Qu'appelait-il donc faire quelque chose ?

Nous questionnâmes longtemps cet intrépide pèlerin sur les pays qu'il avait visités ; mais c'était un véritable musulman, et nous n'en pûmes tirer aucun renseignement positif. A peine sa mémoire avait-elle retenu le nom des provinces qu'il avait rencontrées sur sa route. Peut-être même avait-il oublié de s'en enquérir ? Il n'avait plus qu'une pensée dans sa tête, visiter la Mecque. Il ne demandait nulle part où suis-je et quelle est cette ville? il demandait seulement : les routes sont-elles praticables ? et passait outre.

Chemin faisant, nous atteignîmes la frontière méridionale de la province du Waggara. Arrivés dans le district de Massal-Danghia, nous laissons à notre gauche quelques huttes de branchage, et nous entrons ensuite dans une grande plaine semée de mamelons arides. Pas un habitant, pas une masure. Le soleil labourait péniblement le ciel à travers d'épais nuages. Le vent du sud-est s'était élevé, courait à grandes rafales, et courbait violemment les branches des arbres. De quelque côté que l'on se tournât, les yeux étaient aveuglés par des tourbillons de poussière. Il n'y avait pas à se faire illusion, l'orage se formait dans le trésor des nuées, et la

tempête allait nous assaillir des quatre points de l'horizon. En effet, un moment de plus, et l'obscurité du ciel se déchira dans tous les sens ; les éclairs se nouèrent et se dénouèrent comme des couleuvres de feu ; le tonnerre ébranla la profondeur de la voûte céleste ; il y eut un instant de silence, et la pluie tomba à torrents.

Il fallut chercher un abri. Nous nous réfugiâmes à la hâte sous un vaste dharo (*ficus dharo*), dont la cîme arrondie en dôme formait un parapluie naturel au-dessus de nos têtes. Nous espérions que l'averse serait passagère comme elle était violente , et que nous pourrions gagner un village avant le coucher du soleil. Vain espoir. L'obscurité de la nuit succéda à la clarté du jour, et force nous fut de camper au milieu des champs.

Que faire ? Nos domestiques ne manquaient pas d'invention. Ils choisirent des blocs de pierre assez hauts, les espacèrent, afin que l'intervalle livrât passage aux eaux torrentielles, et les recouvrirent d'une première peau de bœuf. Ce fut là notre lit, lit un peu dur, mais enfin nous n'étions pas tout-à-fait des sybarites. Une seconde peau de bœuf placée au-dessus de nous en guise de manteau , nous couvrit le corps de la tête aux pieds, et dût nous garantir, ce qui ne veut pas dire qu'elle nous garantit, contre

les cataractes du ciel. C'est dans cette pénible position que nous passâmes la nuit. L'orage dura six heures, et pendant six heures, nous reçûmes sur le corps une pluie torrentielle , tandisque au-dessous de nous, comme au-dessous d'un pont, coulaient de petits ruisseaux qui se heurtaient, en se courrouçant, contre notre lit de pierre, et allaient ensuite se perdre dans une flaque d'eau voisine.

Le lendemain, on nous croira sans peine, nous nous levâmes perclus et pâles comme des cadavres. L'humidité avec le froid nous avaient pénétrés au fond des os. Nous fîmes allumer un grand feu pour nous réchauffer; nous prîmes chacun deux tasses de café, et nous continuâmes notre route dans la même direction que la veille.

A droite, à gauche, partout, la plaine qui s'étendait autour de nous offrait l'aspect d'un vaste désert. La guerre avait passé par là, les armées de Marso, d'Oubié et de Ras-Ali avaient traversé cette partie du Waggara, pillant et détruisant, brûlant ce qu'elles ne pouvaient pas emporter. Les habitants s'étaient enfuis avec leurs troupeaux dans les montagnes. Les villages saccagés montraient sur tous les murs la trace sinistre de l'incendie, et afin que rien ne manquât à ce désastre, le laboureur découragé avait négligé d'ensemencer le terrain et renon-

cé d'avance à la récolte du mois de décembre. Nous mîmes cinq heures à traverser cette triste solitude. A une heure enfin, nous trouvâmes un village debout et de bon accueil. Aussi était-ce un *guédam*, le guédam de Feras-Saber. Ombrages délicieux, prairies verdoyantes, terre aimée des cieux ; on aurait dit une riaute oasis au milieu du désert.

De Feras-Saber, c'était le 17, la caravane s'achemina dans la direction du nord-ouest. Nous traversâmes quelques prairies où paissaient de gros troupeaux de bœufs et de moutons. Puis, après deux heures de marche sans avoir eu à monter d'une façon bien sensible, nous nous trouvâmes sur le Lamelmon, dont le sommet, situé à 2,750 mètres au-dessus de la mer, se confond avec la plaine du Waggara. Tout-à-coup un gouffre immense se creusa sous nos pieds. Nous mîmes pied à terre, et conduisant nos mules par la bride, nous descendîmes la montagne par un sentier à pic, encombré de fragments de roche mobiles qui menaçaient à chaque pas de nous précipiter dans l'abîme creusé à notre gauche. Arrivés au village de Debbe-Bahar, nous faisons décharger les bagages. Un enfant mène paître les mules, et tandis qu'on nous prépare le pain, nous allons nous asseoir sur le gazon, au pied d'un olivier magnifique.

En ce moment passaient deux soldats du Godjam qui venaient de prélever quelques contributions sur un village voisin, et s'en allaient rejoindre l'armée d'Oubié, campée alors dans les environs d'Inchetcab. Avec leurs habits déchirés, leur air féroce et menaçant, les deux soldats nous firent l'effet de deux bandits ; mais à la seconde vue nous reconnûmes bientôt deux hommes de guerre. En nous voyant, ils nous saluèrent avec respect, et mettant pied à terre, ils vinrent s'asseoir familièrement à côté de nous. Une chose singulière frappa aussitôt notre attention. Des lambeaux de tendons à demi desséchés par le soleil serraient leurs bras en guise de bracelets, de larges tâches de sang collaient le poil sur le front de leurs chevaux, et les testicules d'un veau pendus au col des deux nobles coursiers, oscillaient comme un pendule au-devant du poitrail. Il faut que curiosité se satisfasse. Montrant aux deux étrangers les lambeaux de chair qu'ils portaient aux bras, l'un de nous leur demanda ce que voulait dire cette étrange parure ; au jour du combat, nous répondirent les deux cavaliers, ces amulettes doivent nous donner la victoire, détourner le malheur de notre tête et animer nos chevaux d'une ardeur belliqueuse.

Mais alors pourquoi tous les soldats ne se munis-

sent-ils pas de semblables amulettes? Et qu'arriverait-il s'ils avaient tout ce qui donne la victoire, ce qui détourne la lance de l'ennemi, ce qui met dans les narines du cheval le terrible souffle de la guerre?. . . .

Nous ne voulûmes pas proposer cette autre question.

Après une demi-heure de repos, les deux soldats se levèrent, nous serrèrent la main, enfourchèrent leurs chevaux, et gravirent les flancs escarpés du Lamelmon. Quant à nous, nous passâmes le reste du jour à Debbe-Bahar.

Le lendemain, lorsque notre caravane se remit en route, le soleil se levait au milieu d'un ciel vide, et nous promettait une journée des plus chaudes ; le thermomètre accusait une température de 22° cent. Le terrain était raboteux, accidenté, d'un accès très difficile. Sur la droite les montagnes gigantesques du Samen dressaient leurs crêtes à une hauteur qui défiait le regard, et montraient à leur sommet des prismes, des pyramides, des colonnades de la forme la plus irrégulière, comme pour rappeler au voyageur que ce n'était pas une main d'homme, mais la main de Dieu qui avait pu jouer avec ces masses.

Bientôt nous rencontrons un petit ruisseau qui

creuse sa vallée d'arbustes, de sable et de broussailles dans un terrain aride et desséché par le soleil. Ce ruisseau se dirige du sud au nord. Notre caravane le traverse huit fois, cheminant tantôt sur la rive gauche, tantôt sur la rive droite; à midi, elle s'arrête enfin sur les bords de la Zarima.

La Zarima est une rivière qui descend du versant occidental de la chaîne du Samen. En ce moment elle roulait un volume d'eau peu considérable; mais ses rives ombragées par des arbres magnifiques étaient couvertes d'un gazon abondant, tapis naturel charmant à voir, plus doux encore à fouler. Nous y établîmes notre campement. A peine installés, voici venir une légion de singes qui descend des montagnes, et s'approche de la rivière pour se désaltérer, avec des précautions qui décèlent une rare sagacité. Ainsi, tandis que le gros de la troupe se rafraîchissait dans le courant, une vingtaine d'entre eux étaient détachés en vedette sur la cîme des arbres. Cramponnées aux branches, inquiètes, le cou tendu, ces vigilantes sentinelles promenaient de tous côtés leurs mobiles regards. Nous essayons de prendre nos fusils; elles découvrent notre manœuvre; l'alarme est donnée; toute la troupe de s'enfuir, et les femelles de jeter leurs petits sur leurs dos pour ne pas les laisser en ar-

rière. Nous leur donnâmes la chasse pendant un quart-d'heure, après quoi nous gravîmes avec Saïd le sommet d'une haute montagne située dans le voisinage, afin de prendre à la boussole des relèvements, sur plusieurs pics du Samen déjà placés sur notre carte. Cette opération, qui devait servir à rectifier notre itinéraire, fut longue et fatigante ; aussi le soir, lorsque nous revînmes au campement, ce pauvre Saïd exhalait-il sa mauvaise humeur par des gestes et des paroles qui témoignaient chez lui le plus heureux instinct pour la comédie burlesque, mais qui ne prouvait pas un goût aussi prononcé pour la géographie. « Au diable cette maudite carte! s'écria-t-il enfin en se jetant sous un arbre. Que de peines, que de sueurs elle m'a coûtées ! Quand donc en aurai-je fini avec ce travail d'enfer? » Le bon Saïd nous rappelait en ce moment la servante du curé, qui croyait dire la messe de son maître.

Nous aurions voulu rester quelques jours sur les bords de la Zarima pour étudier la constitution géologique des montagnes et enrichir nos collections. Malheureusement, le pays était peu sûr ; d'un moment à l'autre, nous pouvions être pillés ; la crainte d'une attaque nous décida, le 19, à pousser en avant.

Une heure après notre départ, la caravane laisse

à gauche le couvent du Waldouba, nous franchissons successivement les vallées de l'Enzo et l'Ancéa, et après avoir traversé le district d'Adderké, nous arrivons sur les bords de l'Yama. A gauche la campagne semble aride et brûlée par le soleil, sur la droite, au contraire, en se rapprochant des montagnes, elle est parsemée de hameaux adossés à des bosquets d'oliviers, de wanzas et de sycomores, dont le feuillage varié nuance harmonieusement le paysage. Ici, plus encore que dans le reste de l'Abyssinie, tout ce qui vient de l'homme est chétif et fragile. Parcs à brebis formés de branchages, huttes en pierres sèches, portes de roseaux, villages pauvres et mal bâtis. L'anarchie qui règne habituellement dans cette malheureuse contrée a sans doute averti les habitants du peu de durée et de la vanité de constructions plus solides. Leur misère nous serrait le cœur. Nous allions donc, cherchant à abréger par la conversation les ennuis de cette longue étape, quant tout-à-coup nous entendons un bruissement semblable à celui des feuilles agitées par un premier frisson d'orage. Du reste, pas un nuage au ciel, pas le moindre souffle dans l'atmosphère. D'où vient donc ce bruissement étrange? Nous nous retournons pour nous rendre compte du phénomène, et au même instant une formidable nuée de cri-

quets vient s'abattre sur notre chemin (1). Leur masse était si épaisse, que nous ne pouvions voir à plus de dix pas devant nous. Nous n'avions jamais été témoins d'un phénomène plus terrible. La famine suit ces légions d'orthoptères, la terreur les précède, les fièvres pestilentielles restent souvent où elles passent (2). L'armée de Xercès affamait les provinces qu'elle traversait, celle-ci dévore l'herbe, les plantes, les ceréales, l'écorce des arbres les plus durs. Quand elle s'éloigne, les arbres n'ont plus de feuilles, les jardins plus de fleurs, les champs plus de moissons. Bientôt l'aridité du désert succède au luxe gracieux du printemps, à la béauté opulente de l'automne, et la campagne est des plus triste. Le long de notre route, ces insectes destructeurs ravagèrent le pays sur une étendue de plusieurs lieues carrées. Il nous sembla voir l'effroyable fléau par lequel la colère de Moïse dompta l'orgueil impie du Pharaon d'Égypte.

Nous fîmes près de trois lieues au milieu d'un

(1) Le criquet est un insecte que la plupart des voyageurs confondent avec la sauterelle.

(2) Saint-Augustin évalue à 80,000 le nombre des personnes qui, dans le troisième siècle de l'ère chrétienne, moururent victimes des maladies engendrées par la putréfaction de ces nuées d'insectes. Un vent violent les avait fait périr sur le sol du nord de l'Afrique.

brouillard vivant. Notre caravane arriva ensuite sur les bords du Boéa, et s'arrêta à quatre heures du soir devant le hameau de Maï-Tsaberi, où nous devions passer la nuit.

Le lendemain en route au lever du soleil. Le sentier que nous suivions était tracé dans une plaine aride qui s'étendait vers l'est à perte de vue. Peu de temps après notre départ, nous atteignîmes un petit cours d'eau qui s'appelle Sourencia ; nous traversâmes ce joli torrent sans perdre une minute ; une demi-lieue plus loin nous nous arrêtions au pied de quelques palmiers qui couvrent de leurs verdoyants parasols la source délicieuse du Maï-Aeni. C'est là le rendez-vous des caravanes qui fréquentent les routes du Lamelmon et du Walkaït.

Un grand nombre de marchands se reposaient au bord de la source. Nous laissâmes passer les ardeurs de midi en nous entretenant avec eux des intérêts de l'Abyssinie ; après quoi nos domestiques sellèrent nos mules, les marchands chargèrent leurs paquets sur leurs épaules, et nous nous dirigeâmes tous ensemble vers le Taccazzé.

Nous formions une caravane de plus de cent cinquante personnes. Il était six heures lorsque nous arrivâmes sur les bords du fleuve. Le soleil,

près de l'horizon, glissait derrière les futaies qui ombragent le fond de la vallée, brillait comme une escarboucle enchâssée dans le feuillage, et dessinait sur le gazon, sur le sable, sur la surface de l'eau, l'ombre mobile des arbres, des plantes et des arbustes balancés par le vent. A l'entrée de la nuit nous mangeâmes, pour apaiser notre faim, quelques galettes cuites sous la cendre ; nos domestiques étendirent une peau de bœuf sous un arbre, les marchands allumèrent de grands feux pour écarter les bêtes féroces, et comme si nous n'avions d'autres ennemis à craindre que la panthère et le lion, nous nous endormîmes doucement bercés par le clapotement des eaux du fleuve. La surface unie du Taccazzé, semblable à un miroir de métal, reproduisait fidèlement la lune et les milliers d'étoiles resserrées dans l'étroite zone d'azur que les deux bords du ravin découpaient sur la voûte céleste.

Cet excès de confiance devait être suivi bientôt d'un douloureux repentir. Vers une heure du matin, un cri perçant déchire le silence de la nuit, tous les échos le répètent avec effroi. Nous nous réveillons avec l'angoisse au cœur ; nous sautons instinctivement sur nos fusils ; les marchands saisissent leurs boucliers et leurs lances ; nous courons tous

vers l'endroit d'où s'est élancé le cri de détresse, et nous trouvons deux hommes baignés dans leur sang : l'un avait eu l'épaule gauche traversée d'un coup de lance ; à côté de lui se tordait un jeune homme de 17 à 19 ans, la poitrine trouée et vomissant le sang à flots.

Attirés par l'appât du butin, quelques Changallas, qui rôdaient dans le voisinage, avaient tenté de surprendre la caravane et d'égorger les marchands pendant leur sommeil. A notre mouvement, les assassins prirent la fuite et disparurent comme des esprits malfaisants dans des accidents de rochers. Nous nous mîmes aussitôt à leur poursuite, accompagnés de quelques Abyssins ; mais l'obscurité de la nuit et la crainte de tomber dans une embuscade, nous empêchèrent de pousser notre battue au-delà de quelques centaines de mètres. D'ailleurs, après nous être consultés, nous pensâmes que ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était de revenir sur nos pas, et de prendre un peu tard les précautions qu'il aurait fallu prendre la veille, de nous mettre du moins en garde contre une nouvelle surprise.

Le lendemain, dès la pointe du jour, la caravane se hâta de quitter cette vallée inhospitalière. On improvisa des brancards avec des branches d'arbres rattachées deux à deux par une tresse de liane.

On y plaça les blessés, dont chacun était porté par quatre hommes, et nous escortâmes cette sorte d'ambulance, le cœur gros de tristes pensées. On eût dit un convoi funèbre cheminant à travers les montagnes pour se rendre à quelque cimetière voisin. Ce fut ainsi que nous atteignîmes le plateau du Tigré; comme la caravane ne marchait pas au gré de nos désirs, arrivés à Diga nous dîmes adieu à nos compagnons de voyage, et pressant le pas de nos mules, nous allâmes coucher le soir même sous les ombrages de Bélés, à côté d'un groupe d'esclaves que l'on allait vendre à la mer.

Pauvres créatures ! le plus grand nombre avait été acheté sur les marchés de Goudrou ou enlevés de vive force. Trois ou quatre n'essayaient pas de mentir à leur douleur, ils pleuraient. D'autres cachaient leur désespoir sous une feinte résignation; d'autres se taisaient, mornes et comme stupides, ils avaient le regard fixé à terre et les larmes s'étaient épuisées dans leurs yeux. Comment se fait-il donc que la France et l'Angleterre, qui dépensent tant d'argent pour réprimer la traite des nègres sur la côte occidentale d'Afrique, n'aient pas encore songé à réprimer cet abominable trafic sur la côte d'Abyssinie? La vente de l'homme s'y pratique impunément depuis plusieurs siècles, et cependant que

faudrait-il pour la faire cesser? deux ou trois frégates envoyées dans ces parages avec la mission de croiser entre Cosseïre et Berbera, pour visiter les barques arabes qui font le commerce de l'Abyssinie.

Le 24, nous quittâmes Bélés à la pointe du jour, dirigeant notre marche vers le nord-est. Nous traversâmes successivement les districts de Seleklaga, Wogro et Maï-Brasio. Sur toute cette route, un an auparavant, nous avions vu la campagne riche et bien cultivée; nous la revîmes pauvre et inculte. Des bandes de *Guerillas* battaient la plaine, pillaient les villages, rançonnaient les paysans et interceptaient les communications. Près d'Addi-Hosso, un chef de bande, il s'appelait Guidié, arrêta notre petite caravane et exigea un droit de péage. La résistance était inutile. Nous lui donnâmes tout ce que nous possédions, c'est-à-dire un mauvais foulard, le seul objet qui nous restât de tous les effets que nous avions apportés d'Europe. Maigre était le cadeau. Guidié s'en contenta toutefois. Il fit plus. L'un de nous l'avertit que nous étions des amis d'Aréa, aussitôt il nous fit donner de la bierre et nous offrit un soldat pour nous accompagner jusqu'à Axoum.

Halte de vingt minutes au pied des murs de la

ville sainte, pour laisser reposer nos mules. A trois heures, nous poursuivons notre route dans la direction de l'est. Nous franchissons rapidement les ravins et les montagnes qui nous séparent d'Adoua. Enfin, après d'incroyables efforts de diligence, après quinze lieues faites dans la journée, nous saluons à l'entrée de la nuit la capitale du Tigré, le bon gîte et le bon repos.

Depuis que nous étions partis d'Adoua, un voyageur français y était venu en passage, c'était M. Antoine d'Abbadie, dont tout le monde connaît la courageuse persévérance. M. d'Abbadie poursuivait alors ce long voyage qui, d'étape en étape, devait le conduire plus tard dans le Naréa, province inconnue traversée un seul jour par Fernandez vers la fin du dix-septième siècle.

Le lendemain de notre arrivée nous allâmes rendre visite à notre érudit compatriote. On juge si nous causâmes longtemps avec lui de la France, de l'Egypte et de la géographie de l'Abyssinie. Nous nous rendîmes ensuite chez le préfet apostolique de l'Ethiopie, le digne M. de Jacobis, que nous n'avions pas vu depuis son départ pour l'Europe. M. de Jacobis nous embrassa avec effusion, il nous accueillit comme on accueille des frères, et voulut nous présenter à l'*alaca* Abeta-Sellassé,

qui l'avait accompagné dans son voyage en Italie.

Cet excellent Abyssin était encore ébloui de ce qu'il avait vu à Naples et à Rome. La noble simplicité du pontife dans son palais du Vatican, la bonté de sa majesté le roi de Naples, la pompe et le luxe de sa cour, ces temples, ces palais, ces statues, ces quais, ces places ornées de fontaines élégantes ou de magasins magnifiques, ces wagons, ces bateaux à vapeur que le regard suit à peine dans leur marche rapide, ce bruit, ce mouvement, cette activité, cette foule qui se presse dans toutes les grandes villes de l'Europe, toutes les merveilles, tous les prodiges de la civilisation avaient tellement frappé l'esprit de l'*alaca*, qu'il en parlait toujours avec enthousiasme, et ses paroles étaient celles d'un homme qui a su voir, qui a su observer, et qui admire parce qu'il a compris. Ainsi, pour exprimer le triple degré de civilisation qu'il avait reconnu entre trois peuples divers : l'Abyssinie, nous disait-il avec beaucoup de finesse, l'Abyssinie marche dans une nuit obscure, la lune éclaire déjà d'une pâle lueur le pays des musulmans, mais le soleil et tous les astres versent le jour à flots sur votre terre d'Europe. Les *blancs*, ajoutait-il, sont vraiment des hommes extraordinaires, le ciel voulait se réserver des secrets, ils lui en ont surpris une partie. Qu'y a-t-il donc, dont ils

ne sachent tirer un parti admirable? ils ont fait des miracles avec l'air, la pierre et l'eau. Toutes ces choses se trouvent aussi en abondance dans notre pays, mais c'est en vain que la nature nous a prodigué ses bienfaits ; pour nous autres, Abyssins, l'air ne souffle que la tempête, la pierre gît stérilement dans nos montagnes, et nos rivières coulent inutilement vers la mer.

Et le bon *alaca* baissait tristement le front, nous, au contraire, nous relevions la tête avec orgueil ; mais sans le savoir il retournait dans notre poitrine cet aiguillon qui nous entrait maintenant au cœur, et ne devait plus nous donner de repos que nous n'eussions mis le pied sur la terre de France.

SOMMAIRE.

Départ d'Adoua pour nous rendre à la mer. — Nous suivons la route de l'Hamacen. — Motifs qui nous déterminent à prendre cette route. — Notre arrivée à Nagah. — Mauvais accueil que nous font les habitants. — Route de Nagah à Addissi-Addi. — Quelques mots sur la vallée de Mareb. — Description des environs de Goundet. — De Goundet nous nous rendons à Add'Ouganah. — Près d'Add'Ouganah nous sommes arrêtés par une troupe de soldats qui nous forcent à ouvrir nos coffres et exigent un droit de péage. — Leur déconvenue. — Nous restons quatre jours dans cet endroit. — On nous permet enfin de partir, et nous arrivons à Mailchour. — Nos domestiques nous font passer, sans le savoir, pour les frères de l'Abouna. — Bon accueil que nous vaut cette fable. — Position des sources du Mareb. — Notre arrivée à Messawah. — Départ de Messawah pour l'Égypte. — A Alexandrie nous nous embarquons pour la France. — Arrivée à Marseille.

CHAPITRE XXI.

Tout ce que nous avions recueilli dans le pays des Abyssins, échantillons minéralogiques, collections d'oiseaux, d'insectes et de plantes, se trouvait maintenant réuni à Adoua. Il ne s'agissait plus que de transporter ces richesses sur la côte de la Mer Rouge, à Messawah, puisque nous devions nous embarquer à Messawah. Ces objets formaient une masse passablement volumineuse, fort embarrassante, à vrai dire, mais enfin nous ne les avions pas rassemblés pour les laisser en chemin. Que de soucis, que de fatigues ils représentaient pour nous. Par combien de sueurs les avions-nous achetés, et les achetions-nous encore chaque jour! Un dernier effort, et ils allaient nous appartenir sans conteste.

Le moyen de les transporter cependant? Des caisses, soit; mais le moyen de se procurer des caisses dans un pays où l'on ne trouve ni la première planche ni le premier clou? Nécessité stimule l'industrie. Le pays est couvert de roseaux; en liant ces roseaux les uns aux autres avec des lanières de peaux de bœufs, nous fabriquâmes des caisses légères et de forme cylindrique. Nous recouvrîmes ces caisses de cuir pour les rendre impénétrables à la poussière comme à la pluie, et de la sorte, nous parvînmes à emporter nos nombreuses collections. Il n'y fallut pas employer moins de trente porteurs. Dans l'état de troubles où se trouvait alors le Tigré, voyager avec un bagage aussi considérable n'était pas sans péril. Ces caisses, dont les Abyssins ne soupçonnaient guère le contenu, pouvaient exciter leur convoitise, et nous avions toute chance pour être pillés sur la route. Autre sujet de crainte : la route par laquelle nous nous proposions de revenir à la mer, celle du Séraoué et de l'Hamacen nous était inconnue. Au dire des gens d'Adoua, les habitants de ces provinces, race tracassière et turbulente, ne devaient pas nous livrer passage sans nous mettre à rançon. Renseignements inexacts, cela pouvait être, exagérés du moins, nous l'accordons encore; mais après tout, la prudence la plus vulgaire nous aver-

tissait d'en tenir compte. Quant à nous interdire de visiter le Seraoué et l'Hamacen, nous ne pouvions pas le faire. Il nous fallait absolument pousser une reconnaissance dans cette partie du Tigré, afin d'en étudier la géographie qui est fort peu connue. Mais si nous tenions à visiter le pays situé sur la rive droite du Mareb, nous tenions également à ne pas jouer sur un seul coup de dé les fruits d'une longue et laborieuse entreprise. Tout calculé, nous nous décidâmes à poursuivre notre projet et à diviser notre bagage. Nous prîmes deux routes différentes qui devaient nous ramener à Messawah, dernier terme de nos explorations dans les contrées éthiopiennes : la route de Dixah, dont nous avons déjà parlé, et la route de l'Hamacen que nous allons décrire (1).

Le 29 juillet était le jour fixé pour notre départ. Ce jour-là, de bonne heure, les nombreux amis que nous avions à Adoua se réunirent chez nous afin de nous dire un dernier adieu. C'était, entre autres,

(1) Quoique nous ayons voyagé séparément, pour ne pas changer la forme du discours, nous avons continué à employer, dans ce chapitre comme dans le reste de l'ouvrage, la première personne du pluriel. Celui de nous qui passa par Dixah fut pillé sur la Tarenta et perdit dans cette conjoncture les observations de longitude faites à Gondar, quelques itinéraires, trois ou quatre bocaux remplis d'insectes et un gros paquet de plantes.

l'*alaca* Abeta Sellassé, ministre du roi Oubié, M. Schimper, M. de Jacobis, le préfet apostolique de l'Éthiopie, et plusieurs Arméniens établis dans la capitale du Tigré. Tous nous témoignaient une vive affection et nous priaient de leur garder une place dans notre souvenir. Puissent-ils penser à nous comme nous pensons à eux; puissent-ils ne pas nous oublier, comme il est vrai que nous ne les oublions pas.

Il était neuf heures. Notre petite troupe traversa l'Assam et arriva presque aussitôt dans un pays très accidenté. Là passe la ligne de partage des eaux du Mareb et des eaux du Taccazzé, ligne formée par la crête de montagnes nues, déchiquetées, dont les sommets légers et grêles se détachent en formes capricieuses sur l'azur des cieux.

Vers quatre heures nous atteignons Nagah. C'est un pauvre village à quatre lieues d'Adoua. Mais nos gens se mouraient de peur; ils s'éloignaient à regret de la capitale du Tigré; impossible de leur faire hâter le pas. Nous avons donc mis tout un jour pour franchir une distance de quatre lieues.

Si encore l'hospitalité de Nagah avait été quelque peu confortable, mais il n'y avait pas à s'y tromper. Rien qu'à voir la physionomie des habitants, nous pûmes juger que le temps des largesses s'en était

allé. Oubié guerroyait au loin. Rien à craindre de sa part. Les amis du roi devaient s'en ressentir, et l'accueil que l'on nous fit justifia nos prévisions. On se réunit, on discuta longtemps, on décida enfin qu'il nous serait accordé une chaumière pour la nuit. Une chaumière n'est pas le mot, disons la moitié d'une chaumière, car il fallut partager avec le possesseur, encore celui-ci prit-il à tâche de nous enfumer de telle sorte, qu'il finit par reconquérir tout son bien. Vers minuit, nous fûmes contraints de lui céder la place et d'aller nous installer devant la porte, en plein air, pour échapper à l'asphyxie. Quant aux vivres, il n'en fut pas question. Personne ne s'avisa de nous en apporter. Nous fûmes obligés d'ouvrir nos sacs et d'avoir recours à nos maigres provisions.

Le lendemain, au lever du soleil, nous nous hâtames de quitter ce lieu inhospitalier, et nous vînmes coucher à Addissi-Addi. De Nagah à Addissi-Addi, sol inégal, schisteux, mamelonné, à peine boisé. Çà et là un peu de culture, mais généralement le pays est pauvre, la terre végétale y manque, et la roche se montre à nu sur de grandes surfaces.

Addissi-Addi n'est ni moins triste que Nagah, ni moins inhospitalier. De la curiosité, nous y en trouvâmes davantage. Plus éloignés d'Adoua, les

habitants du lieu n'avaient guère vu d'hommes blancs, peut-être même n'en avaient-ils jamais vus. Mais de cette curiosité nous ne retirâmes qu'embarras et ennui. On nous logea tant bien que mal. On nous fournit un peu de bière. La bière était épaisse comme la bouillie, et il nous fallut encore recourir à nos provisions. Elles semblaient fondre dans nos sacoches. Tout cela n'était guère propre à nous mettre la joie au cœur, et nous quittâmes encore Addissi-Addi dans une situation d'esprit assez morose.

Addissi-Addi domine la vallée du Mareb. Nous descendîmes pendant une heure le flanc escarpé des montagnes, et nous arrivâmes enfin au fond de la vallée. Là le Mareb coule dans une plaine sablonneuse, ombragée de mimosas de toutes sortes. Cette plaine a environ cinq mille mètres de largeur. Dans la saison d'été, à peine y distingue-t-on le lit de la rivière; car, à cette époque, il est presque toujours à sec; mais, au retour des pluies, cette rivière devient considérable, elle emplit la longueur de la plaine et présente alors une nappe d'eau véritablement imposante.

Après un moment de repos, nous gravîmes péniblement les montagnes qui forment la ceinture septentrionale de la vallée, et nous arrivâmes à Goun-

det, mouillés et trempés jusqu'aux os, car la pluie tombait à torrent depuis près de trois quarts-d'heure.

Goundet n'est pas une ville. C'est un hameau construit sur une montagne, et qui donne son nom au pays environnant. Nulle part, en Abyssinie, nous n'avons vu un canton plus peuplé. Non pas que le pays soit productif en céréales, il est hérissé de pierres et manque de terres végétales, mais il est entouré de vallons où paissent d'innombrables troupeaux, et ces troupeaux constituent pour les habitants une véritable richesse.

Nous nous arrêtâmes devant la maison du chef du district; celui-ci fut plus poli et plus hospitalier que les deux autres choums. Rien ne nous manqua. On alluma un grand feu pour faire sécher nos habits, et l'on nous apporta en abondance de la bière, du chiro, du lait et du pain. Qu'on juge si nous fûmes sensibles à ce gracieux accueil. Depuis notre départ d'Adoua, nous n'étions plus accoutumés à ces bonnes fortunes.

Cependant une prévenance si libérale ne nous causait pas une satisfaction exempte d'embarras. Nous n'avions rien à donner en retour. Nous ne suspections pas la générosité de notre hôte, assurément il pouvait nous accueillir en toute loyauté et sans dessein de mettre à prix ses bons offices. En-

core, devait-il s'attendre à un présent quel qu'il fût. Nous y songions, à part nous, et ses paroles ne nous laissaient aucun doute. « Que je suis heureux, disait-il, de vous avoir dans ma maison ! Les *blancs* sont les fils aînés de Dieu; ils ont le bonheur avec eux, et ils l'apportent à leurs amis. Leur supériorité sur tous les autres peuples est évidente, incontestable. Nulle autre part on ne sait fabriquer ces belles choses qui viennent de votre pays, et que nous admirons comme des merveilles. » Là-dessus il se mit à énumérer avec enthousiasme une foule d'objets que les blancs ont coutume de distribuer en Abyssinie.

Ce langage était clair. Comment ne l'aurions-nous pas compris, nous qui avions assez longtemps pratiqué les choums abyssins pour les comprendre désormais à demi-mot. Notre hôte désirait quelques-uns de ces objets précieux dont il venait de faire l'éloge, et il ne doutait pas que le cadeau ne lui en fût offert. S'il suffisait de mériter pour obtenir, assurément il l'avait mérité. Mais quoi? Il ne nous restait rien, absolument rien, et c'était là ce qu'il s'agissait de lui persuader. Entreprise difficile! nous l'essayâmes toutefois, car il n'eût pas été bon de laisser trop longtemps son espoir se complaire et s'habituer à faire séjour dans le séduisant

domaine des illusions. « Lorsque nous vînmes en Abyssinie, lui dîmes-nous du ton le plus modeste, nous aussi, comme les autres voyageurs, nous avions ces objets que vous appréciez si bien. Mais ces objets plaisent à tous vos compatriotes. Voilà tantôt deux ans que nous parcourons l'Abyssinie, et nos mains se sont ouvertes jusqu'à ce qu'elles fussent vides. Nous regrettons qu'elles le soient, lorsque nous rencontrons une hôte tel que vous; car il eût été doux à notre cœur de pouvoir vous laisser un témoignage d'amitié et de reconnaissance.

Malgré sa forme insinuante, le compliment ne fut pas du goût de notre hôte. Son front se couvrit de nuages, sa physionomie prit une teinte plus terne, et il nous fut facile de juger qu'il était fort désappointé. Rendons justice cependant au chef de Goundet. Malgré notre refus, il nous traita jusqu'au bout avec la même affection. Peu de ses compatriotes l'eûssent fait à sa place.

Nous partîmes de Goundet le 10 août, à huit heures du matin. Ce hameau, nous l'avons déjà dit, est bâti sur le sommet d'une haute montagne. Nous voici donc descendant une pente extrêmement rapide, qui nous mène, ou plutôt qui nous jette dans le fond d'une vallée tributaire du Mareb. Cette vallée se nomme Chakné. Elle se dirige vers l'ouest,

son sol est une syenite rouge, limitée au sud par le granit, au nord par le basalte. De toutes parts les flancs de la vallée sont taillés en précipices. Ils se couronnent au sommet d'un immense plateau formé de basalte, qui a une étendue d'environ vingt lieues. Ce plateau est parsemé de collines boisées, et bien que la roche y perce la terre en maint endroit, on y voit pourtant des localités assez fertiles. Vers le milieu de la journée, nous passâmes à côté d'Add'Ougala. Nous franchîmes ensuite quelques ravins, et pressant le pas de nos mules pour éviter l'orage suspendu au-dessus de nos têtes, notre caravane s'arrêta devant le hameau d'Add'Eganah pour y passer la nuit.

Le lendemain, nous reprenons notre route avec la matinée. Si nous n'avions pas eu à nous louer de la courtoisie des habitants d'Add'Eganah, du moins n'avions-nous pas eu à nous en plaindre. Mais hélas, il était écrit, Dieu sait où, que nous ne devions pas sortir de l'Abyssinie avant d'avoir vidé la coupe de patience. Nous marchions depuis trois heures à peu près, et nous venions de nous arrêter à l'ombre d'un bouquet d'arbres, quand tout-à-coup nous nous trouvons en présence de deux soldats qui expriment le désir indiscret de savoir où nous allons, et ce que renferment nos caisses. Nous leur répon-

dons d'une façon assez brève. Cependant d'autres soldats apparaissent un à un, deux à deux, une troupe entière, et nous voici au milieu d'un cercle nombreux de soi-disant visiteurs dont les intentions nous paraissent assez suspectes.

Nous ne nous trompions pas. On change bientôt de langage, et on nous déclare formellement que nous paierons un droit s'il nous prend fantaisie de passer outre. Guebra-Mariam s'indigne. Soldat du roi Oubié, il parle sévèrement au nom de son maître et ordonne qu'on nous livre passage sans nous importuner. Éloquence perdue. Oubié venait d'essuyer un échec. Oubié était à l'autre bout du royaume. En Abyssinie comme ailleurs, on ne respecte que ce qu'on craint.

Nous prenons la parole à notre tour, mais avec aussi peu de succès. Force nous est de montrer l'intérieur de nos coffres. Tandis que nous travaillons, bon gré malgré, à cette exhibition pénible, les yeux de nos ennemis pétillent de joie ; la convoitise illumine leur physionomie. Ils vont donc voir de l'argent et de l'or, ils vont en remuer à pleines mains ! Patience ! comme disait Panurge. Encore un moment, et nous allions prendre notre petite vengeance, nous allions savourer à loisir leur mécompte et leur déconvenue. Les caisses s'ouvrent, on se

précipite. Qu'est-ce ceci ? Des pierres, des plantes, des bouteilles pleines d'insectes, des oiseaux farcis de coton ! Cherchez, messieurs, examinez, il n'y a pas autre chose.

Quelle mystification, bon Dieu! nos honnêtes larrons restaient abasourdis. Il nous fallut refaire nos emballages ; mais nous n'avions plus à craindre désormais que l'envie leur vînt de nous rien dérober. Ils dédaignaient trop profondément cette sorte de bagages.

Ils ne se tinrent pas cependant pour battus. Des hommes blancs, des hommes de notre couleur ne voyagent pas sans avoir un trésor dans leurs malles. Ce trésor, ils ne l'avaient pas découvert, mais évidemment il existait. Nous l'avions caché avec une rare industrie, et l'on nous signifia que nous n'irions pas plus avant si nous ne commencions par donner 200 thalaris, deux fusils à piston, puis un nombre suffisant de capsules pour tirer durant cinq années.

L'imprudence était grande. Nous avions bien envie de le dire, et de le dire d'une bonne façon. Nous nous contînmes toutefois. Nous nous assîmes d'un air tranquille, et nous déclarâmes à notre tour que nous resterions dans cet endroit, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de rendre le bon sens à ceux auxquels il l'ôte. Nous restâmes en effet, nous passâmes

quatre jours dans le même lieu, quatre jours qui nous parurent longs comme des années. Si seulement nous avions eu le repos ! Mais c'étaient des pourparlers sans fin, des conférences interminables, à briser la tête. Il faut dire que nos ennemis n'y prenaient guère plus de plaisir que nous. De jour en jour, ils faiblissaient et retranchaient quelque chose à leurs prétentions outrecuidantes. Dès le lendemain, nous pouvions nous débarrasser d'eux moyennant cent thalaris. Le troisième jour un fusil aurait presque suffi à nous ouvrir le chemin, le quatrième jour l'ennui rappela nos gardiens à la pudeur et à l'équité. Ils se décidèrent à nous faire des propositions acceptables : un thalari et quelques cordons de soie bleue.

Chaque cordon vaut environ 20 centimes. A la bonne heure !

Décidément nous avions fatigué ces pauvres diables. Ils voulaient absolument en finir. Si nous nous étions obstinés un jour de plus, c'étaient eux qui nous demandaient grâce. Mais le temps a sa valeur, aussi bien que les thalaris, et nous conclûmes le traité.

Tout est bien qui finit bien. Shakspeare l'a dit, et nous le répétons à notre tour. Mais évidemment l'affaire avait mal commencé. Du reste, en Abyssi-

nie comme dans tout l'Orient, la grande règle c'est de n'avoir jamais hâte. Ne soyez pas pressé. Ne comptez pas avec le temps. Appliquez-vous à être patient et calme. Ni vivacité ni emportement. Avec de la vivacité vous gâtez toutes vos affaires, avec de l'emportement vous suscitez autour de vous mille dangers. Nous avions la colère bien près des lèvres: si nous lui avions permis d'éclater, si nous n'avions retenu nos mains qui cherchaient nos fusils, nos bagages étaient pillés et nous ne revoyions pas probablement la France. Avec une volonté patiente nous eûmes les honneurs de la campagne. Nous gagnâmes en quatre jours nos fusils, nos capsules et presque 200 thalaris. Ce n'était pas si mal employer les heures. Chose singulière : ces soldats, qui nous avaient arrêtés effrontément, qui nous avaient abreuvés d'ennui quatre fois vingt-quatre heures, ne voulaient plus nous quitter sans nous avoir convaincus qu'ils étaient nos meilleurs amis. Il fallait aussi les assurer que notre amitié leur était acquise, et nous ne pûmes leur refuser cette petite satisfaction.

Du reste, ne nous plaignons pas. A quelque chose malheur est bon. Les vivres menaçaient de nous manquer. La protection d'Oubié couvrait à peine ses amis, nos gens imaginèrent de se proté-

ger eux-mêmes, comme plus d'un fils de France, par une invention digne de Mascarille ou de Scapin. Convenons-en, le charlatanisme est de tous les pays. Pour arriver sans encombre jusqu'à la mer, Saïd et tous les autres répandirent le bruit que nous étions les frères de l'*abouna*, et comme nous pouvions nous refuser à jouer notre rôle dans la comédie, on commença par nous exclure de la confidence.

Le pays était toujours très peuplé, les villages succédaient aux villages. Ces villages sont ordinairement bâtis sur les flancs des collines qui dominent la route. Nous passons entre Ounouayela et Addi-Agoga. Ounouayela à notre droite, Addi-Agoga à notre gauche. Une demi-heure après nous arrivons à un endroit où le chemin se bifurque pour réunir ses deux branches à Mailehous. Si l'on prend à droite, on passe par Koudde-Falassi, district fertile où se tient un marché hebdomadaire. Nous prenons à gauche, nous laissons derrière nous Zebanhona, Addi-Mengounti, villages peu importants, nous arrivons enfin à Mailehous, où nous nous arrêtons jusqu'au lendemain matin.

Ici commence pour nous une série de surprises. A peine sommes-nous arrivés, nos domestiques s'abouchent avec quelques villageois ; aussitôt, sans

discussion, sans retard, on nous conduit respectueusement dans une des plus jolies maisons de l'endroit. Nos lecteurs devinent ce que nous ne pouvions pas deviner! Ces prévenances, ce respect s'adressaient aux frères du vénérable chef des prêtres. La maison que l'on mit à notre disposition était celle d'une femme jeune encore; sans doute aussi très pieuse, car elle nous reçut avec une religieuse humilité. Elle nous céda son sarir, elle voulut absolument nous laver les pieds, précieux complément de l'hospitalité la plus gracieuse. Nous nous sentions indignes de cet honneur; nous nous en défendions de toutes nos forces, mais elle insista d'un air si pénétré que nous dûmes nous laisser faire.

Autre prodige. Voici venir processionnellement une foule de gens du lieu, les mains pleines comme pour une offrande. C'était en effet une offrande et une procession. Les uns portaient du pain, d'autres de la bière; celui-ci un plat de *chiro*, celui-là un plat de viande. Quel souper opulent! D'où nous venait cette bénédiction du Ciel et par où l'avions-nous méritée. A vrai dire, nous ne le cherchions guère. Savoir c'est quelque chose, jouir c'est mieux encore. Depuis quelques jours nous étions à court de vivres, notre estomac se révoltait

contre nous. Prenons d'abord notre revanche, et loué soit Dieu qui ne nous a pas abandonnés.

Le lendemain, à sept heures du matin, malgré une pluie fine qui tombait depuis une demi-heure, nous nous remettons en route. Le chemin s'en va toujours à travers la plaine. Le sol est fertile et couvert d'abondants pâturages où paissent de nombreux troupeaux. Nous laissons Torabné à notre droite. Nous passons par Addi-Takhita, Tsallem-Ebni, Adde-Guebray; enfin, après quatre heures de marche, notre guide nous montre, à la distance d'une lieue, et à l'orient de la route, un groupe de cabanes qu'on appelait Debaroua.

Le nom de Debaroua revient souvent dans les annales éthiopiennes. Poncet, qui visita l'Abyssinie en 1700, fait de cette ville une magnifique description. Suivant son récit, elle avait deux lieues de circonférence, et toutes les maisons construites en pierres, au lieu de toits en chaume, supportaient des terrasses. S'il n'y a pas là imagination ou méprise, assurément il y a exagération. Que cette ville ait eu des jours meilleurs, qu'elle ait été jadis beaucoup plus considérable, l'histoire l'atteste, mais que Debaroua ait été une cité opulente, nous en doutons encore, puisque aucune ruine ne porte témoignage à son ancienne splendeur.

Il est quatre heures. Nous atteignons Adde-Bahro. Adde-Bahro est situé au pied d'une chaîne de montagnes qui ferme au nord la plaine du Serawé. C'est un village assez considérable. Mais ses maisons basses et ses toits plats ne permettent pas qu'on le distingue au loin. Le pays est riche en céréales ainsi qu'en bestiaux, et l'hospitalité s'y exerce avec magnificence.

D'après les renseignements que nous avions recueillis, nous ne devions pas être éloignés des sources du Mareb. Où se trouvent ces sources? Ce fut notre première question ; les gens du lieu nous répondirent qu'elles se trouvaient à peu de distance du village, sur la route de Messawah. Ainsi pour indiquer le cours du Mareb sur notre carte, et le placer le plus exactement qu'il se pouvait, nous commençâmes par déterminer la latitude d'Adde-Bahro. D'après nos observations, la latitude de ce village est de 15° 9'. Cette opération terminée, nous voulions reprendre notre chemin, mais le mauvais temps nous retint plusieurs jours à Adde-Bahro. Nos domestiques continuèrent à débiter leur fable, et nous, sans le savoir, nous passâmes encore pour les frères de l'*abouna*, ce qui veut dire qu'on nous accueillit avec la distinction la moins méritée.

Rien ne nous fit faute. Chacun s'empressait de

nous envoyer des provisions de toute sorte. On nous visitait avec dévotion, et nous nous laissions admirer.

Hommes, femmes et enfants, presque tous nos visiteurs portaient des boucles d'oreille en argent massif. Les jeunes filles avaient pour parure des bracelets de verroterie. Verroterie de toutes nuances; mais en fait de couleurs, le blanc, le rouge, le bleu nous ont paru les couleurs les plus estimées. Chose remarquable : les habitants de l'Hamacen, ceux du Serawé pour être gais et bienveillants, n'ont pourtant pas les manières affables et distinguées des Abyssins de l'intérieur; leurs traits plus prononcés et plus durs sembleraient indiquer un mélange du sang taltal et du sang abyssin. Du reste nous rencontrons dans cette province des usages inconnus au reste du pays. Ainsi quand un jeune homme de l'Hamacen se dispose à entrer en ménage, il s'absente pendant quelques jours de son hameau, et fait une tournée dans le voisinage. Un de ses amis l'accompagne. L'un et l'autre s'arment de pied en cap. S'ils arrivent dans un village, ils se présentent chez les principaux habitants, entrent de cour en cour, et celui qui veut se marier dit à haute voix : je suis un tel, qu'on prépare des mets en abondance. Qu'on choisisse un mouton, le plus

fort et le plus gras. Qu'on m'apporte aussi de la meilleure bière; car dans tant de jours je dois prendre femme. Félicitez-moi donc, parce que je me réjouis.

Nous étions à Adde-Bahro lorsque nous avons entendu cette petite harangue. Notre hôte répondit sans hésiter à un appel aussi singulier, et tout le monde trouva son empressement fort naturel.

A ces vertus hospitalières, les gens de l'Hamacen joignent une grande dévotion. A l'époque où nous étions parmi eux, la végétation était peu avancée; les pluies étaient moins abondantes que les années précédentes, tout le monde craignait une mauvaise récolte. Pour préserver le pays d'un semblable malheur, chaque soir les habitants se réunissaient sur la place, et chantaient de pieux cantiques, afin que la rosée de Dieu descendît sur la terre. Nous n'entendions pas leurs paroles, mais la mélodie était douce, et son accent mélancolique nous pénétrait le cœur.

C'était le 6 août. A peine sortis d'Add-Bahro, notre caravane s'engage dans un pays très accidenté. Nous franchissons rapidement les montagnes qui s'étendent vers le nord-ouest, et après une marche de deux lieues, nous arrivons à la source du Mareb.

La source du Mareb est donc suffisamment bien placée sur notre carte, puisque nous avions commencé par prendre la position d'Add-Bahro. Pourquoi donc sur les cartes de ceux qui nous ont précédés, la source de cette rivière n'est-elle pas indiquée comme sur la nôtre? Parce que ces voyageurs n'ont pas visité le pays que nous parcourons en ce moment; parce qu'ils ont parlé de cette source d'après des renseignements recueillis de trop loin. Ces renseignements ont trompé Bruce et Salt, de là vient qu'ils ont donné à la rivière de Mareb un cours très différent de son cours véritable. Comme nous, MM. Combes et Tamisier ont visité l'Hamacen, aussi sont-ils les premiers qui ont connu la direction du Mareb et la position de sa source. Seulement, ils ne faisaient pas d'observations astronomiques pour fixer la place exacte des lieux qu'ils visitaient, et dans leur estimation peu rigoureuse, ils ont indiqué la source du Mareb beaucoup trop vers le nord.

Nous passâmes la nuit à Adde-Questan, et le lendemain avant midi nous faisions halte à Asmara, dernier village abyssin situé à l'extrémité du plateau de l'Hamecen. Encore quelques pas, et nous allions franchir les limites de l'Abyssinie ; mais nous avions besoin d'un guide pour traverser le

pays des Taltals, et il nous fallait demeurer à Asmara le reste de la journée, parce que la moindre affaire ne demande guère moins d'un jour en Abyssinie. Dieu est grand ! d'ailleurs on nous reçut assez bien, et, grâce à cet accueil, nous prîmes facilement en patience l'éternelle lenteur des indigènes.

Le choum nous chercha lui-même un guide, nous l'amena, et le lendemain, à la pointe du jour, nous reprîmes notre route vers la mer. Peu de temps après nous atteignîmes l'extrémité du plateau éthiopien. Du point où nous étions, notre vue s'étendait au loin pardessus les montagnes des Taltals qui moutonnaient à nos pieds. On nous fit chercher des yeux un pic assez élevé d'un accès très difficile, et l'on nous dit que là se trouvait le monastère de Bisan. Ce monastère célèbre renfermait jadis un très grand nombre de moines. Quoique déchu, il n'en reste pas moins un lieu saint et vénéré où les Abyssins vont souvent accomplir de pieux pélérinages.

Nous nous engageons sans perdre de temps dans les montagnes. D'ici jusqu'à la mer le terrain s'abaisse considérablement, il ne nous reste donc plus qu'à descendre en traversant le pays des Taltals, pays de triste renommée. Les voyageurs le redoutent, et ce n'est pas sans raison, lorsqu'ils arrivent

par la mer pour entrer dans l'Abyssinie. Quant à nous, ces lieux mal famés ne nous effraient nullement; les nomades habitants de la contrée reconnaissent l'autorité du Naïb d'Arkiko, et s'il nous arrivait d'être mal traités par eux, nous savions à qui recourir pour obtenir justice, non pas que l'équité du Naïb ait toujours paru fort rassurante aux voyageurs, peut-être se souvient-on qu'elle ne nous avait pas rassurés nous-mêmes quand nous entrâmes en Abyssinie, mais depuis notre passage sur son domaine, le roitelet de ces contrées sauvages avait dû rabattre beaucoup de son insolênce à l'égard de nos compatriotes. La France avait envoyé un agent à Messawah. Protégés par ce représentant de la mère-patrie, nous étions sûrs que nos réclamations, si l'on nous donnait lieu de réclamer, seraient écoutées avec une juste bienveillance.

Le premier endroit habité que nous rencontrâmes fut Guendah, où nous arrivâmes après six heures de marche. Une tribu de pasteurs s'y était établie sous la tente, dans le voisinage d'une source qui suffisait à peine aux besoins des hommes et des bestiaux. Les tentes, et elles étaient fort misérables, se dressaient de manière à former un immense quadrilataire. Dans ce quadrilataire entraient, avec la nuit, tous les troupeaux de la tribu.

Le cheik nous reçut très amicalement et nous offrit un gîte à côté de lui. Son hospitalité fut douce à notre cœur comme son lait fut doux à nos lèvres.

Le lendemain nous vînmes coucher à Haylet. C'est un village où réside un chef assez puissant. Le chef tenait à gagner les bonnes grâces de l'agent français. Son accueil le disait. Excellent homme d'ailleurs, et dont nous n'aurions pas eu à nous plaindre sans doute, lors même qu'il n'aurait pas eu cet intérêt à nous bien traiter. Haylet ne s'élève pas à plus de 180 mètres au-dessus du niveau de la mer. L'altitude d'Asmara est d'environ 2,500 mètres, nous étions donc descendus en deux jours de 2,320 mètres. C'était un changement considérable dans la température : ici la chaleur devenait accablante. Nous l'éprouvâmes surtout dans la vallée de Sahati, entre Haylet et Messawah. Là nous fîmes halte pour déjeûner. Il y avait une source et un mimosa rabougri. Faute de feuillage nous jetâmes nos *taubes* sur le mimosa pour obtenir un peu d'ombre. Nous portions le costume Abyssin. Le *taube* enlevé, il ne nous restait plus qu'un mince caleçon en toile de coton. La chaleur fit rage. Nous ne tardâmes pas à sentir des picottements dans tout le corps. Le soir, comms nous arrivions à Moukoullou, où s'était établi M. Dégoutin, agent consulaire

de la France, nous étions rouges, gonflés de la tête aux pieds, harassés de fatigue. Pendant plusieurs jours tout contact nous causa une douleur. Nous souffrions à nous coucher, nous souffrions à porter le plus léger vêtement.

Moukoullou n'est plus qu'à une lieue et demie de Messawah. M. Dégoutin, qui nous accueillit en frères et nous prodigua durant huit à dix jours les soins de la plus douce hospitalité, voulut bien se charger de nous procurer une barque, et le 22 août nous partîmes de Messawah.

Pour revenir en Egypte, nous suivîmes à peu près la même route que nous avions prise pour nous rendre à Messawah, et dont nous avons parlé longuement au début de notre itinéraire. Seulement, nous débarquâmes à Cosseïre. Nous voulions visiter les ruines de Thèbes avant de pénétrer dans la Basse-Egypte.

Arrivés au Caire, l'un de nous tomba malade. C'était l'effet des fatigues et des privations. A peine eût-il repris un peu de forces, que nous nous hatâmes de gagner Alexandrie, où nous montâmes sur un paquebot français. C'était déjà toucher le sol de la France. Vingt jours de quarantaine à Malte, c'est-à-dire vingt mois, c'est-à-dire vingt ans, mais les années s'écoulent atôme par atôme, poussière par

poussière dans le mystérieux clepsydre du temps. La quarantaine terminée, nous nous embarquâmes à bord du *Léonidas*, et nous reprîmes de nouveau la mer. Le paquebot toucha successivement à Messine et à Naples; Livourne le reçut ensuite; deux jours après nous saluâmes les côtes de Marseille, les côtes de la France qui brillent de cet éclat si doux et si cher *à tous les cœurs bien nés.* Enfin, le 1er mars 1843, nous sentîmes sous nos pieds la terre même de la patrie. Le tressaillement nous en monta jusqu'au cœur, nous avions les larmes aux yeux, nous nous serrions la main, nous étions ivres de joie, et nous aurions voulu nous prosterner, *pour te presser de nos lèvres*, France nourricière, France féconde, mère glorieuse et bien aimée....

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE PREMIER. Nous allons passer la saison des pluies à Intetchaou, dans le district de M. Coffin. — Départ d'Adoua. — Nous visitons les ruines de Yeha. — Description. — Manière dont nous sommes reçus par les indigènes. — Leur espoir. — Leur cupidité. — Arrivée à Intetchaou. — Visite au Devra-Damo. — Description de la montagne et du couvent. — Retour à Intetchaou. — Description du pays. — Fertilité du sol. — Manière dont nous vivons pendant quatre mois. — Des maladies qui règnent après les pluies. — M. Jules Rouget est atteint de la dyssenterie. — Mort de M. Jules Rouget et de M. Schœfner.. 7

CHAPITRE II. Troubles de l'Agamé. — Insurrection de Gouangoul. — Oubié marche contre le rebelle et le met en fuite. — Moyen qu'emploi le roi pour intimider les esprits. — Histoire d'une pièce d'artillerie. — Les chefs, les soldats et le peuple sont convaincus que cette arme terrible peut détruire les montagnes. — Nous profi-

tous de la présence d'Oubié dans l'Agamé pour visiter cette province. — Description d'Add'Igrat. — Accueil que nous fait la fille de Sabagadis. — Oizoro Gueupsit. — Nos explorations autour d'Add'Igrat. — Voyage à Atsbi. — Détails sur notre route, sur le marché et sur le commerce de cette ville.................... 35

Chapitre III. L'Abouna débarque à Messawah.— Joie des chrétiens de l'Abyssinie.—Inquiétude des musulmans.—Arrivée de l'Abouna à Goundepta.— Son entrée dans la capitale du Tigré. — Reception qui lui est faite. — Tous les Abyssins se précipitent à sa porte pour lui demander sa bénédiction.—Notre visite à ce prélat.—Réflexions sur l'ignorance des évêques de l'Abyssinie.— Oubié quitte l'Agamé. Son entrevue avec l'Abouna. — Ses projets hostiles contre le Ras.— Notre visite au roi du Tigré. — Il nous permet d'aller visiter l'Enderta.. 63

Chapitre IV. Motifs pour lesquels nous ne prenons pas la route directe de l'Enderta. — Provisions pour le voyage.— Départ d'Adoua. — Le Goudi-Goudi. — Notre réception à Atbaro — Départ de ce village. — Description de la route. — A Tayé-Moko on nous demande des amulettes. — Nous rencontrons un lion. — Arrivée au bord du Ferfera. — Vue du pays qui s'étend sur la rive droite de ce torrent. — Difficultés du chemin. — Notre arrivée à Tchellatchekenné. — Rencontre de M. Schimper et du père Sapeto. — Description géologique du terrain. — Indication des plantes principales qu'on y trouve.............................. 85

Chapitre V. Départ de Tchellatchekenné. — Passage du Taccazzé. — Notre arrivée à Addi-Hosso. — Bosquets de cossoutiers. — Le ver solitaire. — Manière de s'en guérir en Abyssinie. — Départ d'Addi-Hosso. — Passage de l'Ataba. — Second passage du Taccazzé. — Nous rencontrons l'embouchure de l'Warié. — Village de Lomorni. — Mauvais accueil du choum. — Départ de Lomorni.— Notre arrivée à Abbi'Addi. — Description de cette ville. — Le Guebah. — Nous passons la nuit a Addi-Faris. — Les hyènes. — Superstition des Abyssins sur ces animaux. — Rencontre à Gargara d'un homme qui a commis un meurtre. — Le talion. — Description d'Antalo. — Hospitalité que nous recevons dans cette ville....... 105

Chapitre VI. Position géographique de Tchélicot. — Description de cette ville. — Son église vénérée — Situation politique du pays.— Princes rebelles. — On nous vole deux mules. — Visite du fils de Sabagadis, l'un de nos voleurs ; sa naïveté. — Il nous conseille de nous adresser à Detjach-Demtou pour faire restituer nos animaux. — Portrait de Detjach-Demtou. — Accueil qu'il nous fait. — Il veut nous rançonner au lieu de nous protéger. — Arrivée de Balgada-Aréa. — Portrait de ce prince. — Son histoire. — Chasse à la hyène. — Le prince veut nous emmener avec lui. — Nous refusons, pour nous diriger vers Gondar.......................... 134

Chapitre VII. Départ de Tchelicot. — Arrivée à Gargara. — Le choum nous oblige à aller voir le choum de Sambré. — Réception chez Ato-Réma. — Description du camp. — Festin de viande crue. Broundou. — Réflexion sur ce festin.— Départ de Sambré — Nous arrivons dans l'Avergallé. — Halte à Tsarma. — Curiosité des Femmes. — Nous reprenons notre route. — Singulière proposition d'un de nos domestiques. — Notre arrivée au bord du Taccazzé.— Altitude du lit de cette rivière. — Nous atteignons les bords de l'Abara. — Des soldats nous arrêtent et nous mènent devant leur chef, à Maber. — Motifs de cette arrestation 165

Chapitre VIII. Départ de Maber. — Montagne du Tchellem. — Sa hauteur. — Glaces sur le plateau du Tchellem. — Arrivée à Noari. — Un guide nous mène à Saloa. — Nous pénétrons de nouveau dans les montagnes du Samen. — Le Detjem. — Sa hauteur au-dessus de la mer. — Sa constitution géologique. — De la neige. — Pourquoi il y a de la neige à toutes les époques de l'année, sur les montagnes du Samen — Arrivée à Abbo-Mikana. — Rivière nommée Machaba-Ouenz. — Le Boaït. — Le Djibaroua, arbre qui, selon les Abyssins, enivre par son ombrage. — Source du Beleghez. — Arrivée à Amba-Ras. — Bon accueil des habitants. — Nous allons de là visiter Maï-Talo. — Magnifique paysage. — Retour à Amba-Ras. — Passage de Sanka-Ber. — Arrivée à Faras-Saber. — Conversation avec les prêtres de cette ville. — Leur ignorance. — Éclipse de lune. — Latitude de Faras-Saber....... 199

Chapitre IX. Départ de Faras-Saber. — Nous rencontrons une courtisane. — Son costume et son portrait. — Notre arrivée à Gondar. Rencontre inattendue de M. Bell, notre compagnon de voyage, et de plusieurs autres Européens. — Aventures de M. Bell. — Description de Gondar. — Sa position. — Le Bet-Islam ou quartier musulman. — Eglises, palais, habitation de l'impératrice Oisero-Menen. — Notre visite à cette princesse. — Son caractère violent. — Bon accueil qu'elle nous fait. — Elle est excommuniée par l'Abouna. — Le chef des moines ou Etchequié. — Son influence. — Nous assistons au sacre de l'Empereur. — Description de cette cérémonie. — Position de l'empereur d'Abyssinie vis-à-vis du Ras et de ses sujets.. 225

Chapitre X. Nous quittons Gondar pour aller visiter le lac Tzana et la province du Dembea. — Description de la route. — Les Zelanes ou Ohitos. — Le lac Tzana. — Son étendue. — Montagnes qui l'entourent. — Affluents qui se jettent dans le lac. — Description des sources et de la vallée de l'Abbay. — Les sources de cette rivière ne sont pas celles du Nil d'Égypte. — Entreprises diverses pour découvrir les sources du fleuve sacré. — Tout porte à croire qu'elles se trouvent dans le Mono-Moezi. — Preuves à l'appui de cette opinion. — Notre retour à Gondar. — L'un de nous est atteint de la dyssenterie. — Remède employé pour le guérir. 255

Chapitre XI. Limites de l'Abyssinie. — Divisions politiques. — Aspect général du pays. — Sa hauteur au-dessus de la mer. — Montagnes qui le bornent à l'est. — La géographie de l'Abyssinie est très peu connue. — Motifs pour lesquels nous ne donnons pas une description générale de cette contrée, et nous nous bornons à décrire la vallée du Taccazzé. — Limites de cette vallée. — Montagnes du Samen. — Affluents du Taccazzé. — Villes principales qu'on y trouve. — Constitution géologique du terrain. — Division du sol sous le rapport de la température et de la végétation. — Plantes et animaux qu'on y rencontre. — Pluies périodiques, neiges, leurs limites. — Contraste frappant entre le climat des bords de la mer et celui des hautes régions. — Causes de ce contraste....... 271

Chapitre XII. Origine de la monarchie abyssinienne. — Menilek, premier roi de l'Éthiopie. — Conversion de ce pays au christianisme. — Lutte entre les Chrétiens et les Juifs. — Judith assure le triomphe de ces derniers. — La famille des Zagués, qui est chrétienne, succède à la dynastie juive. — La descendance de Salomon est replacée sur le trône impérial. — Guerres sanglantes entre les Abyssins et les Musulmans. — Amda-Sion porte la guerre dans l'Adel. — Son triomphe. — Les Musulmans reprennent le dessus. Terreur qu'ils inspirent. — Position critique du roi David. — Relations de l'Abyssinie avec l'Europe. — Secours envoyé par le roi du Portugal. — Défaite des Musulmans. — Apparition des Gallas. — Leur puissance. — Ils menacent encore aujourd'hui d'envahir l'Abyssinie entière. 295

Chapitre XIII. Causes du démembrement de l'empire Abyssin. — États qui se sont formés de ses lambeaux. — Gouvernement des Gallas et des Wollo-Gallas. — Gouvernement des autres provinces de l'Abyssinie. — Des gouverneurs. — Diverses conditions de la population. — Des charges qui attachent un homme à la personne du roi. — De l'administration de Sella-Sellassi, roi du Choa. — Organisation militaire. — Organisation politique. — Réflexions sur l'organisation politique de l'Abyssinie. — Conséquences funestes de cette organisation. 327

Chapitre XIV. Religion des Abyssins. — Époque à laquelle le christianisme fut apporté parmi eux. — Églises et couvents. — Leur grand nombre. — Des prêtres. — Influence et considération dont ils jouissent. — Des sacrements. — Baptême et Confirmation. — De la communion. — Du purgatoire. — Légende au sujet du purgatoire. — Le Tescar. — En quoi il consiste. — Les jeûnes. — Ils sont très nombreux. — Rigueur du jeûne en Abyssinie. — Les habitants observent scrupuleusement tous les jours de jeûne. — Fêtes principales. — Nativité de la Vierge. — La vénération des Abyssins pour la Vierge Marie. — Leur respect pour les saints et surtout pour Tecla-Haïmanot, le saint de la nation. — Diverses pratiques que les Abyssins ont empruntées aux Juifs, aux Païens et aux Musulmans. — Préjugés et superstitions. 349

Chapitre XV. Portrait des Abyssins. — Leur caractère. — Qualités qui les distinguent. — Énumération de leurs défauts. — Leur penchant à la volupté. — Mariage. — Description de la cérémonie du mariage. — Éducation des enfants. — Etiquette. — Jeux. — Festins. — Manière de demander pardon. — Respect des Abyssins pour leurs supérieurs. — Exercices de corps. — En quoi consiste l'exercice du Djarid. — Superstitions diverses. — Amour des Abyssins pour le merveilleux. — Leur crédulité naïve. — Ignorance de ce peuple. — Ecoles du pays. — Leur mauvaise direction. — Livre que l'on met entre les mains des élèves. — De la poésie et des beaux-arts. — Détails sur l'art de la peinture........................ 369

Chapitre XVI Industrie des Abyssins. — Cette industrie est tout-à-fait dans l'enfance. — Description du métier à tisser la toile. — Procédé pour réduire le grain en farine. — Insuffisance de ce procédé. — Il enlève des milliers de bras à l'agriculture. — Etat de l'industrie agricole chez les Abyssins. — Description de leur charrue. — Les plantes principales qu'ils cultivent. — Epoque des semences et des moissons. — Rapport qui existe entre la récolte et la semence. — Tableau comparatif du prix des céréales à Adoua et à Paris. — Plantes précieuses qu'il serait facile de naturaliser en Abyssinie. — Avantages qui résulteraient pour les habitants de la culture de ces plantes.. 393

Chapitre XVII. Aperçu de l'ancien commerce de l'Ethiopie. — Sa décadence. — Manque absolu de communications. — Marche des caravanes. — Difficultés des routes. — Obstacles qui leur sont suscités par les douanes. — Monnaies, poids et mesures de l'Abyssinie. — Commerce intérieur. — Commerce extérieur. — Les produits que les marchands éthiopiens apportent dans les ports de la mer Rouge ne proviennent pas tous de l'Abyssinie, il y en a beaucoup que l'on va chercher dans le Naréa. — Commerce de cette contrée. — Routes qui conduisent dans les divers ports du golfe Arabique. — Tableau des marchandises provenant de l'Abyssinie qu'on peut acheter à Messawah....................................... 405

Chapitre XVIII. Observations sur le système de commerce qu'il faudrait établir en Abyssinie. — Commerce des Banians dans la mer Rouge. — Expédition commerciale de l'Ankobar. — But de cette

expédition. — Enumération des causes qui l'ont fait échouer. — Observations sur le système commercial qu'il conviendrait d'établir en Abyssinie. — Les avantages de ce système.................. 435

Chapitre XIX. Arrivée de l'armée d'Oubié à Mariam-Ouaha. — Méfiance de Beurrou à l'égard d'Oubié. — Ses hésitations avant de joindre ses troupes à celles du Tigré. — Conditions qu'il impose à Oubié. — Accueil qui lui est fait. — Marche des Troupes vers Devra-Tabor. — Défaite d'Oubié. — Conduite du Ras dans cette affaire. — Récompenses qu'il donne à ses généraux. — Le Ras pardonne à Oubié sur la demande de l'abouna. — Embarras et faiblesse d'Oubié. — Sa lutte contre son frère Marso. — Révolte du gouverneur du Walkaït. — Balgada-Aréa se déclare contre Oubié. Révolte de Guebra-Raphaël contre Aréa. — Ces deux chefs font la paix. — Perfidie de Guebra-Raphaël. — Sa fin tragique.......... 457

Chapitre XX. Nous prenons la résolution de retourner en France. — Route à travers le Waggara. — Le Lamelmon. — Rencontre de deux soldats du Godjam. — Leur parure extraordinaire. — Arrivée de la caravane aux bords de la Zarima. — Troupeau innombrable de singes. — Précautions qu'ils prennent pour se garder. — Nuée immense de criquets. — Halte à Maï-Tsaberi. — La caravane passe la nuit aux bords du Taccazzé. — Attaque des Changallas. — Deux hommes sont blessés. — On les transporte sur des brancards. — Notre arrivée sur le plateau du Tigré. — Rencontre à Bélès d'un marchand d'esclaves. — Réflexions sur la traite des nègres. — Nous sommes arrêtés par un chef de guérillas nommé Guidié. — Nous lui faisons cadeau d'un foulard. — Il nous donne un soldat qui nous accompagne jusqu'à Axoum. — Halte aux pieds des murs de la ville sainte. — Notre arrivée à Adoua. — Nous rendons visite à M. d'Abbadie. — M. de Jacobis nous présente à l'Alaca-Sellassé, nouvellement arrivé d'Italie. — Conversation avec l'Alaca....... 485

Chapitre XXI. Départ d'Adoua pour nous rendre à la mer. — Nous suivons la route de l'Hamacen. — Motifs qui nous déterminent à prendre cette route. — Notre arrivée à Nagah. — Mauvais accueil que nous font les habitants. — Route de Nagah à Addissi-Addi. — Quelques mots sur la vallée de Mareb. — Description des environs de

Goundet. — De Goundet nous nous rendons à Add'Ouganah. — Près d'Add'Ouganah nous sommes arrêtés par une troupe de soldats qui nous forcent à ouvrir nos coffres et exigent un droit de péage. — Leur déconvenue. — Nous restons quatre jours dans cet endroit — On nous permet enfin de partir, et nous arrivons à Mailchour.—Nos domestiques nous font passer, sans le savoir, pour les frères de l'Abouna. — Bon accueil que nous vaut cette fable. — Position des sources du Mareb. — Notre arrivée à Messawah. — Départ de Messawah pour l'Égypte. -- A Alexandrie nous nous embarquons pour la France. — Arrivée à Marseille............. 507

Table des Matières.. 533

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

ERRATA

Page 29, ligne 10, *au lieu de:* habilement, *lisez:* subitement.

Page 59, ligne 2, *au lieu de:* ils, *lisez:* elles.

Page 280, ligne 19, *au lieu de:* Addi-Tigray, *lisez:* Addi-Guebray.

Page 334, ligne 16, *au lieu de:* qui baigne les pieds d'Ankobar, *lisez:* qui descend des montagnes d'Ankobar.